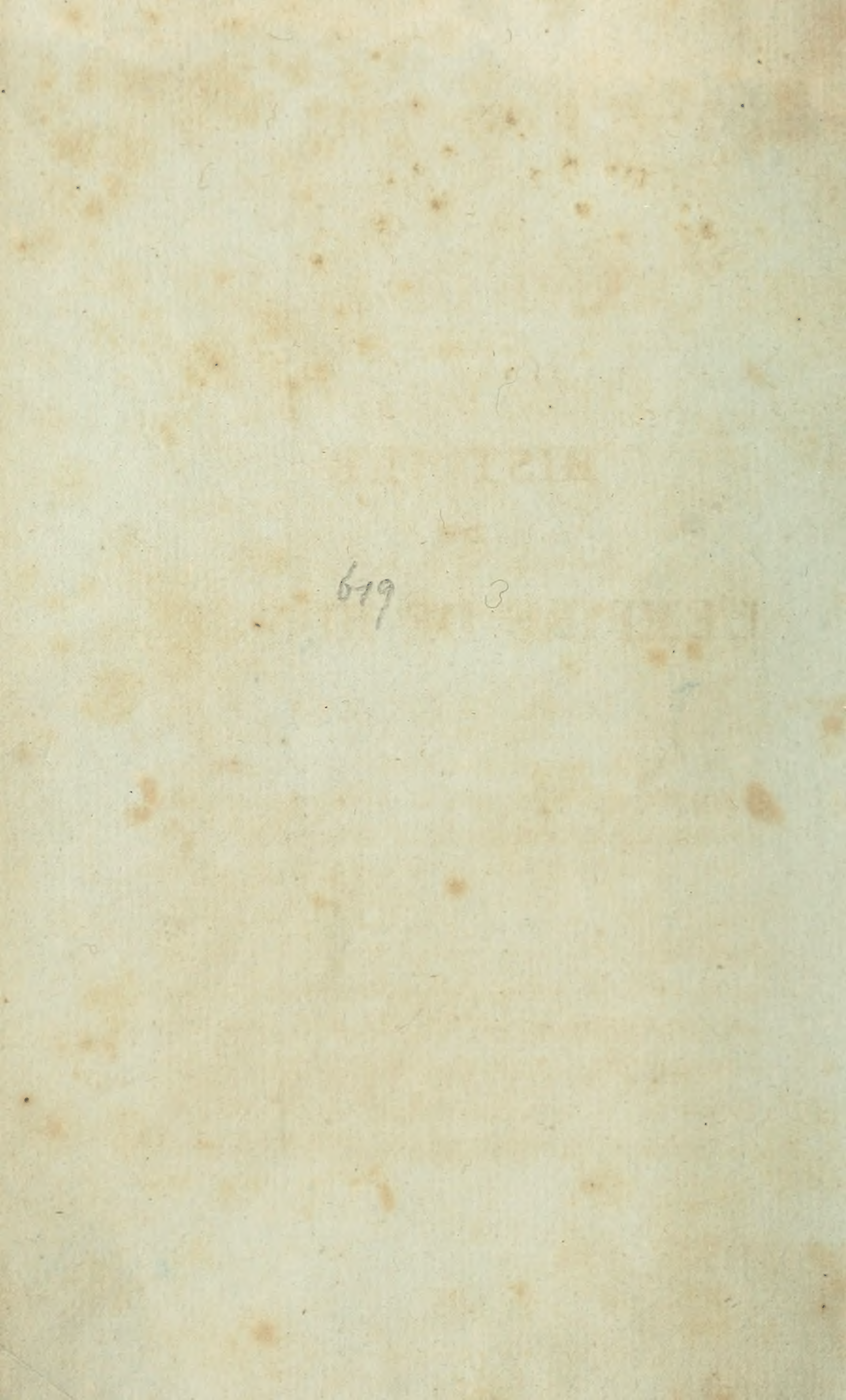



619 3

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

PAR M. KARAMSIN;

TRADUITE

PAR MM. ST.-THOMAS ET JAUFFRET.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

1820.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le grand prince Dmitri *Ivanovitch, surnommé* Donskoï.

1363 — 1389.

Courroux du khan. — Démarches vigoureuses contre les princes apanagés. — Traité. — Soumission du prince de Nijni-Novgorod. — Peste. — Grand incendie. — Kremlin en pierre. — Victoires partielles sur les Mogols. — Brigandages exercés par des aventuriers novgorodiens. — Guerre civile entre les princes de Tver. — Dévastation de Cherson. — Invasion des Lithuaniens. — Guerre avec l'Ordre. — Puissance de Mamaï. — Seconde invasion d'Olgerd. — Prudence de Michel de Tver. — Amour du peuple pour Dmitri. — Phénomènes. — Le grand prince revient de la horde. — Guerre avec Oleg. — Nouvelles incursions des Lithuaniens. — Guerres civiles. — Troisième invasion d'Olgerd. — Massacre des Tatars à Nijni. — Dernier Tissiatchsky à Moscou. — Guerre avec le prince de Tver. — Première application de la peine ca-

pitale à Moscou. — Campagne en Bulgarie. — Origine de la ville de Kazan. — Invasion des Mogols. — Proverbe. — Victoire sur les Mogols. — Succès dans la guerre contre les Lithuaniens. — Affaires ecclésiastiques. — Invasion de Mamaï. — Trahison d'Oleg. — Célèbre bataille de Koulikovo. — Tamerlan. — Invasion de Tokhtamouich. — Valeur du prince Osteï. — Siége de la capitale. — Perfidie de Tokhtamouich. — Prise et destruction de Moscou. — Exil d'Oleg. — Restauration de Moscou. — Exil du métropolitain. — Haine du prince de Tver contre Dmitri. — Le fils de Dmitri à la horde. — Impôt onéreux. — Paix avec Oleg. — Querelle et paix avec Novgorod. — Baptême des Lithuaniens. — Cruautés du prince de Smolensk. — Le fils de Dmitri s'enfuit de la horde. — Mort du prince de Nijni-Novgorod. — Inimitié entre le grand prince et Vladimir. — Leur réconciliation. — Nouvel ordre de succession. — Mort du grand prince. — Caractère de Dmitri. — Fondation de villes et de monastères. — Affaires ecclésiastiques. — Hérésie de Strigolnik. — Baptême des Permiens. — Relations avec la Grèce. — Voyage de Pimen. — Italiens au service des Russes. — Introduction de l'argent monnoyé en remplacement des peaux de martre. — Introduction de la poudre à canon en Russie. — Comètes. — Hiver jusqu'au 20 d'avril.

1363. Le temps était venu de tirer le glaive de la vengeance, de recouvrer une liberté dont Kalita et Siméon avaient préparé la conquête, plutôt par leur adresse que par la force de leurs armes. Des

guerres sanglantes vont faire gémir l'humanité; mais elles seront bénies par le génie tutélaire de la Russie. C'est le bruit de ces combats terribles qui réveilla l'amour de la gloire dans le cœur des fils de Rurik; qui rendit de nobles sentimens à un peuple dégradé par l'esclavage. Un triomphe aussi éclatant ne pouvait ni se réaliser tout à coup, ni résulter d'un enchaînement de succès non interrompus. Ainsi que les hommes, les empires sont soumis par le sort à de rigoureuses épreuves avant d'arriver à un but glorieux, et nous ne méritons de parvenir au bonheur que par la fermeté courageuse avec laquelle nous savons surmonter les revers de la fortune. Afin d'éloigner de son trône toute espèce de dangers, Dmitri Yvanovitch, revêtu, par Mourouth, de la dignité de grand prince, tâcha de se concilier les bonnes grâces d'un autre Tzar, nommé Audoul, dont la puissance était soutenue par la horde de Mamaï. Le prince russe fut obligé de se rendre une seconde fois à Vladimir, pour recevoir, avec les cérémonies d'usage, l'ambassadeur chargé de lui remettre les lettres patentes de son nouveau protecteur. Ruse inutile! En voulant gagner la bienveillance des deux khans, le grand prince offensait l'un et l'autre; il encourut du moins la disgrâce de celui de

Saraï, et, de retour à Moscou, il apprit que Dmitri Constantinovitch venait de reprendre Vladimir ; que Mourouth avait envoyé à ce prince une lettre qui l'autorisait à s'emparer de la gran-

Courroux du Khan.

de principauté ; mais déjà la colère du roi de Kaptchak ne ressemblait plus au courroux céleste : malgré son extrême jeunesse, le petit-fils de Kalita osa en braver les effets ; il s'avança avec ses légions, et huit jours lui suffirent pour chasser son compétiteur, de Vladimir, et pour l'assiéger dans Souzdal ; le vainqueur eut la générosité de lui permettre d'y régner en qualité de vassal.

Mesures vigoureuses contre les princes apanagés.

On vit alors éclater le projet formé par le grand prince et ses sages boyards, d'anéantir peu à peu le système des apanages : les princes de Starodoub et de Galitch furent renvoyés de ces villes, qui leur appartenaient par droit héréditaire, et Constantin de Rostof fut contraint de reconnaître l'autorité du chef suprême de la Russie. Etonnés de voir, dans un souverain si jeune encore, la volonté ferme, décidée, d'établir une monarchie absolue, au mépris des anciens usages,
1364. des lois instituées par leurs aïeux, ils se plaignirent d'abord ; mais ils furent obligés de se soumettre les premiers. Ils se rendirent chez le prince André de Nijni. Constantin se retira à Oustiougue.

C'est à cette époque que Dmitri Yvanovitch ayant perdu sa mère et son frère, fit, avec son cousin, Vladimir Andréiévitch, un traité qui leur procura des avantages réciproques. Le métropolitain Alexis fut témoin de cette convention; il tenait en main la sainte croix, que les jeunes princes, entourés de leurs boyards, baisèrent avec respect et sur laquelle tous les deux firent le serment d'exécuter religieusement les conditions dont voici la teneur : Traité.

« Nous jurons de conformer en tout notre » manière de vivre à celle de nos pères : moi, » Vladimir, je promets d'honorer en vous le » titre de grand prince; d'avoir pour vous les » sentimens d'un fils et d'obéir à votre pouvoir » suprême. Moi, Dmitri, je m'engage à ne vous » offenser en aucune manière, à vous témoigner » tout l'amour d'un frère aîné. Chacun de nous » régnera paisiblement dans son patrimoine; » moi, Dmitri, sur la portion qui m'a été laissée » par mon père et par Siméon; vous, dans l'a- » panage dont vous avez hérité de votre père. » Nos amis et nos ennemis seront communs. Si » nous découvrons quelque complot, nous nous » empresserons de nous en informer mutuelle- » ment. Mes boyards auront la liberté de passer » à votre service, aussi-bien que les vôtres au

» mien, à charge de restituer la solde qu'ils
» auraient pu recevoir. Nous renonçons récipro-
» quement à toute acquisition de terres et de
» serfs dans nos provinces respectives; nous nous
» engageons de plus à n'y point juger, à n'y
» lever aucune contribution. Mais moi, Vladi-
» mir, je m'oblige à vous faire parvenir, en
» votre qualité de grand prince, le tribut de
» mon apanage, connu sous le nom de *tribut*
» *du khan*. Les revenus des possessions de la
» princesse Julienne nous appartiennent en com-
» mun. Il ne nous est pas permis de prendre à
» notre service les gens du peuple inscrits dans
» une centurie, non plus que les laboureurs
» libres qui se trouvent sous notre commune
» dépendance. Les émigrés de la horde (on
» désignait par ce nom les Tatars auxquels nos
» princes permettaient de s'établir dans les villes
» de Russie) seront tenus de faire leur service
» comme par le passé. S'il arrive que j'aie des
» reproches à faire à quelqu'un de vos seigneurs,
» comme vous à l'un des miens, l'accusé devra
» être jugé par deux magistrats, dont l'un sera
» nommé par moi, l'autre par vous; dans le
» cas où les deux juges ne pourraient s'accor-
» der, la sentence devra être prononcée par un
» tribunal médiateur. Attendu que je suis votre

» aîné, vous, Vladimir, prendrez part à toutes » mes expéditions, et vous aurez soin d'amener » sous mes drapeaux tous vos boyards et servi- » teurs, qui seront, comme de raison, à ma » solde pendant le temps de leur service auprès » de moi. » — Ce traité prouve que le prince qui privait les alliés éloignés de leurs apanages, se faisait un scrupule d'en agir de même avec un parent si proche ; de sorte que la principauté de Moscou demeurait encore partagée.

Cependant les khans se succédaient rapidement dans la horde de Saraï. Ainsi que Mourouth son prédécesseur, Azis, qui songeait aussi à détrôner le petit-fils de Kalita, envoya à Dmitri Constantinovitch une nouvelle autorisation pour se faire déclarer chef de la Russie ; mais ce prince se sentant trop faible pour faire valoir de semblables prétentions, fit savoir à Dmitri qu'il préférait son amitié à la faveur d'Azis, et qu'il renonçait pour toujours au titre de grand prince. Bien que cet acte de modération eût peu de mérite, puisqu'il était commandé par les circonstances, il n'en excita pas moins le sentiment de la reconnaissance dans le cœur généreux de Dmitri Ivanovitch. André Constantinovitch étant 1365.
mort à Nijni, le prince de Souzdal se disposait à hériter de sa principauté, lorsqu'il fut prévenu

par Boris, leur frère cadet, qui s'empara de cet apanage. Dmitri eut alors recours au grand prince, et, comme on n'avait pas encore renoncé à l'ancien usage d'employer les ecclésiastiques dans les négociations politiques de haute importance, S. Serge, abbé du monastère de Troïtsky, fut appelé du fond des forêts et envoyé pour sommer le prince de Nijni-Novgorod de venir se présenter, avec son frère, devant le tribunal du prince de Moscou. Boris, fort de la protection du khan, répondit qu'à Dieu seul appartenait le droit de juger les princes, et qu'il ne consentirait jamais à ce qu'on exigeait de lui. Alors, conformément aux ordres qu'il avait reçus du métropolitain, S. Serge ferma toutes les églises de Nijni; mais cette punition spirituelle n'ayant aucun succès, il fallut mettre en mouvement l'armée de Moscou, à la tête de laquelle parut Dmitri de Souzdal. Cette démarche vigoureuse fit reconnaître à Boris la nécessité d'obéir; il alla au-devant de son frère, lui céda Nijni et consentit à ne réserver pour lui que Gorodetz. Le grand prince ayant, par ce bienfait, gagné le cœur de Dmitri Constantinovitch, il épousa peu après Eudoxie, fille de celui-ci; les noces furent célébrées à Kolomna, avec toute la pompe et les cérémonies en usage à cette époque.

Soumission du prince de Nijni-Novgorod.

1365 — 1367.

Cet événement arriva dans une année désastreuse pour Moscou : la Russie fut de nouveau ravagée par la peste, dont nous avons parlé sous le règne de Siméon ; elle avait reparu au bout de huit ans à Pskof, où elle avait enlevé Eustache, prince d'Isborsk, ainsi que ses deux fils. Ce terrible fléau fut apporté, en 1364, par des marchands et des voyageurs, à Nijni-Novgorod, à Kolomna, à Péréiaslave, où il mourut de vingt à cent personnes par jour. Voici comme les annalistes parlent du caractère et des symptômes de cette maladie. « On se sent tout d'un coup frappé » comme d'un couteau dans le cœur, à l'omoplate » ou entre les deux épaules : un feu ardent vous » dévore les entrailles ; le sang coule par la gor- » ge ; une forte sueur s'empare de vous, ensuite » un frisson vous glace ; quelquefois il survient » des glandes au cou, à la hanche, sous les bras, » ou derrière l'omoplate. La suite est toujours » la même : une mort inévitable, prompte, » mais terrible. » On ne pouvait venir à bout d'enterrer tous les cadavres. Sur cent personnes, à peine pouvait-on en compter dix en santé, et les malheureux pestiférés, dépourvus de tout secours, expiraient en si grand nombre, qu'on mettait dans la même fosse jusqu'à sept ou huit cadavres, quelquefois davantage encore. Plu-

Peste.

sieurs maisons se trouvèrent n'avoir d'autres habitans qu'un seul enfant ; il y en eut même quelques-unes d'entièrement désertes. En 1365, l'épidémie se manifesta à Tver, à Torjek et à Rostof. Cette dernière ville fut le tombeau d'un grand nombre de princes et de princesses. En 1366, Moscou fut également en proie à toutes les horreurs de cette épidémie, qui parut et disparut à plusieurs reprises. Trois fois elle exerça de tels ravages à Smolensk, qu'en 1387, il n'y restait plus que cinq personnes, qui, selon l'expression d'un annaliste, fermèrent les portes de la ville, parce qu'elle était encombrée de cadavres.

Grand incendie.

Quelque temps avant cette peste, Moscou avait essuyé un autre désastre qui priva un grand nombre de boyards de toute leur fortune. En moins de deux heures, un incendie comme on n'en avait pas encore vu, animé par un vent impétueux, dévora tous les quartiers de cette ville qui se divisait alors en *Kremlin*, *Possad*, *Zâgorodie* et *Zarétchié*. Convaincu par cette funeste expérience du peu de garantie qu'offraient des fortifications de bois, le grand prince tint, avec son frère Vladimir, avec ses boyards, un conseil à la suite duquel il résolut de construire un Kremlin en pierre; il en posa les premiers fondemens

au printemps de l'année 1367. Il fallait se hâter de prendre toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la patrie et de la capitale, au moment où la Russie commençait à braver la puissance de ses oppresseurs; car il était vraisemblable qu'ils ne pourraient renoncer paisiblement à leurs droits sur elle, et lui pardonner sa généreuse audace. Tagaï, mourza de la horde et possesseur de la terre des Mordviens, près de Narovtchat, avait livré aux flammes l'antique ville de Rézan; Oleg se réunit aussitôt aux princes de Pronsk, de Koselsk, et défit Tagaï dans un combat sanglant. Dmitri de Nijni-Novgorod, aidé de son frère Boris, parvint, avec le même bonheur, à punir un autre brigand tatar, nommé Boulat-Témir, qui, maître du cours du Volga, ravageait les possessions de Boris aux environs de ce fleuve; à l'approche des princes Russes, il s'enfuit au delà de la Piana. Un grand nombre de Tatars s'y noyèrent ou furent exterminés par le fer. Boulat-Témir atteignit la horde, mais ce fut pour y mourir par ordre du khan Azis. Ces hostilités n'étaient que le prélude d'événemens bien plus importans.

Kremlin en pierre.

Victoires partielles sur les Mogols.

1367.

Au moment d'une lutte décisive avec la horde, le grand prince s'appliqua surtout à établir l'ordre dans l'intérieur de son empire; il crut devoir

Brigandages des aventuriers novgorodiens.

punir les Novgorodiens dont l'esprit inquiet et turbulent avait excité son mécontentement. Un grand nombre d'entre eux, sous le nom de volontaires, formaient alors des légions qui, sans aucune autorisation du gouvernement, allaient piller les contrées étrangères. En 1367, commandés par un jeune homme, nommé Alexandre, ils suivirent le cours de l'Oby jusqu'à la mer et y firent la guerre, non-seulement aux Sibériens, mais aux habitans des rives de la Dvina : d'autres aventuriers descendent le Volga sur cent cinquante barques, massacrent, à Nijni, un grand nombre de Tatars, d'Arméniens, de Chiviens, de Boukhares, s'emparent de leurs biens, de leurs femmes, de leurs enfans, pénètrent dans la Kama, pillent plusieurs villages de la Bulgarie, et retournent dans leurs foyers, fiers de leurs succès et chargés de butin. Le grand prince, instruit de ces événemens, témoigna aux Novgorodiens le déplaisir qu'il en éprouvait : il donna l'ordre d'arrêter leur fonctionnaire à Vologda, et leur fit dire que loin d'être des héros ils se conduisaient comme des brigands, qui oubliaient que les marchands étrangers se trouvaient, en Russie, sous la protection immédiate du souverain. Le gouvernement de Novgorod prétendit ignorer tous ces griefs et trouva moyen de fléchir la colère de Dmitri.

Guerre civile entre les princes de Tver.

La peste même ne put arrêter le cours des inimitiés des princes de Tver. Boris de Kochin, depuis long-temps ennemi de Vsévolod de Kholm, eut aussi des debats avec le prince Michel, au sujet de la principauté de feu Siméon. L'oncle voulait être chef de la principauté, tandis que, de son côté, le neveu prétendait qu'en sa qualité de fils du frère aîné, il devenait héritier de ses droits et conséquemment souverain de tous les apanages particuliers. La querelle ayant été portée devant le tribunal ecclésiastique, l'évêque de Tver, à qui le métropolitain avait accordé plein pouvoir à ce sujet, donna tort à l'oncle; ce prélat fut obligé d'aller lui-même à Moscou pour légitimer son arrêt aux yeux de S. Alexis, car Basile et Jérémie Constantinovitch, frère de Siméon, lui avaient porté plainte de l'injustice de cette décision. L'affaire qui, d'abord, ne paraissait pas d'une grande importance, eut cependant des suites funestes pour Tver ainsi que pour Moscou. Michel, jeune prince ambitieux et rempli de mérite, s'aperçut que le grand prince et le métropolitain prenaient le parti de Basile; convaincu, en outre, que l'intention du premier était de devenir autocrate de toute la Russie, il se rendit chez Olgerd, son beau-frère, prince de Lithuanie, qui était son allié et son protecteur.

Basile et Jérémie profitèrent de son absence pour persécuter ses fidèles boyards. A la tête des troupes moscovites qui avaient été mises à leur disposition par Dmitri, ils ravagèrent la principauté de
1367. Michel, persuadés que ce prince n'oserait plus revenir dans son apanage. Mais Michel ne tarda pas à se venger d'eux ; avec le secours d'une armée lithuanienne, il s'empara de Tver et fit sa tante prisonnière. Il résolut ensuite d'assiéger Kochin où Basile s'était enfermé ; l'évêque les réconcilia à condition que l'oncle, cédant à son neveu le droit d'ancienneté, se contenterait de la province de Kochin.

Le prince de Moscou prit part à cette paix, ratifiée par lui ; mais les boyards de Dmitri étaient trop pénétrans pour ne pas redouter l'ambition de Michel, qui prenait le titre de *Grand Prince de Tver;* ils connaissaient son intention de se rendre indépendant, et ils eurent l'adresse de persuader à Jérémie d'aller trouver Dmitri, pour lui porter de nouvelles plaintes, pour le supplier de fixer d'une manière définitive l'ordre des apanages de Tver. On employa tour à tour les caresses les plus engageantes, les protestations les plus amicales, pour attirer Michel à Moscou. S. Alexis même lui donna l'assurance qu'il n'avait rien à craindre pour sa sûreté personnelle; que

la décision du grand prince rétablirait, pour toujours, la tranquillité dans le pays de Tver. D'un côté, la parole du métropolitain, les droits sacrés de l'hospitalité lui défendaient de soupçonner aucun piége; de l'autre le désir qu'il éprouvait de voir la capitale de Dmitri, déjà célèbre en Russie; l'espoir d'en connaître personnellement le prince, de s'entretenir avec les seigneurs de Moscou, dont on vantait la sagesse, tout conspira à le faire céder à cette artificieuse invitation, qui lui coûta la liberté. On nomma une commission chargée de 1368.
prescrire des lois à Michel, et l'on éloigna de lui les boyards tvériens, qui furent répartis dans différentes maisons de la ville. Cependant cette ruse, indigne d'un gouvernement sage, ne tourna point au profit de ses perfides auteurs. L'arrivée de Karatcha, grand seigneur du khan, obligea Dmitri de rendre la liberté au prince opprimé. Ce mourza prit ouvertement son parti, et S. Alexis, entraîné involontairement, sans doute, dans une affaire contraire à sa conscience, employa son crédit pour arrêter les violences auxquelles le conseil aurait encore pu se porter. Michel se hâta de s'éloigner. Il oublia le serment qu'il avait prêté, de renoncer à toute prétention, à tout sujet de plaintes, et il accusa hautement Dmitri ainsi que le métropolitain d'avoir manqué à leur parole.

Toutefois il céda Gorodetz, ou la province de Siméon, au prince Jérémie, qui s'y rendit avec un magistrat moscovite.

C'était à la force qu'il appartenait de terminer l'œuvre de la ruse. La mort de Vassili de Kochin donna au grand prince l'idée d'envoyer son armée à Tver, sous prétexte de défendre son fils Michel contre ses persécuteurs ; alors Michel Alexandrovitch se retira chez Olgerd, prince de Lithuanie, engagé, depuis plus de vingt ans, dans une guerre continuelle, avec l'ordre Teutonique, les Polonais et les Russes. Ce héros qui avait cimenté sa gloire par des flots de sang, qui se plaisait à réduire en cendres les villes et les villages, regardait avec indifférence l'épuisement de ses sujets ; et conservant encore tout le feu du courage sous les glaces de la vieillesse, il cherchait sans cesse de nouveaux pays à conquérir. En 1363 il conduisit son armée en Podolie et à l'embouchure du Dniéper, où erraient trois hordes de Mogols ; il les défit, les poursuivit jusqu'en Tauride, ravagea Cherson dont il égorgea une partie des habitans, et enleva tous les trésors des églises. C'est à dater de cette époque que cette antique cité devint déserte, et que les Tatars, qui habitaient au-delà du Dniéper, se trouvèrent, en quelque sorte, sous la dépendance des Lithuaniens.

Dévastation de Cherson.

Cette expédition aux bords de la mer Noire n'empêcha pas Olgerd d'inquiéter la Russie. Ses généraux prirent Rjef, tandis que son fils, André de Polotsk, tâchait de s'emparer de nos autres places limitrophes. Les Russes se mirent sur l'offensive, et le jeune prince Vladimir Andréiévitch eut le bonheur de signaler son courage en chassant de Rjef les troupes de Lithuanie. Cette circonstance obligea Olgerd à embrasser avec ardeur le parti de son beau-frère, qui lui proposa de marcher droit sur Moscou, afin de soumettre le jeune audacieux, déjà si ferme dans ses projets despotiques. Entouré de nombreuses légions, il s'avança vers les frontières de la Russie accompagné de son frère Kestouti, guerrier blanchi comme lui dans les combats, et de Vitovte, son jeune fils, qui bientôt devait devenir l'effroi de tous les peuples voisins. Au rapport des annalistes, ce prince dut le jour à l'événement suivant. A son retour d'une expédition contre la Prusse, Kestouti vit à Polang une fille d'une rare beauté, nommée Bérita; il en devint amoureux, et demanda sa main; mais comme elle avait juré devant ses idoles de conserver toujours sa virginité, serment qui la faisait passer aux yeux du peuple pour une déesse, elle refusa d'unir son sort à celui de ce valeureux prince : Kestouti la

Invasion des Lithuaniens.

força de l'épouser, et ce fut cette Bérita qui donna le jour au célèbre Vitovte.

Le prince de Smolensk se vit obligé de réunir sa garde aux troupes lithuaniennes qui marchaient sans savoir où se dirigeraient leurs pas; car, dans toutes les entreprises importantes, Olgerd avait le grand talent de garder le secret sur ses desseins; de cette manière il réussissait à tomber à l'improviste sur l'ennemi, qu'il aimait à vaincre par la ruse plus encore que par la force. Quoiqu'il fût entouré de beaucoup de Russes et de négocians étrangers, le but de son expédition ne fut connu à Moscou que lorsque ce conquérant eut dépassé nos frontières. Le grand prince envoya aussitôt des courriers dans toutes les provinces afin de rassembler une armée capable d'arrêter l'impétuosité des ennemis; en même temps il ordonna au boyard Dmitri Minine de s'avancer avec les troupes de Moscou, de Kolomna et de Dmitrof. Un autre corps fut confié à un voiévode du prince Vladimir, nommé Hyacinthe Chouba. Cependant Olgerd répandait la terreur dans les provinces de la Russie; non moins cruel que les Mogols, il incendiait les villes dont il chargeait de fers les citoyens sans défense. Déjà il avait immolé Kropiva, prince de Starodoub, et le prince Constantin, descendant de S. Michel de Tcher-

nigof, lorsqu'auprès du lac de Trosten, il tomba, avec toutes ses forces, sur le voiévode Minine. Un grand nombre de nos princes, de nos boyards perdirent la vie dans cette fatale journée, et les troupes moscovites furent complètement détruites. Olgerd interrogea les prisonniers pour savoir où se trouvait le grand prince, et pour s'assurer s'il avait une armée ; tous lui ayant répondu que Dmitri était dans sa capitale, qu'il n'avait pas eu le temps de faire les dispositions nécessaires pour se défendre, le vainqueur se hâta de marcher sur Moscou. Le grand prince, son frère Vladimir, et ses boyards s'étaient renfermés dans le Kremlin, après avoir livré aux flammes tous les édifices environnans. Pendant trois jours entiers qu'Olgerd resta sous les murs de Moscou, il pilla les églises et les monastères, sans donner l'assaut à la ville, dont les tours de briques l'épouvantaient. Enfin la rigueur de l'hiver ne lui permettant pas d'entreprendre un pénible siége, satisfait d'avoir assouvi sa cupidité, il s'éloigna, suivi d'une multitude de prisonniers, chassant devant lui les bestiaux et les chevaux enlevés aux habitans des villes ou des campagnes. C'est ainsi qu'il sortit de la Russie, glorieux d'y avoir laissé des monumens de sa férocité, et fier de l'idée que le souvenir de ses ravages

21 novembre.

dans notre patrie, resterait long-temps gravé dans la mémoire de ses malheureux habitans. En effet, pendant l'espace de quarante ans, c'est-à-dire, depuis le règne de Kalita, la grande principauté n'avait pas essuyé de semblables désastres; elle venait encore de faire la triste expérience que les Tatars n'étaient pas seuls en état de détruire les empires.

Aussitôt que ce terrible orage fut dissipé, le grand prince envoya son frère Vladimir pour protéger les Pskoviens contre les Allemands. Irrités de ce que plusieurs Russes avaient été massacrés, en pleine paix, sur les frontières de la Livonie, les Pskoviens avaient ôté la liberté aux marchands allemands; de leur côté, les habitans de Dorpat avaient arrêté ceux de Novgorod. Il y eut à cet effet des congrès et des négociations: Novgorod envoya ses boyards à Dorpat, et de part et d'autre on rendit la liberté aux marchands retenus prisonniers; cependant les Pskoviens ne laissèrent pas d'exiger une somme considérable des Allemands, avec lesquels ils ne s'accordèrent pas pour long-temps. Les débats s'étant renouvelés au sujet des limites des deux États, l'ambassadeur envoyé à Dorpat par le grand prince, ne put réussir à les terminer. A peine eut-il quitté la ville qu'on vit paraître le grand maître,

Guerre avec l'Ordre.

Guillaume Freimersen, archevêque de Fromhold; plusieurs autres commandeurs de l'ordre se montrèrent à la tête d'une armée qui vint brûler les environs de Pskof, et qui opéra sa retraite pendant la nuit, après être restée vingt-quatre heures sous les murs de cette ville. Ces audacieux ennemis, dit un annaliste du temps, auraient reçu une punition méritée, si, par malheur, notre prince Alexandre et nos principaux magistrats n'eussent été alors en tournée dans leurs terres; d'ailleurs nous étions en dispute avec Novgorod. L'arrivée du prince Vladimir Andréiévitch rétablit la bonne intelligence parmi les habitans de ces deux cités, et, depuis cette époque, les Novgorodiens agirent toujours de concert avec les Pskoviens.
Ils forcèrent les Allemands à lever le siége d'Isborsk; mais eux-mêmes attaquèrent vainement Neuhausen, et conclurent enfin la paix avec l'Ordre, l'an 1371. 1369.

Moscou, ébranlée par l'invasion des Lithuaniens, avait besoin de respirer; mais le grand prince qui d'abord avait rendu à Michel les États de Siméon, cause de la discorde, ne tarda point à entreprendre une nouvelle guerre contre ce prince. Il l'obligea à se retirer une seconde fois en Lithuanie; et, pour affaiblir la puissance de ce dangereux adversaire, il prit Zoubtsef, Mi- 1370 — 1371.

couline, et entraîna dans sa principauté un grand nombre de prisonniers, chargés de fers. Irrité contre l'auteur des maux qui accablaient son peuple, Michel forma le projet de recourir aux Tatars pour détrôner Dmitri, par force ou par
Puissance de Mamaï. adresse. Mamaï avait déjà réuni sa horde du Volga à celle de Saraï ou *horde d'or*, gouvernée alors par Azis. Mamant-Sultan, revêtu par lui du titre de khan, ne régnait que de nom et lui abandonnait réellement l'autorité suprême. Soit qu'il fût lui-même mécontent de Dmitri, ou soit peut-être qu'allié d'Olgerd, il voulût faire quelque chose d'agréable à ce prince, il prêta une oreille favorable aux réclamations de Michel, l'autorisa à prendre le titre de grand prince, et le fit partir pour Vladimir avec un ambassadeur. Mais l'époque d'une servile soumission était passée; des détachemens de cavalerie moscovite reçurent aussitôt l'ordre d'occuper tous les chemins, afin de s'emparer du prince de Tver, qui, poursuivi de ville en ville, réussit avec peine à se sauver à Vilna.

Vainqueur des croisés allemands, le vieux Olgerd jouissait ou, plutôt, s'ennuyait des douceurs de la paix, lorsque sa femme, sœur de Michel, le conjura de prendre la défense de son frère; ses touchantes prières, autant que les démarches

hostiles de Dmitri, qui avait fait partir les voiévodes de Moscou, avec ordre d'assiéger Briansk et d'inquiéter les possessions du prince de Smolensk, allié de Michel, décidèrent Olgerd à venger cette nouvelle injure faite aux Lithuaniens. Seconde invasion d'Olgerd. Il résolut de marcher une seconde fois contre Moscou, dès que les premiers froids auraient raffermi les marais et glacé les rivières. Plusieurs milliers de laboureurs furent envoyés en avant pour pratiquer des chemins en ligne directe, et l'armée lithuanienne s'avança, jour et nuit, à travers le pays ennemi, sans se permettre aucun des excès qui auraient pu lui faire perdre un seul instant. A la fin de novembre, elle assiégea Volok-Lamsky, où commandait le brave et prudent Basile Bérésouisky, l'un des princes de Smolensk et des plus fidèles serviteurs de Dmitri. Pendant trois jours on se battit sans relâche, mais les efforts de la nombreuse armée lithuanienne échouèrent contre l'opiniâtre valeur des assiégés, qui forcèrent l'impatient Olgerd à s'éloigner d'une mauvaise forteresse en bois, sous les murs de laquelle il perdait de précieux momens. Les Russes eurent à pleurer leur illustre chef : un soldat ennemi, caché dans un fossé, ayant vu le prince Bérésouisky devant la porte de la ville, le frappa de

sa lance, à travers le pont. Ce généreux patriote, satisfait d'avoir sauvé Volok, consacra à Dieu les derniers momens de sa vie, et mourut revêtu de l'habit monastique.

Le 6 novembre, Olgerd et le valeureux Kestouti, compagnon dévoué à ses volontés, vinrent, accompagnés de Sviatoslaf, prince de Smolensk, camper près de Moscou ; pendant huit jours ils portèrent le ravage et la désolation dans tous les environs de la capitale ; le quartier de Zagorodié ainsi qu'une partie de celui de Possade, devinrent la proie des flammes ; mais, une autre fois encore, Olgerd fut intimidé à l'aspect du Kremlin, où Dmitri commandait en personne. Le peuple était dans l'abattement, tandis que le grand prince et les boyards attendaient l'ennemi de pied ferme, espérant un heureux succès des mesures qu'ils avaient prises. Vladimir Andréiévitch, à la tête d'un corps considérable, était à Pérémysle, prêt à tomber sur les derrières des Lithuaniens, et le prince de Pronsk amenait à Moscou les troupes de Rézan. Olgerd, effrayé de ces manœuvres, s'empressa de demander la paix, protestant que rien ne lui était plus odieux que l'effusion du sang. Pour cimenter à jamais l'alliance qu'il désirait contracter avec nous, il s'engageait à accorder la main de sa

fille Hélène, au prince Vladimir. Le grand prince conclut avec joie une suspension d'armes jusqu'au mois de juillet ; mais l'artificieux Olgerd n'opéra sa retraite qu'avec les plus grandes précautions ; il craignait qu'on ne se mît secrètement à sa poursuite ; car, observateur peu scrupuleux des traités, il ajoutait peu de foi aux engagemens d'un peuple qui avait tant de raisons de le haïr et de le regarder comme le plus cruel ennemi de la Russie.

La crainte de se voir entouré par les troupes russes ne fut pas le seul motif qui excita dans l'âme d'Olgerd l'impatient désir de conclure la paix : il y fut encore forcé par des circonstances non moins impérieuses ; d'abord par des bruits qui lui parvinrent, que l'ordre Teutonique se préparait à l'attaquer, en second lieu par l'hiver le plus extraordinaire dont parlent nos annales. La neige tomba au commencement du mois de septembre et empêcha les laboureurs d'achever la moisson. Les mois de décembre et de janvier furent extrêmement chauds, et, au commencement de février, les champs s'étant entièrement dégagés, les paysans recueillirent le froment, qui, pendant l'automne, était resté couvert de neige. Le dégel avait gâté les chemins ; le débordement des rivières, la difficulté de se pro-

curer des vivres, tout pouvait exposer à un sort funeste une armée aventurée en pays ennemi. Olgerd poussa l'égoïsme jusqu'à oublier son beau-frère, dont il ne fut fait aucune mention dans le traité.

1371. Michel, ainsi abandonné, se jeta encore une fois entre les bras de Mamaï, et il revint de la horde avec un nouveau titre à la grande principauté de Vladimir. Le khan lui proposa même une armée, mais ce généreux prince la refusa, dans la crainte d'encourir la juste haine du peuple, en exposant la Russie aux horreurs du pillage; il ne prit avec lui que Sarikhoja, ambassadeur du khan. A cette nouvelle, Dmitri obligea tous les boyards, ainsi que le peuple, à lui prêter serment de fidélité, et il entra avec son armée dans Péréiaslavle Zalesky. Son ennemi fit d'inutiles efforts pour séduire les citoyens de Vladimir; tous lui répondirent : « Nous avons un » souverain légitime, nous n'en connaissons pas » d'autres. » Ce fut également en vain que Sarikhoja somma Dmitri de se rendre à Vladimir pour prendre connaissance des ordres du khan. « *Je n'irai point*, lui répondit le grand prince; » *je défends à Michel l'entrée de la capitale :* » *quant à vous, ambassadeur, je vous accorde* » *la permission de vous retirer librement.* »

Prudence de Michel de Tver.

Enfin ce seigneur tatar remit à Michel l'autorisation au titre de grand prince, après quoi il se rendit à Moscou, où, comblé de présens et d'honneurs, traité magnifiquement par les princes et les boyards, il n'eut qu'à se louer des bontés de Dmitri. Michel, trompé dans toutes ses espérances, retourna à Tver et ravagea une partie des provinces voisines de la grande principauté.

Cependant l'édit du khan restait entre les mains du prince de Tver, et le puissant Mamaï ne pouvait pardonner à Dmitri de lui avoir désobéi deux fois; son armée, avide de carnage et de butin, n'attendait que l'ordre de fondre sur la Russie. Alors le grand prince tint un conseil composé de ses boyards et du métropolitain, car il fallait, sans délai, se déclarer ouvertement contre les Tatars, ou bien recourir aux présens et aux caresses, ressources de la servitude. Mais comme les succès d'une généreuse audace semblaient encore incertains, on adopta le second parti. Instruit, sans doute, des dispositions de Mamaï, Dmitri résolut de se rendre à la horde : il fut encouragé dans ce projet par le mogol Sarikhoja qui lui promit d'intéresser le khan en sa faveur. A cette nouvelle le peuple frémit d'horreur. Il voyait déjà dans ce jeune prince une victime qui allait subir à la horde, le même sort que Michel de Tver, et dans

Amour du peuple pour Dmitri.

Sarikhoja, un traître, qui, comme un autre Kavgadi, lui préparait une mort inévitable. L'amour que les Moscovites avaient pour leur souverain fut augmenté, dans tous les cœurs, par le sentiment de la reconnaissance, lorsqu'on vit le généreux Dmitri prouver, d'une manière si touchante, de combien la sûreté du peuple lui était plus chère que la sienne propre. Le métropolitain Alexis l'accompagna jusqu'aux rives de l'Oka : après avoir adressé ses prières au Tout-Puissant, ce respectable prélat donna sa bénédiction à Dmitri, aux boyards, à tous les guerriers et compagnons du prince ; il leur recommanda solennellement les précieux jours de ce monarque bien aimé. Lui-même aurait voulu partager avec son maître tous les dangers du voyage, mais sa présence était nécessaire au conseil des boyards restés à Moscou pour gouverner l'Etat. Après le départ de Dmitri, ils conclurent la paix avec les ambassadeurs lithuaniens, à la suite des fiançailles d'Hélène, fille d'Olgerd, avec le prince Vladimir : ce mariage fut célébré quelques mois après.

Phénomènes. Au moment où l'on attendait avec la plus vive impatience des nouvelles de la horde, des phénomènes vinrent présenter à l'esprit d'un peuple superstitieux, tous les périls dont il croyait le prince menacé. On aperçut sur le disque du soleil

des taches noires semblables à des clous, et il régna long-temps une sécheresse si affreuse, que l'atmosphère était obscurcie par d'épaisses vapeurs qui empêchaient de distinguer, à deux pas, une figure humaine : les oiseaux craignant de s'élever dans les airs, marchaient par troupes nombreuses sur la terre. Ces ténèbres extraordinaires durèrent près de deux mois; les champs et les prairies se desséchèrent; les bestiaux mouraient de faim, et la cherté du blé était telle que les pauvres ne pouvaient s'en procurer.

Michel de Tver crut pouvoir profiter de la consternation qui régnait dans tous les pays de la grande principauté pour conquérir Kostroma; mais ses exploits se bornèrent à prendre Mologa, et à incendier les villes d'Ouglitch, et de Bejetsk.

Le grand prince revient de la horde.

A la fin de l'automne, les fidèles Moscovites eurent le bonheur de revoir leur souverain : le khan, ses femmes, les seigneurs de la horde, et surtout Mamaï, qui était loin de prévoir en lui un adversaire aussi formidable, avaient reçu Dmitri avec toutes les marques possibles d'amitié; ils l'avaient confirmé dans la possession de la grande principauté; ils consentaient même à diminuer les impôts qui pesaient sur Moscou. Ils allèrent jusqu'à faire dire à Michel : « Nous t'avons offert » des troupes pour te faire monter sur le trône

» de Vladimir; mais puisque tu as rejeté nos » offres, puisque tu as compté sur tes propres » forces, va chercher d'autres protecteurs que » nous. » Tant de générosité est faite, sans doute, pour exciter notre étonnement, mais on peut l'expliquer en songeant que nos tyrans, qui redoutaient déjà la puissance des princes de Moscou, attachaient d'autant plus de prix à la soumission de Dmitri. Jean, fils de Michel, retenu à la horde pour la somme de dix mille roubles que son père devait au khan, fut racheté par Dmitri, amené à Moscou, et logé dans le palais du métropolitain. Cependant malgré la joie que le grand prince ressentait d'avoir en sa puissance un pareil otage, il satisfit aux lois de l'honneur et permit à Jean de se retirer, aussitôt que son père eut acquitté la somme dont il était redevable. Cet acte de loyauté ne put fléchir l'inexorable Michel. A la suite de nouvelles hostilités de sa part, les voiévodes moscovites marchèrent sur Bejetsk et ravagèrent ensuite le pays de Tver.

On vit alors paraître un autre ennemi, qui ne songeait point, il est vrai, à ravir à Dmitri le trône de Vladimir, mais dont le but était surtout de le faire renoncer au système de monarchie, également odieux à tous les princes apanagés. Cet adversaire était l'audacieux Oleg, prince de

Guerre avec Oleg.

Rézan, qui, sous le règne de Jean Ivanovitch, s'était déclaré contre les souverains de Moscou. Occupé d'affaires plus importantes, Dmitri avait, jusqu'alors, caché le projet long-temps médité de rabaisser l'orgueil de ce prince; il vivait même en paix avec lui, et l'avait appelé à son secours lors du siége de Moscou par Olgerd. Mais une fois à l'abri des attaques des Lithuaniens et des Tatars, le grand prince trouva un prétexte pour déclarer la guerre à Oleg, comme à un voisin turbulent, toujours prêt à élever des contestations entre eux, au sujet des limites de leurs apanages. Le voiévode Dmitri Volinsky, entré avec une puissante armée dans la province d'Oleg, y rencontra les troupes de ce prince, aussi nombreuses que les siennes, et si certaines de la victoire qu'elles regardaient leurs ennemis avec le plus souverain mépris : « *Amis!* disaient ceux de » Rézan, *à quoi bon nous charger de boucliers* » *et de lances? Nous n'avons besoin que de* » *cordes pour lier nos prisonniers, ces faibles* » *et lâches Moscovites.* » Un annaliste fait observer que *les Rézanais s'étaient distingués de tout temps par leur farouche orgueil.* Cependant les *humbles et pieux* Moscovites, commandés par un chef habile, en firent un horrible carnage : Oleg lui-même eut beaucoup de peine à en échap-

per. Le grand prince donna la souveraineté de Rézan à Vladimir Dmitrievitch, prince de Pronsk, qui consentit à se reconnaître dépendant de son autorité suprême. Mais Oleg avait pour lui l'affection du peuple, et il parvint bientôt à chasser Vladimir; il s'empara de nouveau de toutes ses provinces; Dmitri obligé de faire face à des ennemis plus redoutables, se réconcilia pour quelque temps avec lui.

1372. Michel, toujours étroitement lié avec les Lithuaniens, employait tous les moyens possibles pour persuader à Olgerd de lui prêter main forte contre le grand prince; il lui représentait que le courage et l'ambition de Dmitri augmentant avec l'âge, ce prince, si jeune encore, se vengerait tôt ou tard du siége dont Olgerd avait deux fois épouvanté sa capitale; qu'il tâcherait de rendre à sa patrie les beaux pays que les Lithuaniens avaient enlevés à la Russie. Il fallait, ajoutait-il, anéantir cet ennemi redoutable ou du moins affaiblir sa puissance par de fréquentes attaques. Le serment prêté par les ambassadeurs lithuaniens, lors du traité de Moscou, l'alliance nouvellement contractée avec le grand prince, semblèrent à Olgerd des engagemens trop sacrés pour prendre lui-même le commandement de l'armée, mais il confia à Kestouti et à Vitovte,

fils de ce dernier, le soin de ravager notre patrie. Kestouti, aussi actif que son frère et non moins discret dans ses projets, assiégea Péréiaslavle au printemps, et tellement à l'improviste, qu'il fit prisonniers quantité de laboureurs dispersés dans les campagnes, et plusieurs boyards qui se rendaient dans leurs terres pour affaires domestiques. Personne en Russie n'attendait alors l'ennemi : car la neige avait à peine disparu et toutes les rivières étaient débordées. Au reste, cette attaque des Lithuaniens ne fut autre chose qu'une incursion passagère. Kestouti se contenta de brûler un faubourg de Péréiaslavle, et il leva bientôt le siége de cette ville pour se réunir à Michel, qui imposa une forte contribution sur la ville de Dmitrof dont il avait ravagé les environs. Les deux armées se portèrent sur Kachin, et forcèrent le prince de cette ville, allié de Dmitri, à se déclarer celui de Michel : à leur retour, les Lithuaniens exercèrent leurs fureurs dans les provinces mêmes de leur allié, et Michel, fier du nom de vainqueur, laissa ses lieutenans à Torjek. Mais un triomphe plus éclatant l'attendait encore. Sans savoir à qui de Michel ou de Dmitri, la Providence réservait le droit de régner sur la Russie, les Novgorodiens avaient, dès l'année 1370, choisi le premier pour

Nouvelle invasion des Lithuaniens. 6 avril.

Guerre civile.

leur prince, s'engageant à lui obéir comme à leur chef légitime, si le khan le confirmait dans la dignité de grand prince; mais lorsque Dmitri fut revenu de la horde, ils conclurent avec lui un traité par lequel ils juraient de s'opposer de toutes leurs forces aux entreprises de Michel, à celles des Lithuaniens et des Allemands de Riga; de son côté, le grand prince leur promit solennellement d'aller commander leur armée en personne ou de leur envoyer son cousin Vladimir Andréiévitch. A la nouvelle que Michel s'était emparé de Torjek, les Novgorodiens n'eurent rien de plus pressé que de chasser les lieutenans de ce prince, de piller les marchands de Tver et d'obliger, par serment, les habitans de la ville, à se soumettre à leur ancien gouvernement. Michel fit sur-le-champ le siége de Torjek, exigeant
31 mai. des citoyens qu'ils lui livrassent les auteurs de la rebellion et du pillage; qu'ensuite ils acceptassent de nouveau son lieutenant. Les boyards de Novgorod, trop fiers pour se rendre à cette orgueilleuse sommation, s'élancent sur leurs chevaux et marchent au combat à la tête des citoyens; mais le courage et le nombre des Tvériens décidèrent de la victoire. Alexandre, ce brave voiévode de Novgorod, vainqueur des Sibériens, fut tué dès le premier choc, ainsi que ses plus illustres com-

pagnons : les autres prirent la fuite et ne purent échapper au fer de l'ennemi. La cavalerie de Michel les écrasa, et le prince, irrité contre les habitans, ordonna de mettre le feu à la ville, dans la direction du vent. Dans quelques heures les monastères, les églises, tous les édifices furent réduits en cendres : la plus grande partie de la population devint la proie des flammes, ou se noya dans la Tvertza. Les vainqueurs ne mirent point de bornes à leur rage : ils dépouillèrent de leurs vêtemens les femmes, les filles, les religieuses; enlevèrent l'or et l'argent qui ornaient les saintes images, et ne s'éloignèrent de cette malheureuse cité, dévorée par l'incendie, qu'après avoir rempli cinq hangards de corps morts. Pour compléter enfin cet affreux tableau, nous dirons que les horreurs commises par Bàti, laissèrent dans Torjek des souvenirs moins douloureux que les fureurs de Michel.

Cependant le prince de Tver se préparait à un exploit plus important. L'incursion de Kestouti, qui avait rompu la paix entre les Russes et les Lithuaniens, ne pouvait manquer d'avoir des suites, et le vieux Olgerd se promit bien de prévenir Dmitri. On le vit aussitôt rassembler de nombreuses troupes, et, selon sa coutume, s'avancer rapidement sur le chemin de la capitale, qu'il

Troisième invasion d'Olgerd. 12 juillet.

ne connaissait que trop bien. Il rejoignit Michel à Kalouga, et il croyait que les Moscovites ne le verraient que lorsqu'il serait sous leurs murs; mais déjà les étendards du grand prince flottaient près de Borovsk. Son avant-garde se précipita sur celle d'Olgerd, la défit et poursuivit les fuyards jusqu'au principal corps des Lithuaniens vis-à-vis desquels les Russes se rangèrent en ordre de bataille. Également formidables, les deux armées étaient disposées de manière que leurs camps étaient séparés par un ravin profond, qu'aucun des deux partis ne voulait franchir le premier pour commencer l'attaque, et plusieurs jours s'étant passés sans livrer la bataille, Olgerd profita de cette inaction pour proposer la paix qui fut acceptée, avec joie, des deux côtés; car, dans le cas où les Russes auraient eu l'avantage, les Lithuaniens, éloignés de leurs frontières, étaient perdus sans ressource, et, en supposant qu'Olgerd fût resté vainqueur, Dmitri se serait vu forcé de lui abandonner la Russie sans défense. Le premier avait, il est vrai, l'avantage de l'expérience; mais cette expérience même ne lui permettait pas de se fier aveuglement au hasard, qui souvent dispense à son gré les succès ou les désastres de la guerre. Ne voyant d'ailleurs que des lieux communs dans une promesse de paix *éter-*

nelle, il conclut simplement, à partir du 1er avril jusqu'au 26 octobre, un armistice qui fut signé par les seigneurs lithuaniens, au nom d'Olgerd, de Kestouti, de Sviatoslaf de Smolensk, leur allié, et par les boyards de Russie, au nom du grand prince et de son cousin Vladimir. On comprit dans le traité, d'un côté le prince de Tver et celui de Briansk, de l'autre les princes de Rézan. En voici les principales conditions : « Les » hostilités cesseront entre nous. Nos ambassa- » deurs et nos marchands ne seront point in- » quiétés dans leurs voyages. Le prince Michel » s'engage à restituer tout ce qu'il a enlevé dans » les provinces de la grande principauté, pendant » le cours des trois armistices précédens; il rap- » pellera les lieutenans qui gouvernent en son » nom dans ces provinces, et, dans le cas où ceux- » ci refuseraient d'exécuter ses ordres, Dmitri » aura le droit de les retenir prisonniers, et de » se faire justice lui-même des nouvelles vio- » lences que Michel pourrait exercer : s'il en » était ainsi, Olgerd ne prendrait point le parti » de son beau-frère ; et si les ambassadeurs mos- » covites, députés à la horde pour porter des » plaintes contre le prince de Tver, réussissaient » dans leur message, Dmitri agirait selon la vo- » lonté de Dieu et celle du khan, sans qu'Olgerd

» eût le droit de s'en offenser. Michel promet
» solennellement de ne s'ingérer en aucune ma-
» nière dans les affaires de la grande princi-
» pauté ; Dmitri prend le même engagement
» pour celles de Tver. Le prince de Lithuanie
» s'oblige à renvoyer ce traité à Dmitri, dans
» le cas où il voudrait recommencer la guerre,
» après l'expiration de l'armistice. »

Telle fut la dernière des invasions du vieux Olgerd en Russie, invasions qui auraient eu pour notre patrie des suites bien funestes, si ce prince eût trouvé dans Dmitri moins de vigilance et d'intrépidité. Au lieu de trois campagnes, l'historien de Lithuanie n'en décrit qu'une seule, dont il raconte les circonstances d'une manière qui ne s'accorde pas avec les relations des annalistes contemporains. « Dmitri, dit-il, fier du
» succès de ses armes, résolu d'enlever aux Li-
» thuaniens Vitebsk, Polotsk et Kief, envoya
» à Olgerd un caillou, un briquet et un sabre,
» lui faisant déclarer que les Russes seraient
» à Vilna pour la semaine de Pâques, et qu'il
» lui donnerait le baiser d'usage, au milieu des
» flammes et du carnage. Dès la mi-carême,
» Olgerd se mit à la tête de ses troupes, et
» se fit suivre des ambassadeurs de Dmitri,
» qui l'accompagnèrent jusqu'à Mojaïsk : il les

» renvoya alors et leur donna une mèche allumée, en leur disant : *Portez cela à votre prince: dites-lui qu'il peut s'éviter la peine de venir me trouver à Vilna, et qu'avant que cette mèche soit consumée, j'irai à Moscou lui porter un œuf rouge*. Les ambassadeurs se hâtèrent d'informer Dmitri du danger pressant qui le menaçait. Ils arrivèrent à Moscou le jour de Pâques, au moment où il se rendait à matines, et le soleil levant éclairait déjà, de ses premiers rayons, le camp des Lithuaniens, établi sur *la montagne des Saluts*, aux portes de la capitale. Le grand prince, frappé d'étonnement, s'empressa de demander une paix, que la modération d'Olgerd lui fit accepter. Il exigea des Russes de grandes sommes d'argent et retint tout le pays jusqu'à l'Ougra. Il entra dans le Kremlin avec les boyards lithuaniens, fit avec sa lance une marque sur la muraille, pour laisser un souvenir à la ville de Moscou, et, selon sa promesse, il donna un œuf rouge à Dmitri. » Sans parler des anachronismes de ce récit, nous observerons seulement que l'Ougra ne pouvait servir de limites entre les états d'Olgerd et la Russie, tant que Smolensk demeurait principauté indépendante et n'était pas encore réunie à la Lithuanie.

Olgerd ne jugea pas à propos de violer l'armistice, et, pendant deux ans, il se fit un scrupule d'inquiéter la Russie ; mais d'autres dangers la menaçaient déjà. Un orage terrible, quoique long à éclater, se formait contre elle sur les rives du Volga. Dmitri consentait encore à payer le tribut aux Mogols, mais il avait juré de ne supporter aucune violence de leur part ; malgré la parole donnée par le khan, les ambassadeurs de Mamaï arrivèrent à Nijni, avec une suite nombreuse de gens armés ; ils eurent l'insolence d'outrager Dmitri Constantinovitch, prince de cette ville, et de piller les habitans. Ce prince docile aux ordres qu'il avait reçus de celui de Moscou, ordonna, ou permit au peuple de
1374. massacrer les ambassadeurs et les soldats de Ma-
Massacre des Tatars à Nijni. maï, au nombre de plus de mille hommes. Mourza Saraïka, leur chef, fut pendant un an renfermé dans une forteresse avec sa garde ; au
1375. bout de ce temps on lui signifia de prendre congé de ses compagnons, qu'on allait répartir dans différentes maisons. Effrayé de cette nouvelle, le mourza parvient à échapper à ses gardes : il entre dans le palais de l'archevêque, y met le feu, et se défend avec courage, à l'aide de quelques serviteurs. Ceux-ci lancèrent plusieurs flèches, dont l'une faillit à blesser le prélat lui-

même ; mais bientôt ils furent tous victimes de la rage du peuple.

On ignore si Dmitri Constantinovitch, ou le grand prince, tâchèrent d'excuser ces cruelles représailles devant le tribunal du khan : quoi qu'il en soit, le fier Mamaï, outré d'une pareille témérité, envoya son armée pour ravager les frontières de Nijni-Novgorod, les rives de la Kicha et de la Piana, défendues alors par le boyard Parphéni. En peu de jours il ne resta plus, dans ces tristes contrées, que des monceaux de cendres et des cadavres.

Le courroux de Mamaï exigeait une vengeance plus éclatante : il jura la mort de Dmitri et trouva, parmi les Russes mêmes, de coupables séditieux qui s'engagèrent à servir son ressentiment. Nous avons déjà parlé des célèbres seigneurs moscovites connus sous le nom de *Tissiatchsky* ; ainsi que les princes, ils avaient une garde noble ; selon les anciennes coutumes, ils étaient choisis par les citoyens pour les commander à la guerre. Dmitri abolit cette charge éminente, trop contraire aux progrès de l'autocratie et désagréable aux boyards, qui se voyaient obligés de céder le pas aux dignitaires du peuple. Le dernier tissiatchsky de Moscou fut Vassili Veliaminof, qui mourut moine et ne

Dernier tissiatchsky à Moscou.

laissa qu'un fils, nommé Jean. Celui-ci aurait peut-être voulu succéder à son père. Mécontent du grand prince, il se rendit, avec un riche marchand, nommé Nékomat, chez Michel de Tver, et lui présenta le ressentiment de Mamaï contre Dmitri, comme une occasion favorable pour enlever Vladimir au prince de Moscou. Michel dépêcha au khan, Nékomat avec l'artificieux Veliaminof, et lui-même il partit pour la Lithuanie. De retour à Tver il reçut de la horde une autorisation au titre de grand prince; Mamaï et Olgerd s'engagèrent en outre à lui fournir des troupes. Mais le prince de Tver ne leur donna pas le temps d'exécuter une promesse si importante; il s'empressa de déclarer la guerre à Dmitri; il envoya ses lieutenans à Torjek et un fort détachement à Ouglitch.

Guerre avec le prince de Tver.

Le grand prince prévoyant qu'il ne pourrait, à la fois, tenir tête aux Tvériens, aux Lithuaniens et aux Mogols, déploya la plus grande activité. Des courriers, dépêchés dans toutes les provinces de sa dépendance, furent bientôt suivis de puissantes légions. Une nombreuse armée se rassembla dans la ville de Volok, et tous les princes apanagés, soumis à celui de Moscou, vinrent réunir leurs drapeaux à ceux de Dmitri. A la tête de ces redoutables masses, Dmitri s'empara

de Micouline, et le 5 du mois d'août il mit le siége devant Tver. Après avoir fait jeter deux ponts sur le Volga et entourer la ville de palissades, les troupes reçurent l'ordre de commencer l'attaque : de nombreux et continuels assauts coûtaient beaucoup de sang aux deux partis. Les Tvériens, connus par leur inviolable fidélité pour leurs princes, jeûnaient et chantaient des cantiques, dans l'espérance de fixer la victoire, et leur piété était soutenue par un brillant courage. Occupés à éteindre le feu lancé par les ennemis pour embraser leurs murailles, ils se battirent avec acharnement pendant des jours entiers, et réussirent même à détruire plusieurs tours qui servaient de remparts aux assiégeans. En même temps, toutes les provinces de Michel furent ravagées par les voiévodes moscovites; les villes furent prises, les habitans chargés de fers, les bestiaux exterminés, les moissons foulées aux pieds des chevaux, les églises et les monastères même spoliés par l'ennemi; pendant trois semaines que dura le siége, les Tvériens, pleins d'espoir en la Providence, aimèrent mieux périr en héros sur leurs murailles que de trahir leur prince. Dmitri attendait avec impatience les Novgorodiens, qui parurent enfin dans son camp, résolus de se venger des horreurs commises dans

Torjek par le prince de Tver. Celui-ci gémissait de voir ses soldats, épuisés de fatigues, mourir de faim et de blessures ; mais il conservait toujours l'espérance qu'Olgerd et Kestouti viendraient l'arracher au danger imminent où il se trouvait. Les Lithuaniens se mirent effectivement en marche pour accourir à son secours ; mais, instruits du grand nombre des troupes de Dmitri, ils rebroussèrent bien vite chemin, abandonnant ainsi Michel à la cruelle alternative de mourir ou de se soumettre ; il choisit le dernier parti, et l'évêque Euphème, accompagné des boyards les plus illustres, se rendit au camp de Dmitri, pour implorer sa clémence et le supplier de lever le siége.

Le grand prince montra, dans cette circonstance, une modération digne des plus grands éloges, n'ayant prescrit à Michel que des conditions peu onéreuses pour lui et d'accord avec une sage politique. Voici les principaux articles du traité qui fut conclu entre ces deux princes. « Après avoir reçu la bénédiction de notre père » Alexis, métropolitain de toute la Russie, vous, » prince de Tver, prêtez serment, pour vous et » vos successeurs, de nous regarder désormais » comme *votre frère aîné* ; de renoncer pour » toujours à la principauté de Vladimir, notre

» patrimoine, et de ne la point recevoir des
» khans, non plus que Novgorod la grande ; de
» notre côté nous vous promettons de ne point
» chercher à vous ravir la province de Tver,
» votre héritage. Vous renoncerez à tous vos
» prétendus droits sur Kachin, patrimoine du
» prince Vassili Michaïlovitch; vous mettrez en
» liberté les boyards et leurs domestiques faits
» prisonniers, de même que tous les nôtres, avec
» leurs biens. Vous restituerez les cloches, livres,
» châsses et vases d'églises enlevés à Torjek, ainsi
» que les biens des citoyens, libres, dès à présent,
» du serment qu'ils ont prêté entre vos mains :
» seront également rendus à la liberté ceux d'entre
» eux que vous auriez embauchés malgré eux.
» Nous oublions à jamais tout ce qui s'est passé
» pendant le siége actuel; ni vous ni nous n'aurons
» à réclamer pour les pertes que nous avons
» éprouvées dans le cours du présent mois. Les
» princes de Rostof et d'Yaroslaf sont étroitement
» liés avec nous, et si vous les offensez, nous re-
» garderons l'injure que vous leur ferez comme
» faite à notre personne. Renoncez à votre al-
» liance avec Olgerd : si les Lithuaniens déclarent
» la guerre au prince de Smolensk (alors allié de
» Dmitri), ou à quelque autre des princes nos
» frères, nous nous engageons à prendre leur

» défense. Quant aux Tatars, vous imiterez en » tout notre conduite envers eux : si nous leur » déclarons la guerre, vous devenez leur enne- » mi de droit : si nous consentons à leur payer » le tribut, vous vous obligez à leur en payer » une partie. Toutes les fois que nous ou notre » frère Vladimir Andréiévitch, partirons pour » quelque expédition, vous serez notre frère » d'armes, et si nous envoyons nos voiévodes, » vous donnerez aux vôtres l'ordre de se réunir » à eux. »

Dans les autres articles de ce traité, il est dit qu'en vertu des conditions précédemment établies, Michel rendrait la liberté à tous les gens du grand prince retenus à Tver, par ses boyards, pour dette, procès ou cautionnement ; que les boyards seraient entièrement les maîtres de passer du service du prince de Moscou à celui du prince de Tver, et réciproquement ; mais qu'en ce cas ils seraient privés des domaines qui leur auraient été accordés en gratification ; que les possessions des traîtres Jean Veliaminof et Nekomat, seraient confisquées au profit de Dmitri ; que les propriétés foncières des Novgorodiens entrés librement au service de Michel, resteraient soumises au pouvoir judiciaire de Novgorod ; que les marchands de cette ville pour-

raient passer par le pays de Tver ; que tout citoyen libre paierait tribut au prince de la province où il était domicilié, et qu'il dépendrait toujours de ce prince, bien qu'il se trouvât au service d'un autre. Dans les affaires litigieuses entre les boyards de Moscou et de Tver, les deux parties convenaient de se rendre sur les frontières, pour être jugées, et au cas où elles ne pourraient pas s'accorder, elles devaient choisir pour arbitre, Oleg, prince de Rézan : il était de plus stipulé que les déserteurs, les voleurs et assassins seraient livrés en personne à la justice ; qu'en vertu des anciens statuts, les négocians moscovites trafiquant à Tver, ne devraient rien payer de plus que l'impôt prescrit. Il était expressément défendu de faire passer, par force, les habitans d'une province dans une autre, etc. Satisfait d'avoir soumis de la sorte son orgueilleux compétiteur, Dmitri lui laissa tous les droits d'un prince indépendant; il lui accorda même le titre de grand prince, que prenaient aussi ceux de Smolensk et de Rézan. De leur côté les Novgorodiens conclurent un traité particulier avec Michel, qui s'engagea à mettre en liberté tous leurs prisonniers, tant nobles que roturiers ; à rendre les marchandises enlevées aux marchands de Novgorod, à renouveler les frontières entre

les deux provinces, à observer scrupuleusement toutes les lois et procédés d'un bon voisinage, à ne pas prendre le parti des esclaves fugitifs et des déserteurs, etc. Cette guerre civile, si favorable aux intérêts du grand prince, laissa longtemps de douloureux souvenirs dans les provinces de Tver, livrées à toutes les horreurs de la dévastation ; car l'art de la guerre ne consistait alors qu'à porter partout le fer et le feu. C'est pourquoi, en se conformant à cet usage, qui avait force de loi, Dmitri ne mérita aucun reproche de la part de ses contemporains ; les annalistes font au contraire le plus pompeux éloge de ce prince magnanime, dont l'intention n'était pas de détruire Tver et de priver Michel de sa couronne héréditaire. Ils rejettent tout l'odieux de ces désastres sur Jean Veliaminof et sur Nekomat.

Première peine capitale à Moscou.

Quelque temps après ces misérables osèrent retourner dans la grande principauté ; mais ils y furent publiquement condamnés à mort, et leur supplice épouvanta les scélérats qui auraient été tentés de les imiter. Les Moscovites avaient estimé le père de Jean, seigneur illustre, dont ils chérissaient encore la mémoire ; ils ne purent assister, sans un sentiment de pitié, au supplice de son malheureux fils ; il fut exécuté

dans l'ancien champ de Koutchkof, où se trouve maintenant le monastère de Sretinsky.

Le grand prince licencia une partie de ses troupes, et envoya l'autre en Bulgarie, sous le commandement du voïévode, prince Dmitri Mikhaïlovitch de Volhynie, son beau-frère. Ce prince, descendant de Sviatopolk II ou de Roman, prince de Galitch, était sorti de la Volhynie pour offrir ses services au prince de Moscou : il avait tâché de se signaler par son courage. La Bulgarie de Kazan, soumise, avant la Russie, par le trop célèbre Bàti, se trouvait, depuis cette époque, sous la puissance des khans, et les habitans de cette province s'étaient confondus avec les Mogols. Mourza Boulak-Temir s'en empara en 1361 ; après lui, elle échut en partage à Ossan, ennemi de Dmitri Constantinovitch de Souzdal, par qui il fut détrôné en 1370. Vassili, fils de Dmitri, et son frère, prince de Gorodetz, accompagné d'un ambassadeur du khan, étaient partis, sans doute du consentement de Mamaï, pour la Bulgarie, à la tête d'une nombreuse armée, et les présens qu'ils reçurent d'Ossan ne les empêchèrent pas de placer sa couronne sur la tête d'un autre prince. La nouvelle expédition que les Russes entreprenaient alors contre ce pays, avait un but plus

1376.

Expédition contre la Bulgarie.

important, car le grand prince, ennemi déclaré des Mogols, voulait soumettre la Bulgarie. Les fils de Dmitri de Souzdal se réunirent aux troupes moscovites et s'approchèrent de Kazan. 16 mars. Nous allons faire part à nos lecteurs de ce que rapporte la tradition sur l'origine de cette ville si célèbre dans notre histoire. Origine de la ville de Kazan. Au rapport d'un annaliste du seizième siècle, un fils de Bâti, nommé Saïn, sortit de son pays pour marcher contre la Russie; mais, désarmé par la soumission et par les présens de nos princes, il suspendit sa marche, et il lui vint tout d'un coup dans l'idée de fonder, sur les lieux où il s'était arrêté, une colonie qui pût servir de pied à terre aux seigneurs tatars, chargés d'aller recueillir les tributs imposés à la Russie. « Ce pays était riche » en abeilles, en pâturages, mais il était infesté » d'une énorme quantité d'affreux serpens : un » sorcier ayant trouvé moyen de brûler tous ces » reptiles, le khan y fonda la ville de Kazan (*a*). » Cette nouvelle cité fut bientôt peuplée de Bul- » gares, de Tchérémisses, de Votyaks et de » Mordviens, émigrés des provinces de Rostof, » lors du baptême de la Russie. Saïn aimait cet » endroit, voisin des frontières de la Bulgarie, » de la Viatka et de la Permie, et le visitait sou-

(*a*) Ce mot signifie en tatar : *Chaudron* ou *fond d'or*.

» vent, en sorte que cette ville porta long-
» temps le nom de *camp de Saïn.* » Ce Khan Saïn était ou Sartak, fils unique de Bâti, célèbre dans les annales, ou Bâti lui-même, auquel Aboulgazi, historien tatar, donne ordinairement le nom de *Sahin.*

Les habitans de Kazan s'avancèrent dans la campagne au-devant des Russes. Les uns, montés sur des chameaux, s'imaginaient effrayer notre cavalerie par la vue de ces animaux; d'autres croyaient produire le même effet par un grand bruit et des cris féroces; mais l'intrépidité des Russes les fit songer à la retraite. Notre armée livra aux flammes les villages, les quartiers d'hiver, les bateaux des Tatars, et força leurs deux souverains, Ossan et Makhmat-Sultan, à se soumettre au grand prince; ils lui payèrent deux mille roubles, dont une partie pour Dmitri de Souzdal. Ils donnèrent, en outre, trois mille roubles pour être distribués aux troupes de ces princes, et, en signe de leur consentement à se reconnaître tributaires de la Russie, ils reçurent dans leur ville un magistrat ou douanier moscovite. Encouragée par ce succès, la Russie se prépara à d'autres exploits.

La peste qui régnait alors à la horde obligea Mamaï de différer encore l'attaque générale qu'il

méditait contre le grand prince; cependant il saisissait avec ardeur toutes les occasions de nuire
1377. aux Russes. Les Mordviens, peuple voisin de la province de Nijnigorod, promirent aux Mogols de leur indiquer le chemin le plus sûr pour franchir les frontières des pays russes. Le tza-
Invasion des Tatars. révitch Arapcha, accouru des rives de la mer Bleue, ou d'Aral, pour offrir ses services à Mamaï, s'avança avec les légions du khan. Aussitôt Dmitri de Souzdal en instruisit le grand prince, qui rassembla sur-le-champ des troupes pour voler au secours de son beau-père; mais, après avoir vainement attendu les Mogols pendant fort long-temps, persuadé enfin qu'ils avaient renoncé à leur projet de marcher sur Nijni, il envoya les voiévodes à leur poursuite et retourna dans sa capitale. Ce corps de troupes, composé de celles de Péréiaslavle, de Yourief, de Mourom et de Yaroslavle, fut réuni, par le prince Dmitri Constantinovitch, à l'armée souzdalienne: il le confia au commandement de son fils Jean et d'un autre prince nommé Siméon. Malheureusement l'habileté des chefs ne répondit pas au nombre des guerriers. Ces trop crédules généraux, persuadés qu'Arapcha était encore bien éloigné, entamèrent des parties de chasse avec la même sécurité que s'ils eussent été chez eux,

dans un temps de paix. Cette funeste insouciance gagna bientôt les soldats : abattus par la chaleur, les uns, pour se rafraîchir, ôtaient leurs habits et dépouillaient leurs cuirasses, qu'ils allaient déposer dans des chariots ; d'autres se dispersaient dans les villages voisins pour aller boire de l'hydromel ou de la bière. Ici on voyait des drapeaux abandonnés ; plus loin des lances, des boucliers jetés sur l'herbe ; tout offrait le riant tableau de chasses, de festins, de promenades ; mais bientôt la scène changea. Les princes 12 août.
mordviens guidèrent Arapcha dans ces funestes champs. Très-petit de corps, mais doué d'un *esprit gigantesque*, au rapport des annalistes, adroit dans les combats et d'un caractère féroce, Arapcha tomba sur les Russes de cinq côtés différens, et son attaque fut si subite, si impétueuse, qu'ils n'eurent le temps ni de se préparer au combat, ni de réunir leurs forces. Dans le désordre général, ils s'enfuirent tous vers la rivière de *Piana*, couvrant le chemin de leurs cadavres et portant, pour ainsi dire, les ennemis sur leurs épaules. Un grand nombre de boyards, de guerriers de tous rangs périrent dans cette funeste journée. Le prince Siméon fut tué dans le combat, et Jean Dmitriévitch se noya dans la rivière, illustrée depuis par ce dé-

sastre et par un proverbe dont les anciens Russes se servaient pour faire allusion à l'imprudence de Dmitri (*a*). Les Tatars triomphans, laissant en arrière leurs prisonniers et leur butin, firent tant de diligence que le troisième jour ils étaient déjà sous les murs de Nijni-Novgorod, où la terreur fut telle qu'on ne songea pas même à se défendre. Le prince Dmitri Constantinovitch s'enfuit à Souzdal, et les habitans remontèrent le Volga sur des barques, pour se soustraire au fer de l'ennemi, qui égorgeait impitoyablement tous ceux qu'il rencontrait; la ville fut livrée aux flammes, et les Mogols, après s'être ainsi vengés du meurtre des ambassadeurs de Mamaï, s'éloignèrent chargés de butin. Le fils de Dmitri Constantinovitch arriva quelques jours après dans ce lieu, où il ne trouva que des maisons brûlées par les ennemis. Son premier soin fut de rebâtir l'église du Sauveur, pour y enterrer le corps de son malheureux frère Jean, qui avait péri dans la rivière.

A cette même époque les Mogols s'emparèrent de la ville de Rézan d'aujourd'hui, et le prince Oleg, couvert de blessures, eut à peine le temps d'échapper à ces furieux ennemis, qui

(*a*) Le nom de *Piana* signifie la rivière *des ivrognes*. Les Russes disaient · *On est ivre sur les bords de la Piana*.

ne voulant d'ailleurs que détruire, paraissaient subitement, et s'éloignaient de même. Les principautés de Rézan et de Nijnigorod ne présentèrent plus que des champs couverts de cendres; les rives de la Soura furent surtout le théâtre des fureurs d'Arapcha, qui n'y épargna aucun village. Parmi un grand nombre de boyards et de marchand privés de leurs biens par cette invasion, le plus célèbre, selon les annalistes, était un nommé Tarasse Petrof; voyant les Mogols ravager six villages florissans qu'il possédait de l'autre côté de la Koudema, et qu'il avait achetés du grand prince, il partit pour Moscou, afin de s'éloigner à jamais d'une province où les propriétés étaient si peu en sûreté. Pour combler les malheurs de Nijni-Novgorod, des troupes de brigands mordviens vinrent immédiatement après les Tatars, se disperser dans tous ces Etats, pour y enlever tout ce qui avait échappé aux avides Mogols; mais le prince Boris Constantinovitch les atteignit au moment où ils retournaient dans leurs foyers avec leur butin; il les précipita dans la Piana, où ils allèrent rejoindre les cadavres des Russes qui surnageaient encore sur les eaux de cette rivière. L'hiver suivant, le prince Boris, avec son neveu Siméon Dmitriévitch et Féodor Sviblo, voié-

vode du grand prince, ravagèrent tout le pays des Mordviens, sans trouver aucune résistance. Toutes les maisons devinrent la proie des flammes, les habitans furent passés au fil de l'épée; les femmes et les enfans jetés dans les fers, ainsi que plusieurs de leurs chefs, qui ensuite furent condamnés à mort à Nijni, où le peuple furieux les traîna sur la glace du Volga et les laissa déchirer par des chiens.

Cette vengeance barbare excita de nouveau la colère de Mamaï contre les Russes, car le pays des Mordviens était sous la dépendance du khan. Nijni-Novgorod, à peine relevée de ses cendres, fut de nouveau prise par les Tatars,
1378. et ses habitans désolés se réfugièrent au-delà du Volga. Le prince Dmitri Constantinovitch, alors à Gorodetz, envoya sommer les voiévodes de Mamaï de se contenter de la contribution qu'il leur paierait, et de ne causer aucun dégât dans sa principauté. Mais comme leurs ordres étaient précis, comme il leur fallait du sang et des ruines, ils réduisirent la ville en cendres, portè-
24 juin. rent leurs ravages dans tous les environs, et ne quittèrent nos frontières que pour se réunir à une armée puissante, envoyée par Mamaï contre le grand prince.

Dmitri, instruit d'avance des desseins de ses

ennemis, eut le temps de rassembler ses légions et de marcher avec elles contre les Tatars, commandés par le mourza Béguitch, qu'il rencontra sur les rives de la Voja, dans la province de Rézan; les Mogols se précipitèrent sur les Russes en poussant de grands cris; mais l'intrépidité de ces derniers arrêta l'impétuosité de la cavalerie ennemie; ils nous lancèrent des nuées de flèches et s'avancèrent lentement. Le grand prince se mit au centre de son armée; une des ailes fut confiée au prince Daniel de Pronsk, l'autre à Timothée, premier officier du grand prince. A peine le signal est-il donné, que nos troupes se précipitent sur leurs ennemis et décident la victoire, par une attaque aussi rapide que bien combinée. Les Mogols rebroussent chemin et s'enfuient en désordre au-delà de la rivière, en jetant leurs piques. Les Russes les tuaient par milliers ou les forçaient à se noyer dans la Voja. Plusieurs célèbres mourzas subirent ce sort, et les débris de l'armée de Mamaï ne durent leur salut qu'aux ténèbres épaisses de la nuit. Le lendemain le grand prince chercha vainement son ennemi, qui avait eu le temps de lui échapper; il ne trouva que des tentes dispersées dans les champs, et des chariots chargés de différentes marchandises. Transporté d'un succès si éclatant,

Le 11 août. Victoire sur les Mogols.

et fier de pouvoir prononcer ces paroles de la Bible : *Leur temps est passé et Dieu est avec nous,* le jeune Dmitri se hâta de retourner à Moscou, pour célébrer son triomphe avec ses fidèles sujets. Cette victoire est remarquable en ce qu'elle fut la première que les Russes remportèrent sur les Tatars depuis l'an 1224 ; et le peu de résistance qui leur fut opposée, prouve à quel point était dégénérée la postérité de Genghiskhan.

Mamaï, le véritable chef de la horde, et qui jouissait de tous les droits d'un khan, frémit de colère à la nouvelle de la défaite de son armée; il en rassembla aussitôt une autre, à la tête de laquelle il s'avança en personne contre Rézan. Oleg, prince de ce pays, n'avait eu ni le temps de recevoir des secours du grand prince, ni celui de se préparer au combat; il sortit de sa capitale et s'enfuit au-delà de l'Oka, livrant sa patrie à toute la fureur des barbares. Ces scènes de sang et de carnage satisfirent, pour le moment, le ressentiment de Mamaï; car, au lieu de porter plus loin ses armes meurtrières, il retourna sur les bords du Volga, et remit à un autre temps le coup décisif qu'il méditait contre notre patrie.

Cependant Dmitri eut de brillans succès contre les Lithuaniens. Le célèbre Olgerd était mort

en 1377, avec tous les sentimens d'un chrétien; baptisé d'abord sous le nom d'Alexandre, il avait, à l'instigation de son épouse Julienne, et de David, archimandrite du couvent de Petchersky, pris l'habit monastique qu'il porta, sous le nom d'Alexis, afin d'effacer jusqu'aux traces de son apostasie. Quelques annalistes rapportent qu'il persécuta les chrétiens et fit mourir, à Vilna, trois serviteurs de Jésus-Christ, que notre église mit au nombre des saints; mais un historien lithuanien fait au contraire l'éloge de sa tolérance, rapportant qu'il fit livrer au supplice cinq cents habitans de Vilna coupables du massacre de sept moines franciscains, et qu'il proclama, solennellement, la liberté de conscience. La mort de ce redoutable conquérant, suivie d'une guerre civile en Lithuanie, promettait la tranquillité à nos frontières sud-ouest. A peine établi sur le trône, Jagellon, fils chéri et successeur d'Olgerd, fit périr le vieux Kestouti, et obligea son fils, le jeune Vitovte, à chercher un asile en Prusse. André Olgerdovitch prince de Polotsk, dévoué à son oncle, se rendit aussitôt à Pskof, où il prêta serment d'être à jamais l'ami fidèle des Russes : de là il partit pour Moscou afin d'offrir ses services au grand prince. L'armistice conclu avec la Lithuanie, en 1373, était rompu depuis long-temps, car, du vivant

Succès dans la guerre avec les Lithuaniens.

même d'Olgerd, les Moscovites avaient été mettre le siége devant Rjef. Dmitri, attentif à profiter de la désunion des fils de ce prince, envoya, dès le commencement de l'hiver, à Starodoub et Troubtchevsky, son cousin Vladimir, les princes de Volhynie, de Polotsk, et André Olgerdovitch, à la tête d'une puissante armée, avec ordre d'enlever aux ennemis ces anciens domaines de notre patrie, pour les réunir de nouveau à la Russie. Les deux villes se rendirent; mais les généraux de Dmitri ne voulurent point en reconnaître les habitans pour leurs frères : ils permirent à leurs soldats de piller, et de faire des prisonniers. Le prince de Troubtchevsky, Dmitri Olgerdovitch frère d'André, haïssant Jagellon, vint avec sa femme, ses enfans et ses boyards à la rencontre des Russes, et offrit ses services au grand prince, qui, pour témoignage de sa reconnaissance, lui donna la ville de Peréiaslavle Zalesky en apanage.

Le 9 décembre 1379.

C'est ainsi que Dmitri pouvait espérer, en même temps, de secouer le joug des Tatars et de rendre à sa patrie les beaux pays que lui avaient enlevés les Lithuaniens. Cette grande idée occupait son âme, lorsqu'il reçut l'avis que la horde faisait les préparatifs les plus menaçans. Il fut donc obligé de renoncer à la guerre de Lithuanie, commencée sous de si heureux auspices, pour aller braver

la puissance de Mamaï. Mais, avant d'en venir à la description du fait d'armes le plus glorieux pour la Russie ancienne, nous nous croyons obligés d'entretenir le lecteur des affaires ecclésiastiques qui eurent lieu à cette époque; affaires dont Dmitri s'occupait avec le plus grand zèle, malgré les périls qui menaçaient son empire.

Affaires ecclésiastiques.

En 1376, le patriarche Philothée, sans en avoir prévenu le grand prince, avait nommé métropolitain de toute la Russie, Cyprien, homme fort savant, Servien de naissance; le grand prince, offensé de cette nomination arbitraire, déclara que tant que S. Alexis vivrait, notre église n'aurait pas d'autre pasteur. Cyprien, de son côté, tâcha de gagner les Novgorodiens, et leur fit part de l'écrit par lequel Philothée l'avait élu métropolitain; l'archevêque et le peuple lui répondirent qu'en cette occasion, la volonté du prince de Moscou était pour eux une loi sacrée. Ainsi rejeté par les Russes, Cyprien se retira à Kief, où il s'arrogea exclusivement le pouvoir spirituel sur tous les ecclésiastiques, dans l'espérance de remplacer bientôt Alexis. Mais le grand prince préparait, depuis long-temps, un autre successeur à ce généreux vieillard, prêt à descendre dans la tombe.

Le plus célèbre des ecclésiastiques moscovites

était alors Mityaï, prêtre du village de Kalomna. Esprit, instruction, éloquence, mémoire surprenante, voix sonore, physionomie agréable, extérieur majestueux, noblesse dans tout son maintien, en un mot, la réunion des plus rares avantages du corps et de l'esprit le distinguaient de tous ses confrères à un degré si éminent, que Dmitri en avait fait son confesseur, et son *garde-des-sceaux*, dignité alors très-importante. Cet homme, comblé tous les jours de nouvelles faveurs de la part du prince, devint bientôt l'instituteur et le guide spirituel de tous les boyards; également habile à diriger les affaires temporelles et celles de l'église; non moins fastueux que les princes et toujours vêtu des plus riches habits, il menait, dit un annaliste, une vie vraiment royale, et sa cour était composée d'un grand nombre de serviteurs et d'officiers. Au bout de quelques années, Dmitri voulut l'élever à une dignité plus éminente, et lui proposa la place de Jean, archimandrite du monastère de Saint-Sauveur, qui consacrait le reste de ses jours au silence de la retraite. L'adroit Mityaï feignit de refuser cette grâce, et il se laissa conduire comme par force au couvent, où on lui mit le bonnet de moine et le manteau d'archimandrite. Cette nouveauté causa une grande surprise au peuple, surtout un

grand déplaisir aux ecclésiastiques, car ils ne concevaient pas comment un homme qui, le matin, n'était que prêtre séculier, se trouvait le soir chef d'un grand monastère. Cette haute dignité était un échelon pour parvenir à un poste plus brillant encore. Le grand prince, prévoyant la mort prochaine de S. Alexis, tâcha d'obtenir de ce prélat qu'il bénît Mityaï comme métropolitain : mais Alexis, dont le cœur penchait toujours en faveur de la vertu, avait depuis longtemps destiné ce haut rang à l'abbé Serge, fondateur du monastère de la Trinité. Serge, tout entier plongé dans les saints exercices de la prière et du jeûne, avait toujours répondu avec fermeté, qu'il ne consentirait jamais à quitter sa paisible retraite. Quoi qu'il en soit, le saint vieillard, dans l'espoir de vaincre la répugnance de ce respectable abbé, ou peut-être par mépris pour le fier Mityaï, appelé autrement Michel, refusa d'accomplir le vœu de Dmitri, en lui disant que cet archimandrite était encore trop novice. Le grand prince réitéra ses instances auprès du métropolitain : il lui envoya ses boyards, le prince Vladimir Andréiévitch, et prit tant d'intérêt à la chose qu'Alexis donna sa bénédiction à Mityaï, comme à son successeur, en ajoutant cependant que c'était sous la condition

expresse « que Dieu, le patriarche et le concile général le jugeraient digne de gouverner l'église de Russie. »

A peine S. Alexis eut-il fermé les yeux, que Mityaï, au grand étonnement du clergé, revêtit les habits pontificaux, s'empara du rochet, du sceau et du trésor des métropolitains, se logea dans leur palais et se mit à juger les affaires ecclésiastiques; il était servi par des boyards et des officiers, car les métropolitains jouissaient alors du privilége d'avoir leurs fonctionnaires laïcs particuliers. Cependant il différait toujours les préparatifs de son voyage à Constantinople, car son vœu le plus ardent était que Dmitri donnât l'ordre aux prélats de Russie de le sacrer évêque, conformément aux statuts des apôtres ou à ceux du droit canon. A cet effet, le grand prince convoqua donc à Moscou une réunion de tous les évèques, et personne n'eut l'audace de braver la volonté du grand prince. Denis seul, évêque de Souzdal, déclara formellement qu'en Russie, le métropolitain seul avait droit de sacrer les évêques, et il soutint son opinion avec tant de chaleur que Mityaï eut le chagrin de voir le prince obligé de céder au prélat.

Une rupture manifeste éclata bientôt entre Denis et le futur métropolitain; leurs partisans ne

manquèrent pas réciproquement d'alimenter le feu de la discorde. « Pourquoi, disait Mityaï à » l'évêque de Souzdal, pourquoi, jusqu'à présent, » n'êtes-vous pas venu recevoir ma bénédic- » tion ? » « Comment, lui répondait Denis, je » suis évêque, et vous voulez que je reçoive la » bénédiction de vous, qui n'êtes qu'un simple » prêtre ? » A ces mots, Mityaï, frémissant de colère, menaça Denis de lui ôter jusqu'à la dignité de prêtre, à son retour de Constantinople, et de lui arracher, de ses propres mains, les croix qui décoraient son manteau. L'évêque de Souzdal voulut prévenir son ennemi et se rendre avant lui auprès du patriarche ; mais le grand prince le fit garder à vue. Alors ce prélat se décida à un parjure. Il prêta serment de ne pas même penser au voyage de Constantinople, et à peine eut-il été rendu à la liberté, qu'il partit secrètement pour cette ville, sans réfléchir à la honte qui rejaillirait sur Serge, abbé du couvent de la Trinité, étranger à son évasion, mais qu'il avait cité pour garant de la sincérité de son serment. Cet événement hâta le départ de Mityaï, qui, depuis dix-huit mois, gouvernait notre église, comme si effectivement il en eût été le chef. Pour preuve de sa confiance, le grand prince lui donna quelques blancs-seings, afin qu'il pût en profiter

à Constantinople, selon qu'il croirait nécessaire d'écrire au nom de Dmitri, ou d'emprunter de l'argent, dans le cas où il en aurait besoin. Le prince, les boyards et les évêques conduisirent Mityaï jusqu'aux rives de l'Oka; il fut accompagné en Grèce par trois archimandrites, quelques abbés, six de ses propres boyards, deux interprètes; il était, en outre, escorté par une garde composée de gens de tout rang, et commandée par Olechinsky, boyard du grand prince et son ambassadeur à Constantinople; le trésor et les habits pontificaux étaient portés sur des chariots.

Au-delà des frontières de Rézan, dans les déserts des Polovtsi, Mityaï fut arrêté par les Tatars; il n'en fut point effrayé, car il connaissait le respect que ces peuples avaient pour les prêtres. Amené devant Mamaï, il sut, à force d'adresse et de ruse, gagner sa bienveillance; il reçut même un passeport du khan Talubek, neveu de Mamaï, qui régnait alors à la horde; il parvint jusqu'en Tauride et s'embarqua à Caffa, ville des Génois. Déjà Constantinople se présentait aux yeux des navigateurs russes, lorsque, par un caprice bien surprenant du sort, Mityaï se vit réduit, dit l'annaliste, comme un autre Moïse, à contempler de loin le but de son voyage et de ses désirs : il tomba malade et mourut subite-

ment, peut-être d'une mort très-naturelle ; mais, comme dans de semblables occasions on a toujours des doutes, on soupçonna qu'il avait été victime de quelques prêtres et officiers, ennemis secrets dont il était entouré, et qu'il avait sans doute offensés par son orgueil, trop certain de l'affection que lui portait le grand prince : son corps fut transporté sur le rivage et enterré à Galata.

Bien loin de donner avis de ce funeste accident au grand prince, en lui demandant de nouveaux ordres, les compagnons de Mityaï osèrent donner le titre de métropolitain à l'un des prêtres qui étaient avec eux, nommé Jean, archimandrite de Pétrovsky. D'autres élevèrent à la même dignité, Pimen, archimandrite de Péréiaslavle. Après de longs débats, les boyards se déclarèrent enfin pour Pimen ; et, indignés de ce que Jean les menaçait de dévoiler leur injustice au grand prince, ils eurent l'audace de mettre ce vieillard dans les fers. L'ambitieux Pimen, au comble de ses vœux, trouva, pour surcroît de bonheur, les blancs-seings de Dmitri, parmi les habits pontificaux de Mityaï. Il se hâta d'écrire, de la part du prince de Moscou, à l'empereur et au patriarche, une lettre dont voici le contenu : « Je vous envoie l'archi-

» mandrite Pimen, et vous prie de vouloir » bien le juger digne d'occuper le siége du mé- » tropolitain de toutes les Russies; car je n'en » connais pas de plus capable de remplir avec » éclat cette haute dignité. » Cette lettre parut suspecte à l'empereur et au patriarche Nile; ils répondirent à Pimen : « Pourquoi votre prince » demande-t-il un nouveau métropolitain, tan- » dis qu'il a Cyprien, depuis long-temps nommé » par Philothée ? » Mais tous les scrupules furent bientôt levés par les présens de Pimen et des boyards. Au moyen des autres blancs-seings de Dmitri, ces faussaires empruntèrent aux marchands italiens et à ceux d'Orient une si grande quantité d'argent que, de long-temps, Dmitri ne put payer les dettes que l'on avait contractées en son nom. « *Je ne sais*, disait le patriarche, » guidé par la cupidité, *si je dois ajouter foi* » *aux ambassadeurs russes; en tout cas notre* » *conscience est pure.* » Et sans plus de formalités, il le sacra métropolitain, dans l'église de Ste.-Sophie.

Le grand prince, atterré de la mort de Mityaï, pouvait à peine concevoir l'audace de ses ambassadeurs; Pimen fut déclaré usurpateur de la métropole, et Cyprien appelé à Moscou pour remplacer S. Alexis; Dmitri alla lui-même à

sa rencontre, et lui fit rendre les plus grands honneurs. Il fut reçu dans la capitale au son de toutes les cloches et aux acclamations de la joie la plus sincère : des ordres furent donnés en même temps pour arrêter Pimen, à son retour à Kolomna; il fut conduit, sous bonne escorte, à Tchouklom, où on lui ôta publiquement le bonnet blanc. Cet événement pourra donner une idée de ce qu'était alors le pouvoir des princes dans les affaires ecclésiastiques. Le principal boyard Olechinsky et tous les partisans de Pimen furent mis en prison. Ceci arriva en 1381, c'est-à-dire, après la célèbre bataille du Don que nous allons décrire.

Mamaï frémissait de rage et d'impatience de se venger sur Dmitri de la défaite de ses troupes près des rives de la Voja. Cependant comme les Russes ne tremblaient plus au nom des Mogols, qu'ils étaient bien résolus d'opposer la force à la force, il sut contenir son ressentiment. Il consacra ce silence de la colère à rassembler ses forces : Tatars, Polovtsis, Tcherkesses, Yasses, Bourtaniens ou Juifs du Caucase, Arméniens et même les Génois de Crimée, vinrent grossir son armée. Fier de l'innombrable quantité de ces guerriers, dont les uns le servaient comme sujets, les autres comme auxi-

Invasion de Mamaï.

1380. liaires, Mamaï convoqua tous les princes de la horde, et leur déclara solennellement, dans un conseil, qu'il était décidé à suivre les traces de Bâti, et que son intention était d'anéantir la Russie. « *Punissons des esclaves rebelles*, dit-il » dans sa colère, *réduisons en cendres leurs* » *villes, leurs villages et toutes les églises chré-* » *tiennes! Enrichissons nos États de tout l'or* » *du peuple russe.* » Afin d'assurer mieux encore le succès de son entreprise, Mamaï fit une étroite alliance avec Jagellon, prince de Lithuanie, qui s'engagea d'agir de concert avec lui. La ligue de ces deux terribles ennemis de notre patrie fut cimentée par la trahison d'Oleg, prince de Rézan, bien moins redoutable par sa puissance que par sa perfidie. Nourri dans la haine contre les princes de Moscou, la ruse avait, dans un âge plus mûr, succédé aux emportemens de la jeunesse : après avoir d'abord éprouvé, dans les combats, la supériorité de force du grand prince, il chercha depuis à captiver sa bienveillance ; il parvint par son adresse, son esprit et son insidieuse éloquence, à devenir l'ami de Dmitri, son conseiller dans les affaires générales de la Russie, et, comme nous l'avons déjà vu, arbitre dans les différens civils de la grande principauté et de celle de Tver. Persuadé que la puissante

armée de Mamaï, renforcée par celle de Jagellon, mettrait, pour toujours, un terme à l'existence politique de la Russie : redoutant une invasion dont il pouvait être la première victime, ce prince espérait qu'une trahison adroite pourrait lui servir, non-seulement à sauver sa principauté, mais encore à étendre ses possessions, au cas où Moscou succomberait dans la lutte qui se préparait ; Oleg entra donc en négociations avec les Mogols et les Lithuaniens, et Epiphane, boyard de Rézau, conclut avec eux un traité par lequel ce prince s'engageait secrètement à les attendre sur les rives de l'Oka, au commencement de septembre ; Mamaï, de son côté, promit à Jagellon et à Oleg de leur céder tous les pays de la grande principauté dont il s'emparerait, à charge par eux de se reconnaître tributaires du khan.

Trahison d'Oleg.

Dmitri fut instruit vers la fin de l'été que Mamaï s'était mis en campagne ; le perfide Oleg lui-même, pour ne pas découvrir sa trahison, lui fit savoir qu'il fallait se préparer au combat. « *Mamaï*, écrivit-il au grand prince, *va fondre avec* » *toutes ses forces sur la principauté de Rézan :* » *il s'avance contre vous et contre moi. Il est* » *secondé par le farouche Jagellon, mais nous* » *leur ferons sentir la puissance de nos bras :*

» *soyez homme, et montrez du courage!* » La première idée de Dmitri, dans un péril aussi pressant, fut d'aller à l'église de Notre-Dame pour implorer la protection du Très-Haut contre ses ennemis. Son cœur une fois soulagé par l'expansion de ses sentimens religieux, il expédia ses courriers dans toutes les provinces de la grande principauté, avec ordre de rassembler des troupes et de les amener sans délai à Moscou. Il fut obéi avec enthousiasme : quelques jours suffirent pour armer des villes entières, et de toutes parts des masses de soldats se précipitaient vers la capitale. Les princes de Rostof, de Biélosersk, de Yaroslavle avec leurs gardes; les boyards de Vladimir, de Souzdal, de Périaslavle, de Kostroma, Mouroin, Dmitrof, Mojaïsk, Zvénigorod, Ouglitch, Serpoukhof avec leurs troupes, s'empressèrent de former de nombreux bataillons qui firent successivement leur entrée dans le Kremlin. Le bruit des armes retentissait de tous côtés dans la ville, et le peuple ne pouvait regarder sans attendrissement, tant de braves guerriers prêts à mourir pour la patrie, pour la religion. Il semblait qu'une force surnaturelle eût réveillé les Russes d'un profond sommeil, et qu'elle eût tout à coup arraché de leurs cœurs la crainte que depuis si long-temps leur inspirait le nom tatar. Surpris de la hon-

teuse soumission de leurs ancêtres, ils rappelaient à leur souvenir les rives de la Voja, témoins de la fuite de leurs ennemis; ils faisaient l'énumération de tous les maux dont les avaient accablés les barbares pendant un siècle et demi. Princes, boyards, citoyens, laboureurs, tous brûlaient du même zèle; car, depuis le trône jusqu'à la cabane du pauvre, tout avait été exposé à la férocité des khans. Jamais prince n'eut le bonheur de tirer son épée pour une cause plus juste, ni de se voir servi par des efforts plus unanimes. Jusqu'au temps de Kalita et de Siméon, le peuple, terrassé par la violence des Mogols, gémissait dans la misère et le désespoir, sans oser même songer à la liberté; mais, après avoir respiré sous le sage gouvernement des princes de Moscou, il se rappela l'antique indépendance des Russes, et le joug étranger, devenu plus insupportable, lui inspira l'idée de le secouer entièrement. Loin de nous faire aimer l'esclavage en diminuant le poids de nos fers, la tyrannie augmente au contraire en nous le désir de les briser.

Ceux qui ne pouvaient offrir leurs bras à la patrie tâchèrent du moins de lui être utiles par des prières et des œuvres de charité chrétienne; pendant que les armes des guerriers brillaient dans les rues de Moscou, les femmes et les vieil-

lards se prosternaient dans les temples; les riches, touchés par l'exemple de la tendre et sensible épouse de Dmitri, distribuaient d'abondantes aumônes aux pauvres. Après avoir fait tous ses préparatifs, le grand prince, avant d'entrer en campagne, se rendit avec son cousin Vladimir, tous les princes et voiévodes, au monastère de la Trinité pour y recevoir la bénédiction de Serge, abbé de ce couvent, si célèbre déjà par les vertus de son fondateur. Au milieu de la retraite, ce vénérable vieillard, oubliant le monde, aimait encore la Russie; il voulait sa gloire et sa prospérité. « *Vous triompherez*, dit-il à Dmitri, » *mais après un carnage terrible; vous échap-* » *perez au fer des ennemis, mais vos lauriers* » *seront teints du sang d'un grand nombre de* » *héros chrétiens.* » Il engagea le prince à dîner au monastère, bénit tous les chefs qui étaient avec lui et leur donna, pour compagnons de leur expédition, deux moines, nommés Alexandre Peresvet, et Osliaba, dont le premier, jadis boyard de Briansk, s'était distingué par sa valeur. Serge fit le signe de la croix sur leurs bonnets, et leur dit : « *Voilà une arme qui ne périt jamais;* » *qu'elle vous tienne lieu de casques.* » Dmitri sortit du monastère plus que jamais rempli d'espoir et de confiance dans la protection du ciel.

Au moment où les troupes, accompagnées des prêtres, qui portaient les croix et les images, passèrent, avec leurs enseignes déployées, les portes du Kremlin, le grand prince alla prier dans l'église de Saint-Michel Archange, sur le tombeau de ses ancêtres, les princes de Moscou, afin de se retracer plus vivement leurs exploits et leurs vertus; il embrassa tendrement son épouse en disant : « *Dieu est notre défenseur !* » et monta à cheval au milieu d'une foule de peuple. Les femmes seules versaient des larmes. Le peuple se précipita sur les pas de l'armée, et les airs retentirent long-temps des vœux ardens que l'on adressait au ciel pour qu'il daignât couronner de succès une entreprise aussi glorieuse. Le jour était calme, serein, et semblait l'heureux présage de la victoire; le voiévode Féodor resta dans Moscou pour garder la capitale et la famille du prince.

Dmitri fut joint à Kolomna par André et Dmitri, fils d'Olgerd, princes dévoués à son service, qui lui amenaient les troupes de Polotsk et de Briansk. Le grand prince voulut faire la revue de son armée : jamais la Russie n'en avait eu de semblable, même dans les temps fortunés où son territoire était encore libre et intact : plus de cent cinquante mille hommes, tant de cavalerie

que d'infanterie, s'étaient rangés, comme par enchantement, sous les drapeaux du prince de Moscou. Dmitri se rendit au champ de Diévitchié, et ne put voir, sans la joie la plus vive, des légions si nombreuses, qu'un seul mot du souverain avait suffi pour rassembler dans les villes de la principauté de Souzdal, jadis l'objet du mépris des princes et des peuples de la Russie méridionale. On apprit bientôt que Mamaï avait réuni toute la horde, et que depuis trois semaines il était stationné au-delà du Don, pour attendre Jagellon prince de Lithuanie. Sur ces entrefaites, un ambassadeur du khan se rendit à Kolomna, et somma Dmitri de payer aux Mogols l'impôt tel que le prince Tckanibek l'avait perçu de ses ancêtres. Dmitri encore trop peu confiant dans ses forces, craignant d'ailleurs de causer par une fierté hors de propos la ruine totale de sa patrie, répondit qu'il désirait la paix ; qu'il ne refusait point de payer un tribut modéré, selon les conditions arrêtées entre Mamaï et lui ; mais qu'il ne consentirait jamais à ruiner son empire par des impôts onereux, pour satisfaire la cupidité des tyrans de sa patrie. Cette réponse parut à Mamaï aussi téméraire qu'artificieuse, et l'on sentit bien, de part et d'autre, l'indispensable nécessité de terminer la querelle l'épée à la main.

C'est alors que parvinrent à la connaissance de Dmitri, la trahison d'Oleg de Rézan et les secrètes intelligences qu'il entretenait avec les Mogols et les Lithuaniens ; il n'en fut point effrayé, mais il dit avec une profonde tristesse : « *Oleg » veut être un autre Sviatopolk !* » Il reçut la bénédiction de Gerassim, évêque de Kolomna, et, le 20 août, il s'avança vers l'embouchure de la Lopasna, où il fut joint par le prince Vladimir Andréiévitch, petit-fils de Kalita, et le grand voiévode Timothée, à la tête de toutes les légions qui étaient restées à Moscou. Le 26 août, les troupes traversèrent l'Oka et entrèrent dans la province de Rézan ; le lendemain Dmitri, avec sa garde, passa la même rivière. Tant de célérité surprit Oleg, car il avait donné, à ses alliés, l'assurance que le grand prince, trop faible pour leur résister, chercherait à se sauver à Novgorod ou dans les déserts de la Dvina.

L'approche de l'armée formidable de Dmitri remplit le prince de Rézan d'un effroi égal à celui que lui inspirait Mamaï, et le jeta dans la plus grande perplexité. Courant sans cesse d'un lieu à un autre, tantôt il envoyait ses courriers aux Tatars, tantôt à Jagellon, qui était déjà tout près d'Odoef. Il tremblait devant l'avenir et déplorait sa trahison. Eprouvant toutes les hor-

reurs des remords produits par le crime, il portait envie aux périls qui planaient sur Dmitri, encouragé par une conscience sans reproche, par la religion et par l'amour de tous les bons Russes.

Le 6 septembre, l'armée s'approcha du Don. et les princes, les boyards, délibérèrent s'ils attendraient les Mogols, ou s'ils poursuivraient leur marche. Les avis furent partagés ; les fils d'Olgerd, princes lithuaniens, prétendirent qu'il fallait laisser le fleuve derrière soi, afin de couper toute retraite aux lâches ; ils alléguèrent l'exemple d'Yaroslaf-le-Grand, qui avait, par ce moyen, remporté la victoire sur Sviatopolk ; celui d'Alexandre Nevsky, qui avait, de la sorte, battu les Suédois : mais ce qu'ils avançaient surtout à l'appui de cet avis, était d'empêcher la jonction de Mamaï et de Jagellon. Le grand prince prit ce dernier parti ; son courage fut soutenu par une lettre qu'il reçut de S. Serge, et dans laquelle ce saint abbé lui donnait sa bénédiction pour le combat, et lui recommandait surtout de ne pas perdre un instant. Il apprit en même temps que Mamaï s'avançait vers le Don, et qu'il attendait toujours Jagellon. Déjà de légers détachemens de notre armée avaient rencontré quelques partisans tatars, et les avaient

culbutés. Dmitri rassembla ses voïévodes et leur dit : « *L'heure du jugement de Dieu a sonné.* » Il ordonna ensuite de chercher un gué pour la cavalerie, et de jeter des ponts pour faire passer l'infanterie. Le lendemain il s'éleva un brouillard très-épais, qui se dissipa bientôt. L'armée traversa le Don et s'arrêta sur les bords de la Népriadva, où Dmitri rangea ses troupes en bataille. Au centre se trouvaient les princes de Lithuanie, Théodore Belozersky et le boyard Nicolas. Dans la garde du grand prince, les boyards Jean Kvaschnin, Michel Brianock, et Jean, prince de Smolensk. L'aile droite était commandée par le prince André de Rostof, par André de Starodoub et le boyard Théodore Grounka ; l'aile gauche était sous les ordres du prince Vassili de Yaroslavle, de Féodor de Mologa, et du boyard Léon Morosof ; dans l'arrière-garde, le boyard Michel, le prince Siméon Obolensky, son frère, le prince Jean de Taroussa et André Serkise : au corps de réserve, le prince Vladimir Andréiévitch, petit-fils de Kalita, Dmitri Mihaïlovitch de Volhynie, vainqueur d'Oleg et des Bulgares, homme aussi célèbre par sa valeur que par son génie ; Roman de Briansk, et Basile de Kachin. Dmitri monta sur un tertre élevé pour contempler cette mul-

Le 8 septembre

Fameuse bataille de Koulikof

titude d'hommes rassemblés pour la défense de la patrie. L'aspect de ces innombrables bataillons rangés dans le plus bel ordre ; ces milliers de drapeaux légèrement agités par le vent ; ces armes étincelantes des rayons du soleil d'automne ; les cris mille fois repétés : *Grand Dieu! donne la victoire à notre souverain*, pouvaient remplir le cœur de Dmitri de quelques sentimens de fierté; mais, à l'idée que, dans quelques heures, la plupart de ces héros allaient périr victimes de leur zèle pour la patrie, Dmitri ne put retenir ses larmes ; il mit un genou en terre, tendit les bras vers l'image de notre Sauveur, qui brillait au loin sur le drapeau noir du grand prince, et, pour la dernière fois, il pria pour les chrétiens et pour la Russie. Il monte à cheval, parcourt tous les rangs, adresse la parole à chacun en particulier, et leur dit enfin à tous, pour animer leur courage : « *Mes frères bien aimés*, » mes fidèles compagnons d'armes, c'est par vos » exploits de ce jour que vous vivrez à jamais » dans la mémoire des hommes, et qu'au-delà » du tombeau vous trouverez la couronne des » martyrs. »

L'armée s'ébranla, et à cinq heures on aperçut l'ennemi au milieu du vaste champ de Koulikof. Les chefs des deux armées s'observaient l'un

l'autre, et s'avançaient lentement afin de mieux calculer la force de leur adversaire. Le nombre des Tatars surpassait celui de nos troupes. Le bouillant Dmitri, jaloux de donner l'exemple à tous ses guerriers, voulut combattre à l'avant-garde ; mais ses fidèles boyards le conjurèrent de rester au milieu des rangs épais du principal corps d'armée et dans l'endroit le plus sûr. « *Le devoir d'un prince*, disaient-ils, *est de » voir le combat, d'être témoin des exploits » des voïévodes et de récompenser chacun selon » son mérite. Nous sommes tous prêts à mou- » rir ; toi, monarque chéri, vis et fais passer » notre mémoire aux siècles à venir ; sans toi » il n'est point de victoire.* Non, répondit Dmi- » tri, vous me verrez partout où vous irez. Est- » ce en me cachant que je pourrai vous crier : » *Mes frères, mourons pour la patrie !* Que mes » actions répondent à mes paroles ! Je suis votre » chef, je serai votre guide, j'irai en avant, et » si je tombe, c'est à vous de me venger ! » Il tint parole, et sa grande âme ne se démentit pas : après avoir lu à haute voix le psaume, *Dieu est notre refuge et notre force*, il se précipite le premier sur les ennemis, combat avec autant de bravoure qu'un simple soldat, et ne se retire au

centre de son armée, que lorsque la bataille devient générale.

Sur un espace de dix verstes, la terre est rougie du sang des chrétiens et des infidèles. Les rangs se mêlent : ici les Russes font plier les Mogols ; là, les Mogols triomphent des Russes : de part et d'autre les braves mordent la poussière, et les lâches tournent le dos ; plusieurs jeunes moscovites sans expérience prennent la fuite, dans l'idée que tout est perdu. Déjà l'ennemi s'ouvre un chemin aux *grands drapeaux* ou drapeaux du prince ; déjà il va s'en emparer, lorsqu'il est repoussé par la valeureuse troupe préposée à la garde de ces étendards sacrés. Cependant le prince Vladimir Andréiévitch, qui était posté en embuscade, d'après le conseil de Dmitri de Volhynie, capitaine expérimenté, s'ennuyait d'une inaction qui le forçait à être simple témoin de la bataille. Il était huit heures lorsque le prince de Volhynie, qui observait avec attention tous les mouvemens des deux armées, tire son épée et crie à Vladimir : « *Ami, notre* » *tour est venu.* » Aussitôt le corps de réserve sort de la forêt qui le cachait aux yeux des ennemis et fond, avec impétuosité, sur les Mogols. Cette attaque imprévue décide la victoire. Les ennemis étonnés, dispersés, ne peuvent ré-

sister au nouveau choc de ces dernières troupes fraîches et valeureuses, et Mamaï, qui regardait le combat du haut d'un tertre élevé, a la douleur de voir la défaite complète de ses troupes, qui prennent honteusement la fuite. Au comble de la rage et du désespoir, il s'écrie : « *Le Dieu des Chrétiens est puissant !* » Et aussitôt il se met à fuir avec les siens. Les Russes poursuivirent les Mogols jusqu'à la Métcha, qui fut le tombeau d'un grand nombre de ces derniers. On s'empara du camp de l'ennemi, où l'on trouva un immense butin avec quantité de chariots, de chevaux et de chameaux chargés des objets les plus précieux.

Le valeureux prince Vladimir, le héros de ce jour à jamais mémorable dans les fastes de la Russie, ayant complété la victoire, revint sur le champ de bataille, se plaça sous le drapeau noir du prince et fit sonner de la trompette : à ce signal, les princes et les voiévodes accourent de tous les côtés auprès de lui : Dmitri seul ne paraît point. « *Où est mon frère*, s'écrie le brave » Vladimir étonné ? Où est *le principal auteur* » de notre gloire ? » Personne n'ayant pu lui en donner des nouvelles, les voïévodes effrayés se dispersent aussitôt pour le découvrir, mort ou vif. Enfin, après de très-longues recherches,

deux soldats trouvent le grand prince, couché sous un arbre abattu. Étourdi par un coup terrible, reçu dans la chaleur du combat, il était tombé de cheval et il se trouvait dans un état d'évanouissement tel que tout le monde le crut mort; bientôt cependant il ouvre les yeux. Vladimir, les princes, les boyards se jettent à ses genoux, en s'écriant tous à la fois : « *Prince, vous êtes » vainqueur!* » Dmitri se lève, et à la vue de Vladimir, à la joie qui brillait sur le visage de tous ceux qui l'entouraient, à l'aspect des drapeaux chrétiens qui flottaient au-dessus des cadavres des Mogols, il adresse, dans son premier transport, les plus vives actions de grâces au dieu des armées; puis il embrasse Vladimir, les voïévodes et jusqu'aux simples soldats. Enfin, parfaitement rétabli par la joie de la victoire, oubliant l'épuisement de ses forces, il remonte à cheval. Son casque et sa cuirasse étaient percés de toutes parts; mais ils n'étaient teints que du sang des infidèles. Dieu seul avait pu arracher ce prince aux innombrables périls auxquels sa bouillante ardeur l'avait exposé; car on le vit, pendant le combat, se séparer de sa garde et lutter seul avec ses écuyers contre des groupes entiers d'ennemis. Dmitri, accompagné des princes et des boyards, parcourut le

champ de Koulikof, où il était resté tant de braves Russes; mais on y compta quatre fois plus de cadavres ennemis; selon quelques historiens, ils s'élevaient jusqu'à cent mille. Théodore et Jean son fils, princes de Bielozersk, Théodore et Mstislaf de Toroussa, Dmitri de Dorogobouge, les boyards du premier rang, Siméon Nicolas, fils du premier officier de Moscou, Michel, André Serkise, Valouï, Brenko, Léon Morosof, et plusieurs autres perdirent la vie pour la patrie; Alexandre Péresvet, moine de S. Serge, fut aussi du nombre de ces derniers. Avant la bataille il engagea un combat singulier avec un Petchenégue, héros de l'armée de Mamaï; il le renversa de son cheval, et les deux champions luttèrent avec tant d'acharnement, qu'ils rendirent, tous deux ensemble, le dernier soupir. Les os de ce moine, ainsi que ceux d'Ostiabe, cet autre religieux du couvent de S. Serge, furent enterrés dans le monastère de S. Simon. Le grand prince s'arrêta devant les corps des seigneurs les plus illustres qui avaient péri dans la bataille, et paya, à chacun d'eux, son tribut de louanges et de larmes; enfin, entouré de ses voïévodes, il les remercia tous du courage qu'ils avaient déployé, leur promit de les récompenser, chacun selon leur mérite, et donna des ordres

pour qu'on enterrât les Russes. Afin de témoigner ensuite sa reconnaissance aux fidèles guerriers qui avaient succombé dans cette journée glorieuse, il institua, en leur mémoire, une fête solennelle, appelée le samedi de Dmitri, pour qu'elle fût célébrée tant que la Russie existerait.

Le jour de cette brillante affaire, Jagellon n'était éloigné de Mamaï que de trente ou quarante verstes; mais, saisi de terreur à la nouvelle de la funeste issue de la bataille, il se retira si précipitamment, que notre cavalerie légère ne put même le joindre. L'heureux Dmitri, qui, d'un seul coup, venait de délivrer la Russie de ses deux plus dangereux ennemis, envoya des courriers à Moscou, à Péréiaslavle, à Kostroma, à Vladimir, à Rostof et autres villes où le peuple priait nuit et jour dans les églises, depuis qu'il avait appris que l'armée avait passé l'Oka. La nouvelle d'une victoire aussi décisive excita un enthousiasme qu'il serait difficile d'exprimer. On eût dit que ce triomphe assurait pour jamais l'indépendance, la gloire et la prospérité de notre patrie; que la horde, anéantie, ne songerait plus à se relever; que le sang des chrétiens, répandu sur les bords du Don, devait être le dernier sacrifice de la Russie; celui qui devait apaiser le cour-

roux du ciel. Les habitans se félicitaient les uns les autres ; ils se rejouissaient d'avoir vécu jusqu'à une époque aussi fortunée. Dmitri leur paraissait un second Yaroslaf-le-Grand, un autre Alexandre-Nevsky. Ils lui donnèrent unanimement le surnom de *Donskoï*, et accordèrent celui de *Brave* à Vladimir Andréiévitch, élevant la victoire remportée sur Mamaï au-dessus de celles de l'Alta et de la Néva. Malheureusement elle n'eut pas les suites importantes qu'en attendaient Dmitri et son peuple, quoique les fastes de notre patrie n'en présentent pas de plus célèbre jusqu'au temps de Pierre-le-Grand, c'est-à-dire, jusqu'à la bataille de Pultava. Nous verrons qu'elle ne mit pas un terme aux malheurs de la Russie, mais au moins elle lui fit connaître le sentiment de ses forces, et ce fut elle enfin qui, par l'étroite liaison des effets avec les causes les plus éloignées, servit de base aux succès de Jean III, prince destiné par le sort à couronner l'œuvre commencée par ses ancètres, moins heureux, mais non moins grands que lui.

On demandera pourquoi Dmitri ne profita pas de cette victoire pour repousser Mamaï jusqu'aux rives de l'Akthouba et y détruire le foyer de la tyrannie ? Gardons-nous d'accuser le grand prince de timidité. Les Tatars fuyaient à la vé-

rité, cependant ils étaient toujours en grand nombre, et pouvaient rassembler de nouvelles troupes dans leurs camps du Volga; il fallait donc avoir une puissante armée pour les poursuivre : mais comment la nourrir au milieu de vastes déserts? Un peuple nomade n'a besoin que de pâturages pour ses bestiaux, tandis que les Russes devaient nécessairement porter des provisions à leur suite. L'hiver approchait, et leurs chevaux n'étaient pas accoutumés à ne se nourrir que d'herbe desséchée. Les blessés demandaient du secours, et les vainqueurs avaient besoin de repos. Persuadé que Mamaï n'oserait plus tirer le glaive contre la Russie, ne voulant point d'ailleurs, sans une absolue nécessité, exposer plus long-temps sa patrie aux dangers de la guerre, Dmitri s'empressa de retourner dans sa capitale, où il espérait mériter le bonheur par sa modération. Sa marche, depuis les champs de Koulikof jusqu'aux portes du Kremlin, fut une pompe vraiment triomphale. Partout le peuple volait à la rencontre du vainqueur, en poussant des cris de joie, d'amour et de reconnaissance; partout les airs retentissaient d'actions de grâces en l'honneur de Dieu et du souverain; en un mot le peuple regardait Dmitri comme un ange tutélaire, marqué du sceau de la Provi-

dence, pour en répandre les bénédictions sur son empire ; mais ils furent bien courts ces temps de gloire et de bonheur, qui paraissaient l'effet de quelque enchantement aux yeux des bons Russes !

Dmitri connaissait toute la noirceur d'âme d'Oleg ; il savait que ce traître avait tâché de nuire aux troupes moscovites, lors de leur retour par les provinces de Rézan ; qu'il avait poussé la perfidie jusqu'à rompre les ponts et faire arrêter les serviteurs du grand prince. Il fallait en tirer une vengeance exemplaire ; mais les plus illustres boyards de Rézan arrivèrent alors à Moscou, pour annoncer que leur prince avait fui en Lithuanie avec sa famille et toute sa cour, et que Rézan, prêt à se soumettre au héros du Don, implorait sa clémence. Dmitri fit partir pour cette ville des magistrats moscovites ; cependant l'exil d'Oleg ne dura que quelques mois ; ce prince artificieux sut, par des marques de repentir, toucher l'âme sensible du monarque de Moscou, qui lui permit de remonter sur le trône, à condition qu'il renoncerait pour jamais à l'amitié de Jagellon ; qu'il promettrait de regarder le grand prince comme son frère aîné, et de faire ensemble cause commune en cas de guerre ou de paix avec les Lithuaniens et les Tatars. D'après le traité conclu entre ces deux

princes, l'Oka et la Zna devaient servir de limites entre les principautés de Rézan et de Moscou ; il était convenu que les places conquises sur les Tatars, appartiendraient à celui qui les leur avait enlevées ; que la ville de *Toula* (ainsi nommée de la reine *Taïdoula*, épouse de Tchanibek), jadis gouvernée par les lieutenans de cette princesse, deviendrait pour toujours la propriété de Dmitri, de même que Metchéra, province des Mordviens, achetée par lui à Alexandre Oukovitch, prince de ce pays, converti à la religion chrétienne : mais la générosité ne touche que les cœurs généreux. Le farouche Oleg était bien plus sensible aux offenses qu'aux bienfaits, et malgré toute la bonté de Dmitri, il profita de la première occasion pour nuire à ses intérêts.

Mamaï, couvert de honte et d'humiliation, avait regagné sa horde comme un fugitif; de fureur il grinça les dents, et résolut de tenter encore une fois le sort des armes contre l'heureux Dmitri; mais le sort lui suscita un autre puissant ennemi. Tokhtamouisch, l'un des descendans de Genghiskhan, exilé de la horde de Kaptchak, par le khan Ourous, avait su mériter
Tamerlan. les bonnes grâces de Tamerlan, qui sous le modeste titre d'émir ou de prince des Mogols

de Tchagataï, était déjà maître des deux Bukharies. Secouru par ce nouveau Genghis, Tokhtamouisch se fit proclamer héritier du trône de Bâti, et s'avança vers la mer d'Azof. Les deux ennemis se rencontrèrent près de Marioupol d'aujourdhui, à l'endroit même où, en 1224, l'armée de nos princes avait été anéantie par les Mogols. Mamaï fut complétement défait et abandonné de ses lâches mourzas; il se réfugia à Caffa, où il périt victime de la perfidie des Génois. Ceux-ci, malgré la promesse de respecter sa vie, le firent mourir pour complaire au vainqueur ou pour s'emparer des trésors du vaincu. Tokhtamouisch, couronné roi de la horde, fit savoir à tous les princes de la Russie qu'il venait de triompher de *leur ennemi commun*. Dmitri reçut les ambassadeurs du khan avec toutes les démonstrations de la bienveillance; il les congédia comblés d'honneurs et chargés de dons précieux pour le khan. Son exemple fut suivi par les autres princes; mais Tokhtamouisch était trop fier, trop ambitieux pour se contenter de caresses et de simples présens : il voulait un tribut et des témoignages de servitude; il voulait enfin régner sur la Russie comme Bâti ou comme *Usbeck*.

L'été suivant le khan envoya à Dmitri le 1381.

tzarévitch Akhosa, avec une escorte de sept cents soldats, pour sommer nos princes, comme d'anciens tributaires des Mogols, de se rendre sans délai à la horde. « Quoi! s'écrièrent les Russes, » frémissant d'indignation, il n'y a qu'un ins- » tant que la victoire nous a couronnés sur » les bords du Don! Est-ce donc en vain » que le sang des chrétiens a rougi les champs » de Koulikof? » Dmitri fut du même avis que son peuple, et on annonça au tzarévitch, qui se trouvait à Nijni-Novgorod, que le grand prince ne répondait point de sa vie, s'il osait paraître dans la capitale, suivi de sa garde. A cette nouvelle, Akhosa retourna vers son maître, après avoir fait partir pour Moscou, quelques-uns de ses compagnons. Mais ces hommes, effrayés de la haine que les Russes témoignaient contre les Mogols, n'osèrent pas remplir leur mission, et Dmitri, trop persuadé de l'impuissance de la horde, s'adonna tout entier à l'administration intérieure de ses États.

Un an s'écoula sans qu'on entendît parler de Tokhtamouisch; cette année de silence fut con-
1382. sacrée par lui à d'immenses préparatifs de guerre. Tout à coup on apprend à Moscou que, dans la Bulgarie, les Tatars ont arrêté nos marchands, dont toutes les barques ont été enlevées pour

transporter l'armée du khan de l'autre côté du Volga; que Tokhtamouisch marche contre la Russie, et que le perfide Oleg a été à sa rencontre près des frontières, pour lui servir de guide, et pour lui indiquer les passages les plus sûrs à travers l'Oka. A cette nouvelle, apportée de la horde par quelques voyageurs amis des Russes, tout le peuple fut saisi d'étonnement. Le caractère ferme et généreux des chefs du gouvernement aurait pu encore enflammer le zèle des fils de la patrie, car le héros du Don, accompagné de son valeureux frère Vladimir, se hâta d'entrer en campagne; mais les autres princes trahirent à la fois et l'honneur et la gloire. Dmitri, prince de Nijnigorod, beau-père du grand prince, instruit de l'impétueuse invasion des ennemis, poussa la lâcheté jusqu'à envoyer au khan ses deux fils, avec des présens. Les uns exagéraient les forces de Tokhtamouisch; les autres disaient que la bataille du Don, bien qu'heureuse pour les Russes, leur avait coûté tant de sacrifices que les villes étaient presque restées sans défenseurs; enfin le conseil de Dmitri perdit tant de temps à délibérer sur les meilleures mesures à prendre pour sauver la patrie, que le grand prince perdit courage et pensa qu'il valait mieux se retirer dans les forteresses que de cher-

Invasion de Tokhtamouisch

cher la mort en rase campagne. Il partit pour Kostroma avec sa femme et ses enfans, afin d'y rassembler une armée plus nombreuse, et dans l'espérance que les boyards, qu'il avait laissés dans la capitale, pourraient résister long-temps à l'ennemi.

Tokhtamouisch s'empara de Serpoukhof et marcha droit à Moscou, alors en proie aux troubles et à l'anarchie. Le peuple, sourd aux exhortations des boyards et du métropolitain, se réunit, au son de toutes les cloches, dans un conseil public; il citait les anciennes institutions, qui donnaient aux citoyens russes le droit de décider leur sort à la pluralité des voix. Les braves voulaient défendre la capitale; les lâches présentaient la fuite comme le seul moyen de salut. Quelques-uns des premiers montèrent sur les murs, sur les tours, d'où ils faisaient pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui voulaient abandonner la ville; d'autres, armés d'épées et de lances, se postaient aux portes de Moscou pour empêcher d'en sortir. Persuadés enfin par les avis des gens sages et prudens, qu'il resterait encore dans la capitale assez de braves guerriers, et que dans un long siége la famine est le plus redoutable de tous les maux, ils permirent à plusieurs habitans de se retirer; mais pour les punir ils

leur enlevèrent tous leurs biens. Le métropolitain Cyprien lui-même se réfugia à Tver, préférant ainsi sa sûreté personnelle au devoir de pasteur de l'église. Il n'était point Russe! Cependant le désordre continuait : le peuple, abandonné du prince et du métropolitain, refusait sa confiance aux boyards et perdait un temps précieux en bruyantes discussions.

Sur ces entrefaites on vit paraître, dans la ville, Osteï, jeune prince lithuanien, petit-fils d'Olgerd et illustre voïévode, envoyé par Dmitri. Ce prince, aussi généreux qu'intrépide dans le danger, rétablit l'ordre, tranquillise le peuple et rend le courage aux citoyens consternés. Les marchands, les laboureurs des villages voisins, accourus à Moscou avec leurs enfans et leurs effets les plus précieux, les moines même et les prêtres demandent des armes. De nombreux bataillons s'organisent, et chacun se rend à son poste en silence et sans murmures. Des torrens de flammes et de fumée s'élevaient dans le lointain, des villages brûlés par les Mogols annonçaient l'arrivée de ces barbares, qui paraissent devant la ville le 23 du mois d'août. Quelques-uns de leurs chefs savaient la langue russe. Ils s'approchent des murailles et demandent *où est le grand prince?* On leur répond que Dmitri n'est

[illegible]

pas à Moscou. A ces mots les Tatars, sans lancer une seule flèche, font le tour du Kremlin; ils examinent la profondeur des fossés, la hauteur des tours et les fortifications; ils choisissent les endroits les plus favorables pour donner les assauts. En attendant le combat, les Moscovites allaient dans les églises pour implorer l'assistance du Très-Haut : d'autres, moins pieux, se réjouissaient dans les rues; ils sortaient de leurs maisons avec des vases remplis d'hydromel très-fort, et disaient, en buvant avec leurs amis : « Avec une ville aussi bien fortifiée, » avec des murailles de pierre et des portes de » fer, comment craindrions-nous l'invasion de » ces vils infidèles ? Les barbares se retire» ront quand ils auront éprouvé notre valeur, » et dès qu'ils apprendront que le grand prince » va les attaquer par derrière avec de nom» breuses troupes. » Ces fanfarons montaient sur les murailles, et, à la vue du petit nombre des Tatars, ils se moquaient de leur faiblesse; les Mogols les menacèrent de loin de leurs épées nues, et le soir, les Moscovites eurent la joie passagère de les voir s'éloigner de la ville.

Ces Tatars n'étaient qu'un léger détachement de leur grande armée : elle parut le lendemain, commandée par Tokhtamouisch en personne,

et si nombreuse que les assiégés furent saisis de terreur. L'assaut commença sur-le-champ : les Moscovites décochent quelques flèches aux Tatars, qui en lancent à leur tour une si grande quantité aux assiégés, que ceux-ci tombent par rangs entiers sur leurs murailles. A pied ou à cheval, immobiles ou au galop, en avant ou en arrière, les Tatars visaient avec une adresse admirable. Bientôt ils appliquent des échelles aux murs pour les escalader, mais, brûlés par les torrens d'eau bouillante dont les Russes les inondent, accablés sous le poids des pierres et des poutres, les ennemis se retirèrent vers le soir, dans un grand désordre. La bataille dura trois jours, pendant lesquels les assiégés perdirent pourtant moins de monde que l'ennemi, car, au défaut de catapultes et de beliers, il s'obstinait à prendre la ville de force ; les soldats et les citoyens moscovites, animés par l'exemple du prince Osteï, donnèrent des preuves du plus brillant courage. Parmi ces héros, les annalistes nous ont conservé le nom d'Adam, marchand de draps, qui, du haut de la porte de S. Flor, perça d'une flèche le mourza favori du khan. Tokhtamouisch, furieux de ne pouvoir réussir, employa une ruse digne d'un barbare tel que lui.

Perfidie de Tokhtamouisch.

Le quatrième jour du siége, l'ennemi témoigna le désir d'entamer des négociations. Quelques-uns des plus distingués d'entre les seigneurs de Tokhtamouisch s'approchent des murs de la ville et disent aux Moscovites que le khan les aimait comme *ses fidèles sujets*; ils ajoutent que ce n'était point à eux qu'il faisait la guerre, mais bien au grand prince, son ennemi personnel, et qu'il était prêt à se retirer sans délai de Moscou, si les habitans voulaient lui apporter des présens, et lui permettre d'entrer dans la capitale, dont il désirait voir les curiosités. De telles propositions ne pouvaient séduire des hommes prudens; mais les ambassadeurs s'étaient fait accompagner de Vassili et de Siméon, fils de Dmitri de Nijni-Novgorod, et ceux-ci, trompés par les protestations de Tokhtamouisch, ou forcés peut-être d'exécuter ses ordres, prêtèrent, comme Russes et comme chrétiens, le serment que le khan tiendrait religieusement sa parole et ne ferait aucun mal aux Moscovites. Le brave Osteï tint conseil avec ses boyards, les prêtres et le peuple. Tout le monde fut d'avis que la parole des princes de Nijni-Novgorod devait être sacrée; que, dans cette circonstance, trop de méfiance pouvait être dangereuse et exposer la capitale aux horreurs d'un siége opiniâtre dont

on pouvait la sauver. On ouvrit donc les portes de Moscou. Le prince lithuanien sortit le premier avec de riches présens ; il fut bientôt suivi des prêtres avec les croix, des boyards et des citoyens. On emmena Osteï dans la tente du khan, où il fut égorgé ; cette barbarie n'était que le prélude des malheurs qui devaient signaler une aussi fatale journée. A un signal donné, des milliers de Tatars tirent leurs épées, et, en un clin-d'œil elles sont teintes du sang des Russes désarmés. Ces infortunés veulent en vain se réfugier dans le Kremlin, les barbares s'emparent de toutes les issues et se précipitent dans la ville. D'autres y pénètrent en escaladant les murs. Il y avait encore assez de soldats dans la capitale ; mais, sans chefs, dans le plus grand désordre, ils couraient par les rues, poussaient des cris lamentables comme des femmes, et s'arrachaient les cheveux, plutôt que de songer à se défendre. Les citoyens, les moines, les femmes et les prêtres, les jeunes filles et les vieillards, tous devinrent victimes de la rage de l'ennemi, qui ne suspendait ses coups et ne reprenait quelque repos que pour recommencer le carnage avec plus de fureur. Sachant qu'un grand nombre de Russes s'étaient réfugiés dans les églises de pierre, les Tatars en brisèrent les portes et trouvèrent

Prise et destruction de Moscou.

partout des trésors, apportés des autres villes moins bien fortifiées. Sans compter les images, les vases précieux, ils enlevèrent, au rapport des annalistes, dans la caisse du grand prince, chez les boyards et les plus riches marchands, une énorme quantité d'or et d'argent, héritage de leurs pères et de leurs aïeux, fruit de leurs travaux et de leurs épargnes. Peu contens de spolier les églises et de piller les maisons, ces brigands, à l'éternel regret de la postérité, livrèrent aux flammes une multitude de livres anciens et de manuscrits, ravissant ainsi à notre histoire des monumens dignes, sans doute, de notre curiosité.

Nous ne décrirons point toutes les horreurs de cette journée si fatale à la Russie. Il est facile de se les représenter ; de notre temps même, lorsqu'un ennemi pénètre de force dans une ville dont les défenseurs l'ont irrité par une opiniâtre résistance, qui peut surpasser le malheur des habitans? Les Tatars étaient les mêmes que du temps de Bâti, et si le luxe d'Azof leur avait fait perdre de leur courage, ils avaient encore toute la férocité d'un peuple nomade. Chargés de butin, rassasiés de sang et de carnage, ils mirent le feu à la ville, dont ils sortirent enfin pour aller se reposer dans les campagnes envi-

ronnantes, chassant devant eux des bandes de jeunes Russes choisis pour leurs esclaves. « *Quels* » *termes*, disent les annalistes contemporains, » *pourraient peindre l'état déplorable où Moscou se trouvait alors! Cette populeuse capitale, toute rayonnante de richesses et de gloire,* » *hélas! un seul jour a suffi pour anéantir sa* » *splendeur! Il n'y reste plus que des ruines* » *fumantes, qu'une terre couverte de cendres et* » *abreuvée de sang; on n'y voit plus que des* » *cadavres et des églises dépouillées ou à moitié* » *dévorées par les flammes. Le morne silence* » *de la mort n'est interrompu que par les douloureux gémissemens de quelques malheureux* » *couverts de blessures, en proie à toutes les* » *tortures d'une cruelle agonie.* »

L'armée de Tokhtamouisch se dispersa par toute la grande principauté. Vladimir, Zvénigorod, Yourief, Mojaïsk, Dmitrof, subirent le même sort que Moscou. Les habitans de Péréïaslavle prirent le parti de se jeter dans des barques pour se soustraire au fer de l'ennemi, qui mit le feu à leur ville. Le brave et audacieux prince Vladimir se trouvait alors, avec sa garde, près de Volok : il fit partir sa mère et sa femme pour Torjek, et se précipita lui-même sur un fort détachement mogol qu'il défit complétement.

A cette nouvelle, apportée par des fuyards, le khan songea à opérer sa retraite; il prit cependant Kolomna et repassa l'Oka. C'est alors que le perfide Oleg sentit combien était précaire l'amitié des Tatars, achetée par la plus vile des trahisons. Ces prétendus alliés en agirent dans sa province comme en pays ennemi : ses sujets infortunés furent passés au fil de l'épée ou emmenés en esclavage : leurs champs, leurs maisons furent livrés aux flammes, et Oleg lui-même ne trouva de salut que dans la fuite. Tokhtamouisch quitta enfin la Russie après avoir fait partir Chikhomat, son beau-frère, en qualité d'ambassadeur auprès du prince de Souzdal.

Affliction de Dmitri.

Quelle fut la douleur de Dmitri et de Vladimir, lorsqu'arrivés à Moscou avec leurs boyards, ils en virent les déplorables ruines! Lorsqu'on leur eut fait le récit des maux affreux qui avaient désolé la patrie, maux auxquels ils auraient dû si peu s'attendre, après la célèbre bataille du Don! « *Nos pères*, disaient-ils, *qui ne triom-* » *phèrent point des Tatars, nos pères furent* » *moins malheureux que nous!* » En effet, ils l'avaient été beaucoup moins depuis le règne de Kalita, mémorable par la renaissance de l'ordre et de la sûreté personnelle en Russie, et les hommes faibles pouvaient accuser Dmitri de

n'avoir point suivi l'exemple de Jean Ier., ou de Siméon, qui avaient regardé la faveur des khans comme la base du salut de la patrie; mais le grand prince, dont la conscience était pure devant Dieu et devant son peuple, n'avait à redouter ni les plaintes de ses contemporains, ni le blâme de la postérité. Malgré sa profonde affliction, il rappela toute sa fermeté dans l'espérance de fléchir le ciel par sa grandeur d'âme à supporter ses revers.

Il donna des ordres pour enterrer les morts: chaque fossoyeur reçut un rouble pour quatre-vingts cadavres, ce qui constitua une somme de trois cents roubles. Il était donc mort dans cette circonstance vingt-quatre mille habitans, sans compter ceux qui avaient été brûlés ou qui, pour se sauver, s'étaient jetés dans la rivière. On n'avait pas encore eu le temps d'achever ces tristes cérémonies, lorsque Dmitri envoya les voïévodes pour punir Oleg, auquel il attribuait les succès de Tokhtamouisch et tous les malheurs de la grande principauté. Les infortunés Rézanais devinrent responsables du crime de leur prince. Celui-ci s'enfuit, abandonnant ses Etats à l'armée de Dmitri, altérée de vengeance; Rézan, regardée comme un repaire de perfides, fut détruite de fond en comble, et les citoyens

Exil d'Oleg.

1382.

de cette ville furent, ainsi, punis du zèle qu'ils avaient montré pour Oleg. Le second objet des soins de Dmitri fut de restaurer Moscou. Le khan n'avait pas eu le temps d'en détruire les murs, non plus que les tours du Kremlin. Bientôt les monceaux de cendres disparurent et firent place à de nouveaux édifices : mais il fallut bien du temps encore pour voir la capitale et les autres villes prises par les Tatars, peuplées comme par le passé.

Restauration de Moscou.

Pendant que les églises demandaient de nouveaux prêtres pour remplacer ceux qui avaient péri sous le fer des Mogols; alors qu'il fallait consacrer de nouveau les temples profanés par les crimes de ces barbares; consoler et encourager le peuple par des instructions pastorales, le métropolitain Cyprien résidait paisiblement à Tver. Le grand prince l'envoya chercher par ses boyards; mais il lui fit déclarer qu'il ne voyait en lui qu'un lâche fugitif, indigne de gouverner l'église; il rappela en même temps Pimen de son exil; il lui confia la métropole de Russie, et Cyprien, couvert de honte, le cœur accablé de tristesse, se retira à Kief, où régnait alors Vladimir, fils d'Olgerd, chrétien de la religion grecque. Telle était la rigueur que Dmitri déployait dans les affaires ecclésiastiques, comme

Exil du métropolitain.

un véritable souverain; embrasé d'amour pour la patrie, il voulait que les prêtres fussent les premiers à donner aux citoyens l'exemple de ce noble sentiment. Il pouvait d'ailleurs avoir à reprocher à Cyprien ses liaisons avec Michel, prince de Tver, qui, malgré ses sermens solennels, malgré le traité conclu en 1375, avait montré toute son indifférence pour la Russie, en refusant de s'intéresser à la gloire et aux désastres de la grande principauté de Moscou. Il donna bientôt un libre cours à sa haine invétérée contre Dmitri : comme s'il eût été heureux des malheurs de Moscou, et dans l'espérance de profiter de la colère de Tokhtamouisch contre le grand prince, il partit pour la horde avec son fils Alexandre, à l'effet d'obtenir les bonnes grâces du khan et d'implorer le secours des Mogols pour détrôner le héros du Don.

Haine du prince de Tver contre Dmitri.

Il n'était plus temps de braver le courroux de Tokhtamouisch, et de penser à lui livrer bataille, à une époque où la grande principauté dévastée et le peuple au désespoir, soupiraient également après le repos. Le généreux Dmitri, le cœur brisé de chagrin, combla d'honneurs Karatcha, mourza du khan, envoyé pour lui déclarer que Tokhtamouisch, si terrible dans sa colère, savait pardonner à des coupables repentans.

Le 23 avril 1383. Le fils de Dmitri à la horde.

Vassili, fils de Dmitri, accompagné de plusieurs boyards, descendit le Volga sur des barques et arriva à la horde où il donna au khan tant de témoignages de soumission, que Michel de Tver eut le déplaisir de retourner en Russie sans avoir pu réussir dans aucun de ses projets. Mais la faveur de Tokhtamouisch coûta bien cher à la grande principauté ! Elle vit les tigres de la horde parcourir ses provinces sous le nom d'ambassadeurs, et imposer un tribut onéreux à ses habitans, surtout aux laboureurs. Chaque village, composé de deux ou trois maisons, fut imposé à un demi-rouble en argent blanc, et les villes à une certaine quantité d'or. Mais ce qui mit le comble à la douleur du grand prince et du peuple, fut d'apprendre que le khan, pour gage de la fidélité des Russes, autant que pour s'assurer le paiement exact du tribut de huit mille roubles, retenait en ôtages le prince Vassili, avec les fils du prince de Nijni-Novgorod et Alexandre de Tver. Il semblait, en un mot, que les Russes devaient renoncer à l'idée de l'indépendance, comme à une chimère. Cependant Dmitri espérait, aussi-bien que ses sujets, que cet esclavage ne serait pas de longue durée, et que les fréquentes secousses qui ébranlaient la horde, rendant sa perte inévitable, il profiterait de

1384. Impôt onéreux.

la première occasion pour s'affranchir de son odieuse tyrannie.

Ce fut dans cette intention que le grand prince, voulant reconquérir la paix et rétablir l'ordre dans ses États, renonça à toute vengeance contre le prince de Tver, et qu'il offrit même son amitié au perfide Oleg. Ce dernier ravageait alors Ko- 1385
lomna, qu'il était venu attaquer à l'improviste, et dont il avait fait mettre aux fers le lieutenant Alexandre Osteï, ainsi que plusieurs autres boyards. Dmitri envoya, contre lui, une armée sous le commandement du prince Vladimir, bien moins pour écraser le prince de Rézan que pour le faire rentrer en lui-même, sachant qu'il était aimé de ses sujets et que son génie pouvait être utile à la patrie. L'abbé Serge, célèbre par sa piété, s'offrit comme médiateur dans cette affaire; il alla trouver Oleg, lui parla au nom de la religion et de la Russie, et sut, à tel point, toucher le cœur de ce prince, qu'il conclut avec Dmitri une paix sincère, dont la durée fut garantie par le mariage qui se fit en 1387, de Féodor, fils d'Oleg, avec Sophie, fille de Dmitri.

Paix avec Oleg.

De leur côté, les Novgorodiens fixèrent l'attention du grand prince : en 1384, ces républicains avaient donné à Patrice, prince lithuanien, Orekhof, Kexholm et la moitié de Koporié

Débats avec Novgorod.

jadis apanage de Narimanthe, son père. Mais cet arrangement ayant indisposé les habitans de ces provinces, ils excitèrent une sédition dans Novgorod. Tout le quartier slavon, séduit par les largesses de Patrice, prit le parti de ce prince dans le palais d'Yaroslaf; les autres quartiers de la ville se rangèrent du parti opposé au conseil qui fut tenu devant l'église de Ste.-Sophie. On s'arma, et après beaucoup de bruit, de vociférations, on rédigea différens articles ou conditions, et l'on convint enfin de donner à Patrice, au lieu des villes ci-dessus mentionnées, Ladoga, Roussa et les rives de la Narva, sans demander l'assentiment du grand prince. Cet événement était de nature à blesser Dmitri, mais il avait encore de plus graves sujets de mécontentement contre Novgorod. Les habitans de cette ville, dont le repos avait, pendant dix ans, été respecté par leurs voisins, s'ennuyèrent, à ce qu'il paraît, de leur inaction et d'une paix si favôrable à leurs intérêts commerciaux. Ils s'adonnèrent tout à coup au brigandage, et, sous le nom de *Braves Gens*, ils allaient, par troupes nombreuses, piller les marchands, ravager les villes et les villages situés sur les bords du Volga, de la Kama et de la Viatka. Ils s'emparèrent, en 1371, d'Yaroslavle et de Kostroma; en 1375, ils reparu-

rent une seconde fois, au nombre de deux mille, sous les murs de cette ville, où commandait alors le voïévode Plechtcheï. Il y avait dans Kostroma cinq mille citoyens bien armés, mais le faible Plechtcheï est bientôt tourné par l'ennemi de deux côtés différens; il prend lâchement la fuite et abandonne la place aux brigands, qui, pendant huit jours, y donnent un libre champ à leurs fureurs : ils chargent de fers une grande partie de la population, pillent les maisons, les magasins, et jettent dans le Volga tout ce qu'ils ne peuvent emporter avec eux. De là ils se rendent à Nijni-Novgorod, où ils font prisonniers un grand nombre de Russes, et les vendent ensuite, comme esclaves, à des marchands d'Orient, qui se trouvaient dans la ville de Bulgar. Peu satisfaits encore d'un aussi riche butin, ces aventuriers, commandés par un nommé Procope et par un attaman de Smolensk, s'avancent le long du Volga, s'approchent de Saraï et ravagent, sans que personne ose leur résister, tout le pays jusqu'à Khazitorokhan ou Astrakhan, ancienne ville des Khozars. Séduits enfin par les fausses caresses de Saltcheï, prince mogol de cette contrée, ils périrent tous victimes de leur insatiable cupidité.

En 1379, les habitans de Viatka exterminèrent,

près de Kazan, une autre horde de ces brigands. Les dangers de la patrie, et des guerres continuelles, avaient empêché Dmitri de mettre un frein à cette audace des Novgorodiens : elle s'accrut au point que leur gouvernement alla jusqu'à séquestrer les biens ou les revenus du grand prince lui-même, et qu'en 1385, il refusa de reconnaître l'autorité judiciaire du métropolitain de Moscou. Le gouverneur, les boyards, les propriétaires et la populace des cinq quartiers de la ville, jurèrent solennellement, en conseil public, que, dans aucun procès du ressort de l'église, ils n'auraient recours au métropolitain, et que ces sortes d'affaires seraient décidées par l'archevêque de Novgorod, selon le droit canon ou code ecclésiastique, par le possadnik, le lieutenant et quatre médiateurs, choisis par les deux parties parmi les boyards et les propriétaires. Après avoir, tour à tour, mais en vain, employé les voies de douceur et les menaces, le grand prince, irrité de l'humeur séditieuse des Novgorodiens et de leur désir de se rendre indépendans de la grande principauté, crut devoir prendre les armes pour assurer son autorité sur cette célèbre république, et en faire concourir la puissance au bien général de la Russie.

1386 Vingt-six provinces envoyèrent leurs guer-

riers se ranger sous les étendards du grand prince. Les habitans même de Vologda, de Bejetsk, sujets de Novgorod, et ceux de Torjek, à l'exception des boyards, prirent le parti de Dmitri. Quelque temps avant les fêtes de Noël, le grand prince, avec son cousin Vladimir et les autres chefs, sortit de Moscou, sans vouloir donner audience aux ambassadeurs novgorodiens, et, le jour des Rois, il campa à trente verstes du Volkhof, après avoir livré aux flammes plusieurs villages des alentours. L'archevêque de Novgorod, le vieil Alexis, se rendit alors auprès de lui pour le supplier d'oublier la faute des Novgorodiens, qui s'offraient de lui payer une somme de huit mille roubles. Instruits du refus du grand prince, les séditieux, ayant à leur tête Patrice et d'autres princes, dont les noms nous sont inconnus, se préparent à la plus vigoureuse résistance; ils entourent les remparts d'une palissade, mettent le feu aux faubourgs, à vingt-quatre monastères des environs et à toutes les maisons situées au-delà du fossé, dans trois quartiers de la ville. Deux fois ils sortent en rase campagne, pour y livrer bataille aux ennemis, mais ils reviennent toujours sans l'y avoir trouvé. Avec une armée assez nombreuse, après le généreux sacrifice de leurs maisons et de leurs

églises incendiées par eux, pour mieux défendre la ville, ils essaient encore d'éviter l'effusion du sang, et envoient deux archimandrites, sept prêtres et cinq citoyens, pour demander la paix à Dmitri, au nom des cinq quartiers de la ville. D'un côté, les témoignages d'un repentir sincère et d'une entière soumission; de l'autre, la fermeté jointe à la modération, leur firent atteindre le but de leurs désirs. Le grand prince consentit à leur accorder la paix, à condition que Novgorod reconnaîtrait sa suzeraineté; qu'elle lui paierait, tous les ans, le tribut connu sous le nom d'impôt territorial, et qu'elle verserait au trésor du grand prince, huit mille roubles en dédommagement des brigandages si long-temps exercés par ses aventuriers. Les Novgorodiens lui envoyèrent alors trois mille roubles tirés du trésor de Ste.-Sophie; ils expédièrent leurs magistrats dans le pays de la Dvina, pour y rassembler les cinq autres mille : car il était juste que les habitans de cette contrée, qui avaient pris part aux brigandages commis sur les bords du Volga, partageassent également leur punition. Dmitri retourna à Moscou avec gloire et sans avoir perdu aucun de ses soldats, mais il laissa dans les provinces de Novgorod des traces profondes des horreurs de la guerre. Un grand nombre de

marchands, de laboureurs et de moines furent privés de leurs biens, plusieurs de la liberté; car, malgré la conclusion de la paix, les Moscovites ne délivrèrent pas tous les prisonniers; quelques-uns, dépouillés de leurs vètemens par d'avides soldats, mouraient de froid dans les forêts et les déserts. Ce malheur ne procura pas même aux Novgorodiens la paix intérieure, puisque le grand prince, satisfait de leur soumission, ne voulut point leur ôter le droit de choisir leurs magistrats et de décider les affaires d'état, par arrêts du conseil national. En 1388, les trois quartiers du côté de Ste.-Sophie se révoltèrent contre le possadnik Joseph, par haine pour le quartier du marché, où ce magistrat avait des amis et des défenseurs; ils restèrent plus de quinze jours sans aucune relation avec ses habitans. Conformément sans doute aux ordres de Dmitri, les Novgorodiens enlevèrent à Patrice, Roussa et Ladoga, et deux ans après ils donnèrent ces deux villes à un autre prince lithuanien, nommé Lougveni, fils d'Olgerd, afin de s'assurer la protection de ses frères, et pour avoir, en lui, un chef, en cas de guerre avec les Suédois ou les Allemands.

La Lithuanie se trouvait déjà à cette époque au nombre des pays chrétiens. En 1386, Ya-

gaïlo (a), du consentement des seigneurs polonais, épousa Hedwige, fille unique et héritière de leur dernier roi Louis; il embrassa la religion catholique, à Cracovie, où il reçut également le titre de roi. Ce fut à cette occasion qu'il ordonna un baptême universel pour tout son peuple. Afin d'abréger la cérémonie, on rangea les Lithuaniens par groupes, et ils furent ainsi aspergés d'eau bénite par les prêtres, qui les appelaient de quelque nom chrétien. On donnait à une troupe entière le nom de Pierre, à une autre celui de Paul, de Jean, etc. Yagaïlo parcourait les rangs pour expliquer, dans la langue du pays, le symbole des apôtres. Le feu, allumé depuis si long-temps sur l'autel de Perkoun, s'éteignit à jamais dans les murs de Vilna; les bois sacrés furent coupés ou réduits en cendres, et les néophytes célébrèrent la générosité de leur prince, qui leur fit une distribution d'habits de drap blanc, au lieu des peaux d'animaux et des sarraux de toile qu'ils avaient portés jusqu'alors, selon Strikofsky. Cet événement si favorable aux intérêts de la cour de Rome, eut les suites les plus funestes pour la Russie. Yagaïlo, qui jusqu'alors avait protégé la religion grecque, en devint le persécuteur : il défendit tout ma-

Baptême des Lithuaniens.

(a) Ladislas IV, appelé, en français, Jagellon.

riage entre les Russes et les catholiques, et fit mourir du dernier supplice deux de ses boyards qui n'avaient point voulu trahir la religion orthodoxe. Heureusement plusieurs princes lithuaniens, comme Vladimir Olgerdovitch de Kief, ses frères Skirigaïlo et Dmitri, Féodor de Volhynie et d'autres encore, restèrent fidèles à notre église, et devinrent les défenseurs de leurs frères en religion.

Cependant, malgré la différence des opinions religieuses des parens de Yagaïlo, ils le servirent tous avec zèle, à l'exception d'André Olgerdovitch de Polotsk, fidèle ami du grand prince et des Moscovites. Pendant qu'il partageait avec Dmitri les dangers et la gloire dans les champs de Koulikof, Skirigaïlo était resté paisible souverain de Polotsk ; bientôt après, il en fut ignominieusement chassé par les habitans, qui le firent monter sur une jument et le contraignirent à sortir de la ville, en l'accablant d'invectives. Il eut alors recours à Conrad Rodenstein, grand maître de Livonie, avec lequel il assiégea Polotsk pendant trois mois entiers. Les citoyens firent de vains efforts pour obtenir du secours des Novgorodiens, qu'ils regardaient comme leurs frères ; vainement ils proposèrent au grand maître de se rendre tributaires de l'Ordre,

s'il voulait les défendre contre Skirigaïlo. Les Novgorodiens se contentèrent d'envoyer des ambassadeurs à Yagaïlo, pour l'assurer de leurs dispositions pacifiques, et Conrad Rodenstein répondit : « Je ne trahirai jamais celui pour » qui j'ai sellé mon cheval, pour qui j'ai tiré » mon épée. » A la fin, le courage des assiégés força l'ennemi à lever le siége, et André, l'objet des affections du peuple, reparût bientôt parmi eux : mais, en 1386, Skirigaïlo, à la tête d'une armée lithuanienne, s'empara de cette ville, y condamna à mort un grand nombre de personnes de distinction et fit prisonnier André lui-même, qu'il envoya en Pologne, où ce malheureux fils d'Olgerd éprouva, pendant trois ans, les horreurs de la plus dure captivité. André avait un fidèle allié dans Sviatoslaf, prince de Smolensk. Pour venger son ami, celui-ci entra dans le gouvernement actuel de Mohilef, où, comme un autre Bàti, il exerça les plus affreux ravages dans un pays habité par des Russes. Egorger les hommes lui paraissait une mort trop douce : il imaginait pour eux des tortures vraiment infernales : il poussa la cruauté jusqu'à faire brûler, étouffer, empaler les femmes et les enfans ; et les cris douloureux de ces innocentes victimes, portaient la joie dans son cœur féroce. Quelque

22 mars 1387. Cruauté du prince de Smolensk.

barbares que fussent alors les lois de la guerre, les annalistes parlent avec horreur de l'inhumanité de Sviatoslaf; mais ses cruautés ne restèrent pas impunies. Son armée, qui assiégeait Mstislavle, jadis propriété de Smolensk, aperçut dans le lointain des drapeaux ennemis. C'était Skirigaïlo et Vitovte, ce jeune héros, fils de Kestouti; s'étant réconciliés avec Yagaïlo, ils venaient au secours des assiégés. Sviatoslaf se défendit avec le plus grand courage sur les bords de la Vekhre, et, du haut de leurs murailles, les habitans de Mstislavle furent témoins d'une sanglante bataille qui se termina cependant par le triomphe des Lithuaniens. Sviatoslaf, percé de part en part d'un coup de lance, tomba de cheval et expira quelques momens après. Le prince Jean, son neveu, perdit également la vie, et ses fils, Gleb et Youri, ainsi qu'un grand nombre de boyards, furent faits prisonniers. Les vainqueurs poursuivirent les Russes jusqu'à Smolensk, dont les habitans furent obligés de se racheter eux et les cadavres des princes qui avaient péri dans le combat. Enfin, après avoir placé la couronne sur la tête de Youri, qui se reconnut tributaire des Lithuaniens, les ennemis quittèrent la province de Smolensk et gardèrent en ôtage l'autre fils de Sviatoslaf.

Ces événemens affligèrent profondément le grand prince ; car, en renonçant à l'alliance des Lithuaniens, Sviatoslaf avait montré combien il attachait de prix à l'amitié de Dmitri ; il était d'ailleurs, avec André Olgerdovitch, le bouclier de la Moscovie du côté de ses frontières occidentales. Mais Dmitri, qui craignait la Lithuanie, redoutait plus encore les Mogols, et il sentit qu'au moment d'une nouvelle rupture avec la horde, il avait trop besoin de ménager Yagaïlo. D'un autre côté, Vassili, fils du grand prince, après trois ans de captivité à la cour du khan, s'était secrètement enfui en Moldavie, auprès du voïévode Pierre, grec de religion, et ne pouvait rentrer en Russie que par la Pologne et la Lithuanie. Dmitri envoya à sa rencontre plusieurs boyards, en leur recommandant de tout employer auprès de Yagaïlo pour assurer le retour de Vassili. Ces boyards réussirent au gré de leurs désirs, et Vassili arriva heureusement à Moscou, accompagné d'un grand nombre de seigneurs polonais.

Le fils de Dmitri s'enfuit de la horde.

Sa fuite de la horde était probablement l'effet du dessein qu'avait Dmitri de secouer le joug de Tokhtamouisch, et d'autres circonstances prouvent de même que telle était son intention. Dmitri Constantinovitch, beau-père du grand

prince, mourut moine, en 1383. Ce prince, célèbre pour avoir entouré Nijni-Novgorod de murailles de pierres, l'est encore davantage par son amour pour l'histoire nationale; car c'est à lui que nous devons la plus ancienne copie des annales de Nestor. Ses fils et leur oncle, Boris de Gorodetz, se trouvaient alors à la horde, où ils se disputaient au sujet de leurs apanages. Le khan donna la province de Nijni à l'oncle, et celle de Souzdal à ses neveux, Siméon et Vassili, à condition, pourtant, que ce dernier resterait en ôtage à Saraï. Ennuyé de cette captivité, et, après avoir vainement essayé de fuir comme l'avait fait le fils de Dmitri, Vassili trouva moyen de fléchir Tokhtamouisch, qui le laissa partir pour Gorodetz. Mais cette faveur du khan lui ayant paru insuffisante, au mépris de la volonté de Tokhtamouisch, lui et son frère, Siméon de Souzdal, implorèrent le secours du grand prince. Ils enlevèrent Nijni-Novgorod à leur oncle, et s'engagèrent à servir fidèlement Dmitri dès qu'il le demanderait. Boris resta prince de Gorodetz, sous la dépendance de celui de Moscou, qui, bravant ainsi le khan, semblait provoquer sa vengeance. Mort du prince de Nijni-Novgorod.

Pendant que les Russes de la grande principauté se livraient à l'espérance ou à la crainte

Rupture entre le grand prince et Vladimir. d'une seconde bataille du Don, quel fut leur douloureux étonnement de voir la discorde désunir leurs principaux défenseurs ! Dmitri et Vladimir, ces deux frères, ces deux amis, brûlant du même amour pour la patrie et pour la gloire, amour éprouvé par les mêmes dangers, les mêmes succès et les mêmes revers, avaient paru jusqu'alors inspirés par les mêmes sentimens.
1389. Tout d'un coup Dmitri, mécontent des boyards de Vladimir et de l'attachement que ce dernier leur portait, les fit arrêter et les exila dans différentes villes. Cette action, qui attestait l'autorité du grand prince, pouvait être conforme aux lois de la justice, mais elle affligea d'autant plus profondément le peuple, que les Tatars armaient déjà contre la Russie, où ils venaient de s'emparer à l'improviste de Péreslavle de Rézan, et que l'union de ses deux premiers défenseurs était le garant le plus sûr du salut de l'empire. Après cet acte de sévérité, Dmitri s'empressa de satisfaire le désir du peuple et celui de son propre cœur. Le jour de l'Annonciation, un mois après leur rupture, il donna à son cousin
Leur réconciliation. le baiser de paix et conclut avec lui un nouveau traité, pour assurer leur bonne intelligence. Il est dit dans ce traité que Vladimir regarderait Dmitri comme *son père*, Vassili Dmitriévitch

comme *son frère aîné*, Georges Dmitriévitch comme *son égal*, et les plus jeunes fils de Dmitri comme *ses frères cadets*; que leur amitié serait inviolable comme celle de leur père pour Siméon-le-Superbe, et qu'ils devaient se donner mutuellement avis des complots que des gens mal intentionnés pourraient former pour les désunir. Les deux parties contractantes s'engagent à ne faire de traités avec les autres princes, qu'après un consentement commun. Dmitri ne pourra se mêler des affaires de son cousin, non plus que Vladimir de celles de la grande principauté; mais ils s'obligent à juger les procès des Moscovites, tous les deux de concert, par leurs magistrats, et, en cas de controverse, à avoir recours au tribunal du métropolitain, arbitre dont la décision doit avoir force de loi aux yeux des princes eux-mêmes. Le grand prince et ses boyards renoncent à toute acquisition de terres dans les apanages de Vladimir, et *vice versâ*. Dans le cas où Dmitri, pour satisfaire aux besoins de l'Etat, mettrait un impôt sur ses boyards feudataires, ceux de Vladimir verseront pareille somme au trésor du grand prince. Les marchands seront exempts du service militaire, etc. Il est dit plus loin que s'il ne plaît point à la Providence de délivrer la

Russie du joug des Mogols, Vladimir s'engage à partager toutes les charges et à payer toujours la douzième partie du tribut qui serait imposé à Dmitri par le khan.

Nouvel ordre de succession.

Ce traité est d'autant plus mémorable qu'il établit un nouvel ordre de succession à la dignité de grand prince, et qu'il rejette l'ancien, par lequel les neveux devaient la céder à leurs oncles. Au cas où Dmitri viendrait à mourir, Vladimir reconnaît nommément Vassili et ses frères pour les héritiers légitimes de la grande principauté.

Mort du grand prince.

La réconciliation de ces deux princes semblait un vrai triomphe pour l'Etat, et le peuple se livrait déjà aux transports de la plus vive allégresse, lorsqu'il se vit inopinément frappé d'un malheur d'autant plus sensible qu'il était plus éloigné de le prévoir. Dmitri avait à peine quarante ans; sa taille colossale, son embonpoint, ses cheveux et sa barbe noirs, ses yeux vifs et brillans, tout, en lui, semblait garantir la force intérieure de son tempérament, et lui promettre une longue carrière, quand la nouvelle se répandit subitement qu'il était dangereusement malade. Afin de tranquilliser le peuple, on lui dit que la maladie venait d'avoir une crise favorable; mais Dmitri, qui ne se flat-

tait point sur sa situation, fit venir les abbés Serge et Sébastien, avec neuf des principaux boyards, et leur ordonna d'écrire son testament. Il y déclara son fils aîné, Vassili, héritier de la grande principauté, et désigna à chacun de ses cinq enfans un apanage particulier : à Vassili, Kolomna avec ses dépendances ; à Youri, Zvenigorod et Roussa ; à André, Mojaisk, Vereïa et Kalouga ; à Pierre, Dmitrof ; à Jean, plusieurs bourgs, et à la grande princesse Eudoxie, quelques fiefs avec une partie considérable des revenus de Moscou. Outre les possessions héréditaires, il donna à son second fils, Galitch ; au troisième, Belozersk ; au quatrième, Ouglitch ; villes achetées par Kalita aux anciens princes souverains de ces Etats, et qui jusques-là n'avaient pas encore été entièrement réunies à la principauté de Moscou.

Pendant que les boyards et le peuple se consolaient par l'espérance du prochain rétablissement de leur prince bien-aimé, l'épouse de Dmitri mit au monde un sixième fils, qui fut nommé Constantin et tenu sur les fonts de baptême par Vassili, son frère aîné, et par Marie, douairière du dernier tissiatsky de Moscou. Cependant la maladie devenait tous les jours plus grave, et le prince, sentant sa fin

approcher, témoigna le désir de voir sa femme, qui relevait de couches. Il montra une admirable fermeté durant un long entretien qu'il eut avec elle et avec ses enfans, auxquels il recommanda d'obéir en tout à leur mère, de rester toujours unis, d'aimer la patrie et ses fidèles serviteurs. Les boyards, dans un morne chagrin, se tenaient à l'écart; il leur ordonna de s'approcher, et leur dit : « Illustres témoins de ma naissance » et de ma jeunesse, vous connaissez tous le » fond de mon cœur. C'est avec vous que j'ai » partagé ma couronne, que j'ai triomphé des » ennemis du nom russe. Avec vous j'ai joui » de mon bonheur et pleuré dans l'adversité. » Animé du plus sincère attachement pour vous, » je vous ai récompensés, chacun selon votre » mérite. Je ne vous ai rien ravi de votre gloire » ni de vos propriétés. J'ai craint de prononcer » la moindre parole qui aurait pu vous offenser. » En un mot, vous ne fûtes point des boyards, » mais des princes de la Russie. Souvenez-vous » donc maintenant de ce que vous m'avez dit » tant de fois : *Nous sommes prêts à mourir* » *pour toi et pour tes enfans*. Servez aujour- » d'hui avec zèle mon épouse et mes jeunes » fils. » Il leur présenta ensuite Vassili, qui n'avait encore que dix-sept ans, désigné par lui

pour son successeur : il le bénit, lui choisit neuf conseillers parmi les seigneurs les plus respectés, et après avoir embrassé son épouse Eudoxie, chacun de ses fils et de ses boyards ; après leur avoir dit : *Le Dieu de paix soit avec vous*, il mit ses mains en croix sur sa poitrine, et rendit le dernier soupir. Le lendemain il fut enterré dans l'église de St.-Michel archange, et Théognoste, métropolitain de Trébisonde, qui se trouvait alors à Moscou, en qualité de voyageur, célébra les funérailles, avec quelques évêques et le vénérable abbé Serge. 19 mai.

Il est impossible, disent les annalistes, de peindre la profonde tristesse des Russes dans cette circonstance. Les sanglots et les gémissemens retentirent long-temps dans le palais et dans les rues ; car, si l'on en excepte Monomaque et Alexandre Nevsky, aucun des descendans d'Yaroslaf-le-Grand ne fut chéri du peuple et des boyards comme Dmitri. Il s'était fait adorer par sa grandeur d'âme, sa bonté, son amour pour la justice et pour la gloire de sa patrie. Elevé au milieu des périls et du bruit des combats, il n'avait étudié aucune des sciences qu'on puise dans les livres, mais il connaissait la Russie en profond politique. La seule force de son génie et de son caractère lui mérita le surnom Caractère de Dmitri.

d'*aigle au vol audacieux* dans les affaires de l'État. Il savait par ses discours, et plus encore par son exemple, embraser du feu du courage le cœur de ses guerriers; et bien qu'ayant naturellement la douceur d'un enfant, il savait punir le crime avec sévérité. Ses contemporains admiraient surtout sa modestie dans la bonne fortune. Où trouver dans les temps anciens ou modernes une victoire plus glorieuse que celle du Don, où chaque Russe défendait la cause de sa patrie et des siens? Cependant Dmitri, comblé d'éloges par son peuple reconnaissant, baissait modestement les yeux, élevant son cœur vers le Dieu des armées. Chaste dans les plaisirs légitimes de l'amour conjugal, il conserva jusqu'à la fin de ses jours la pudeur d'une vierge; et animé des mêmes sentimens de piété que Monomaque, il allait tous les jours à l'église, communiait toutes les semaines du grand carême, et portait un cilice sur sa chair. Il ne voulut pourtant pas mourir moine, à l'exemple de ses prédécesseurs, car il pensait que quelques jours ou quelques heures, passés dans la vie monastique, ne sauvent point une âme, et qu'il est plus convenable à un prince de mourir sur le trône que dans une cellule.

C'est ainsi que les chroniques nous tracent le

noble caractère de ce prince, et lui donnent le titre glorieux de *premier vainqueur des Tatars*; elles ne lui reprochent pas même d'avoir laissé Tokhtamouisch ravager la grande principauté, par sa lenteur à rassembler une puissante armée, et d'avoir ainsi prolongé l'esclavage de la Russie jusqu'au règne de son arrière petit-fils. Dmitri commit, à ce qu'il paraît, une autre faute, en ne profitant point de l'occasion qui s'offrait à lui de réunir Rézan et Tver à la principauté de Moscou. En cela il faisait preuve de désintéressement; mais les vertus d'un prince ne sont telles que lorsqu'elles s'accordent avec le bien, le repos et la sûreté de ses Etats. S'il ne bannit pas le prince de Tver, beau-frère d'Olgerd, ce fut peut-être pour ne point irriter les Lithuaniens, et il pardonna au perfide Oleg, parce qu'il croyait ce prince, actif et chéri de ses sujets, plus en état que les lieutenans moscovites, de faire respecter les frontières sud-ouest de la Russie, dans le cas où ils se réconcilieraient sincèrement pour le bien de la patrie. Dmitri n'ajouta à la Moscovie que la Mechtchéra, qu'il avait achetée; et, satisfait d'avoir soumis les princes d'Yaroslavle, il ne voulut point leur ôter leurs apanages, se réservant le droit d'y prescrire des lois.

Fondations de villes et de monastères.

Le règne de Dmitri fut encore signalé par la fondation des villes de Kourmouich et de Serpoukhof; la première, en 1372, par Boris Constantinovitch; la seconde, en 1375, par le prince Vladimir Andréïévitch, qui, pour y attirer des habitans, accorda aux colons de grands avantages et priviléges. Il l'entoura de murs de bois de chêne, et y laissa pour lieutenant son boyard Jacques Novossilts. Les Novgorodiens posèrent aussi sur la Louga les fondemens d'une forteresse en pierres, nommée Yam (aujourd'hui Yambourg), qu'ils achevèrent en trente-trois jours. En 1387, ils remplacèrent par des murs en briques, les enceintes de bois qui avaient jusques-là entouré Porkhof. Les célèbres monastères de Tchoudof, d'Andronief et de Siméon, à Moscou; celui de Vouissotsk, près de Serpoukhof, et d'autres encore sont aussi des monumens du règne de Dmitri. Les deux derniers furent fondés par S. Serge de Radonège, et les premiers par le métropolitain Alexis, qui enrichit le couvent de Tchoudof de vases d'or, et le dota des revenus de plusieurs villages, pêches, etc. Il ordonna, dans son testament, d'enterrer son corps dans ce cloître. Théodore, abbé du monastère de St.-Siméon, et neveu de Serge, homme distingué par son esprit et ses

connaissances, fit plusieurs fois le voyage de Constantinople. Il y fut créé archimandrite, et reçut, du patriarche Nile, la permission de donner à son couvent le nom de patriarchal, et de le regarder comme indépendant de la métropole de Russie. Conformément au désir du prince Vladimir Andréïévitch, son ami, S. Serge choisit un superbe emplacement à deux verstes de Serpoukhof, et y posa, de ses propres mains, les fondemens du monastère de Vouissotsk, où il laissa, en qualité d'abbé, un de ses disciples, nommé Athanase; mais celui-ci, mécontent de l'exil du métropolitain Cyprien, s'expatria pour toujours et se retira à Constantinople.

Les affaires de l'église, alors très-importantes, n'occupaient pas moins le grand prince que les affaires politiques. Il n'avait pardonné à Pimen que pour mortifier Cyprien; mais comme il ne pouvait avoir pour le premier, ni estime, ni amitié, son projet était de donner à l'église un plus respectable pasteur. Nous avons parlé plus haut de l'évêque Denis, ennemi de Mitaï. Ce prélat, parti secrètement pour Constantinople, y gagna l'affection du patriarche et revint en Russie avec le titre d'archevêque de Souzdal, de Nijni-Novgorod et de Gorodetz. A force d'affabilité et d'actes de bienfaisance, Denis parvint à se

Affaires ecclésiastiques.

justifier aux yeux de Dmitri, qui lui accorda une très-grande considération, à la suite d'une action vraiment digne d'un disciple de Jésus-Christ. Sous le métropolitain Alexis, on vit à Novgorod des hérétiques, connus sous le nom de *Strigolniks*, ainsi appelés de Carpo Strigolnik, homme du peuple, aussi fanatique que superstitieux, qui soutenait que les vrais chrétiens devaient fuir comme des usurpateurs les prêtres russes, tous coupables de simonie. Cet homme eut bientôt un grand nombre de prosélytes, qui cessaient de fréquenter les églises. Le peuple, indigné de leur licence et de leurs discours téméraires, précipita dans le Volkhof, Carpo, le diacre Nikita et un autre de leurs adhérens, comme les trois principaux auteurs du schisme. Cet acte de sévérité ayant augmenté le nombre des hérétiques, bien loin de le diminuer, Alexis, archevêque de Novgorod, en écrivit au patriarche Nile, qui donna à Denis plein pouvoir d'arrêter le mal dans sa racine, par de sages exhortations. Denis se rendit successivement à Novgorod et à Pskof, où les Strigolniks avaient aussi leurs zélateurs; il leur prouva que le paiement fixé par la loi n'était point usure, et il combla de joie tous les orthodoxes, en rattachant ces ouailles égarées au giron de la sainte église. Le

Hérésie des Strigolniks.

grand prince sut apprécier une œuvre aussi méritoire : il résolut de mettre Denis à la place de Pimen, et lui ordonna de partir pour Constantinople, afin d'obtenir le consentement du patriarche, dont il était certain d'avance. Le vœu de Dmitri fut accompli ; mais Vladimir Olgerdovitch, de Kief, fit arrêter le nouveau métropolitain, au moment où celui-ci revenait de Grèce, pour retourner à Moscou. Il lui déclara que Cyprien était le seul et légitime chef de notre église, et l'ambitieux Denis mourut prisonnier à Kief. Désarmé, pour ainsi dire, par un sort contraire à ses desseins, le grand prince, qui avait échoué deux fois dans la nomination d'un métropolitain, voulut au moins que l'ancienne capitale de St.-Vladimir et Moscou n'eussent qu'un seul pasteur. Pimen et Cyprien se rendirent à Constantinople pour y vider leur querelle, et le premier de ces deux prélats fut suivi, par ordre du grand prince, de Théodore, archimandrite du couvent de St.-Siméon, chargé de présens et de lettres pour le patriarche. Trois ans s'écoulèrent sans que cette affaire fût terminée. Enfin Cyprien resta métropolitain de Kief, et Pimen retourna à Moscou, d'où il partit un an après pour la Grèce, à l'insçu du grand prince, qui le voyait d'assez mauvais œil.

Ceci arriva un mois avant la mort de Dmitri.

Baptême des Permiens.

L'événement le plus mémorable de notre histoire ecclésiastique de ce temps, est la conversion des Permiens à la religion chrétienne. Le vaste pays qui s'étend depuis les bords de Dvina septentrionale jusqu'à la chaîne des monts Ourals, était, depuis des siècles, tributaire des Russes, qui en retiraient de l'argent et des fourrures, sans avoir jamais songé à forcer les habitans à changer de religion. Un jeune moine, nommé Etienne, fils d'un prêtre d'Oustiougue, forma le dessein d'être l'apôtre de ces contrées idolâtres. Il apprit la langue des Permiens, en représenta les sons par un alphabet particulier de vingt-quatre lettres, et traduisit, dans leur idiome, les livres saints les plus importans. Afin de se familiariser aussi avec la langue grecque, il fit un assez long séjour à Rostof, dans le monastère de St.-Grégoire Théologue, dont il voulait connaître la fameuse bibliothèque. Ainsi préparé à l'apostolat, il demanda la bénédiction à Gérassim, évêque de Kolomna, vicaire du métropolitain : il se munit de lettres de la part du grand prince pour sa sûreté personnelle, et partit pour la Permie, où il se mit à prêcher le Dieu de vérité. Ces hommes grossiers et plongés dans l'ignorance, n'étaient pas féroces. Ils écou-

tèrent ses instructions avec étonnement. Plusieurs s'empressèrent de recevoir le baptême; d'autres, et surtout les prêtres et les sorciers permiens, furent alarmés de cette innovation : « *Comment*, » disaient-ils, *ajouter foi aux discours d'un* » *homme arrivé de Moscou? Ne sont-ce pas* » *les Russes qui depuis si long-temps oppri-* » *ment la malheureuse Permie, par leurs im-* » *pôts et leurs violences? Quelle vérité, quel* » *bien pouvons-nous attendre de nos tyrans?* » *Quoi! serviteurs fidèles d'un grand nombre* » *de dieux protecteurs de notre patrie, de dieux* » *qui ne s'annoncent que par leurs bienfaits,* » *nous les changerions pour un seul dieu, pour* » *un dieu étranger et inconnu! Ne sont-ce* » *pas ces divinités tutélaires qui vous envoient* » *les martres, les zibelines et les renards, four-* » *rures précieuses qui servent d'ornement aux* » *seigneurs russes, dont ils font commerce, ou* » *qu'ils donnent en présent aux Grecs et aux* » *Allemands? O peuple! tes maîtres sont des* » *vieillards expérimentés, tandis que ce nova-* » *teur est un étranger jeune d'âge et par con-* » *séquent de raison.* » Cependant, grâces aux lettres du grand prince, à la protection du Ciel et à la douceur naturelle de son caractère, Etienne vit accroître ses succès dans l'œuvre qu'il

avait entreprise. Le nombre des néophytes s'augmenta bientôt jusqu'à mille ; près de l'embouchure de la Vime, il bâtit une église, où il chanta le Créateur de l'univers en langue permienne ; ceux mêmes qui étaient le plus attachés au paganisme, virent avec intérêt les cérémonies de la religion chrétienne et admirèrent la beauté du nouveau temple. Etienne, qui voulait enfin les convaincre de la faiblesse de leurs idoles, réduisit en cendres une de leurs plus fameuses pagodes. Pendant que le peuple contemplait cette scène avec effroi, et que les sorciers poussaient d'affreux hurlemens, le saint homme prêchait la parole de Dieu. Pama, le principal enchanteur, fit de vains efforts pour défendre sa religion : les idoles dévorées par les flammes, attestaient leur impuissance. Pama s'offrit à passer, sain et sauf, par le feu et par l'eau, exigeant qu'Etienne en fît autant. « *Je ne com-* » *mande point aux élémens*, répondit le mo- » deste apôtre ; *mais le Dieu des chrétiens est* » *grand. Je suis prêt à te suivre.* » L'intention de Pama avait été de l'effrayer ; mais voyant la résolution de son adversaire, il refusa de subir cette épreuve, et mit ainsi le comble au triomphe de la religion chrétienne. Enfin, persuadés par les instructions d'Etienne, les habitans se

firent baptiser par troupes entières : ils brisèrent eux-mêmes leurs idoles, dans les maisons, dans les rues, sur les chemins et dans les bois sacrés. Enfin ils livrèrent aux flammes les fourrures précieuses offertes en don à leurs dieux insensibles, de même que les robes de fin lin dont ils les enveloppaient. Les plus célèbres idoles des Permiens et des Obdoriens, étaient Voïpel et la *Vieille d'Or*, statue en pierre qui représentait une vieille femme avec deux enfans. Les superstitieux offraient leurs plus beaux rennes en sacrifice à cette déesse, et frottaient, avec le sang de ces animaux, la bouche et les yeux de l'idole, qui alors répondait, dit-on, aux questions de ceux qui désiraient percer le mystère de leur avenir. Les chroniques ajoutent que près de ce lieu, dans les montagnes, on entendait souvent un bruit semblable à celui des trompettes. Après avoir fondé deux nouvelles églises et des écoles pour l'instruction des jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, Etienne partit pour Moscou, afin d'obtenir la création d'une métropole à Perme. Dmitri connaissait personnellement ce jeune apôtre, et le métropolitain Pimen partageait la bienveillance que le grand prince avait pour lui; tous les deux trouvèrent Etienne digne de porter le titre d'é-

vêque, et le nouveau prélat retourna dans la contrée civilisée par ses soins; il y mérita le nom de père des Permiens : car c'était peu de les instruire, il les comblait de bienfaits; pendant la famine, il leur fit venir du blé de Vologda, et alla en personne plaider leur cause auprès du gouvernement de Novgorod. En un mot, l'introduction du christianisme dans cette province, où il fut établi par la seule force de la vertu et des prédications apostoliques, fut la plus heureuse époque pour les habitans de cette contrée. Le peuple, reconnaissant, parle encore, avec transport, des actions de son premier instituteur; elles nous ont été transmises par le moine Epiphane, disciple de S. Serge. Etienne, qui avait consacré sa vie à répandre des bienfaits, voulut terminer ses jours à Moscou. Il mourut dans cette ville, sous le règne de Vassili Dmitriévitch, l'an 1396; il reçut le titre de saint, et son corps fut enterré au Kremlin, dans l'église de la Transfiguration.

Relations avec la Grèce.

Parmi les événemens mémorables arrivés du temps de Dmitri, il faut remarquer les fréquens voyages que les ecclésiastiques grecs, surtout ceux de Palestine, firent à Moscou, pour y rassembler des aumônes. Le plus célèbre de ces voyageurs fut Niphont, archimandrite de Jérusalem, qui

acheta le patriarchat avec l'or qu'il emporta de la Russie. Opprimés par les infidèles, les Grecs, habiles à profiter de la vénération de nos ancêtres pour la Terre-Sainte, leur demandaient, sous prétexte de reconstruire le temple du Seigneur, de l'argent qu'ils employaient ensuite beaucoup plus pour eux-mêmes que pour les besoins de l'église. Au moment de son entière décadence, exclue, pour ainsi dire, par l'inimitié de Rome, du système politique des puissances chrétiennes, la Grèce se trouvait alors, en général, étroitement liée, par l'unité de religion, à la Russie, dont Moscou voyait renaître la puissance; si les Russes étaient hors d'état de défendre Constantinople, ils versaient dans son sein une partie de leurs richesses, au moyen des présens considérables qu'ils envoyaient à l'empereur et au patriarche. Comme jadis à Kief, l'habitant de Constantinople trouvait une seconde patrie au fond de la Moscovie : il y rencontrait des savans qui aimaient la langue grecque, car le métropolitain Alexis s'en servait toujours pour signer son nom. Le commerce ou la dévotion attiraient sans cesse, à Constantinople, un grand nombre de Russes qui y demeuraient ordinairement dans le monastère de Saint-Jean-Baptiste. Afin de donner au lecteur une idée précise de l'itinéraire

de Moscou à Constantinople, tel qu'il existait alors, nous allons citer ici quelques passages des mémoires d'un prêtre russe, qui fit le voyage de Grèce avec le métropolitain Pimen. « Nous sortîmes, dit-il, de Moscou le 13 avril 1389, » le mardi de la Semaine sainte; le métropolitain ordonna à Michel, évêque de Smolensk, et » à Serge, archimandrite du couvent de Saint-Sauveur, d'écrire tous les événemens remarquables du voyage. Nous arrivâmes le samedi » saint à Kolomna et le jour de Pâques nous descendîmes l'Oka pour nous rendre à Rézan: » nous fûmes reçus, à quelques verstes de Péréiaslavle, par les fils d'Oleg, bientôt suivis du prince » lui-même, des boyards et du clergé avec les » croix. — Oleg traita Pimen avec de grandes » marques d'estime et d'amitié, et le dimanche, » jour de S. Thomas, il l'accompagna hors des » murs de la ville. Il ordonna, en outre, à Stanislas, l'un de ses voïévodes, de nous escorter » jusqu'au Don, afin de nous protéger contre les » brigands qui infestaient ces parages. Nous » étions suivis par trois canots et une grande » barque que l'on conduisait sur roues; le jeudi » ces embarcations furent lancées sur le Don. Le » vendredi nous arrivâmes au district de Michel, » où il existait autrefois une ville. C'est là que

Voyage de Pimen.

» nous fîmes nos adieux aux boyards d'Olèg,
» aux évêques Jérémie de Rézan, Théodore de
» Rostof, Euphrosius de Souzdal et Daniel de
» *Zvénigorod.* Il n'y eut qu'Isaac de Tchernigof
» et Michel de Smolensk, qui, le dimanche,
» s'embarquèrent avec Pimen, et descendirent
» le Don.

» Il est impossible de se figurer quelque chose
» de plus triste que ce voyage. Partout des landes
» et des déserts à perte de vue; pas un village,
» pas un homme; des bêtes sauvages, des chè-
» vres, des élans, des loups, des ours, des lou-
» tres, des castors, errant sur les bords du fleuve,
» regardent les voyageurs comme un phénomène
» dans ces contrées : des nuées de cygnes, d'ai-
» gles, d'oies sauvages et de grues volaient sans
» cesse au-dessus de nos têtes. A peine retrouve-
» t-on, sur ces tristes rivages, quelques vestiges
» des cités florissantes, qui s'y élevaient jadis.

» Le lundi nous longeâmes la Metcha et la
» Sosna; le mardi, la Louka-Ostraïa; le mercredi
» le Krivoï-Bor, et après six jours de naviga-
» tion nous arrivâmes à l'embouchure du Voro-
» nège. Le 9 de mai, nous fûmes reçus par Youri,
» prince d'Eletz, descendant de Michel de Tcher-
» nigof, par ses boyards, et par une foule in-
» nombrable de peuple. Conformément aux or-

» dres qu'il avait reçus d'Oleg, ce prince témoi-
» gna beaucoup d'amitié au métropolitain et lui
» fournit tout ce dont il avait besoin pour con-
» tinuer son voyage.

» De là nous arrivâmes à la Sosna Tikhaïa (c'est-
» à-dire tranquille), sur les bords de laquelle
» nous aperçûmes un rang de colonnes de pierres
» blanches, semblables à de petites meules, et
» dont le travail et l'aspect étaient admirables.

» Nous laissâmes derrière nous les rivières du
» Yarrouge, de Bitiougue et Khoper, et le cin-
» quième dimanche après Pâques, nous passâmes
» tout près de l'embouchure de la Medvéditsa et
» d'autres rivières; le mardi nous vîmes *Serklia*
» (autrefois Sarkel), ville ancienne dont il ne
» reste que les ruines. C'est là que pour la pre-
» mière fois nous aperçûmes, sur les deux rives
» du Don, les Tatars de la horde de Sarikhosa,
» ainsi qu'une innombrable quantité de brebis,
» d'agneaux, de taureaux, de chameaux et de
» chevaux. L'idée que nous étions déjà dans le
» pays de ces barbares, nous fit frémir d'horreur :
» cependant ils ne firent de mal à personne; ils
» nous demandèrent seulement où nous allions
» et nous donnèrent du lait. Nous traversâmes
» de la sorte les camps de Voulat et d'Acbou-
» gouine. La veille de l'Ascension nous arrivâ-

» mes à Azof, ville des Francs, et pendant la » semaine des Saints Pères nous nous embarquâ- » mes sur un vaisseau, à l'embouchure du Don. » Le voyageur raconte ensuite que les Génois auxquels Pimen avait emprunté de l'argent, au nom du grand prince, lors de son séjour en Grèce, en 1380, l'arrêtèrent comme débiteur de mauvaise foi et voulurent le mettre en prison; mais que le métropolitain paya largement sa rançon et continua heureusement sa route par la mer d'Azof et la mer Noire.

Dmitri, prodigue de ses bienfaits envers les Grecs qui visitaient Moscou, attira également d'autres Européens en Russie. Parmi ses patentes, il s'en trouve une adressée à un Franc, nommé André, (probablement génois de nation) par laquelle il lui accorde une propriété dans le pays de la Petchora, qui avait jadis appartenu à Mathieu, oncle de cet André. Il est dit, dans cet écrit, que les habitans de la Petchora devaient lui obéir, et que lui, à son tour, d'après les anciennes institutions, s'engageait à y surveiller la tranquillité publique. Ceci prouve que dans le quatorzième siècle même, Moscou ne rejetait point les étrangers, qui pouvaient contribuer à sa civilisation, et détruit la fausse opinion que, jusqu'au règne de Jean III, elle n'eut aucune relation avec l'occident de l'Eu-

Italiens à notre service.

rope. Les Génois d'Azof et de Tauride servaient d'entreposeurs entre l'Italie et Moscou.

Monnaies au lieu de kounes.

Sous le règne de Dmitri Donskoï, les Russes de la grande principauté remplacèrent les peaux de martres par une petite monnaie d'argent, dont ils prirent le modèle chez les Tatars. L'argent des Mogols n'était, dans leur ancienne patrie, ainsi qu'en Chine, autre chose que de l'écorce d'arbre et des morceaux de peaux, marqués du sceau du khan; mais dans la Boukharie et le Kaptchak ils avaient une monnaie d'argent qu'ils appelaient *tanga*, et une de cuivre à laquelle ils donnaient le nom de *poula*. Les Russes adoptèrent ces noms; ils appelèrent leur monnaie d'argent *denga*, et celle de cuivre *pouli*. Les dernières étaient déjà en circulation du temps du père de Dmitri; cependant les plus anciennes monnaies d'argent qui nous soient parvenues, furent frappées sous le règne du vainqueur de Mamaï; elles pèsent $\frac{1}{4}$ de zolotnik (*a*), et portent l'effigie d'un cavalier. Dans le traité de paix conclu, en 1375, entre le prince de Tver et Dmitri, il est encore question de kounes; mais dans ceux postérieurs on comptait déjà par *altines* et par (*b*) *dengas*.

(*a*) La sixième partie d'une once russe.

(*b*) L'altine se composait de six dengas.

La derniere année du règne de Dmitri est remarquable par l'introduction des bouches à feu en Russie. On écrit qu'un moine franciscain, nommé Constantin Anglitsenn ou Barthold Schwarz, ayant inventé la poudre à canon vers le milieu du XIVe siècle, fit part de cette découverte aux Vénitiens, alors en guerre avec les Génois. En 1338, les Français la connaissaient déjà, et en 1346, Edouard III, roi d'Angleterre, dut la victoire de Crécy à l'emploi du canon. Tout porte à croire que, bien avant cette époque, les Arabes faisaient déjà usage de la poudre. Les historiens orientaux du XIIIe siècle, en décrivent les terribles effets, et en 1312, Abalvalid-Ismaël-Ben-Asser, souverain de Grenade, possédait un parc d'artillerie. Il n'est pas douteux que cent ans avant Barthold Schvarz, le moine Roger Bacon connaissait la manière de faire la poudre : car il en décrit clairement les propriétés et la force prodigieuse, dans son ouvrage de *nullitate Magiæ*. Ce que notre annaliste rapporte de *l'arme extraordinaire* du Turc, que Kontchak, prince des Polovtsi, avait dans son armée, lors de sa guerre avec nous, en 1185, fait présumer que l'arme de cet homme était une bouche à feu. Mais ce ne fut qu'en 1389 que les Allemands les introduisirent en Russie.

Introduction de la poudre à canon en Russie.

Quoique l'on parle de *canons* lors du siége de Moscou, en 1382, il ne faut pas comprendre sous ce nom les bouches à feu d'aujourd'hui, mais d'énormes machines au moyen desquelles les assiégés lançaient des pierres contre les assiégeans. Sous le fils de Dmitri on fabriquait déjà de la poudre à canon dans Moscou.

Nous ajouterons à la description de ce règne ce que nos annalistes disent de l'apparition de deux comètes, dont l'une fut visible pendant l'hiver de 1368, et l'autre, qui parut au printemps de 1382, annonça, selon eux, l'invasion de Tokhtamouisch. Il est digne de remarque que l'année d'ensuite, la neige couvrait encore les champs de Moscou, un mois après Pâques, et que l'on alla en traîneau jusqu'au 20 avril. Des météores extraordinaires, de grandes sécheresses et de violens incendies furent, en général, très-fréquens pendant le règne de Dmitri.

Comètes.

Hiver jusqu'au 20 avril.

CHAPITRE II.

Le grand prince VASSILI *Dmitriévitch.*

1389 — 1425.

La grande principauté devient l'apanage des princes de Moscou. — Caractère de l'aristocratie. — Traité. — Politique de Vassili. — Mariage. — Le grand prince à la horde. — Destruction de Viatka. — Réunion de Nijni et de Souzdal aux états de Moscou. — Affaires avec Novgorod. — Invasion de Tamerlan. — Célèbre image de Vladimir. — Malheurs d'Azof. — Affaires de Lithuanie. — Prise de Smolensk. — Entrevue du grand prince avec Vitovte. — Russie lithuanienne. — Affaires de Novgorod. — Evénemens de la horde. — Projets de Vitovte. — Nos conquêtes dans la Bulgarie. — Guerre de Vitovte avec les Mogols. — Edigée. — Mort du prince de Tver. — Indépendance momentanée de la grande principauté. — Succès et imprudence du prince de Smolensk. — Politique de Vitovte. — Mécontentement des Novgorodiens. — Actes de cruauté du prince de Smolensk. — Rupture avec les Lithuaniens. — Svidrigaïlo. — Guerres avec la Livonie. — Invasion d'Edigée. — Lettre d'Edigée. — Mort de Vladimir-le-Brave. — Evénemens de la horde. — Affaires de Novgorod. — Peste. — Famine. — Idée de la fin du monde. — Mort et caractère de Vassili. — Testament. — Traité avec le prince de Rézan. — Présens

envoyés en Grèce. — La fille de Vassili épouse l'empereur d'Orient. — Affaires ecclésiastiques. — Institution judiciaire. —Faits divers.—Vertus de l'épouse de Dmitri Donskoï.

15 août 1389.

La grande principauté devient l'apanage des princes de Moscou.

DMITRI laissa la Russie prête à braver de nouveau la colère des khans; mais son fils Vassili était trop jeune encore pour oser briser leur joug. Il remit donc l'exécution de ce projet à des circonstances plus favorables, et reçut la couronne à Vladimir, des mains de Schakmat, ambassadeur du roi de la horde. C'est ainsi que la dignité de grand prince devint l'héritage des souverains de Moscou, honneur que personne n'osa plus leur disputer. Boris, prince de Gorodetz, l'aîné des descendans d'Yaroslaf II, s'était, il est vrai, rendu à la horde immédiatement après la mort de Donskoï; mais l'unique but de cette démarche avait été d'y réclamer Nijni-Novgorod que ses neveux lui avaient enlevée. L'ingrat Tokhtamouisch qui se préparait à attaquer le puissant empire de Tamerlan, ordonna d'abord à Boris de le suivre aux frontières de la Perse ; ensuite il lui permit de rester à Saraï, et après avoir ruiné plusieurs villes de son ancien défenseur, il congédia enfin, à son retour, le prince de Gorodetz, qui partit pour la Russie, muni de nou-

veaux titres à la principauté de Nijni-Novgorod.

De sages conseillers s'empressèrent de guider, dans l'administration de l'Etat, le grand prince, à peine parvenu à l'âge de l'adolescence. Entouré de boyards dévoués à sa personne, et de fidèles compagnons d'armes du vainqueur de Mamaï, il acquit à leur école l'habitude de cette politique profonde qui signala son règne de 36 ans; de cette prudence qui caractérisa l'aristocratie : également éloigné de la faiblesse et des passions violentes, il paraissait dirigé plutôt par la timide prévoyance de la raison que par les élans hardis d'une grande âme. Caractère de l'aristocratie.

Dans la crainte que Vladimir Andréiévitch, oncle de Vassili, ne fît valoir des prétentions fondées sur son droit d'aînesse et sur l'éclat de ses triomphes, les boyards entreprirent de limiter son pouvoir en l'empêchant de prendre aucune part au gouvernement. Un tel excès d'ingratitude de la part de son neveu blessa vivement Vladimir, qui, fidèle et zélé défenseur de la patrie, s'était toujours contenté du titre de prince de second rang; d'ailleurs il n'avait en aucune manière violé le traité conclu entre lui et Dmitri Donskoï. Il se rendit avec sa cour à Serpoukhof, sa capitale, et de là à Torjek : fort heureusement cette rupture, comme celle qui avait existé entre

lui et le père de Vassili, fut terminée par un
Traité. nouveau traité d'alliance que les deux princes signèrent en 1388. Outre son ancien apanage et le tiers des revenus de Moscou, Vladimir prit possession de Volok ou de Rjef; pour compensation, il promit de se soumettre au jeune Vassili, comme à son supérieur; d'aller à la guerre avec lui ou avec les armées du grand prince, de défendre les places fortes que celui-ci lui indiquerait, etc.; enfin de donner aux khans, sur les revenus de Volok, cent soixante-dix roubles à-compte des cinq mille que leur payait Vassili.

Il n'est pas inutile d'observer que, pendant ses débats avec son neveu, Vladimir s'était retiré dans une province de Novgorod : les souverains de Moscou, exclusivement revêtus du titre de grands princes, regardaient cet état comme leur héritage, malgré le privilége formel de choisir ses princes, que Yaroslaf, dans ses anciens statuts, avait concédé à Novgorod. Siméon et Jean, fils de Kalita, à leur avénement au trône, avaient eu, à ce sujet, des débats avec les Novgorodiens. Vassili se trouvait dans le même cas; aussi ces fiers républicains s'empressèrent-ils de servir le ressentiment de Vladimir, en lui offrant un asile parmi eux, afin de s'en faire un appui; mais, voyant la sincère réconciliation de l'oncle

et du neveu, ils témoignèrent le désir de participer au traité de paix. Il ne s'agissait plus que du point d'honneur ou d'une simple formalité. « *Nous ne refusons pas*, dirent-ils, *d'obéir au » prince de Moscou ; mais, puisque nous sommes libres, écrivons nos conditions réciproques.* » Ces conditions consistaient ordinairement dans la fixation des droits du prince et de ceux du peuple. Vassili y adhéra, et, en présence des boyards de Novgorod, il apposa le sceau de l'État au traité qui fut conclu à Moscou ; ensuite il envoya à Novgorod, en qualité de gouver- 1390.
neur, Eustache Sita, seigneur moscovite. Ceci nous mène à remarquer qu'à dater du règne de Kalita, les Novgorodiens n'avaient plus de princes particuliers ; ils étaient sous la puissance immédiate des souverains de Moscou, qui les gouvernaient par leurs lieutenans; car Narimant, Patrice, Lougveni et autres princes russes ou lithuaniens, ne commandèrent depuis ce temps, à Novgorod, qu'avec le titre de voïévodes.

Politique de Vassili.

Trois objets principaux devaient occuper la politique du prince de Moscou : il fallait briser les fers de la Russie ou du moins en alléger le poids; opposer de fortes digues aux incursions des Lithuaniens, et augmenter la puissance de la grande principauté par la réunion des apanages

encore indépendans. Vassili déploya un zèle infatigable pour atteindre ce triple but; mais presque timide à force de modération, trop lent à force de prudence, il abandonna volontairement à ses successeurs le soin de hâter les progrès glorieux de notre puissance.

Mariage. A l'âge de dix-sept ans, il épousa la jeune Sophie, fille de Vitovte. Exilé de sa patrie par Yagaïlo, ce héros s'était retiré en Prusse chez le grand-maître de l'ordre Teutonique. Une chronique rapporte à ce sujet qu'en 1386, Vassili s'étant enfui, de la horde en Moldavie, passa de là en Prusse où il fut arrêté par Vitovte qui lui offrit de s'engager par serment à épouser Sophie, comme le seul moyen d'obtenir sa liberté. Au bout de cinq ans, ajoute la même chronique, le grand prince remplit sa promesse et contracta cette alliance, aussi conforme aux lois de l'honneur qu'avantageuse aux intérêts de l'État. Vitovte, déjà célèbre par son génie et sa valeur, avait beaucoup d'amis en Lithuanie; tout faisait présumer qu'il ne resterait pas long-temps en exil. Vassili espérait trouver en lui ou un puissant frère d'armes contre Yagaïlo, ou un médiateur dans la paix avec les Lithuaniens. Les boyards moscovites, Alexandre Polé, Bélévoute, et Sélivan, se rendirent en Prusse pour chercher la

princesse ; à leur retour ils passèrent par Novgorod. Jean Olguimontovitch, prince lithuanien, accompagna l'auguste fiancée jusqu'à la capitale, où le peuple vit avec satisfaction la célébration des noces. Le 9 janvier 1391.

Bientôt après, le grand prince se rendit à la horde. Quelques mois avant son départ, le tzarévitch Betkout avait été envoyé, au nord, par Tokhtamouisch, des rives du Volga et de la Kazanka ; après une marche pénible à travers d'épaisses forêts, il avait ruiné le pays de Viatka, où, depuis le règne d'André Bogolubsky, les émigrés de Novgorod vivaient libres et indépendans, tantôt en guerre, tantôt en relations commerciales avec les Tchoudes, leurs voisins. Les Mogols, jaloux, sans doute, du bien-être de cette petite république, trouvèrent facilement un prétexte pour l'attaquer et satisfaire ainsi leur amour pour le pillage. La stupeur produite par une invasion aussi inattendue, fut suffisante pour vaincre des hommes qui n'avaient pas eu le temps de mettre en état de défense, leurs villes, fondées depuis deux cents ans au milieu des déserts et des marais. Les uns furent passés au fil de l'épée ; d'autres, emmenés par Betkout en esclavage, se virent à jamais privés de la liberté. Plusieurs, enfin, qui avaient trouvé

1392. 9 juillet. Le grand prince à la horde.

Destruction de Viatka.

un asile dans l'épaisseur des forêts, résolurent de se venger des Tatars. Réunis aux Novgorodiens et aux habitans d'Oustiougue, ils s'embarquent sur de grands bateaux, descendent la Viatka, pénètrent dans le Volga, ravagent Youkotine, Kazan, les villes bulgares dépendantes des khans, et pillent, sans pitié, tous les marchands qu'ils rencontrent sur leur passage. Néanmoins, ces événemens ne furent pas ce qui obligea le grand prince de se rendre à la horde. Le but de ce voyage ne se découvrit que par ses résultats, qui forment une époque mémorable dans l'élévation graduelle de la principauté de Moscou. On lui fit à la horde l'accueil le plus amical; jusqu'alors aucun des souverains de Russie n'y avait été traité d'une manière aussi honorable. On eût dit que ce n'était point un tributaire, mais un ami, un allié, que le khan s'empressait de recevoir. Tokhtamouisch, qui lui-même avait donné à Boris la principauté de Nijni, n'hésita pas cependant, à l'instigation des grands de sa cour, à nommer Vassili prince légitime de cet Etat. Celui-ci ne s'en tint pas là; il eut le bonheur de voir tous ses désirs accomplis. Gorodetz, Metchera, Toroussa et Mourom lui furent cédées, bien que les deux dernières provinces, anciennement dépendantes des

princes de Tchernigof, n'essent jamais appartenu aux descendans de Monomaque. Les circonstances seules peuvent rendre raison d'une bienveillance aussi extraordinaire. Engagé dans une guerre périlleuse contre le terrible Tamerlan, Tokhtamouisch craignait, sans doute, que les Russes ne fissent alliance avec ce conquérant, qui, pour punir l'ingrat dominateur de la horde d'Or, dirigeait sa marche des bords de la mer Caspienne et de celle d'Aral, vers les déserts de l'Asie septentrionale. Malgré le silence des annalistes, il est probable que Vassili n'obtint tant de faveur qu'en joignant à un nouveau serment de fidélité, la promesse d'envoyer de puissans secours à la horde. En qualité de chef des princes de Russie, il avait le droit de répondre des autres, et de tout employer pour séduire ou pour tranquilliser le successeur de Mamaï. L'avidité des seigneurs tatars et les riches présens de Vassili firent le reste. Déjà Tokhtamouisch avait passé le Volga et le Jaïk ; il s'avançait contre son ennemi avec une innombrable armée, lorsque le grand prince se hâta de quitter le théâtre de la guerre, accompagné du tzarévitch Ulan, chargé par le khan de l'installer sur le trône de Nijni.

Après trois mois d'absence, Vassili revint dans Le 20 octobre.

sa capitale ; son retour fut célébré par le peuple de Moscou, comme une grâce toute particulière de la Providence. Le grand prince se hâta d'envoyer ses boyards à Nijni ; il les fit suivre par l'ambassadeur du khan, porteur de l'édit de son maître. Le prince Boris, dans la plus grande perplexité, rassembla son conseil pour délibérer sur le parti à prendre : il voulait faire fermer les portes de la ville, mais il fut trahi par Roumianetz, le premier de ses courtisans. « *Prince*, lui dit-il, » *l'ambassadeur du khan et les boyards de* » *Moscou ne viennent ici que pour resserrer les* » *liens d'amitié qui vous unissent à leurs maîtres. Faites-les entrer, et gardez-vous de les* » *offenser par d'injustes soupçons. Qu'avez-vous* » *à redouter avec des serviteurs aussi fidèles que* » *nous?* » Le prince se rendit à ces discours insidieux, et il s'aperçut, mais trop tard, qu'il était trompé ; les boyards moscovites entrent aussitôt dans la ville, et devant les habitans rassemblés, ils proclament, au son de toutes les cloches, Vassili, prince de Nijni-Novgorod. Boris veut en vain appeler ses gardes : « *Nous ne* » *sommes plus à toi*, » lui répond le perfide Roumianetz, qui le livre aux satellites du grand prince. Ce dernier arriva bientôt lui-même avec ses principaux boyards ; il établit dans la ville

Les principautés de Nijni-Novgorod et de Souzdal réunies à celle de Moscou.

un nouveau mode d'administration et confia le gouvernement de cette province à son lieutenant Dmitri Vsévoloj : c'est ainsi que disparut, avec ses apanages, la principauté particulière de Souzdal, qui jadis avait donné son nom au puissant empire fondé par André, et qui comprenait toutes les provinces de la Russie renfermées entre Novgorod, Smolensk, Tchernigof et Rézan. Boris étant mort au bout de deux ans, ses neveux Vassili, surnommé Kirdiapa, et Siméon, firent de vains efforts pour reconquérir leur héritage. Ils coururent à la horde, implorer la protection du khan; Siméon, avec le secours du tzarévitch Eitiak, réussit même à prendre Nijni par ruse; mais comme il avait à peine un millier de soldats, il ne put conserver sa conquête ; il s'éloigna, laissant partout des traces de ses brigandages et de sa cruauté. L'épouse de Siméon resta longtemps captive en Russie, et parvint à se sauver dans le pays des Mordviens, dépendant des Tatars ; elle se retira dans un village près d'une église chrétienne fondée par un musulman converti, nommé Chazibaba. Les boyards du grand prince, envoyés avec un corps de troupes à la poursuite de cette malheureuse princesse, l'emmenèrent prisonnière à Moscou. Pendant huit ans, l'infortuné Siméon, banni de sa patrie, sans

amis, sans argent, erra avec les Mogols, au sein de leurs déserts : enfin après avoir servi successivement quatre de leurs khans, il eut recours à la clémence du grand prince, qui lui rendit sa famille et lui permit de se choisir un asile en Russie ; Siméon préféra se retirer dans la province indépendante de Viatka, où, au bout de cinq mois, il succomba à ses cuisans chagrins, victime d'une usurpation justifiée par l'intérêt de l'État. Vassili Kirdiapa, son frère aîné, mourut également dans l'exil. Parmi les fils de Vassili et de Boris, les uns entrèrent au service de la cour de Moscou, les autres se réfugièrent à la horde ; Alexandre Brougatoï, petit-fils de Kirdiapa, épousa dans la suite une fille du grand prince, nommée Vassilissa.

Affaires avec Novgorod.

Guidé par des principes salutaires au bien de l'État, Vassili crut de sa dignité de déployer toute la sévérité d'un maître absolu, au sujet de nouveaux débats survenus entre lui et les Novgorodiens, qui refusaient de lui payer l'impôt territorial. Il sut, dans cet acte de rigueur, unir avec adresse les intérêts de sa couronne avec l'honneur du chef du clergé. En 1392, le métropolitain Cyprien, successeur de Pimen, entreprit un voyage de Moscou à Novgorod. A son arrivée, il célébra solennellement la messe

dans l'église de Sainte-Sophie, prononça un discours très-éloquent, et fut traité par l'archevêque Jean avec tous les égards dus à sa dignité. Les citoyens les plus distingués, en témoignage de leur considération et de leur estime, lui firent présent, au nom de toute la ville, de plusieurs maisons. Mais lorsque le métropolitain eut positivement déclaré en plein conseil public, que, dans les affaires judiciaires, les Novgorodiens devaient s'en rapporter à lui, selon l'ancien usage, l'amitié qu'on lui avait témoignée d'abord fit place à l'indignation. Le possadnik, le chef militaire de la ville, et tous les habitans s'écrièrent à la fois : « *Nous avons juré de ne » pas reconnaître le pouvoir judiciaire du mé» tropolitain, et nous avons mis ce serment par » écrit.* » — « *Donnez-le moi, cet écrit,* leur dit Cyprien, *j'en briserai le sceau, et je vous déga» gerai, de la sorte, de votre serment.* » Le peuple n'y voulut point consentir, et Cyprien partit enflammé de courroux.

Vassili prit avec ardeur le parti du chef de l'Eglise, car il savait combien les métropolitains contribuaient, par leur séjour à Moscou, à la grandeur du prince; combien leur influence était nécessaire aux progrès rapides de la monarchie. Il envoya aux Novgorodiens un ambassadeur

chargé de leur représenter qu'en payant à Dmitri Donskoï le tribut territorial, ils s'étaient, par-là même, engagé à le payer à son fils; il leur ordonnait en outre de reconnaître le métropolitain pour juge suprême des affaires civiles, déclarant que dans le cas contraire ils s'exposaient aux terribles effets de sa colère. Les Novgorodiens répondirent que les impôts payés par le peuple avaient toujours fait partie des fonds publics, et que le prince de Moscou devait se contenter des présens qu'on lui faisait; que pour ce qui concernait la seconde prétention de Vassili, relative au métropolitain, elle était entièrement contraire à leur conscience. Cette réponse fut regardée comme une déclaration de guerre, et les troupes de Moscou, de Kolomna, de Zvé-
1393. nigorod et de Dmitrof, reçurent l'ordre de se mettre en mouvement. Ces troupes, commandées par Vladimir-le-Brave, oncle du grand prince, et par Youri, second fils de Dmitri Donskoï, s'emparèrent de Torjek; elles firent un grand nombre de prisonniers dans les provinces de Novgorod, où les habitans de la campagne s'étaient réfugiés avec leurs biens et leurs enfans, pour se dérober à l'esclavage ou au fer de l'ennemi. Déjà l'armée moscovite, rassasiée de carnage, était sur le point de rentrer dans

ses foyers, lorsque Vassili apprend qu'aussitôt après le départ de ses troupes, Torjek a levé l'étendard de la rébellion, et que Maximin, homme dévoué au grand prince, a été massacré par les partisans du gouvernement de Novgorod. Il prend alors le parti d'épouvanter les rebelles par un châtiment aussi cruel qu'inattendu; il ordonna à ses boyards de retourner sur-le-champ à Torjek, et de lui amener les auteurs de l'assassinat. On en saisit soixante-dix, accusés d'avoir trempé dans le complot, et le peuple rassemblé sur la place publique, fut témoin de l'affreux supplice de ces criminels, tous condamnés à mort. Déjà couverts de sang et en proie aux plus horribles tortures, on leur coupait lentement les bras et les jambes, en leur répétant: « *C'est ainsi que périssent les ennemis du grand* » *prince.* » Vassili n'avait pas encore vingt ans, et dans cette occasion, comme dans les autres, il avait agi d'après le conseil des boyards, dans l'espérance que la crainte qu'il pourrait inspirer releverait la dignité de grand prince, tombée avec l'État, par le partage de la souveraineté. De leur côté, les Novgorodiens s'abandonnèrent, par droit de représailles, à toutes sortes d'excès: ils prirent Klitchen, Oustioujna, et livrèrent aux flammes Oustiougue et Bielozersk, sans épar-

gner même les temples, dont ils enlevaient les images précieuses et les livres sacrés ; ils allèrent jusqu'à torturer les gens riches, pour apprendre d'eux où ils avaient caché leurs trésors ; et suivis d'une foule de citoyens, de laboureurs chargés de fers, ils descendirent la Dvina sur des barques remplies du butin qu'ils avaient fait. A la tête de ces brigands, se trouvaient les deux princes, Roman de Lithuanie et Constantin de Bielozersk, dont le père et l'aïeul avaient péri à la fameuse bataille du Don. Ce jeune prince, repoussant l'idée de se voir vassal de celui de Moscou, avait saisi avec empressement l'occasion d'entrer au service des Novgorodiens, ennemis de Vassili ; mais la guerre fut bientôt terminée, et les Novgorodiens, voyant la fermeté du caractère de Vassili, pensèrent qu'il valait mieux lui accorder le tribut qu'il réclamait, que de rompre toutes leurs relations commerciales avec les provinces moscovites, et d'exposer ainsi aux plus grands risques leur commerce de la Dvina, que ce prince, maître d'Oustiougue et de Bielozersk, pouvait facilement inquiéter : circonstance toujours prépondérante dans leurs débats avec les grands princes. Il leur fallut encore satisfaire le métropolitain, et cette démarche était d'autant plus nécessaire

qu'Antoine, patriarche de Constantinople, avait chaudement pris son parti, et qu'il leur avait fait dire d'*obéir en tout à ce chef de l'église russe*. Ils envoyèrent donc à Moscou leurs seigneurs les plus distingués, pour faire au prince de très-humbles excuses et remettre à Cyprien l'autorisation relative au jugement des affaires civiles. Le métropolitain leur donna sa bénédiction, et le grand prince envoya ses boyards à Novgorod pour ratifier la paix. Le métropolitain fit également partir un ambassadeur auquel les magistrats et le peuple donnèrent trois cent cinquante roubles, en signe d'amitié.

Pendant que le jeune Vassili consolidait sa puissance par de nouvelles acquisitions et par des actes d'une juste sévérité; au moment où il contemplait avec joie les dangers qui menaçaient au dedans, comme au dehors, l'odieuse horde de Kaptchak, il vit une nouvelle nuée de barbares prête à anéantir l'heureuse création de Jean Kalita, celle du héros du Don, et la sienne propre; prête enfin, pour la seconde fois, à couvrir la Russie de cendres et de ruines. Nous avons déjà parlé de Tamerlan (*a*), Timour ou Temir- Invasion de Tamerlan.

(*a*) Par corruption du persan, Timour-Lenk, c'est-à-dire, Timour-le-Boiteux.

Aksak (*a*), fils d'un petit prince des Mogols de Zagataï et né lors de la chute de cet empire, au moment où l'anarchie, les dissensions civiles, l'ambition des émirs, le livraient aux armes victorieuses du khan de Kaschgar et aux Gètes ou Kalmouks. Ce jeune héros, à peine dans l'adolescence, forma le noble projet de briser les fers de sa patrie, d'en relever la majesté, enfin de conquérir l'univers et de se rendre immortel dans les annales de la gloire : il sut exécuter le généreux dessein qu'il avait conçu. Il n'est pas donné à la sagesse humaine de motiver l'apparition de ces géans dévastateurs du monde, altérés de sang, insatiables de destruction, et destinés à renverser d'antiques sociétés sur les ruines desquelles ils en élèvent d'autres dont les fondemens ne sont pas moins vicieux. Agités au fond de leur âme par une inquiétude indéfinissable, ces audacieux s'élancent du difficile au merveilleux, immolent des millions de victimes à leur fureur, et, pour prix de tout le mal qu'ils font aux hommes, ils en exigent le titre de grands !

Les premiers exploits de Tamerlan sont dignes des plus justes éloges. A l'abri des montagnes et des vastes déserts, rassemblant de fidèles compagnons d'armes, s'exerçant avec eux aux fatigues et aux

(*a*) *Aksak*, en turc, boiteux.

combats, harcelant sans relâche les Gètes, ses innombrables succès lui acquirent la gloire d'un héros. Les ennemis vaincus s'éloignèrent, et l'empire de Zagataï recouvra sa liberté : cependant il lui fallait encore soumettre les ennemis intérieurs, les ambitieux émirs, surtout le fameux Houssein, naguère son ami et son frère d'armes le plus chéri : ils furent tous punis de mort ; le conseil de la nation proclama Timour, qui n'avait alors que trente-cinq ans, souverain de Zagataï et *saheb-keran*, c'est-à-dire, *maître du monde*. Assis sur le trône des fils de Genghiskhan, une couronne d'or sur la tête, paré de la ceinture des rois, et, selon l'usage oriental, couvert d'or et de pierres précieuses, Timour jura aux émirs, prosternés à ses pieds, de justifier par ses exploits le titre qu'il venait d'acquérir, déclarant que son intention était de vaincre tous les rois de la terre. Dans la crainte de passer aux yeux du peuple pour un usurpateur, cet homme, adroit autant qu'ambitieux, promut les descendans de Genghiskhan à la dignité de grands khans ; il les retint auprès de lui afin que tous les ordres qu'il donnerait parussent sortis de la bouche de ces souverains légitimes. Une guerre en amenait une autre, et chacune d'elles entraînait de nouvelles conquêtes ; enfin Tamerlan qui, en 1352 (sept ans avant son avénement au trône),

s'était vu forcé de se cacher dans les déserts pour échapper à ses ennemis ; qui n'avait pour tout bien au monde qu'un mauvais cheval et un chameau décharné, se trouva, au bout de quelques années, monarque de vingt-sept royaumes dans les trois parties du monde. Après s'être emparé des bords orientaux de la mer Caspienne, il se précipita sur la Perse (l'ancien Iran), où la famille de Genghiskhan avait long-temps régné entre l'Oxus et le Tigre : mais cet empire n'avait plus de monarque ; il était gouverné par plusieurs petits princes dont les uns baisèrent avec respect le tapis du trône de Timour, et les autres périrent les armes à la main. L'opulente ville d'Ormus lui paya sa rançon au poids de l'or ; et Bagdad, jadis capitale des califes, se soumit à ses lois. Déjà toute l'Asie, depuis la mer d'Aral jusqu'au golfe Persique, depuis Téflis jusqu'à l'Euphrate et les déserts de l'Arabie, reconnaissait l'empire de Timour, lorsque ce conquérant rassemble ses émirs et leur dit : « Amis et chers compagnons » de mes exploits, la fortune, qui me protège, » nous appelle à de nouveaux triomphes. Mon » nom fait trembler l'univers, et le mouvement » d'un de mes doigts suffit pour ébranler le » monde. Les royaumes de l'Inde nous sont » ouverts : malheur à ceux qui s'opposeraient

» à mon élan ; je les anéantirai ou les forcerai » de me reconnaître pour leur dominateur (1). » Les émirs, glacés de terreur à ce discours, demandaient à leur imagination effrayée comment ils pourraient franchir des chaînes de hautes montagnes, traverser des fleuves profonds, d'immenses déserts, vaincre des millions de guerriers et d'énormes éléphans armés contre eux. Mais Timour, plein de confiance dans son heureuse étoile, se hâta de marcher sur les traces du héros de la Macédoine, dans cette belle contrée du monde où l'histoire place le berceau du genre humain ; contrée qui, de temps immémorial, fut le but de tous les conquérans, depuis Bacchus jusqu'à Sémiramis, depuis Sésostris jusqu'à Alexandre-le-Grand ; si célèbre enfin par les traditions et si peu connue par l'histoire. Timour passe l'Indus, s'empare de Delhi, gouvernée depuis trois siècles par des sultans mahométans, et vole sur les bords du Gange ; il y fait périr une foule de Guèbres, adorateurs du feu, et s'arrête au pied de ce fameux rocher, qui, sous la forme d'une génisse, fait jaillir de son sein ce fleuve si renommé dans la mythologie de l'Orient. C'est là qu'il apprend la révolte des chrétiens de Géorgie, ainsi que les brillans succès des armes de Bajazet ; il retourne

aussitôt sur ses pas, soumet les premiers, malgré leurs montagnes inaccessibles, et, trop fier pour souffrir un rival dans la carrière des armes, il ordonne au sultan des Turcs d'arrêter le cours impétueux de ses conquêtes, qui, dans les environs de l'Euphrate, touchaient déjà aux possessions des Mogols. « *Apprends*, écrivit-il à » Bajazet (2), *apprends que la terre est couverte de mes guerriers depuis une mer jusqu'à l'autre; que les rois me servent de satellites, et qu'ils sont rangés avec respect devant ma tente. Ignores-tu que la destinée de l'univers est entre mes mains, et que la fortune m'accompagne en tous lieux? Qui es-tu? une fourmi turcomane, et tu oserais te révolter contre un éléphant? Si dans les forêts de la Natolie, tu as obtenu quelques succès éphémères; si les timides Européens ont fui lâchement à ton aspect, rends en grâce à Mahomet, et non pas à ta propre valeur; écoute les conseils de la sagesse : contente-toi de l'héritage de tes pères, et, quelque petit qu'il soit, garde-toi d'en franchir les limites, ou la mort sera le prix de ta témérité.* »

« *Depuis long-temps*, lui répondit le fier Bajazet, *je brûle du désir de me mesurer avec toi, et je rends grâces au Tout-Puissant de*

» *ce que toi-même tu viens offrir ta tête à mon*
» *cimeterre.* » Bajazet eut tout le temps de se préparer à cette guerre, car son ennemi, irrité contre le sultan d'Egypte, s'était tout à coup porté vers la Méditerranée. La Syrie, l'Egypte, belles de leur antiquité et de leurs ruines, parurent à Timour des conquêtes dignes de son ambition; il défit les Mameloucks sous les murs d'Alep, et, pendant que les féroces Mogols versaient dans cette ville le sang de leurs frères, Timour s'entretenait paisiblement avec les savans d'Alep, et leur démontrait, avec éloquence, qu'il était l'ami de Dieu; que les ennemis qui osaient lui résister répondraient au ciel des maux qu'il était obligé de leur causer. Cet adroit hypocrite s'était fait une loi d'affecter une grande piété. Avant les combats il avait la coutume de prier à genoux, et après chaque victoire, il ne manquait jamais de rendre de solennelles actions de grâces au Dieu des armées. Sur le chemin de Damas, où il devait livrer bataille au sultan d'Egypte, il arrêta ses nombreuses légions, afin d'adorer, en leur présence, le prétendu tombeau de Noé, en vénération parmi les Mahométans. Faroutch, sultan d'Egypte, avait osé faire enfermer les ambassadeurs mogols; Timour lui écrivit : « *Les grands conquérans rassem-*

» *blent des armées ; ils s'exposent à mille pé-*
» *rils et tentent le sort des combats, unique-*
» *ment pour vivre dans les siècles à venir. Le*
» *bruit menaçant de ces énormes masses, où*
» *des millions de soldats sont mis en mouve-*
» *ment, n'est produit que par l'amour de la*
» *gloire et non par le vil intérêt, car tout*
» *homme peut se contenter de la moitié d'un*
» *pain par jour. Tu as osé m'offenser, et si*
» *les pierres savaient parler, elles t'auraient*
» *appris la prudence.* » Faroutch fut défait, et le vainqueur traita avec toutes sortes d'égards, dans sa tente, le savant cadi Veleddin, envoyé par les habitans de Damas pour flechir la colère de Timour. Celui-ci s'entretint avec le cadi de l'histoire des peuples ; car, d'après un historien arabe, contemporain, il connaissait tous les événemens remarquables qui s'étaient passés dans le monde, tant en Orient qu'en Occident. Il donnait les plus grands éloges aux princes qui s'étaient illustrés par leur clémence ; cependant il était si peu touché des charmes de cette vertu, qu'il ne laissa dans Damas que des monceaux de cendres. Nulle part les Tatars ne trouvèrent autant de richesses, d'or et de choses précieuses que dans cette ville, où le commerce avait fleuri pendant six siècles. Bientôt le sort

de Bajazet fut décidé, et les terribles janissaires se virent forcés de céder à la supériorité du nombre, au courage ou au bonheur des Mogols. Bajazet fut fait prisonnier : Timour le serra dans ses bras, le fit asseoir à ses côtés sur son tapis impérial, et tâcha de le consoler par des raisonnemens sur le néant des choses humaines. Lui ayant enlevé le diadême, il lui fit présent d'une robe précieuse, et sut humilier l'infortuné monarque, plus encore par des dehors affectés de grandeur d'âme, que par la victoire qu'il venait de remporter sur lui. Enfin après avoir rendu tributaires le sultan des Mamelouks, celui des Ottomans et l'empereur de Grèce; après avoir étendu son empire depuis la mer Caspienne et la Méditerranée, jusqu'au Nil et au Gange, Timour alla se fixer à Samarcande, où il prit le nom de maître de la plus belle moitié du monde. C'était dans cette capitale qu'il retournait à la fin de chaque expédition, afin de jouir de quelques instans de repos. Il s'y appliquait à orner les mosquées avec magnificence, à planter des jardins, et afin de passer aux yeux des peuples pour le bienfaiteur des hommes, il faisait creuser des canaux destinés à réunir les rivières; il fondait de nouvelles villes, dans l'espoir que les esprits faibles,

éblouis par l'éclat mensonger de ses vertus politiques, lui pardonneraient la destruction d'une foule de villes anciennes, le sang des millions d'hommes qu'il avait immolés et les hautes pyramides de têtes humaines, horribles trophées dont ses Mogols avaient signalé leurs victoires sur les champs de bataille, sur les ruines fumantes de Delhi, de Bagdad, de Damas et de Smyrne.

Timour n'avait pas encore achevé toutes les conquêtes que nous venons de décrire, lorsque, offensé de l'ingratitude de Tokhtamouisch, il s'approcha, pour la première fois, des frontières de la Russie. Son armée sortit de Samarcande, et des bords du Sihon, il s'avança à travers le pays de Taschkent et celui de Yassi ou le Turkestan, au-delà duquel commençaient les possessions de la horde de Kaptchak, dans les déserts actuels des Kirguis. Du haut d'un tertre élevé, Timour contempla avec étonnement ces plaines immenses, unies comme les flots d'une mer calme : pour éterniser ce moment, il fit construire une haute pyramide de pierre, portant la date du jour de l'hégyre où il était entré dans ces affreux déserts. Pendant quatre mois, les Tatars continuèrent leur marche vers le nord, se nourrissant de la chair de biches, de daims, d'œufs d'oiseaux et d'herbe; la chasse, dans ces vastes solitudes, offrait le spec-

tacle d'une guerre bruyante ; dispersés sur un vaste espace de terrain, les Mogols faisaient un grand cercle et rabattaient les bêtes droit vers la tente de l'empereur, au son des trompettes et au bruit des armes. Alors Timour sortait à cheval ; il perçait les animaux de ses flèches, et lorsqu'il était fatigué de cet exercice, il rentrait dans sa tente pour dîner ; les soldats se jetaient alors sur les bêtes, les tuaient jusqu'à la dernière, allumaient d'innombrables feux, s'asseyaient à l'entour, et préparaient leur repas qu'ils prolongeaient jusque dans la nuit. Un ruisseau à moitié desséché ou un lac d'eau bourbeuse étaient, dans ces arides contrées, la plus belle découverte qu'ils pussent faire pour étancher leur soif. L'armée s'arrêta sous le cinquantième degré de latitude, entre l'Emba et le Tobol. Timour, richement habillé et la couronne impériale sur la tête, monta à cheval ; il parcourut les rangs, un sceptre d'or à la main, et satisfait de la bonne tenue, du bon esprit qui animait tous ses guerriers, il ordonna de continuer la marche vers les bords de l'Oural, où il rencontra la nombreuse armée de Tokhtamouisch. Ce khan avait méprisé les sages conseils de ses seigneurs, qui lui disaient que rien n'est plus à redouter qu'un ennemi heureux ; il haïssait dans Timour l'usurpateur d'une puissance

qui appartenait aux descendans de Genghiskhan, et voulait le précipiter du trône. Tous les jours il y avait des escarmouches d'avant-garde qui se terminèrent par une sanglante bataille dans les déserts d'Astrakhan; Tokhtamouisch fut défait et contraint de fuir au-delà du Volga. Timour voulut célébrer, avec pompe, sur les bords de ce fleuve, le nouveau succès qui venait de couronner ses armes, tant de fois victorieuses. Au milieu d'une superbe prairie, où des esclaves d'une rare beauté portaient des mets dans des vases d'or et d'argent; entouré de ses femmes, et assis sur le trône des khans de Kaptchak, il prêtait une oreille attentive aux chants composés par les poëtes mogols, et qui furent nommés *faténameï Kaptchak* ou *le triomphe de Kaptchak*. Cette brillante fête dura vingt-six jours. Timour ne voulut point séjourner plus long-temps dans ce pays conquis, et onze mois après il était de retour à Samarcande.

Trois ans s'étaient déjà écoulés lorsque Tokhtamouisch, à qui son ennemi avait laissé le temps de respirer, se trouva de nouveau maître de la horde de Kaptchak, et envoya pour la seconde fois une armée pour ravager le nord de la Perse. « Au nom du Dieu tout-puissant, lui écrivait » Tamerlan, je te demande, ô khan de Kapt-

» chak, possédé du démon de l'orgueil, dans
» quel dessein tu as osé franchir les limites de tes
» Etats? As-tu donc oublié la dernière guerre
» où mon bras redoutable a réduit en poudre
» tes armées et dissipé tes trésors? Ingrat! rap-
» pelle à ton souvenir les nombreux bienfaits
» dont je t'ai comblé! Tu as encore le temps de
» réparer ta faute. C'est à toi de décider si tu
» veux la guerre ou la paix; tu n'as qu'à choisir:
» quant à moi, l'une ou l'autre me sont indiffé-
» rentes; mais songe que les abîmes de la mer ne
» sauraient soustraire un ennemi à ma ven-
» geance.» Tokhtamouisch accepta la guerre, et 1395.
alla camper sur les bords du Terek; car le monarque de Zagataï était déjà à Derbent, et ce fut entre le Terek et le Kour, près de la ville actuelle d'Ekaterinograd, que se livra une des batailles les plus sanglantes dont il soit fait mention dans les annales de l'Orient; les descendans de Genghiskhan se précipitaient les uns sur les autres avec le plus furieux acharnement, et tombaient par milliers. Déjà l'aile droite et le centre de l'armée de Tamerlan commençaient à plier, lorsque ce héros, toujours protégé de la fortune, sut, par sa fermeté, arracher la victoire des mains de Tokhtamouisch; de tous côtés entouré d'ennemis, privé de sa lance qu'il avait brisée dans

la mêlée, et sans une flèche dans son carquois, il donnait tranquillement à ses généraux l'ordre d'enfoncer les masses épaisses de l'ennemi : afin de rester entièrement immobiles, ses archers se jetaient à genoux par troupes entières, et l'aile gauche avançait. Un effort de plus eût suffi peut-être au khan de la horde d'Or pour fixer la victoire ; mais il fut tellement déconcerté par cette seconde attaque, qu'il chercha son salut dans la fuite. Tamerlan le poursuivit jusqu'au Volga ; là, il nomma Koïritchak-Aglen, souverain de la horde de Kaptchak, après avoir placé sur son front la couronne des rois (3).

Ces coups portés aux Mogols par les Mogols eux-mêmes, épuisaient les forces de ceux du Volga, et devaient faire briller aux yeux des Russes l'aurore d'une liberté prochaine. On espérait que Tamerlan, satisfait d'avoir terrassé son ennemi, retournerait vers les frontières de son empire, et que les discordes civiles de la horde d'Or achèveraient sa ruine ; mais le terrible conquérant se jeta sur le nord pour atteindre l'infortuné Tokhtamouisch. Il traverse le Volga, les déserts de Saratof, pénètre dans nos provinces du sud-est, et s'empare d'Eletz, où régnait Féodor, rejeton des princes de Karatchef et tributaire d'Oleg de Rézan. A la nouvelle de

l'invasion de cet autre Bâti, toute la Russie frémit d'horreur; on s'attendait à voir se renouveler les scènes cruelles qui, cent soixante ans auparavant, avaient causé la ruine de l'empire; on se racontait les conquêtes miraculeuses, la férocité des invincibles soldats de Tamerlan; et sans espoir de parvenir à repousser la force par la force, on se précipitait dans les églises pour se préparer à mourir en chrétien. Mais le grand prince, entouré de ses sages boyards, veillait au salut de l'empire; et, dans ces conjonctures critiques, il déploya toutes les vertus qu'on avait droit d'espérer du fils de Dmitri. Peu effrayé de la gloire de Tamerlan et des quatre cent mille Mogols qui, selon la renommée, étaient rangés sous ses drapeaux, il donna sur-le-champ des ordres pour rassembler une armée : lui-même il prit le commandement de toutes les troupes; pour la première fois il orna son jeune front du casque des guerriers, et rappela ainsi aux Moscovites les jours à jamais mémorables, où le héros du Don s'apprêtait à lutter contre le terrible Mamaï. La plupart des voïévodes de Dmitri n'étaient plus; les autres voulurent servir le fils comme ils avaient servi le père; et ces vieux capitaines parurent à la tête des troupes, ceints de ces mêmes épées qu'ils

avaient rougies du sang des Tatars dans les champs de Koulikof. Le peuple reprit courage, et l'armée s'avança avec ardeur sur le chemin qu'avait naguère suivi Dmitri. Le grand prince laissa son oncle Vladimir Andréïévitch dans Moscou, et s'arrêta à Kolomna derrière l'Oka, prêt à recevoir l'ennemi.

Cependant toutes les églises de Moscou étaient, jour et nuit, ouvertes aux fidèles; le peuple en larmes, prosterné aux pieds des autels, cherchait à fléchir le courroux du ciel par le jeûne, par la prière, tandis que le métropolitain s'efforçait d'inspirer aux riches et aux pauvres, l'amour des vertus chrétiennes qui triomphent dans les temps de malheur. Mais rien ne pouvait calmer des esprits faibles qui s'abandonnaient à la terreur; pour tranquilliser les habitans de sa capitale, le grand prince écrivit, de Kolomna, une lettre au métropolitain, pour le prier d'envoyer chercher à Vladimir l'image de la Vierge Marie, qu'André Bogolubsky y avait apportée, de Vouichégorod, et avec laquelle il avait triomphé des Bulgares. Cette mémorable translation d'une image fameuse en Russie, de l'ancienne dans sa nouvelle capitale, offrit le spectacle le plus touchant : une foule innombrable d'hommes de toutes conditions, pieusement age-

Célèbre image de Vladimir.

nouillés, bordaient les deux côtés du chemin, et s'écriaient avec l'accent de la foi : *Mère de Dieu, sauvez la Russie!* Les habitans de Vladimir accompagnèrent l'image avec les démonstrations de la plus vive douleur : les Moscovites la reçurent avec transport, comme le gage de la paix et du bonheur. Le métropolitain Cyprien, les évêques et tout le clergé, et derrière eux Vladimir-le-Brave, la famille du grand prince, les boyards et le peuple allèrent au-devant de l'image jusque hors de la ville, *dans le champ de Koutchkof,* où est maintenant le monastère de Srétensky : aussitôt qu'on l'eût aperçue de loin, tous se prosternèrent; et, pénétrés d'un heureux pressentiment, s'empressèrent de rendre de solennelles actions de grâces au Seigneur. La sainte image fut placée dans la cathédrale de l'Assomption, et l'on attendit avec plus de calme les nouvelles du grand prince.

Tamerlan, après avoir fait prisonnier le prince d'Eletz avec tous ses boyards, remonta le cours du Don, et côtoya ce fleuve, laissant partout des traces de dévastation. Scherefeddin, célèbre historien persan de ce temps, qui aime à célébrer les vertus de son héros, avoue, cependant, qu'à l'exemple de Bâti, Tamerlan sema la mort dans les champs de Russie, et que ce ne fut pas

des guerriers, mais des hommes sans défense qu'il fit inhumainement périr. Il semblait vouloir prendre la route de Moscou, lorsque, tout à coup, il s'arrêta comme par enchantement,
26 août. resta immobile pendant quinze jours entiers, tourna ses étendards vers le sud, et sortit des frontières de Russie. Sans doute, ce n'est pas seulement aux vigoureuses mesures de défense prises, avec tant de courage, par le prince de Moscou, qu'il faut attribuer ce mouvement rétrograde, objet d'étonnement pour tous les Russes : on doit lui chercher d'autres causes non moins vraisemblables. Bien que, d'après les historiens orientaux, les Mogols de Zagataï eussent fait, dans nos contrées, un butin immense ; qu'ils eussent chargé leurs chameaux de lingots d'or et d'argent, de fourrures précieuses, de pièces *de toile fine d'Antioche et de Russie* (4), il est probable, cependant, que les trésors trouvés dans Eletz et dans plusieurs autres villes de la principauté de Rézan, parurent insuffisans à leur cupidité, et incapables de les dédommager des fatigues de leur expédition vers le nord, dans un pays couvert de bois, pauvre en pâturages, dépourvu surtout de ces belles productions de l'industrie humaine, dont les Tatars avaient appris à connaître si bien l'usage et le prix, dans les pays ci-

vilisés de l'Asie. D'un autre côté, l'automne menaçait de ses pluies froides, des hommes accoutumés à errer dans des pays chauds et fertiles : eût-il été prudent de s'avancer vers le nord pour y rencontrer l'hiver et toutes ses rigueurs ? Encore fallait-il s'ouvrir le chemin de Moscou par un combat avec des troupes braves et nombreuses qui avaient triomphé de Mamaï. La conquête de la Russie n'offrait pas d'ailleurs à l'imagination de Tamerlan les mêmes attraits que celle de l'Inde, de la Syrie et de l'Égypte, riches des productions de la nature, séjour du commerce, et célèbres dans les fastes de l'univers. Il laissa donc derrière lui les intempéries de l'automne, et descendit le Don jusqu'à son embouchure.

Cette heureuse nouvelle porta la joie dans toute l'armée russe, et personne ne songea à poursuivre un ennemi qui, sans avoir vu les drapeaux du grand prince, sans avoir entendu le son de ses trompettes guerrières, semblait fuir, saisi d'épouvante, vers la mer d'Azof. Le grand prince aurait pu attribuer le salut de la patrie à sa généreuse fermeté; mais, ainsi que son peuple, il en chercha la cause dans une puissance surnaturelle, et à son retour à Moscou, il fonda une église en pierre, en l'honneur de la Sainte Vierge, avec un monastère dans *l'ancien champ*

de Koutchkof: car, au rapport des contemporains, Tamerlan opéra sa retraite le jour et au moment même où les Moscovites arrivaient dans ce champ, à la rencontre de la sainte image de Vladimir. Depuis cette époque, on célébra tous les ans, le 26 août, la fête de la rencontre de la Ste.-Vierge, afin d'attester aux siècles à venir, que la protection du Très-Haut avait pu, seule, sauver la Russie du plus terrible des conquérans.

Malheurs d'Azof.

Le sort que Tamerlan réservait à Moscou, la malheureuse Azof l'éprouva. Une nombreuse députation fut envoyée vers lui par cette ville, entrepôt des marchandises de l'orient et de l'occident. Egyptiens, Vénitiens, Génois, Catalans, Biscayens, tous allèrent sur les bords du Don, au-devant du monarque de Zagataï, pour lui offrir des présens et des marques de soumission. Mais, pendant qu'il les tranquillisait par ses discours, un de ses émirs reçut l'ordre de visiter les fortifications de la ville, et à l'heure même il commença l'assaut. Azof et ses richesses disparurent! Les bazars et les maisons furent dévastés; les chrétiens, qui n'eurent pas le temps de fuir sur leurs vaisseaux, furent passés au fil de l'épée ou emmenés en esclavage; la ville enfin devint la proie des flammes (5). Après la con-

quête de la Circassie et du pays des Yasses, après la prise des forteresses de la Géorgie, les plus inaccessibles, Tamerlan s'arrêta au pied du Caucase, pour y donner une fête à son armée. Dans une vaste tente, environnée de colonnes magnifiques, Timour, assis au milieu de ses généraux et des grands de sa cour, sur un trône d'or éclatant de pierreries, buvait à longs traits du vin de Géorgie, au son bruyant des instrumens de musique; il portait des toasts à ses infatigables compagnons d'armes, en leur souhaitant de nouveaux triomphes. Sur ces entrefaites, Timour apprend que les habitans d'Astrakhan se sont révoltés. Malgré la rigueur de l'hiver, malgré la neige épaisse dont la terre était couverte, il marche contre cette cité rebelle, fortifiée par des ouvrages de briques et défendue, en outre, par *des murs de glace;* il la détruit de fond en comble, livre aux flammes Saraï, capitale des khans, et regagne enfin les frontières de ses Etats, abandonnant, d'après ses propres expressions, l'empire de Bâti *au vent brûlant de la destruction.* La horde de Kaptchak se trouvait alors dans la situation la plus déplorable: ayant perdu une quantité innombrable de guerriers dans les combats livrés aux Mogols de Zagataï, elle était encore le théâtre de sanglantes

guerres intestines. Trois khans s'en disputaient l'empire : Tokhtamouisch, Koïritchak et Timour-Koutlouk. Le dernier, descendant de Bâti, et jadis l'un des généraux de Tamerlan, était resté, contre le gré de ce conquérant, dans les déserts de Kaptchak : il y avait levé une armée et prenait le titre de véritable roi de la horde.

Affaires de Lithuanie.

Des événemens aussi favorables à la Russie, tranquillisèrent le grand prince du côté des Mogols, et lui permirent de porter toute son attention sur la Lithuanie, gouvernée, pendant quelques années, par Skirigaïlo, lieutenant et frère du roi de Pologne. Mais depuis 1392, ce pays avait pour chef le beau-père de Vassili, Alexandre Vitovte : il y régnait en prince indépendant, en vertu d'un traité conclu avec le roi Yagaïlo, qui lui avait cédé la Volhynie et le pays de Brest. Doué d'un esprit fin, dévoré d'ambition, Vitovte, nouvellement converti à la religion chrétienne par les Allemands, n'en conservait pas moins toute la férocité d'un païen. C'était peu pour lui d'immoler, à l'exemple des autres conquérans, des milliers d'hommes pour acquérir de nouvelles possessions ; il bravait, avec audace, les principes les plus sacrés de la morale ; il se jouait des sermens et de la foi

donnée. Altéré du sang de ses parens, il fit périr trois fils d'Olgerd : Vigount, prince de Krew, fut empoisonné par ses ordres ; il perça Narimant de ses flèches, après l'avoir fait suspendre à un arbre, et, d'un coup de cimeterre, il trancha la tête à l'infortuné Korigaïlo. Il fit prisonnier Koribout, leur frère, qui régnait dans Novgorod Séversky ; chassa Vladimir Olgerdovitch de Kief, notre ancienne capitale, et donna cette ville à Skirigaïlo. Ce prince, grec de religion, ainsi que Vladimir, fut généreux envers le peuple, mais son caractère avait quelque chose de farouche ; il aimait passionnément le vin, et son règne fut de courte durée. Soit par haine personnelle contre lui, ou pour complaire au perfide Vitovte, jaloux de posséder Kief, l'archimandrite du couvent de Petchersky, invita Skirigaïlo à sa table, et lui fit avaler du poison, avec si peu de précaution, que toute la ville fut instruite de la cause de sa mort. Le peuple déplora le trépas de ce prince, preuve irrécusable qu'il ne trempa en aucune manière dans ce forfait. Quant à Vitovte, sans songer à punir l'auteur du crime, et à cacher la part secrète qu'il y avait prise, il envoya à Kief le prince Jean Olchansky, avec le titre de lieutenant, et bientôt après il réunit à ses États

toute la Podolie, où régnait alors un petit-fils de Féodor Koriatovitch, vassal d'Yagaïlo. Le roi de Pologne, trop faible pour oser résister au valeureux, à l'entreprenant fils de Kestouti, lui livra jusqu'à ses propres frères. Julienne, princesse douairière, épouse d'Olgerd, termina ses jours à Vitebsk. Svidrigaïlo, le plus jeune de ses fils, s'empara de cette ville à force ouverte, et fit précipiter, du haut des murailles, le lieutenant du roi de Pologne. Yagaïlo, offensé de cet acte de violence, en demanda vengeance à Vitovte, qui saisit avec empressement cette occasion d'augmenter ses domaines. Il soumit les princes de Droutsk, s'empara d'Orscha et de Vitebsk, à *l'aide de bouches à feu*, et envoya au roi, Svidrigaïlo, chargé de chaînes, après s'être emparé de tous ses États ; mais c'était peu pour Vitovte de régner sur la Lithuanie et sur les plus belles provinces de la Russie ancienne : il voulait encore lui en arracher le reste.

Youri Sviatoslavitch, prince de Smolensk, et beau-frère de Vitovte, l'avait fortement secondé dans le siége de Vitebsk ; mais Vitovte, qui avait l'intention de soumettre entièrement cette province, rassembla une nombreuse armée, sous le prétexte d'une expédition contre Tamerlan, et parut inopinément sous les murs de Smolensk.

où les frères de Youri se disputaient au sujet de leurs apanages ; Youri lui-même était alors à Rézan, chez Oleg, son beau-père. Gleb, l'aîné des frères, se rend avec ses boyards dans le camp des Lithuaniens; Vitovte le presse dans ses bras comme un ami; il lui dit qu'instruit des débats survenus entre les princes de Smolensk, il était venu pour rétablir entre eux la concorde, et pour confirmer chacun dans son héritage. Les trop crédules fils de Sviatoslaf s'empressent aussitôt de lui apporter des présens, et se font suivre par tous leurs boyards; de sorte qu'il ne resta dans la forteresse ni voïévodes ni gardes. Comme les portes de la ville étaient ouvertes, le peuple se précipite en foule sur les pas des princes, pour voir le héros lithuanien prêt à lutter contre Tamerlan. Mais à peine ces princes infortunés sont-ils entrés dans la tente de Vitovte, que le perfide les déclare prisonniers de guerre : il fait mettre le feu au faubourg, et au même instant il se jette dans la ville. Personne n'osa résister, et les habitans furent pillés ou chargés de fers par les Lithuaniens, qui entrèrent dans la forteresse, et, devant les citoyens rassemblés et stupéfaits, ils proclamèrent Vitovte souverain de cette province russe. Celui ci fit partir les princes de Smolensk pour la Lithuanie, donna la petite

Prise de Smolensk.

ville de Polonno à Gleb, et, afin de consolider sa puissance dans une principauté aussi importante, il resta quelques mois à Smolensk. En quittant cette ville, il en laissa le commandement à son lieutenant Yamonte, prince lithuanien, et au magistrat Vassili Boréïkof; il se mit ensuite à inquiéter, par de légères incursions, le pays de Rézan, tout en entretenant avec le grand prince des relations d'amitié.

Vassili Dmitriévitch ne vit pas sans chagrin cette nouvelle usurpation d'un des domaines de la Russie. Il était trop clairvoyant pour être la dupe des caresses de son beau-père; mais il lui parut plus prudent de vivre encore quelque temps en paix avec lui, et de conserver au moins l'intégrité de la principauté de Moscou, que d'exposer le salut de cette dernière espérance de la patrie, en faisant la guerre à un prince puissant, brave, avide de gloire et de conquêtes. Le circonspect et prévoyant Vassili savait montrer de l'audace dans les cas d'une nécessité absolue, dans ces momens où la faiblesse et l'irrésolution conduiraient à une perte certaine; il eût combattu contre Tamerlan, le destructeur des empires; mais comme on pouvait encore avoir recours à la ruse avec Vitovte, le grand prince alla le voir à Smolensk, et là, au milieu des fêtes

et des témoignages d'une apparente amitié, on fixa les limites des deux Etats. A cette époque, presque tout le pays des Viatitches, c'est-à-dire, le gouvernement actuel d'Orel, avec une partie de ceux de Kalouga et de Toula, appartenait déjà à la Lithuanie : Karatchef, Mtsensk, Belef, avec les autres villes sous la dépendance des princes de Tchernigof, descendans de Saint-Michel, avaient dû subir la loi du plus fort. Possesseur de Rjef et de Vélikii-Louki, maître de tous les pays, depuis les frontières de Pskof jusqu'à la Gallicie et la Moldavie d'un côté, de l'autre jusqu'aux bords de l'Oka, de la Soula et du Dniéper, le fils de Kestouti était monarque de toute la Russie méridionale, tandis que Vassili, relégué dans les tristes contrées du nord, voyait Mojaïsk, Borovsk, Kalouga et Alexin toucher aux frontières de la Lithuanie. Les affaires de la horde furent aussi un des grands objets des conférences de ces deux princes, dont les intentions étaient cependant bien différentes : l'un se bornait à désirer de secouer le joug ; l'autre ne songeait à rien moins qu'à imposer ce joug aux khans eux-mêmes, ou à les réduire à un tel état de faiblesse, qu'il leur fût impossible de porter aucune atteinte à ses provinces méridionales. Le grand prince avait été accompagné à Smolensk par le métropolitain

1396. Entrevue du grand prince avec Vitovte.

Russie Lithuanienne.

Cyprien, arrivé dans cette ville pour y plaider les intérêts de notre église, ou peut-être les siens propres. Vitovte promit, en effet, de ne persécuter, sous aucun prétexte, la religion grecque; il laissa à Cyprien toute l'autorité spirituelle qu'il exerçait dans les provinces russes conquises par les Lithuaniens, et le métropolitain alla même de Smolenk à Kief, où il passa dix-huit mois.

Le grand prince exigea sans doute de son beau-père, la promesse de ne point inquiéter les frontières de la principauté de Rézan : du moins sur la nouvelle qu'Oleg, en personne, était entré en Lithuanie, et qu'il y avait commencé le siége de Luboutsk (pays de Kalouga), il lui envoya un de ses boyards pour lui représenter qu'il y avait témérité à s'en prendre à un ennemi plus fort que soi. Oleg se rendit à d'aussi prudens conseils, mais le vindicatif Vitovte ne laissa pas une telle audace impunie. Il entra dans le pays de Rézan, fit périr une foule d'habitans, et se retira chargé de butin et de prisonniers, ayant forcé Oleg à chercher dans les forêts, un asile contre son ressentiment. Cependant cette expédition ne rompit en aucune manière la bonne intelligence qui régnait entre Vitovte et Vassili. Les mains encore teintes du sang des infortunés Rézanais, il se

rendit à Kolomna pour y voir le grand prince ; il passa quelques jours dans cette ville, comblé de caresses et de présens.

Affaires de Novgorod

Immédiatement après cette seconde entrevue, les deux princes envoyèrent une ambassade solennelle aux Novgorodiens, pour les sommer de renoncer à toute relation ultérieure avec les Allemands, ennemis de la Lithuanie. Vitovte voyait également avec peine Patrice, fils de Narimant Olgerdovitch, cette victime de son ambition, et Vassili, prince de Smolensk, vivre à Novgorod à l'abri de ses menaces : de son côté, le grand prince pouvait avoir à reprocher aux Novgorodiens qu'au mépris des conditions du dernier traité, leurs magistrats avaient refusé de nouveau de s'en rapporter au métropolitain dans les affaires litigieuses. Pendant un second voyage que Cyprien avait fait chez eux avec l'ambassadeur du patriarche de Constantinople, ce prélat avait, en vain, essayé de leur prouver combien il était contraire aux lois de l'honneur et de la conscience de manquer à un serment de cette importance ; mais adouci par les caresses et les présens des citoyens, il était sorti de la ville sans aigreur ; il avait même donné sa bénédiction à l'archevêque et au peuple. On ignore si Vassili avait quelque sujet de se plaindre personnellement des Allemands de Li-

vonie, ou bien si ce fut uniquement pour plaire à son beau-père qu'il exigea des Novgorodiens une rupture avec ce peuple ; il est plus vraisemblable qu'il ne cherchait qu'un prétexte pour mettre à exécution des plans que les suites de cette démarche firent découvrir. Les Novgorodiens ne purent entendre, sans la plus grande surprise, les ambassadeurs moscovites et ceux de Vitovte. Après sept années de mésintelligence avec les Allemands, pour affaires de commerce, ils avaient conclu la paix dans un congrès général tenu à Izborsk en présence des députés de Lubeck, de Gothland, de Riga, de Dorpat et de Révél. Ayant réciproquement besoin de la liberté du commerce, les deux partis s'étaient engagés à jeter le voile de l'oubli sur toutes les injures passées, et les Allemands étaient revenus à Novgorod, où ils avaient rétabli leur église et leurs comptoirs. Ce commerce était dans l'état le plus florissant ; tous les ans, les marchands des contrées les plus reculées de la Germanie venaient apporter, sur les bords du Volkhof, les produits les plus précieux de l'industrie européenne ; aussi les Novgorodiens, fort peu disposés à exécuter la volonté du prince de Moscou, et encore moins celle de Vitovte, répondirent : *Seigneur grand prince, nous sommes et nous voulons rester en*

paix avec vous, avec Vitovte, avec les Allemands. Ils furent insensibles aux menaces, mais ils renvoyèrent les députés avec honneur.

Le grand prince, qui s'attendait sans doute à ce refus, déclara sur-le-champ la guerre à Novgorod et s'empressa de prendre l'offensive. Le pays de la Dvina s'était, depuis long-temps, enrichi par le commerce; il recevait l'argent appelé *zakamskoïe* (*a*) et les plus belles fourrures des frontières de la Sibérie; il était encore renommé par d'autres branches de commerce fort avantageuses, surtout par l'oisellerie: en vertu des traités conclus avec Novgorod, les grands princes y envoyaient tous les ans des *fauconniers* auxquels les intendans du district étaient tenus de fournir des relais et des vivres. Jean Kalita avait, le premier, conçu le projet de se rendre entièrement maître du pays de la Dvina, et son arrière-petit-fils l'exécuta sans effusion de sang: plus d'une fois, victimes du gouvernement avide et oppresseur des Novgorodiens, les habitans de cette contrée allèrent, en amis, à la rencontre des troupes moscovites, et se soumirent de leur plein 1397.
gré; Vassili leur donna pour lieutenant le prince Féodor de Rostof. Par suite de relations secrètes avec Moscou, les voïévodes novgorodiens même,

(*a*) C'est-à-dire d'au-delà de la Kama.

qui se trouvaient alors dans le pays, se déclarèrent fidèles serviteurs du grand prince; celui-ci s'empara aussi, à cette époque, de Torjeck, de Volok-Lamsky et de Vologda. Les Novgorodiens furent saisis de terreur, car, en perdant le pays de la Dvina, ils se voyaient non-seulement privés des moyens de recevoir de première main les rares productions des climats de Sibérie, mais encore de pouvoir commercer avantageusement avec les Allemands, qui venaient surtout chez eux pour leur acheter des fourrures précieuses. Jean, archevêque de Novgorod, le possadnik Bogdan et les premiers magistrats se rendirent à Moscou; mais rien ne put fléchir le grand prince, fermement décidé à garder la province de la Dvina.

1398. Alors le désespoir mit les armes aux mains des Novgorodiens. Ils se rassemblent en conseil public et demandent la bénédiction à l'archevêque, en lui disant : « Puisque le grand prince n'a pas rougi » d'employer la ruse et la violence pour s'emparer » des possessions de la grande Novgorod, nous » sommes tous prêts à mourir pour le soutien de » nos droits et *pour notre maître, la grande Novgo-* » *rod.* » L'archevêque leur donna sa bénédiction, et tous les citoyens jurèrent de rester unis de sentimens. Le possadnik Timothée, à la tête de

huit mille hommes, réduisit en cendres la *vieille ville* de Bielozersk ; la *ville neuve* se racheta moyennant la somme de soixante roubles. Les princes de Bielozersk et les voïévodes moscovites qui se trouvaient dans la ville, vinrent faire leur acte de soumission dans le camp des Novgorodiens. Ceux-ci ravagèrent les riches domaines de Koubensk près de Vologda ; ils s'arrêtèrent trois semaines sans succès devant Gléden, brûlèrent les faubourgs d'Oustiougue, et jusqu'à l'église de cette ville où ils enlevèrent une image miraculeuse de la Vierge, à laquelle ils donnèrent par dérision le nom de prisonnière ; enfin ils partagèrent leur armée en deux corps : dont l'un, fort de trois mille hommes, s'avança vers Galitch pour y piller les habitans et les faire prisonniers ; les cinq mille autres entrèrent dans la province de la Dvina, firent le siége d'Orletz où s'étaient renfermés le lieutenant du grand prince et les voïévodes novgorodiens de la Dvina, soumis à Vassili. Pendant près d'un mois les assiégeans et les assiégés se battirent avec une égale valeur ; enfin la ville fut obligée de se rendre, et cette victoire décida du sort des provinces de la Dvina. Le posadnik Timothée tenait d'une main le glaive vengeur, effroi des traîtres, de l'autre une proclamation d'amnistie pour tous les habitans qui

éprouveraient le repentir de leur faute : des troupes entières de ces derniers accouraient sous ses drapeaux, et se prosternaient à ses pieds dans l'espérance que la grande Novgorod daignerait leur pardonner. Le boyard Jean, ancien voïévode novgorodien de la Dvina, fut chargé de fers avec ses frères Aïfal, Gerassim et Rodion. Celui du grand prince, privé de sa caisse, fut renvoyé à son souverain avec tout ce qu'il avait de troupes; le possadnik imposa en outre les marchands moscovites à trois cents roubles, les habitans de la Dvina à deux mille; ensuite il retourna triomphant à Novgorod. Les traîtres enchaînés furent présentés au peuple; Jean fut précipité du haut du pont dans le Volkhof; ses frères Gerassim et Rodion se firent moines, avec l'agrément de l'archevêque et des citoyens; Aïfal parvint à s'échapper. Connaissant toutefois la mesure de leurs forces, et trop prudens pour se laisser éblouir par les brillans succès qu'ils venaient d'obtenir, les Novgorodiens proposèrent la paix au grand prince. Sous l'apparence d'une fausse soumission, le possadnik Joseph et un officier supérieur se présentèrent dans son palais avec de riches présens; ils ne purent abuser ce prince clairvoyant, mais leur négociation réussit au gré de leurs désirs; car Vassili savait que les Novgorodiens

avaient en même temps de secrètes intelligences avec Vitovte, auquel ils proposaient, à de certaines conditions, de devenir leur chef et leur protecteur. Persuadé que, si on les réduisait à l'extrémité, ils pourraient en effet se livrer à la Lithuanie, le grand prince prit le parti de dévorer son dépit et de renoncer à la province de la Dvina, à celle de Vologda et à toutes les autres possessions des Novgorodiens; il leur accorda la paix et fit partir son frère André pour en exécuter les conditions. Rien ne put alors détruire dans l'esprit de Vitovte l'idée qu'on avait eu l'intention 1399.
de le jouer. Il renvoie aussitôt aux Novgorodiens le traité de paix conclu avec eux la première année de son avénement au trône de Lithuanie; et de leur côté les Novgorodiens lui font remettre le sien en signe de déclaration de guerre. Cependant Vitovte différa le commencement des hostilités, car il méditait une entreprise beaucoup plus importante.

Évenemens à la horde.

Tokhtamouisch, qu'une grande partie de la horde reconnaissait encore pour son souverain, rassembla de nouvelles forces dès que Tamerlan se fut retiré. Il entra dans Saraï, envoya des députations dans tous les États voisins, et prit le titre de seul maître des États de Bâti. Mais Timour Koutlouk, ou Temir Koutlouï, selon nos annales, l'attaqua à l'improviste, le défit et s'em-

para de Saraï. Tokhtamouisch avec ses femmes, ses deux fils, ses trésors et une nombreuse cour, se réfugia à Kief, implorant le secours du puissant Vitovte. Celui-ci saisit avec ardeur l'occasion de se déclarer protecteur d'un exilé aussi illustre, et lui fit la promesse orgueilleuse de lui rendre la couronne. Vitovte avait déjà tenté le sort des armes contre les Mogols ; il en avait fait un grand nombre prisonniers dans les environs d'Azof, et en avait peuplé plusieurs villages près de Vilna, où leur postérité existe encore jusqu'à présent. Il se flattait du doux espoir d'être un jour le vainqueur d'un peuple qui faisait trembler et l'Europe et l'Asie : il aimait à se persuader qu'il disposerait du trône de Bàti, et qu'il s'ouvrirait un chemin vers l'Orient, afin de renverser l'empire de Tamerlan. Au moment de frapper un coup décisif, le héros lithuanien désirait engager le grand prince à le seconder dans ses desseins ; à cet effet il lui expédia, en qualité d'ambassadeur, le prince Yamont, gouverneur de Smolensk. Mais comme rien ne pouvait être plus favorable aux intérêts de la Russie qu'une guerre entre deux peuples qui lui étaient également odieux, la raison lui défendait de contribuer à la prépondérance de l'un ou de l'autre. Les khans de la horde n'exigeaient de nous qu'un simple tribut, tandis que

Projets de Vitovte.

les Lithuaniens voulaient nous assujétir entièrement. Sauf l'or qu'elle donnait aux Mogols, la grande principauté pouvait s'enorgueillir de son indépendance, en comparaison de celles anciennes du Dnieper; aussi le prudent Vassili Dmitriévitch, loin d'être dupe de la fausse amitié de son beau-père, était persuadé que celui-ci, déjà possesseur de la province de Smolensk, aurait voulu aussi se rendre maître de Moscou. Au lieu de troupes, le grand prince envoya son épouse et ses boyards à Smolensk, où se trouvait alors Vitovte; il les chargea de politesses pour le prince lithuanien, qui, non moins adroit, ne le céda point à son gendre en prévenances; il traita magnifiquement sa fille et nos boyards; en témoignage de sa tendresse paternelle, il fit présent à la princesse de Moscou d'un grand nombre d'images, accompagnées de plusieurs monumens de la passion de notre Seigneur, reçus de Grèce par un prince de Smolensk.

En même temps qu'il refusait de participer à la lutte qui se préparait entre les Lithuaniens et les Mogols, Vassili ne craignit point de prendre les armes contre ces derniers, pour se venger des ravages qu'ils avaient exercés dans Nijni-Novgorod, ainsi que nous l'avons déjà dit. Il envoya dans la Bulgarie de Kazan, son frère Youri à la

Nos conquêtes en Bulgarie.

tête d'une puissante armée, qui s'empara de la capitale de ce pays (connue encore aujourd'hui sous le nom de Bolgary), de Youkotin, de Kazan et de Krementchoug; pendant trois mois les troupes russes ravagèrent cette contrée florissante par son commerce, et revinrent chargées d'un riche butin. Jamais, disent les annalistes, les Russes n'avaient pénétré aussi avant dans les domaines des khans. Depuis ce temps Vassili prit le nom de *conquérant de la Bulgarie;* mais l'époque des véritables, des solides conquêtes n'était pas encore venue pour la Russie.

Le grand prince, attentif à ne point rompre ses relations d'amitié avec Vitovte, lui présenta sans doute cette heureuse expédition comme un effet de l'alliance qu'ils venaient de conclure contre les Mogols; mais le prince de Lithuanie sut deviner dans son gendre un ennemi dangereux et secret, qui n'attendait que le moment favorable pour lui ravir l'héritage des descendans d'Yaroslaf. La sûreté des possessions lithuaniennes, en Russie, demandait l'anéantissement de la principauté de Moscou, déjà puissante; et Vitovte ne s'était engagé à rétablir l'autorité de Tokhtamouisch sur la horde d'Or, au-delà du Jaïk, dans la Bulgarie, la Tauride et le pays

d'Azof, qu'à condition que ce khan donnerait Moscou à la Lithuanie.

Guerre de Vitovte avec les Mogols.

Vitovte, depuis long-temps préparé à cette importante expédition, rassembla son armée à Kief. En vain Hedwige, reine de Pologne, qui se piquait de pénétrer l'avenir, lui prédisait-elle les plus affreux malheurs (6); le faible Yagaïlo confia à son frère ses meilleures troupes, commandées par ses plus illustres voïévodes, tels que Spitko de Cracovie, Sandivoge d'Ostrorog, Dobrogost de Samotoul, Jean de Mazovie et beaucoup d'autres. Kief vit flotter, devant ses murailles, les drapeaux lithuaniens, ornés de trophées, monumens des victoires de Gedimin, d'Olgerd et de Kestouti. Les gardes de ceux de nos princes qui payaient tribut à Vitovte, s'y trouvaient réunies aux Lithuaniens, aux Samogitiens et aux Voloques. Les Mogols de Tokhtamouisch formaient un corps séparé, de même que cinq cents Allemands richement armés, envoyés par le grand-maître de l'ordre de Prusse. Cette armée, aussi nombreuse que brave, était commandée par cinquante princes russes ou lithuaniens qui reconnaissaient les ordres suprêmes de Vitovte.

En même temps on vit paraître un ambassadeur de Timour-Koutlouk, qui, au nom de

son maître, dit au prince lithuanien : « Livre-» moi Tokhtamouisch, mon ennemi ; Tokhta-» mouisch, jadis un grand prince, mais qui, » aujourd'hui, n'est plus qu'un vil déserteur ; » telle est l'inconstance de la fortune ! » *J'irai trouver Timour,* répondit Vitovte ; et aussitôt il s'avance vers le sud par le même chemin que jadis avait suivi Monomaque marchant contre les Polovtsi. Timour-Koutlouk s'était posté, avec ses Mogols, sur les rives de la Vorskla, au-delà du Khorol et de la Soula. Ce prince, plus pacifique que belliqueux, fit dire à Vitovte : « Pourquoi » marches-tu contre moi ? jamais je ne suis entré » dans ton pays les armes à la main. » Dieu, ré-» pondit le prince lithuanien, m'a désigné pour » être le maître du monde. Sois mon fils et mon » tributaire, ou deviens mon esclave ; choisis. » Timour persista dans ses propositions de paix : il reconnut Vitovte comme *son aîné ;* et consentit même, au rapport de nos annalistes, à lui payer annuellement une certaine somme d'argent. L'orgueilleux prince lithuanien, pour imiter l'ostentation orientale, voulut encore que les Mogols représentassent ses armes sur leurs monnaies ; à cette condition il promit de ne plus donner de secours à Tokhtamouisch. Le khan demanda un délai de trois jours, pendant les-

quels il envoya des présens à Vitovte, et lui fit, par ses ambassadeurs, toutes sortes de soumissions et de caresses. Mais cette déférence extraordinaire n'était qu'un moyen adroit pour gagner du temps afin de se réunir au reste des troupes tatares.

L'arrivée d'Edigée dans le camp des Mogols changea la face des affaires. Blanchi dans les combats, habile autant que courageux, ce prince avait dans la horde le pouvoir d'un autre Mamaï, et gouvernait le khan. Il avait servi sous les drapeaux du fameux Tamerlan, et portait même des marques de distinction que lui avait accordées ce grand conquérant. A peine il est instruit par Timour des conditions auxquelles Vitovte accorde la paix, qu'il s'écrie : « *Plutôt* » *mourir!* » Aussitôt il demande une entrevue au monarque lithuanien, et les deux princes se rendent sur le bord de la Vorskla. « *Valeureux* » *prince*, dit le général tatar, *c'est à juste titre* » *que notre roi t'a reconnu pour son père, puis-* » *que tu es son aîné; mais comme tu es plus* » *jeune que moi, reconnais ma supériorité : de-* » *viens mon tributaire, et fais graver mon ef-* » *figie sur les monnaies lithuaniennes.* » Cette ironie enflamma le courroux de Vitovte : il donna hautement le signal du combat, et ses lé- Edigée.

gions s'ébranlèrent. A l'aspect du grand nombre des Tatars, Spitko de Cracovie, le plus sage de ses voïévodes, lui conseilla de chercher encore à obtenir la paix à des conditions également honorables pour les deux partis; mais les jeunes chevaliers lithuaniens étouffèrent ce prudent conseil en criant : « *Anéantissons les infidèles!* » L'illustre Stchoukofsky, seigneur dont le cœur était fier et le langage audacieux, alla même jusqu'à dire au voïévode de Cracovie : « *Si par* » *amour pour ta jeune et belle épouse, si par un* » *penchant irrésistible pour le luxe et la mol-* » *lesse, tu redoutes d'affronter la mort, ne glace* » *point le courage des héros prêts à sacrifier* » *leur vie pour la gloire.* » « *Insensé,* lui ré- » pondit le généreux Spitko, *je succomberai* » *dans le combat, tandis que tu prendras lâ-* » *chement la fuite* (7). » L'armée lithuanienne traversa la Vorskla et commença l'action.

12 août. Vitovte espérait, au moyen de ses canons et de ses arquebuses, avoir l'avantage sur l'armée du khan, supérieure en nombre à la sienne; mais les annalistes rapportent que ces armes lui furent d'un faible secours en rase campagne, où les Tatars, dispersés çà et là, avaient la facilité de prendre en flanc les bataillons lithuaniens. Disons plutôt que l'artillerie se trouvait

alors au berceau : on ne savait point encore charger le canon avec promptitude, et le diriger facilement de tous côtés. Cependant les Lithuaniens réussirent à jeter la confusion parmi les rangs d'Edigée; déjà ils se regardaient comme certains de la victoire, lorsque Timour-Koutlouk, disciple de Tamerlan, les attaque par derrière, et rompt leurs bataillons par le choc le plus impétueux. Tokhtamouisch fut le premier qui abandonna le champ de bataille ; bientôt il fut suivi de Vitovte et de l'orgueilleux Stchoukofsky. Spitko eut la gloire de mourir de la mort des héros, ainsi qu'il l'avait promis. Le carnage fut horrible et se prolongea jusque bien avant dans la nuit : les vaincus furent égorgés par les Mogols, foulés aux pieds de leurs chevaux, ou emmenés par eux en esclavage. Jamais Genghiskhan, jamais Bâti n'avaient remporté de victoire plus décisive. Les Lithuaniens perdirent, dans cette fatale journée, les deux tiers de leur armée, et laissèrent sur le champ de bataille beaucoup de princes, au nombre desquels se trouvaient Gleb de Smolensk, Michel et Dmitri de Volhynie, descendans du fameux Daniel, roi de Gallicie, et plusieurs autres, tant Russes que Lithuaniens. Le khan Timour-Koutlouk poursuivit les débris de l'armée ennemie jus-

qu'au Dniéper ; il imposa Kief à 3000 roubles, et le monastère de Petchersky à 30 ; il laissa dans cette ville ses lieutenans, et retourna dans ses domaines après avoir semé la terreur dans les provinces de Vitovte jusqu'à Loutsk. C'est ainsi que le héros lithuanien, qui avait cru étonner l'univers du bruit de ses exploits, ne retira, de son expédition, que la honte d'avoir perdu son armée, le chagrin d'avoir ouvert aux Mogols le chemin de ses Etats, et la crainte de voir ces terribles ennemis poursuivre le cours de leur vengeance.

La nouvelle du désastre de Vitovte produisit des sensations différentes à Moscou, à Novgorod et à Rézan : on y déplora le sort d'un grand nombre de Russes qui avaient péri sous les drapeaux lithuaniens ; on vit avec étonnement combien la puissance de la horde était encore formidable ; on craignit que les khans, fiers de leurs succès, ne devinssent encore une fois les tyrans de la Russie ; mais en même temps on se réjouit d'une défaite qui affaiblissait les forces de la redoutable Lithuanie. Cependant Vitovte avait en Russie un ami véritable, qui se serait sincèrement affligé de son désastre, s'il avait eu le temps de l'apprendre. Cet ami était le prince Michel de Tver, qui mourut presque au moment où les

troupes lithuaniennes fuyaient devant les Mogols. Michel Alexandrovitch, ayant épuisé tous les moyens imaginables de nuire à Dmitri Donskoï, avait pris le parti de vivre paisiblement dans son apanage, car il s'était aperçu que le gouvernement du jeune Vassili n'était ni moins ferme, ni moins sage que celui de Dmitri ; il avait renoncé au projet de ravir aux souverains de Moscou la dignité de grand prince, et, en général, de s'opposer aux progrès de leur puissance ; il venait même de conclure avec Vassili une alliance offensive et défensive contre les Mogols, les Allemands, les Polonais et les Lithuaniens ; cependant il entretenait secrètement des intelligences avec Vitovte, qu'il regardait comme un prince ennemi né de la principauté de Moscou. En 1397 il lui avait envoyé son fils Jean, qui avait épousé Marie, sœur de Vitovte : le projet de cet ambassadeur était bien moins, sans doute, de voir son parent, que d'entamer avec lui des négociations d'une haute importance.

Quoique Vassili n'eût encore manifesté aucunes intentions hostiles relativement à la possession de Tver, le prince de cet apanage n'avait pu voir, sans quelque inquiétude, le souverain de Moscou accueillir d'une manière fort amicale son neveu, Jean de Kholm, qui, pour se sous-

traire à la domination de son oncle, s'était retiré à Moscou, s'y était marié avec Anastasie, sœur du grand prince, et était devenu lieutenant de ce dernier dans la ville de Torjek. Michel était âgé de soixante-six ans; il avait encore toute la vigueur de l'âge viril, lorsque, tout à coup, il fut attaqué d'une maladie si cruelle, qu'en peu de jours il eut perdu toutes ses forces. Il fit un testament par lequel il donnait à Jean, son aîné, Tver, Novoï-Gorodok, Rjef, Zoubtzof, Radilof, Vobrin, Oboki et Vertiazin; à Vassili, son second fils, et à Jean Borissovitch, son petit-fils, Kachin et Kosniatin; enfin à Féodor, son fils cadet, les deux petites villes de Mikouline; leur ordonnant de vivre en paix, et d'obéir, en tout point, à leur aîné. Les circonstances de la mort de ce prince sont intéressantes. Daniel, protopope (archi-prêtre) de Tver, et d'autres fonctionnaires ecclésiastiques, envoyés en Grèce en qualité d'ambassadeurs, pour y distribuer des aumônes, revinrent à cette époque de Constantinople; ils apportèrent au prince, de la part du patriarche, une image représentant le jugement dernier. Michel oublie alors sa maladie et l'état de faiblesse où il se trouvait; il se lève de son lit, court au devant de la sainte image, la baise avec respect, et invite à un banquet

Mort du prince de Tver.

splendide les membres les plus illustres du clergé, ainsi que les mendians, les aveugles et les estropiés ; il dîne avec eux en frère, et, conduit par ses domestiques, il présente à chacun des convives une coupe de vin, nommée *coupe d'adieu*, les suppliant de lui donner leur bénédiction. Un spectacle aussi touchant arrachait des larmes à tous les assistans. Il embrasse ses enfans, ses boyards, ses domestiques, et se rend à la cathédrale : là il se prosterne devant les tombeaux de son père et de son aïeul ; il désigne l'endroit où il devait être enseveli, et va se placer ensuite sous le portail de l'église, où s'étaient rassemblés une foule innombrable d'hommes qui le regardaient tous avec douleur et attendrissement. Ce prince, d'une taille et d'une corpulence gigantesques, qui naguère avait un air si noble et si majestueux, n'était plus qu'un fantôme livide et si faible qu'il pouvait à peine faire quelque mouvement. Pendant que le peuple, plongé dans un morne silence, s'abandonnait à la plus profonde tristesse, Michel baisse humblement la tête et dit : « *Je quitte les hommes* » *pour voler dans le sein de Dieu ; mes frères,* » *avant que je ferme les yeux pour toujours,* « *donnez-moi votre bénédiction.* » Aussitôt des sanglots se firent entendre de toutes parts, et

les assistans s'écrièrent : « *Bon prince, le Sei-*
» *gneur vous bénira!* » Il descendit alors les degrés du temple ; ses fils, avec les boyards, allaient le reconduire dans son palais, lorsqu'à leur grand étonnement, Michel leur montra du doigt le monastère de Saint-Athanase ; on l'emmena dans ce couvent où il reçut la tonsure monacale des mains de l'évêque Arsène ; il prit le nom de Mathieu, et y mourut sept jours après, laissant après lui la réputation d'un prince habile, affable et *terrible*. Mais ce dernier surnom doit être pris en bonne part, car il ne sacrifia point la justice à son amour pour les boyards ; les brigandages, le vol, la chicane disparurent pendant son règne ; les taxes onéreuses sur les marchandises furent anéanties ; et les villes, les villages jouirent d'une tranquillité si profonde, que les habitans des autres provinces accouraient par milliers dans celle de Tver. La mort de Michel fut le terme de la prospérité de ses Etats, et le signal des dissensions parmi ses fils et ses boyards. A peine instruit du triomphe du khan et du désastre de son beau-frère, Jean dépêcha une ambassade au premier, le suppliant de confirmer ses droits de souveraineté sur toute la principauté de Tver. Ses ambassadeurs arrivèrent à la horde au moment où Timour-Koutlouk ve-

nait de mourir ; mais son fils Schadibek se prêta aux vœux de Jean ; et ce prince, muni des lettres du khan, commença, au mépris des conseils de sa mère, à opprimer ses frères ainsi que son neveu : le prince de Moscou, imploré par eux, animé du plus pur désintéressement, réussit à opérer une réconciliation de peu de durée. Jean fit deux fois le siége de Kachin, et retint son frère Vassili prisonnier dans Tver. Il le délivra enfin ; mais il envoya ses lieutenans à Kachin. Les annalistes regardent comme cause principale de ces hostilités, la belle-sœur de Jean, veuve de Boris, princesse de Smolensk, dont cependant il persécuta le fils ; car il pouvait devenir un obstacle à son système de monarchie. Par condescendance pour le grand prince, Jean fit la paix avec le prince de Kolm, beau-frère de Vassili, et s'engagea à le laisser vivre paisiblement dans l'apanage de son père ; mais ce prince étant mort dans l'état religieux et sans enfans, ses domaines devinrent l'héritage d'Alexandre, fils de Jean. C'est ainsi, qu'en général, le système des apanages tendait alors à sa fin dans toute Russie.

Malgré l'affaiblissement où se trouvait, à cette 1400.
époque, la puissance de Vitovte, le prince de Tver voulait rester son ami, et renouvela le

traité anciennement conclu avec lui. Du consentement de ces deux princes, cette alliance fut approuvée et garantie par le souverain de Moscou, qui (trop prudent pour ne pas respecter le lion blessé) n'avait pas l'intention de devenir l'ennemi de son beau-père, dans un moment où il avait tant de sujets de crainte du côté de la horde; car, depuis l'invasion de Tamerlan, il avait interrompu toute communication avec elle, sous le prétexte qu'il n'en connaissait pas le souverain légitime. En effet, elle était partagée entre Tokhtamouisch, Schadibek et Koïritchak. Les troubles intérieurs qui déchiraient alors l'empire des Mogols, troubles que n'avait pu même calmer leur célèbre victoire sur les Lithuaniens, étaient la seule cause qui les empêchât de porter leur attention sur la Moscovie. De son côté, Vitovte recherchait, plus que jamais, l'amitié de Vassili, afin d'éloigner ce prince de toute alliance avec Oleg et Youri, prince exilé de Smolensk, dont la fille Anastasie s'était mariée à Youri, frère du grand prince, au moment où Jean, fils de Vladimir-le-Brave, avait épousé une petite-fille d'Oleg. Il était facile de prévoir que le prince de Smolensk voulait profiter des désastres de la Lithuanie; aussi suppliait-il instamment son beau-père Oleg de lui rendre son trône. Vassili le désirait éga-

Indépendance momentanée de la grande principauté.

lement ; cependant il refusa de leur prêter aucun secours. Persuadés au moins de ses bonnes dispositions à leur égard, Oleg et Youri rassemblèrent une armée et allèrent inopinément assiéger Smolensk. Les habitans de cette ville détestaient le gouvernement lithuanien ; ils ouvrirent leurs portes et reçurent avec transport leur souverain légitime. Le jour où le peuple se livrait à la joie d'un si beau triomphe fut malheureusement signalé par un affreux massacre : Youri, altéré de vengeance, fit mourir le prince Roman de Briansk, lieutenant de Vitovte et descendant de S. Michel de Tchernigof, ainsi qu'une foule de boyards de Smolensk, partisans des Lithuaniens. Il ignorait qu'en pareille circonstance la clémence est commandée, non-seulement par l'humanité, mais plus encore par les intérêts du souverain. On voyait tomber les têtes des pères et des époux ; mais les femmes, les enfans, les amis des victimes restaient et pouvaient dire, afin de réveiller la haine du peuple contre un prince cruel : « *L'étranger Vitovte régnait paisiblement dans nos murs, tandis qu'un prince* » *russe n'y est rentré que pour se baigner dans* » *notre sang.* » La modération succède rarement à un acte de cruauté. A la nouvelle de la prise de Smolensk, Vitovte se présenta devant

1401.
Succès et imprudence du prince de Smolensk.

cette ville avec une nombreuse armée et des canons. Youri ayant découvert que plusieurs citoyens avaient formé le complot de se rendre aux Lithuaniens, il les fit tous périr sans pitié, repoussa l'ennemi et conclut une trêve avec lui.

1402. Encouragé par ses succès et par l'humiliation des Lithuaniens, le prince de Rézan envoya son fils Rodislaf avec l'ordre de faire la conquête de Briansk, afin d'arracher, s'il était possible, cet ancien apanage de Tchernigof au pouvoir des étrangers. Mais Vitovte eut le temps de prendre ses mesures : un de ses meilleurs généraux était alors Lougveni, fils d'Olgerd, qui, dès l'année 1392, à son retour de Novgorod en Lithuanie, avait épousé Marie, sœur de Vassili ; cette princesse était morte, au bout de cinq ans de mariage, à Mstistavle, d'où son corps fut transporté à Moscou. Lougveni, envoyé par Vitovte, se réunit à Alexandre de Starodoub, attaqua les Rézanais près de Luboutsk, et les battit complètement ; le prince Rodislaf tomba lui-même entre les mains de l'ennemi. Cette victoire, dans les conjonctures où il se trouvait alors, était fort importante pour Vitovte, en ce qu'elle rendit le courage aux Lithuaniens et porta l'effroi dans le cœur des Russes. Vitovte, qui haïssait Oleg, se vengea en condamnant le fils de ce prince à être enfermé dans

un cachot, où il languit enchaîné pendant trois années entières ; il ne fut délivré qu'après avoir payé une rançon de deux mille roubles ; le vieux Oleg n'avait pu survivre au malheur de son fils ; il était mort revêtu de l'habit monastique : ce prince, doué d'un génie extraordinaire, et le plus illustre des souverains de Rézan, long-temps ennemi acharné de Dmitri et des Moscovites, fut chéri de son peuple, et l'on ne saurait refuser de justes éloges à ses derniers efforts pour rendre à sa patrie les provinces conquises par les Lithuaniens. Appelé d'abord du nom chrétien de Jacques, il prit en se faisant moine celui de Joachim, et fut enterré dans le couvent de Solotchin, fondé par lui près de Rézan. Féodor, son fils, hérita de son trône où il fut affermi par une autorisation spéciale du khan Schadibek. Il en fut chassé quelques temps après par Jean, prince de Pronsk ; mais il conclut la paix avec lui et régna paisiblement dans son apanage, après avoir fait une étroite alliance avec le prince de Moscou, son beau-frère.

Vitovte resta quelque temps sans inquiéter le repos de Youri, prince de Smolensk ; enfin il rassembla une armée qu'il envoya à Viazma, sous les ordres de Lougveni, dont il connaissait tout le courage et en qui les Russes eux-mêmes avaient beaucoup de confiance, parce qu'il était de leur 1403.

religion. Lougveni s'empara, sans combat, de la ville de Viazma où il fit prisonnier Jean, prince de cette ville ; et Vitovte, avec toutes ses forces
1404. réunies, s'avança alors contre Smolensk. Deux mois du siége le plus opiniâtre, de continuelles décharges d'artillerie, tous ses efforts, en un mot, furent inutiles, et il fut obligé de se retirer, tant cette ville était bien fortifiée et surtout bien défendue par Youri. Les environs de Smolensk seuls furent dévastés par l'armée lithuanienne. Cependant Youri, qui redoutait une nouvelle attaque, résolut d'avoir une entrevue avec le grand prince : il laissa son épouse et ses boyards à Smolensk et partit aussitôt pour Moscou, après leur avoir donné sa parole d'être bientôt de retour. Il fut accueilli avec bonté : « Prince généreux, » dit-il à Vassili, soyez mon protecteur : Vitovte » vous estime ; tâchez de nous réconcilier ou ac» cordez-moi votre secours dans le cas où il mé» priserait votre médiation. Si ce que je vous » propose ne vous paraît pas admissible, deve» nez à la fois mon souverain et celui de Smo» lensk ; car j'aime mieux vous servir que de voir » un étranger sur le trône des descendans de » Monomaque. » Cette offre était sans doute bien séduisante, mais, persuadé que Vitovte avait la ferme intention de tout sacrifier pour reconqué-

rir Smolensk, et que la réunion de cette principauté à celle de Moscou serait une déclaration de guerre, le grand prince refusa également d'être médiateur, protecteur et souverain de Smolensk; il suivit son système qui était de vivre en paix avec les Lithuaniens, tant que Vitovte respecterait le territoire moscovite. Tel est le récit des annalistes; cependant le long séjour de Youri à Moscou prouve du moins qu'il n'avait pas renoncé à l'espoir de réussir dans ses tentatives : la perfidie vint bientôt traverser ses projets.

Ce prince, implacable ennemi des Lithuaniens, avait des ennemis plus dangereux encore parmi les boyards de Smolensk, irrités du supplice de leurs frères. Ils profitèrent de l'absence de Youri pour appeler secrètement Vitovte et pour lui livrer la ville. Les troupes lithuaniennes s'emparèrent de la forteresse sans la moindre résistance : elles en désarmèrent la garnison, firent prisonniers quelques seigneurs restés fidèles à leur prince : mais, du reste, elles ne causèrent aucun mal aux habitans, observant le meilleur ordre et la plus exacte discipline. L'épouse de Youri fut envoyée en Lithuanie, et Vitovte, une fois entièrement maître de la principauté de Smolensk, mit ses lieutenans dans toutes les places importantes, détruisant de la sorte les espérances

des perfides boyards russes, qui s'étaient imaginé que le prince lithuanien leur donnerait ces charges. Quant aux citoyens et aux habitans de la campagne, il leur accorda des priviléges particuliers, afin de se concilier l'affection du peuple qu'il voulait irriter contre Youri. Il réussit parfaitement dans ce projet; car la valeur des troupes de Smolensk contribua principalement à la victoire qu'il remporta, quelques années après, dans une sanglante bataille livrée aux Allemands, et où il resta plus de soixante mille hommes sur la place. C'est ainsi que cette ancienne ville russe, prise la première fois par ruse, la seconde par trahison, resta pour cent dix ans attachée à la Lithuanie; mais ce fut la dernière de leurs conquêtes en Russie; car nous touchons bientôt à l'heureuse époque où notre patrie va recouvrer ses possessions envahies.

Politique de Vitovte.

La nouvelle inopinée de la prise de Smolensk fut un coup de foudre pour Youri; le grand prince même en fut si étourdi qu'il lui vint à l'idée qu'on avait voulu le jouer. Il fit appeler Youri, l'accabla de reproches et lui dit : « Imposteur, ton intention était sans doute de me séduire par tes insidieuses propositions, car Smolensk n'a pu, sans tes ordres, ouvrir ses portes aux Lithuaniens. » En vain ce prince

infortuné lui protesta que la faute en était aux boyards qui l'avaient trahi, rien ne put dissiper les soupçons de Vassili; et Youri n'ayant plus aucun espoir de protection, aucune garantie pour sa sûreté personnelle à Moscou, prit le parti de chercher l'une et l'autre à Novgorod.

Mécontentemens des Novgorodiens.

Les tentatives fréquentes de Vassili pour attaquer la liberté et les possessions de cette république, y causaient de continuelles alarmes, et l'empêchèrent de vivre long-temps en paix avec le grand prince. En 1401, Vassili fit arrêter publiquement, à Moscou, Jean, archevêque de Novgorod, venu pour plaider avec zèle la cause de ses concitoyens. Quelques mois après, les troupes du grand prince saisirent dans Torjek deux illustres boyards, ennemis du prince, et s'emparèrent de tous leurs biens, sans aucune déclaration de guerre; l'armée moscovite, commandée par Aïfal et Gerassim, son frère, tous deux moines défroqués, tous deux traîtres à Novgorod, entra dans la province de la Dvina, y fit prisonnier le lieutenant, beaucoup de boyards, et ravagea tout le pays; mais, battue près de Kolmogore, elle fut forcée de fuir en abandonnant ses prisonniers. Le séditieux Aïfal, après avoir échoué de la sorte dans ses perfides complots contre sa patrie, exerça dans la suite ses

brigandages sur la Kama et le Volga, où il avait plus de deux cent cinquante barques; long-temps captif chez les Tatars, il périt enfin à Viatka de la main de Rassokhin, comme lui déserteur novgorodien. Le grand prince rendit la liberté aux boyards arrêtés dans Torjek, ainsi qu'à l'archevêque Jean, renfermé depuis trois ans dans une cellule du monastère St.-Nicolas : cependant Novgorod, craignant pour l'avenir de semblables actes de violence, se préparait à défendre vigoureusement ses droits.

Sur ces entrefaites, Youri, accompagné de son fils Féodor, de son frère Vladimir et du prince Siméon de Viazma, parut au milieu du peuple, et lui demanda un asile contre ses ennemis. La générosité que les Novgorodiens se plaisaient à déployer dans de pareilles circonstances, l'idée si flatteuse pour leur orgueil de protéger un des princes russes les plus distingués, persécuté par Vitovte et abandonné du grand prince, tout les décida à recevoir cet illustre fugitif avec les témoignages du plus vif intérêt : ils firent plus; ils lui composèrent une espèce d'apanage, formé de treize villes, parmi lesquelles on comptait Roussa, Ladoga et autres, à condition qu'il emploierait son bras valeureux à défendre l'intégrité de leur territoire, qu'il leur consacrerait ses talens,

ses veilles et jusqu'à sa vie même. Des sermens mutuels cimentèrent cet accord également désagréable à Vitovte et au grand prince. Le premier, alors en paix avec les Novgorodiens, se plaignit de ce qu'ils accordaient leur amitié et leur confiance à son plus cruel ennemi ; quant à Vassili, il ne put voir sans déplaisir que, dans une circonstance aussi importante, ce peuple eût agi de sa propre autorité, sans consulter le souverain de Moscou. Cependant Youri ne resta pas longtemps dans les Etats de Novgorod ; accoutumé à régner en despote, il se lassa bientôt de la dépendance où le tenait le conseil national, et il retourna à Moscou avec de nouvelles espérances dans la protection du grand prince. Vassili, alors 1406.
irrité contre Vitovte, dont les troupes avaient fait incursion dans le territoire de Pskof, reçut Youri très-amicalement, et le nomma gouverneur de Torjek : mais, par un acte infâme qui le couvrit d'opprobre aux yeux de toute la Russie, ce misérable se vit bientôt privé de la faveur du grand prince et de la compassion des hommes.

Crime du prince de Smolensk.

Siméon, prince de Viazma, qui partageait avec celui de Smolensk tous les malheurs de l'exil, Siméon, son ami et son plus fidèle serviteur, avait une femme belle et vertueuse, nommée Julienne. Voluptueux autant que cruel, Youri brûlait de-

puis long-temps du désir affreux de souiller la couche de Siméon ; enfin, ayant épuisé tout ce que la séduction et la ruse ont d'odieux, il osa commettre publiquement le crime le plus atroce. Au milieu d'un grand repas, donné dans son palais, il poignarda le prince de Viazma, dans l'espérance de profiter de la frayeur de sa malheureuse épouse pour satisfaire son infâme passion. La princesse, pour qui rien n'était aussi précieux que l'honneur, saisit un couteau avec la ferme intention de poignarder le meurtrier ; mais celui-ci détourne le coup et reçoit une forte blessure à la main. La colère succédant alors à la lubricité, Youri tire son sabre, poursuit Julienne jusque dans la cour, la coupe en morceaux et la fait jeter à la rivière. Un crime aussi épouvantable serait fait pour déshonorer le siècle où il fut commis, si l'impression qu'il produisit dans tous les cœurs ne justifiait ce siècle aux yeux de la postérité. Comme un autre Caïn, Youri marqué du sceau de l'infamie, objet du mépris universel, trop coupable pour oser paraître encore devant les princes ou devant le peuple, Youri se réfugia à la horde ; pendant quelques mois il erra dans les déserts, et termina sa carrière dans un couvent de la principauté de Rézan. Il fut le dernier des princes souverains de Smolensk issus de Ros-

tislaf Mstislavitch, petit-fils de Monomaque.

Enfin, le temps était venu où le prince de Moscou et celui de Lithuanie ne savaient plus contenir leur inimitié. Pskof, affranchie par les Novgorodiens de tout vasselage, était alors gouvernée par ses propres lois ; elle recevait ses lieutenans de la main de Vassili, mais elle s'était réservé le choix de ses magistrats et de ses princes, au nombre desquels elle admettait quelquefois des étrangers ; car André Olgerdovitch et Jean, son fils, y avaient régné pendant quelque temps. Cette liberté ne fit point le bonheur des Pskoviens : menacés d'un côté par l'ordre de Livonie, de l'autre par Vitovte, ils imploraient vainement le secours des Novgorodiens, leurs frères. Novgorod, jalouse du commerce florissant de sa rivale, non-seulement lui refusait toute assistance et ne faisait jamais aucune mention d'elle dans ses traités de paix avec les Allemands et la Lithuanie, mais elle envoyait souvent ses troupes pour l'inquiéter et même pour l'assiéger ; elle échouait toujours dans ses projets, et faisait avec Pskof des traités toujours enfreints. Ajoutons que cette ville fut encore en proie à la peste, qui s'y renouvela plusieurs fois. Le rusé Vitovte profita du malheur des Pskoviens, et, pour couvrir sa perfidie du voile de l'honneur, il envoya à Novgorod la déclara-

Rupture avec les Lithuaniens.

tion de guerre qu'il venait de faire aux Pskoviens : il tomba à l'improviste sur leur territoire, et s'empara de la ville de Kolojé où il fit onze mille Russes prisonniers. Pendant ce temps le grand-maître de Livonie ravageait les environs d'Izborsk, d'Ostrof et de Kotelno. Les Pskoviens ne perdirent pas courage ; ils se vengèrent de Vitovte en dévastant Véliki-Louki et Novorjef, dépendances de ce prince ; ils enlevèrent aux Lithuaniens l'étendard de Kolojé, et défirent les Allemands près de Kirempé : mais s'apercevant que la lutte était trop inégale, ils eurent recours au monarque de Moscou. Bien qu'à l'exemple de Novgorod ils eussent un système politique tout particulier, et qu'ils dépendissent, en effet, fort peu du grand prince, cependant Vassili, qui prenait le titre de prince de Pskof, résolut de l'être de fait comme il l'était de nom ; il envoya dans cette ville son frère Constantin, et, tandis que celui-ci demandait raison à Vitovte de ses démarches, il ordonna de fortes levées de troupes. Son *système de circonspection* n'était pas changé : c'est-à-dire, que tout en désirant la paix, il voulait également prouver qu'il était prêt à faire la guerre, s'il n'y avait que ce moyen d'opposer une digue aux avides Lithuaniens, et de sauver les provinces de Russie encore indépendantes.

La réponse de Vitovte fut dictée par la fierté. Vassili fit aussitôt un traité d'alliance avec Jean, prince de Tver, et donna à ses boyards l'ordre de s'emparer des villes lithuaniennes de Serpeïsk, Kozelsk et Viazma; mais les troupes moscovites revinrent sans avoir pu obtenir le moindre succès. Affligé d'un début aussi malheureux, bien persuadé que Vitovte allait fondre sur Moscou avec toutes ses forces, le grand prince, au mépris de l'opinion des plus anciens boyards, prit le parti de renouer des relations amicales avec la horde; il implora le secours de Schadibek, auquel il représenta que les Lithuaniens étaient leurs ennemis communs. Vassili avait eu soin de ne parler ni de tribut ni de dépendance : il ne demandait que l'assistance du khan, et le jeune Schadibek, cédant aux conseils des amis du prince de Moscou, lui envoya effectivement quelques troupes. Le grand prince rencontra Vitovte près de la Krapivna (dans le gouvernement de Toula); mais au lieu de se battre, on jugea plus à propos d'entamer des négociations; car des deux côtés on évitait également une affaire décisive. Le héros lithuanien avait encore trop présente à la mémoire sa défaite sur la Vorskla, pour se confier, en aveugle, à la fortune; il crut plus conforme à ses inté-

rêts de conclure une trêve, après laquelle on se retira.

1407. Cet armistice n'amena point la paix ; quelques mois après, les Lithuaniens brûlèrent et réunirent à leurs possessions Odoïef, dont les princes, descendans de S. Michel de Tchernigof, dépendaient, en quelque sorte, des princes de Rézan. Vassili, de son côté, s'empara de Dmitrovetz, après quoi il signa, avec son beau-père, sous les murs de Viazma, un second armistice, qui dura fort peu de temps encore. Un an auparavant, Alexandre Nelub, fils du prince Jean, avait quitté la Lithuanie et s'était retiré à Moscou, avec plusieurs de ses compatriotes. Entré à notre service, il avait reçu, en apanage, Péréïaslavle Zalessky. Ce prince fut bientôt suivi à
1408. Moscou par Svidrigaïlo Olgerdovitch, qui, mé-
Svidrigaïlo. content des villes de Seversk, de Briansk et de Strarodoub, dont il avait reçu l'investiture des mains de Vitovte, vint offrir ses services au grand prince, dans l'espérance de devenir un jour souverain de toute la Lithuanie. Il était accompagné de l'évêque de Tchernigof, de plusieurs princes et d'une foule de boyards de toutes les villes de la petite Russie. Ces émigrés étaient en si grand nombre, que le palais de Moscou put à peine les contenir, lorsqu'ils se présentèrent

chez le grand prince. Les Moscovites regardaient avec curiosité leurs frères, déjà faits à des usages étrangers, tandis que les boyards de la Russie lithuanienne étaient frappés d'étonnement à la vue de la grande et majestueuse Moscou, dont le nom était à peine connu cent ans auparavant; ils admiraient la magnificence de ses églises, de ses couvens, et le luxe de la cour de Vassili leur retraçait tout ce que la tradition racontait de l'éclat de la cour d'Yaroslaf-le-Grand. Ils admirèrent surtout le bon ordre qui régnait dans la capitale; ordre inconnu dans leurs contrées, où les trônes des descendans de Vladimir étaient vacans, et les peuples gouvernés par des seigneurs lithuaniens, étrangers à la langue slavonne, comme aux anciennes mœurs du pays. Le grand prince combla tous ces boyards de caresses, et ce qui excita une surprise générale, fut qu'il donna en apanage à Svidrigaïlo non-seulement Péréiaslavle, Yourief, Volok, Rjef et la moitié de Kolomna, mais encore qu'il lui accorda même Vladimir, cette ancienne capitale de la Russie, avec ses domaines, ses revenus et tous ses habitans; ceci prouve clairement combien il se promettait d'avantages de l'amitié de ce fils d'Olgerd. Le fier, l'imprudent Svidrigaïlo se mit à parler d'une manière positive des secrètes

intelligences qu'il entretenait avec les seigneurs lithuaniens; il se vanta de conquérir en quelques mois, avec le secours des Moscovites, tous les Etats de Vitovte; il promit à Vassili, Novgorod-Seversky, et l'engagea à renouveler les hostilités contre son beau-père. Le grand prince n'était pas crédule, mais il pouvait espérer que, secondé par le frère d'Yagaïlo, il trouverait des amis en Lithuanie, ou qu'il obtiendrait une paix avantageuse. La dernière de ces deux chances se réalisa en partie. Vitovte rencontra son gendre sur les bords de l'Ougra. Outre les Lithuaniens, sa nombreuse armée était composée de troupes kiéviennes (commandées par Olelko, petit-fils d'Olgerd), de celles de Smolensk et même d'Allemands, que lui avait envoyés le grand-maître de Prusse. Svidrigaïlo chercha vainement des traîtres parmi les soldats de Vitovte; tous, jusqu'aux Russes eux-mêmes, étaient prêts à combattre vigoureusement contre les troupes du grand prince. Cependant le gendre et le beau-père, guidés par une égale prudence, ne faisaient agir que de légers détachemens, ayant toujours soin d'éviter une affaire générale; après de longues négociations, on convint enfin que l'Ougra servirait désormais de barrière entre la Lithuanie et les Etats moscovites, dans le gou-

vernement actuel de Kalouga. Les villes de Kozelsk, de Pérémysle, de Luboutsk, furent rendues à la Russie, et formèrent, depuis cette époque, l'apanage de Vladimir-le-Brave. Fidèle aux lois de l'honneur, le grand prince refusa de livrer Svidrigaïlo entre les mains de Vitovte, et il obligea en outre son beau-père à respecter, à l'avenir, les possessions des Pskoviens; ceux-ci firent ensuite un traité de paix particulier avec la Lithuanie.

Guerre avec la Livonie

La protection de Vassili fut cependant loin d'assurer la tranquillité de Pskof. Son frère Constantin était revenu à Moscou après avoir enlevé aux Allemands la ville de Porkh, située de l'autre côté de la Narova. Le maître de Livonie, Conrad Fittinhof, se réunit aux Courlandais, et défit les Pskoviens dans un combat où il leur tua trois posadniks et sept cents de leurs meilleurs citoyens. Rentré deux autres fois encore dans leurs provinces, il brûla plusieurs villages, et fit quantité de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient même beaucoup de Novgorodiens, qui, poussés par leur haine contre les Pskoviens, avaient refusé dans cette circonstance de réunir leurs forces à celles de Pskof, pour repousser leur ennemi commun. Ces guerres partielles avec la Livonie n'avaient ordinairement aucunes suites importantes. Le projet

des Allemands était bien, sans doute, d'ajouter Pskof à leurs États, ainsi qu'on peut s'en assurer par le traité conclu en 1402 entre eux, Vitovte et Svidrigaïlo; mais, plus ambitieux que puissans, ils se contentaient de piller, de tuer quelques centaines d'hommes, et reconnaissaient ensuite eux-mêmes combien la paix était nécessaire à leurs intérêts commerciaux. Le droit des gens était si peu respecté, de part et d'autre, que l'on faisait quelquefois périr les ambassadeurs. En 1404, les habitans de Neuhausen sabrèrent un député pskovien, et ceux de Pskof usèrent de représailles à l'égard d'un envoyé de Dorpat. Ces hostilités durèrent jusqu'en 1417, époque où l'on conclut, pour dix ans, un traité de paix dans lequel le grand prince fut reconnu comme médiateur; mais les Pskoviens, par leur fidélité à observer les conditions de cette paix, excitèrent de nouveau contre eux le courroux de Vitovte, qui prétendit les forcer à déclarer une autre fois la guerre à la Livonie. Ils envoyèrent des ambassadeurs en Lithuanie et à Moscou pour apaiser ce prince; tous leurs efforts furent inutiles. Vitovte ne cessa de leur faire des menaces : cependant elles restèrent sans effet, sans doute par considération pour son gendre, dont les Pskoviens reconnaissaient toujours l'autorité suprême, et

duquel ils recevaient leurs princes, ses lieutenans.

Jusqu'ici, le règne de Vassili avait été illustre et fortuné. Sans répandre une goutte de sang, il avait augmenté la puissance de la grande principauté par d'importantes acquisitions : il voyait, avec satisfaction, la tranquillité, le bon ordre, l'opulence régner parmi les habitans de ses provinces; son trésor enfin était intact, puisqu'il n'en partageait plus les revenus avec la horde; il pouvait même se regarder comme indépendant des Tatars. De temps en temps les ambassadeurs du khan paraissaient bien, il est vrai, à la cour de Moscou; le tzarévitch Eïtak y était venu en 1403, et Mirza, trésorier de Schadibek, y avait fait un voyage en 1405; mais, au lieu de tribut, ils n'avaient reçu que d'assez minces présens, et ils étaient retournés vers leur maître avec la réponse que la grande principauté de Moscou se trouvait hors d'état de payer son tribut aux khans. Plusieurs fois Timour-Koutlouk et Schadibek avaient ordonné à Vassili de comparaître à la horde, et ce prince, attendant toujours l'issue des guerres civiles qui déchiraient les Mogols, avait constamment refusé d'y envoyer aucun de ses frères ou de ses boyards.

Tokhtamouisch, abandonné par Vitovte, errait encore dans le fond des déserts, y cher-

chait des amis, et conservait l'heureux espoir de reconquérir sa couronne ; mais il périt près de Tumen, dans un combat contre un détachement de l'armée de Schadibek. Afin de fomenter les révoltes et les séditions à la horde, le grand prince offrit un asile dans ses Etats aux fils de Tokhtamouisch. Le faible khan souffrit cette insulte, et le fameux Edigée, frère d'armes de Tamerlan, Edigée, le vainqueur de Vitovte, et prince tout-puissant dans les camps tatars, se trouva engagé dans des relations amicales avec Vassili. Il lui donnait le tendre nom de fils, ainsi que l'insidieux conseil de déclarer la guerre à la Lithuanie, tandis qu'il engageait en même temps Vitovte à conquérir la Moscovie. C'est ainsi que les Mogols, jadis redoutables par leur force seule, commençaient déjà à employer la ruse, arme de la faiblesse, et tâchaient de semer la discorde parmi des souverains dont la puissance leur donnait de l'ombrage. En 1407, il s'était opéré un changement à la horde, lorsque Jean, prince de Tver, s'était rendu dans la capitale des khans, pour y obtenir justice contre Youri, frère du dernier prince de Kholm, qui voulait usurper le trône de Tver; Boulat-Sultan avait chassé Schadibek, gendre d'Edigée, et s'était emparé de la couronne ; mais il dépendait d'Edigée plus

Invasion d'Edigée.

encore que ses prédécesseurs. Cet adroit vieillard, s'apercevant que ni le prince de Moscou, ni Vitovte ne voulaient se décider à la guerre, forma enfin le projet de soumettre le premier par la voie des armes. Il était à la tête d'une nombreuse armée; déjà il était entré en campagne, et il assurait encore Vassili de la sincérité de son amitié : il lui écrivit la lettre suivante : « Le roi » Boulat s'avance avec la grande horde pour » punir ton ennemi, le prince de Lithuanie, de » tout le mal qu'il a causé à la Russie. Hâte-toi » de témoigner toute ta reconnaissance à ce » monarque, et si tu ne peux te rendre en » personne auprès de lui, envoie dans son camp » ton fils, ton frère ou quelqu'un de tes sei- » gneurs. » Cette lettre fut apportée à Moscou par un officier tatar; des affidés que Vassili avait à la horde, l'informèrent des préparatifs de guerre qui s'y faisaient; mais Edigée sut cacher aux seigneurs mogols le véritable but de ses armemens, et le grand prince, d'après toutes les nouvelles qui lui étaient adressées, crut effectivement que les Mogols avaient l'intention de marcher contre la Lithuanie. Tout le monde était à Moscou dans la plus parfaite sécurité; il n'y restait plus qu'un très-petit nombre d'anciens boyards, et toute l'autorité se trouvait entre les mains des jeunes conseillers du

grand prince ; dans leur fol orgueil, ils crurent très-facile de tromper le vieux Edigée, et de disposer, en notre faveur, des forces des Mogols. Cependant Vassili, surpris de la marche rapide de l'armée du khan, y envoya sans délai un boyard, pour avoir des données plus certaines sur le dessein du général tatar ; il donna en même temps des ordres pour lever des troupes en cas d'attaque. Edigée retint l'ambassadeur de Vassili, et l'on apprit bientôt que les troupes du khan s'avançaient à grands pas vers la capitale.

Cette nouvelle ébranla la fermeté du conseil. Vassili n'osa pas entrer en campagne ; il fit ce que son père avait fait en pareille circonstance ; il se retira à Kostroma avec sa femme et ses enfans, abandonnant la défense de la capitale à son oncle Vladimir-le-brave, à ses frères, et à une foule de boyards. Le grand prince comptait beaucoup aussi sur les fortifications de Moscou, sur les terribles effets de son artillerie et sur l'hiver, dont la rigueur, alors extraordinaire, était peu favorable à un siége de longue haleine ; ce ne fut pas la crainte seule qui l'engagea à s'éloigner. Il était plus capable qu'un boyard ou qu'un simple lieutenant d'engager les villes du nord de la Russie à se lever en masse contre l'ennemi pour délivrer ainsi la capitale ; car les Tatars ne pou-

vaient tranquillement en former le siége, instruits que le grand prince rassemblait une nombreuse armée qui tomberait sur leurs derrieres : mais les Moscovites pensèrent tout autrement, et murmurèrent de ce que leur souverain ne songeait qu'à se sauver lui et ses enfans, tandis qu'il abandonnait ses sujets à la fureur des ennemis. Vainement le prince Vladimir, dont les cheveux blancs attestaient les nombreux exploits, qui rayonnait encore de toute la gloire acquise par lui à la bataille du Don, cherchait à ranimer le courage du peuple par sa grandeur d'âme et son impassible tranquillité dans le danger ; rien ne put rendre l'énergie à ces citoyens consternés. Afin de mieux assurer la défense de la ville, Vladimir fit brûler tous les faubourgs : plusieurs milliers de maisons habitées par de paisibles familles, peu aisées, mais industrieuses, furent en un instant dévorées par les flammes. Au lieu de songer à sauver leurs biens, les habitans se précipitaient en foule vers les portes de la ville. Ainsi privés de leurs habitations, conduisant leurs enfans par la main, ou les portant dans leurs bras, les pères et mères demandaient pour unique faveur qu'on leur permît d'y entrer. Mais l'impérieuse nécessité commandait un cruel refus ; car trop de monde pouvait amener la famine dans la

place. Ce spectacle était déchirant : de tous côtés des torrens de flammes et de fumée, partout le trouble, les gémissemens et le désespoir ; et, pour comble d'horreur, d'infâmes scélérats, joyeux du désastre public, pillaient les maisons que le feu n'avait pas encore dévorées.

Le 31 novembre au soir, les Tatars se montrèrent dans le lointain, car ils craignaient l'effet de l'artillerie ; et le premier décembre, Edigée lui-même arriva avec quatre tzarévitchs et un grand nombre de princes. Il s'arrêta à Kolomna, envoya un détachement de trente mille hommes sur Kostroma, contre le grand prince, et dépêcha un tzarévitch pour ordonner au prince Jean de Tver, de venir le joindre sur-le-champ avec toutes ses troupes, ses arquebusiers et ses canons. Cependant les Tatars se dispersèrent dans les provinces de la grande principauté ; ils prirent, c'est-à-dire, ils brûlèrent Péréïaslavle Zalessky, Rostof, Dmitrof, Serpoukof, Nijni-Novgorod et Gorodetz ; ils firent prisonniers les habitans de toutes ces villes, dont ils pillèrent les églises et les couvens. Heureux celui qui trouvait son salut dans la fuite ! loin d'opposer la moindre résistance, les Russes semblaient un troupeau de timides brebis abandonnées à la dent meurtrière des loups dévorans. Les habitans des

villes et des campagnes tombaient aux pieds de ces barbares dans la cruelle attente du sort qui leur était réservé ; sort affreux ! Les Mogols leur tranchaient la tête ou bien ils se donnaient l'horrible plaisir de les percer de leurs flèches ; les plus jeunes et les plus beaux étaient destinés à l'esclavage, tandis que les autres, dépouillés de leurs vêtemens, périssaient victimes du froid ou des ouragans, au milieu des neiges épaisses qui couvraient la terre. On liait les prisonniers et on les menait à la chaîne comme des chiens ; un seul tatar suffisait pour conduire quarante de ces infortunés. C'est alors que l'on s'aperçut du peu de compte qu'il fallait faire de défenseurs étrangers : le fier Svidrigaïlo, qui commandait dans Vladimir et dans cinq autres villes, où il avait rassemblé une nombreuse garde, Svidrigaïlo, qui devait tout à la bonté du grand prince, dont la sincérité ne s'était pas même démentie lors de la funeste guerre de Lithuanie, courut se cacher dans les forêts pour se soustraire aux féroces Mogols. Ce faux brave, après avoir ainsi dévoilé toute sa lâcheté, sortit bientôt de la Russie avec d'énormes richesses, et la honte d'avoir porté l'ingratitude jusqu'à piller, dans sa retraite, nos villages et les faubourgs de nos villes.

Edigée forma le siége de Moscou ; il atten-

dait avec impatience, pour commencer l'attaque, l'arrivée du prince de Tver, qui devait lui amener des machines de siége. Mais Jean Mikhaïlovitch fit dans cette occasion ce qu'on devait espérer d'un vrai Russe et d'un sincère ami de la patrie : il frémit à l'idée de contribuer à la perte de la grande principauté, malgré tous les efforts de celle-ci pour assujétir à sa puissance la province de Tver. Il partit avec un petit nombre de boyards pour aller trouver Édigée ; mais arrivé à moitié chemin, il retourna à Tver sous prétexte de maladie. Une conduite si généreuse aurait pu lui coûter cher, si un sort heureux n'avait sauvé Tver et Moscou.

Les troupes envoyées par Edigée à la poursuite du grand prince revinrent sans avoir pu l'atteindre. Malgré ce contre-temps, malgré la désobéissance du prince de Tver, et le manque où il se trouvait de machines de siége, le général tatar s'obstinait à vouloir s'emparer de Moscou, sinon d'assaut, du moins par famine ; il résolut de prendre ses quartiers d'hiver à Kolomna. Mais les nouvelles qu'il reçut de la horde déjouèrent tous ses plans. Il n'était plus ce temps où les successeurs de Bâti ne comptaient leurs soldats que par centaines de mille ; ce temps où ils pouvaient menacer à la fois l'orient et

l'occident. Les dissensions intestines, les combats, la peste, le héros du Don et Tamerlan avaient tellement diminué la population des camps tatars, que Boulat, ayant envoyé son armée en Russie, était resté sans défenseurs, et s'était trouvé sur le point d'être fait prisonnier par un tzarévitch séditieux qui avait voulu s'emparer de sa capitale. Le khan suppliait son général de revenir au plus tôt. Les circonstances étaient, en effet, de telle nature qu'Edigée n'avait pas un moment à perdre; car, d'un côté, il redoutait le grand prince, qui rassemblait une armée à Kostroma, et de l'autre il appréhendait dans la horde, des ennemis plus dangereux encore. Il rassembla ses généraux et décida que, sous quelques heures, il fallait songer à la retraite; mais, afin de donner à cette retraite l'air d'une victoire plutôt que celui d'une fuite, et autant pour son honneur que pour sa propre sûreté, il envoya déclarer aux commandans de Moscou qu'il consentait à ne point s'emparer de leur ville, pourvu qu'ils lui payassent une forte somme d'argent.

Moscou offrait alors le spectacle de l'activité guerrière et celui de la piété la plus fervente. Du matin à la nuit on voyait les murs couverts de combattans; les prêtres chantaient des cantiques dans les églises, et le peuple jeûnait.

« Les riches, dit un annaliste, promettaient » au ciel de soulager les pauvres; les forts, de » ne point opprimer les faibles; les juges, d'être » fidèles aux règles de la justice; mais tous ont » menti devant le Seigneur. » Vladimir Andréïévitch, les princes, les boyards avaient en vain attendu l'assaut pendant trois semaines entières : prêts à manquer de vivres, craignant les horreurs de la famine, ils furent fort étonnés de la proposition d'Edigée. Ne sachant à quoi attribuer une humeur devenue tout d'un coup si pacifique, ils lui donnèrent, avec joie, une somme de trois mille roubles, et adressèrent les plus vives actions de grâce au Très-Haut, lorsque, le 21 décembre, ce prince, précédé de son butin et de ses bagages, eut opéré sa retraite de Kolomna. Il prit encore sur son passage la ville de Rézan, et bientôt il fut hors des frontières de Russie. Mais les traces de sa terrible invasion y restèrent long-temps ineffaçables. Selon les contemporains, « toute la » Russie depuis le Don jusqu'à Biélo-ozéro et à » Galitch, fut ébranlée par cet orage. Des pro- » vinces entières devinrent désertes, et celui qui » échappait à la mort ou à l'esclavage, avait » à déplorer le sort de ses proches ou la perte » de son bien. Partout régnaient le désespoir

» et la désolation, ainsi que l'avaient prédit quel» ques devins, trois ou quatre ans auparavant : » beaucoup de phénomènes avaient également » annoncé le courroux céleste ; les saintes images » dégouttaient d'huile sainte et de sang, etc. » Superstition qui reparaît dans toutes les circonstances de cette nature. Les esprits faibles, attérés d'un coup imprévu, en cherchent ordinairement les présages surnaturels dans les temps passés, comme s'ils espéraient éloigner à l'avenir de semblables malheurs, en faisant plus d'attention à ces indications secrètes de la Providence.

Au reste, si l'on en excepte le butin et les prisonniers, Edigée ne retira aucun fruit important de son expédition, à laquelle il s'était préparé pendant quelques années ; et les menaces dont est remplie la lettre foudroyante qu'il écrivit en chemin au grand prince, n'eurent aucun effet. Voici le contenu de cette lettre mémorable :

Lettre d'Edigée.

« Edigée, d'après un conseil tenu avec les » tzarévitchs et les princes, à Vassili, prince de » Moscou, *salut.* — Instruit que les enfans de » Tokhtamouisch ont trouvé un asile dans ton » pays, le grand khan m'a ordonné de marcher » contre toi. Nous savons tout ce qui se passe

» dans les provinces de la principauté de Moscou : non-seulement vous outragez nos marchands, contre lesquels vous exercez toutes sortes de vexations, mais les ambassadeurs même de notre souverain sont l'objet de vos insultes. Demande à tes vieillards si l'on se conduisait ainsi par le passé ? La Russie était renommée pour sa fidélité envers nous : elle conservait *un saint respect* pour les khans ; elle payait exactement son tribut et témoignait de la considération aux ambassadeurs comme aux marchands de la horde. Au lieu de te conformer à ces coutumes salutaires, qu'as-tu fait ? Lorsque Timour est monté sur le trône, as-tu comparu devant lui ? as-tu même daigné lui envoyer un prince ou un boyard ? Après la mort de Timour, et pendant les huit années du règne de Schadibek, as-tu fait le moindre acte de soumission ? Enfin, depuis trois ans que Boulat porte la couronne, as-tu paru à la horde comme il est de ton devoir de le faire, en qualité de premier prince russe ? Toutes tes actions sont criminelles. Les Russes se sont comportés en braves gens, tant qu'a vécu le boyard Féodor Koschka, parce qu'il vous retraçait continuellement tous les bienfaits des khans. Mainte-

» nant tu n'écoutes plus que les conseils de
» Jean, ton trésorier, ton ami, et fils indigne
» de Koschka ; tu rejettes les avis prudens de
» tes vieillards. Réponds et vois les ravages de
» ton pays, suites funestes de ta conduite ! Si
» tu veux éviter la foudre qui menace tes Etats,
» si tu veux régner paisiblement, recueille les
» conseils de tes plus sages boyards, d'Ilia, de
» Pierre, de Jean Nikititch et autres gens sensés,
» et envoie-nous un de ces seigneurs avec un
» tribut tel que la Russie le payait au roi Tcha-
» nibek. Voilà le seul moyen d'éviter l'entier
» anéantissement de ta puissance. Tout ce que
» tu as écrit aux khans sur la pauvreté du peuple
» russe est un tissu de mensonges : nous avons
» nous-même parcouru tes provinces, et nous
» savons que l'on te paie un rouble pour deux
» socs de charrue. Où passe donc cet argent ?
» Le pays des chrétiens serait resté intact ; nous
» n'aurions jamais songé à y porter la guerre,
» si tu nous avais payé exactement le tribut ; tu
» ne serais pas toi-même forcé d'errer comme
» un misérable fugitif. Réfléchis et cède aux con-
» seils de la prudence. »

Mais le grand prince, instruit à son tour des nouvelles séditions qui agitaient la horde, crut plus sage de regarder comme nuls les ordres

et les avis d'Édigée. Il revint dans sa capitale et serra tendrement dans ses bras son oncle Vladimir, heureux de ce que, dans l'impossibilité où il s'était trouvé de défendre les autres villes, il retrouvait au moins Moscou intacte.

1410. Mort de Vladimir-le-Brave. Cet illustre petit-fils de Kalita ne survécut pas long-temps à l'expéditon d'Edigée; il mourut avec la noble réputation d'un prince valeureux, qui sacrifia toujours son ambition au bonheur de sa patrie. Le premier, il renonça aux antiques droits d'ancienneté; il fut le premier de tous les princes russes *qui aient servi sous les ordres de leurs neveux*. Il faut chercher la cause de ses débats momentanés avec Dmitri Donskoï dans l'humeur séditieuse de ses boyards, plutôt que dans ses prétentions au titre de grand prince. Ce généreux sacrifice de Vladimir augmente encore, aux yeux de la postérité, la gloire d'un héros, qui, par une attaque bien combinée, décida la victoire de Koulikof, et peut-être le sort de la Russie. On voit dans nos anciennes archives les traités de ce prince avec Vassili, ainsi que son testament. Il rendit à son neveu les villes de Volok et de Rjef, et reçut de lui, en échange, Ouglitch, Gorodetz sur le Volga, Kozelsk et Alexin, à titre de patrimoine; il s'engageait de plus, si Vassili venait à mourir,

à obéir à son fils comme à son souverain légitime, à l'accompagner lui-même à la guerre et à lui envoyer ses enfans, pour commander les troupes moscovites. Dans son testament, Vladimir Andréïévitch recommande son épouse et ses enfans au grand prince, et lègue à ses cinq fils son tiers des revenus de Moscou ; viennent ensuite les dispositions relatives aux différens apanages qu'il leur laisse. Ce testament fut fait en présence des abbés Nicon de Radonèje, Sabba, abbé de St.-Sauveur, et de cinq boyards de Vladimir. Cet acte et les traités dont nous venons de parler ci-dessus, prouvent que le grand prince et Vladimir, animés du même désir de secouer le joug des Tatars, osaient à peine s'abandonner à un si doux espoir ; car Vladimir y fixe encore sa part du tribut que Vassili payerait au khan.

En effet, d'après les nouveaux changemens survenus dans la horde, le grand prince jugea à propos de différer le moment de se déclarer indépendant. Témir, dont les annales orientales ne font point mention, détrôna Boulat, et après avoir poursuivi Edigée jusque sur les bords de la mer Noire, il fut lui-même obligé de céder le trône de Kaptchak à Zéléni-Saltan, fils de Tokhtamouisch. Ce prince, allié de Vitovte,

Événemens dans la horde.

1411.

1412.

notre ennemi, envoya en Russie des ambassadeurs pour déclarer au grand prince, avec les plus terribles menaces, que, d'après la volonté du khan, la principauté de Nijni devait être rétablie comme par le passé et remise aux fils de Boris Constantinovitch et de Kerdiapa, ses héritiers légitimes. Ces princes s'étaient rendus à la horde, pour solliciter les bonnes grâces du khan. Un an avant cette époque, Daniel Borissovitch, le plus entreprenant d'entre eux, à la tête de la garde des princes bulgares, avait battu à Liskof, Pierre Dmitriévitch, frère de Vassili, tandis que Talitch, voïévode de Daniel, secondé par le tzarévitch de Kazan, avait, avec moins de cinq cents hommes, Russes et Mogols, pillé la ville de Vladimir, qui n'était plus que l'ombre de cette célèbre capitale de l'empire d'André. Pour expliquer cet événement, les annalistes rapportent que Vladimir n'avait pas alors de murailles; que le gouverneur de la place était absent, et que les ennemis, sortis tout à coup d'un bois, avaient surpris la ville en plein midi, au moment où tous les habitans se livraient au sommeil. Le métropolitain Photius lui-même, successeur de Cyprien, qui se trouvait alors au *saint lac*, près de Vladimir, ne put échapper aux Tatars qu'en traversant les impénétrables

déserts de Senège. Quoi qu'il en soit, ni la victoire de Liskof, ni le pillage des maisons et des églises de Vladimir, ne purent rétablir Daniel sur le trône de son père ; car ses alliés, les Mogols de Kazan, s'empressèrent de regagner leur pays avec le butin qu'ils avaient fait. Cependant l'autorisation du khan restée entre les mains des princes de Nijni, l'amitié de Zéléni-Saltan pour Vitovte, l'étroite alliance que Jean, prince de Tver, venait de renouveler avec celui de Lithuanie, et le projet qu'il avait de se rendre à la horde, parurent des dangers si pressans à Vassili Dmitriévitch, qu'il résolut d'aller lui-même implorer la bienveillance du khan, accompagné de ses plus illustres boyards. Il partit donc, avec de riches présens, pour la capitale de Kaptchak.

Zéléni-Saltan n'était plus : Kerimberdeï, autre fils de Tokhtamouisch, avait enlevé le trône avec la vie à cet ennemi des Russes. Lors de la mort de son père, Kerimberdeï avait sans doute, ainsi que ses autres frères, trouvé un asile dans les provinces de Moscou, et il conservait pour Vassili une amitié fondée sur la reconnaissance : du moins il le combla de caresses, et celui-ci, ayant rempli parfaitement le but de son voyage, revint avec l'assurance que

les anciens princes de Souzdal ne trouveraient plus de protecteur dans le khan, et que Vitovte ne pourrait plus compter sur son amitié quand il s'agirait de le seconder dans sa haine contre les Russes. Jean Mikhaïlovitch, prince de Tver, fut également bien reçu par Kerimberdeï; il fut autorisé à garder Kochin, malgré toutes les prétentions de son frère Vassili. Ce malheureux prince, d'abord enfermé par les lieutenans de Tver, s'échappa de sa prison, et, après avoir erré dans les forêts, il alla successivement à Moscou et chez le khan, sans pouvoir trouver un protecteur nulle part. Vassili Dmitriévitch le ramena avec lui de la horde; cependant il ne voulut pas s'intéresser au sort d'un exilé, au point de se brouiller avec Jean, qui s'était montré si généreux lors du siége de Moscou; car pendant leur séjour à la horde, ils avaient fait connaissance ensemble, et Jean l'avait assuré sincèrement qu'il n'avait aucuns desseins contraires au repos de la grande principauté.

Il paraît certain que, lors de son séjour dans la capitale du khan, Vassili avait renouvelé l'obligation de payer tribut aux Mogols, car il l'acquitta jusqu'à sa mort, malgré les désordres intérieurs et les fréquentes révolutions de la horde. Kerimberdeï, ami des Russes, était l'en-

nemi déclaré de Vitovte, qui avait tâché de lui ravir la couronne. Le prince lithuanien avait proclamé roi de Kaptchak un prince mogol nommé Betsaboula; il l'avait solennellement revêtu, dans Vilna, de toutes les marques de la dignité royale, et l'avait paré d'un riche bonnet et d'une superbe pelisse recouverte de drap écarlate. Kerimberdeï défit ce khan, créature de Vitovte; il lui trancha la tête; mais bientôt après il périt lui-même de la main de son frère Geremferden, allié dévoué du prince lithuanien. Outre ce khan souverain, il paraissait sans cesse chez les Mogols d'autres rois qui se déchiraient entre eux, et dévastaient nos frontières. 1415 — 1425.

Cependant le vieux Edigée, qui avait cédé la horde de Kaptchak ou du Volga aux fils de Tokhtamouisch, régnait indépendant aussi aux environs de la mer Noire. Ennemi de Vitovte, il avait, en 1416, ravagé plusieurs provinces lithuaniennes, et n'ayant pu s'emparer de la citadelle de Kief, il en avait pillé et incendié les églises, ainsi que le monastère de Petchersky. Plusieurs milliers de citoyens furent emmenés en captivité, et depuis cette époque, dit l'historien Dlougosch, Kief n'offrit plus que des ruines. Enfin Edigée, voulant le repos, envoya à Vitovte trois chameaux couverts de drap rouge,

et vingt-sept chevaux, avec la lettre suivante : « Illustre prince ! la triste vieillesse nous a tous » deux atteints au milieu de nos fatigues et de » nos exploits. Consacrons à la paix le reste de » notre carrière. La terre a déjà englouti le » sang que nous avons versé dans ces combats » produits par nos haines mutuelles; le vent a » emporté les paroles outrageantes qui nous » mettaient les armes à la main; les feux de la » guerre ont épuré nos cœurs; l'eau de l'oubli » éteint la flamme. » Cette lettre fut suivie de la paix.

Pendant la longue guerre qu'il fit à l'Ordre de Prusse, Vitovte vécut en bonne intelligence avec Vassili Dmitriévitch. Celui-ci s'offrit même à lui envoyer des secours : au siége de *Goloub* ou Koulm, en 1422, Vitovte avait pour auxiliaires les troupes de Moscou et de Tver, ou les *Grands Russes*, comme il est dit dans la correspondance de l'Ordre à cette époque. En même temps que Vitovte donnait au grand prince toutes les assurances possibles d'amitié, il menaçait Novgorod, cette puissance indépendante. Afin de se ménager à la fois l'amitié du prince de Lithuanie et celle du souverain moscovite, les Novgorodiens reçurent de nouveau, chez eux, Lougveni, fils d'Olgerd, auquel ils conférèrent le gouver-

Affaires de Novgorod.

nement des villes de leur dépendance, et demandèrent à Vassili, son frère Constantin pour lieutenant : mais cette politique adroite n'eut pas tout le succès qu'ils en attendaient. Lors de la paix avec les Allemands, Vitovte et le roi Yagaïlo ordonnèrent à Lougveni de se rendre en Lithuanie, et ils se réunirent tous trois pour renvoyer aux Novgorodiens les traités précédemment conclus. Lougveni leur écrivit qu'il rompait tous ses liens avec eux, parce qu'ils étaient odieux à ses frères, qui n'avaient avec lui qu'une même âme et un même cœur. « *Qu'il » y ait guerre entre nous,* déclarèrent au conseil » de la nation, les ambassadeurs du roi et ceux » de Vitovte, au nom de leur souverain : *vous » nous aviez solennellement promis de marcher » avec nous contre les Allemands, et vous ne » l'avez pas fait ; vous nous maudissez en tous » lieux et nous donnez le nom d'infidèles. Vous » comblez de bienfaits le fils de Youri, ci-» devant prince de Smolensk, notre ennemi.* »

Féodor Youriévitch demeurait effectivement dans cette ville, où il jouissait de la généreuse protection du gouvernement. Ce jeune prince déclara à ses protecteurs qu'il ne voulait pas être la cause d'une rupture qui pourrait leur être si funeste, et il se retira aussitôt en Allemagne.

Les Novgorodiens auraient pu recourir au grand prince ; mais, comme ils n'avaient pas confiance en lui, ils tâchèrent eux-mêmes de désarmer Vitovte, et, selon la chronique, la paix fut conclue sur *l'ancien pied* en 1414 ; car l'intention du prince de Lithuanie n'était pas de leur faire la guerre : il voulait simplement éprouver leur fermeté par des menaces, dans l'espérance que cette puissance républicaine consentirait à entrer dans les vues politiques de la Lithuanie, c'est-à-dire, à conclure avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, et à lui fournir des troupes ou de l'argent, en cas de guerre contre les Allemands. Son ambition se bornait alors à ce projet ; car, si Vassili avait, sans coup férir, cédé à son beau-père la ville de Smolensk, il n'aurait pas fait la même chose à l'égard de Novgorod, considérée depuis si long-temps comme une province de la grande principauté. Cependant les Novgorodiens tinrent ferme et gardèrent le droit de faire la paix ou la guerre à leur gré, et non pas selon le bon plaisir du prince de Lithuanie.

Pendant tout le règne de Vassili, ils n'eurent aucune guerre de conséquence avec les ennemis du dehors. Les Suédois venaient par fois piller les environs de la petite ville d'Yama, aujourd'hui Yambourg, la Carélie et les bords de la

Néva, mais ils se retiraient avec précipitation. Par droit de représailles, les Russes brûlèrent le faubourg de Vibourg et plusieurs villages voisins de cette ville. Jacques, gouverneur de la province de la Dvina, alla faire la guerre en Norvège, avec un petit détachement de troupes. Les *Mourmans* ou Norvégiens, au nombre de cinq cents, abordèrent au lieu où est maintenant Archangel, y livrèrent aux flammes trois églises, et firent périr, de la manière la plus barbare, les moines des monastères de St.-Nicolas et de St.-Michel. Il y eut, en 1420, sur les bords de la Néva, un congrès où les Allemands de Livonie et les Novgorodiens signèrent une paix aux conditions anciennement établies sous Alexandre Nevsky, relativement au commerce et aux limites respectives des deux Etats. Ce traité fut conclu au nom des Allemands, par Sifert, alors grand-maître; par Vilrab, maréchal du pays; Didrich, commandeur de Rével, et Jean de Wenden; et du côté des Russes, par le prince Féodor Patrikevitch, lieutenant moscovite, par deux possadniks et trois boyards; Hoswin, commandeur de Fellin, et celui de Narva, se rendirent à cet effet à Novgorod.

Cette république jouit alors plus long-temps qu'à l'ordinaire des douceurs de la paix. Sa

tranquillité ne fut troublée que par un seul événement, que nous allons rapporter ici, afin de montrer quelle cause insignifiante suffit quelquefois pour agiter un Etat populaire. Un homme du peuple, nommé Etienne, irrité contre le boyard Daniel Bojine, le saisit dans la rue et se mit à crier : « *Braves gens, aidez-moi à me » défaire d'un scélérat.* » Le peuple prend aussitôt le parti d'Etienne, et, sans autre forme de procès, il précipite le boyard du haut du pont. Un pêcheur généreux sauva cet infortuné, et en fut puni par le pillage de sa maison, que dévasta la populace en furie. La chose aurait pu en rester là ; mais Daniel, brûlant de se venger, fait mettre son aggresseur en prison ; aussitôt tous les citoyens du quartier marchand s'ébranlent : ils sonnent le tocsin, prennent les armes, arborent un drapeau et se précipitent dans la rue où demeurait le boyard Daniel. En quelques instans sa maison est rasée, et Etienne rendu à la liberté. Jaloux de l'opulence des boyards, auxquels ils attribuaient la cherté du blé, ces forcenés pillent quantité de maisons et le monastère de St.-Nicolas, sous prétexte que c'était là que les boyards avaient leurs magasins. Le quartier de Sainte-Sophie, habité par les citoyens les plus distingués, s'arme enfin pour s'op-

poser à tant de licence. Toutes les cloches sont mises en branle, on court, on crie, l'on se dispute avec acharnement la possession du grand pont, et l'on porte même la rage jusqu'à se lancer de part et d'autre des nuées de flèches. On eût dit, en un mot, que l'ennemi était entré dans la ville, et que ses habitans, selon leur expression favorite, mouraient *pour Ste.-Sophie*. Cette révolte eut lieu pendant un orage si violent, que le ciel, sillonné d'éclairs, paraissait tout en flammes; mais la sédition du peuple était plus terrible encore que l'orage. Enfin, Siméon, archevêque de Novgorod, qui, de simple moine, et sans même avoir été prêtre ni diacre, avait été élevé par le sort à cette haute dignité, Siméon, prélat d'une rare vertu, rassemble les prêtres dans le temple de Sainte-Sophie, endosse ses habits pontificaux, et, accompagné de tout son clergé, il s'avance au devant du peuple, s'arrête au milieu du pont, et là, le saint crucifix à la main, il répand ses bénédictions sur les deux partis. En un moment le silence succède au bruit et à l'agitation; les adversaires restent immobiles; les armes et les casques tombent à terre, et sur tous les visages l'attendrissement fait place à l'expression de la fureur. « *Retournez dans vos mai-* » *sons avec la paix du seigneur!* » leur dit le

vénérable pasteur ; à ces mots, tous les citoyens se séparent en frères, pénétrés d'un saint recueillement. Ce mémorable événement illustra l'archevêque Siméon.

Les Novgorodiens vivaient en paix avec le grand prince ; mais cette bonne intelligence, plutôt simulée que sincère, ne les empêchait pas de le craindre sans cesse et de le molester autant que cela était en leur pouvoir. En 1417, Siméon Jadovsky et Michel Rassokhin, déserteurs novgorodiens, rassemblèrent des bandes de vagabonds à Oustiougue et sur la Viatka ; ensuite, avec un boyard de Youri, frère de Vassili, ils sortirent des provinces moscovites, et tombèrent sur le pays de la Dvina, où ils brûlèrent Kholmogore ; en revanche les Novgorodiens chassèrent ces brigands, et brûlèrent Oustiougue, comme à l'insu de leur gouvernement, de même que Rassokhin et Jadovsky avaient semblé agir sans le consentement du prince de Moscou. Une altercation qui eut lieu, en 1420, entre Vassili et son frère Constantin, fournit aux Novgorodiens l'occasion de causer au premier un déplaisir assez sensible. D'après le nouveau réglement sur le droit de succession, le grand prince exigea de ses frères qu'ils reconnussent, par serment, le droit d'aînesse de son fils Vassili, qui

n'avait encore que cinq ans. Constantin, ayant refusé de souscrire à cette condition, fut privé de son apanage; ses boyards furent arrêtés et leurs biens confisqués. Irrité contre le grand prince, Constantin se réfugia à Novgorod, où le gouvernement, méprisant le courroux de Vassili, reçut le prince exilé avec les témoignages de la plus vive amitié, et lui assigna, pour apanage, toutes les villes qui avaient jadis appartenu à Lougveni. Malgré tout son dépit, le grand prince sut cacher son ressentiment, et, affligé des horribles fléaux qui désolaient alors la patrie, il se réconcilia avec son frère.

La peste qui avait paru quelquefois en Russie depuis le temps de Siméon-le-Superbe, n'y exerça jamais d'aussi grands ravages que sous le règne de Vassili : elle éclata quatre fois à Pskof et à Novgorod, et deux fois dans les provinces de Moscou, de Tver, de Smolensk et de Rézan. Les symptômes en étaient absolument les mêmes : des glandes, un crachement de sang, un frisson, une forte chaleur, et une mort inévitable. Cette horrible épidémie venait à Pskof de Dorpat, de Livonie, ou quelquefois d'autres contrées; et si elle disparaissait quelque temps, elle se manifestait de nouveau par l'emploi des effets atteints de la peste. Après avoir, tour à tour, parcouru Peste.

l'Asie, l'Afrique et l'Europe, ce cruel fléau ne fit nulle part un aussi long séjour qu'en Russie, où, depuis 1352 jusqu'en 1427, il fit périr, à différentes époques, une grande partie de la population : s'il faut en croire Krantz, historien allemand, il mourut dans l'espace de six mois, à Novgorod seulement, plus de quatre-vingt mille personnes : « *Les hommes*, dit-il,
» *tombaient au milieu des rues, et rendaient,*
» *en un moment, le dernier soupir; ceux qui*
» *n'étaient pas encore atteints de la contagion*
» *allaient enterrer les cadavres, mais bientôt*
» *eux-mêmes, privés de la vie, étaient ensevelis*
» *dans la tombe qu'ils avaient creusée.* » Les jeûnes, les prises d'habit monastique, étaient de vains secours pour se soustraire au trépas. La mort, qui promenait sa faux avide dans les villes et dans les villages, cherchait des victimes jusque dans les saintes retraites. On construisait des églises; on vouait tout son bien aux monastères pour conjurer cette affreuse maladie. Afin de fléchir le céleste courroux, les superstitieux Pskoviens brûlèrent douze prétendues sorcières; et sachant, par tradition, que la plus ancienne église chrétienne, qui avait existé dans leur ville, était sous l'invocation de S. Vlasse, ils la reconstruisirent à son ancienne place, dans l'espérance que

Dieu y entendrait plutôt leurs prières. Mais leurs malheurs n'étaient pas à leur terme; le 15 septembre 1419, il tomba une neige si épaisse, qu'il fût impossible de rentrer le blé dans les granges. Une famine générale désola toutes les provinces de la Russie pendant trois années entières; on se nourrissait de la chair des chevaux, des chiens, des taupes, de celle même des cadavres. Les habitans mouraient par milliers dans les maisons, ou bien tombaient sur les grands chemins, victimes du froid extraordinaire, pendant l'hiver de 1422. L'okof (*a*) de blé se vendit d'abord un rouble; à Kostroma il en coûtait deux, et à Nijni six (ce qui équivalait à une livre un quart d'argent). Enfin, ne sachant plus où s'en procurer, et instruits qu'il y avait des magasins de vivres dans Pskof, les habitans de Novgorod, de Tver, de Moscou, du pays des Tchoudes et de la Carélie se précipitaient en foule vers cette province, les riches pour acheter et emporter du blé, les pauvres pour implorer la commisération publique. Le prix du seigle y monta bientôt jusqu'à deux roubles le tchetverte, et ce prix exorbitant força les Pskoviens de prohiber l'ex-

Famine.

(*a*) Mesure de blé qui contient quatre tchetvertes, ou huit osmines; le tchetverte contient douze cent vingt-neuf pouces cubiques de Paris.

portation du grain ; ils chassèrent tous les étrangers, et ces infortunés, avec leurs femmes et leurs enfans, succombèrent, sur la grande route, au cruel besoin de la faim. Novgorod et Moscou furent en outre désolées par de violens incendies. En 1421 une grande partie de Novgorod et dix-neuf monastères furent la proie d'une inondation, qui engloutit également une quantité de maisons et d'églises, et força les habitans à se loger sur les toits. Pour surcroît de maux, ces terribles phénomènes furent accompagnés d'hivers sans neige, d'orages affreux, de pluies de *pierres*, et de la célèbre comète de 1402, que les superstitieux d'Italie regardèrent comme l'avant-coureur de la mort de Jean Galéas, duc de Milan.

Idées sur la fin du monde.

En un mot les Russes croyaient généralement alors que le monde allait finir, et cette opinion était partagée par les gens les plus éclairés de cette époque. « *Jésus-Christ*, disaient-ils, *a an-*
» *noncé que les derniers jours du monde seraient*
» *signalés par d'étonnans météores, par la fa-*
» *mine, la peste, la guerre et par un boulever-*
» *sement universel ; que les nations et les em-*
» *pires s'éleveraient les uns contre les autres :*
» *ces prédictions se réalisent aujourd'hui. Les*
» *Tatars, les Turcs, les Francs, les Alle-*
» *mands, les Polonais, les Lithuaniens rem-*

» *plissent l'univers du bruit de leurs combats.*
» *Notre patrie orthodoxe est elle-même un*
» *théâtre de discordes : le prince tire l'épée*
» *contre le prince, le frère aiguise son glaive*
» *pour en percer son frère ; le neveu forge sa*
» *lance pour immoler son oncle.* » Les actes publics même font preuve de cette opinion. Lors du traité de paix signé, en 1397, entre les Pskoviens et les Novgorodiens, l'archevêque Jean, employé comme médiateur, les conjure de vivre en frères par ces paroles : « *Amis,*
» *vous voyez la fin des temps.* »

27 février 1425, mort de Vassili. Son caractère.

Ce fut au milieu des pleurs et de la désolation publique, disent les annalistes, que Vassili termina sa carrière, à l'âge de cinquantre-trois ans, après en avoir régné trente-six. Sans avoir les aimables qualités de son père, sa bonté, sa douceur, ni surtout sa bouillante valeur, il mourut avec la réputation d'un prince sage, doué d'un génie vraiment administratif, estimé par les princes, par le peuple, également respecté de ses amis et de ses ennemis. Nijni-Novgorod, Souzdal, Mourom, plusieurs des anciens apanages de Tchernigof, dans le pays des Viatitches, comme Taroussa, Novossil, Kozelsk, Pérémysle, de même que des provinces entières appartenant à Novgorod-la-Grande, telles que

Béjetski-Verkh, Vologda, furent réunies à sa domination. Ce prince consolida sa puissance dans Rostof, dont les souverains, dépendans de Moscou depuis Jean Danielovitch, s'étaient montrés les fidèles serviteurs de Vassili, qui les avait envoyés comme lieutenans pour administrer d'autres villes. Il est dit, dans une chronique, que Vassili envoya contre Viatka, sous les ordres du prince Siméon Riapolovsky, une armée qui revint sans aucun succès; mais les actes publics de ce temps attestent, au contraire, que cette province fut réunie par lui aux Etats moscovites, et que Youri Dmitriévitch, prince de Galitch, frère de Vassili, en fut le chef. Cependant Viatka, comme ancienne république, conserva toutes les institutions de son gouvernement populaire. Vassili n'avait voulu soumettre par la force de ses armes ni le pays de Rézan, ni celui de Tver; il n'en avait pas moins une autorité suprême sur leurs princes, et il fit faire ainsi un grand pas à l'unité monarchique en Russie. En augmentant la puissance de Moscou par d'importantes acquisitions, il maintint l'intégrité de son territoire contre la rapacité des Lithuaniens, et dépendit moins des Mogols que tous ses prédécesseurs. Peut-être fit-il une faute en politique d'avoir donné à Vitovte le temps de

respirer après la défaite de ce prince par le khan Timour-Koutlouk ; peut-être aurait-il dû renouveler une alliance avec la horde, se coaliser avec Oleg, prince de Rézan, pour fondre sur les Lithuaniens, afin de réunir la Russie méridionale à celle du Nord, et secouer ensuite d'autant plus facilement le joug des Tatars. Mais pour porter un tel jugement, connaissons-nous bien la force des circonstances où il se trouvait? Le succès d'une entreprise aussi grande et aussi audacieuse était-il effectivement vraisemblable? Le prince de Moscou, souverain de six ou sept des gouvernemens actuels de la Russie septentrionale, avait-il des moyens suffisans pour anéantir la puissance de Vitovte, qui, possesseur de la plus belle, de la plus populeuse moitié de ce vaste empire, souverain de toute la Lithuanie, et maître de disposer à son gré des forces de la Pologne, pouvait facilement remplacer l'armée qu'il avait perdue sur les bords de la Vorskhla. L'intention du grand prince n'était pas, sans doute, de ménager son beau-père et de sacrifier les intérêts de sa patrie à un lien de parenté ; car, plusieurs fois, nous l'avons vu prêt à combattre Vitovte ; mais il agissait ainsi parce que ses lumières en politique lui prescrivaient cette manière d'agir comme la meilleure.

Le succès seul peut justifier la témérité, tandis qu'une audace intempestive et malheureuse entraîne à sa suite la perte des empires; et souvent la patrie doit de la reconnaissance à celui qui fut moins jaloux du titre de *grand*, qu'attentif à ne point chercher le danger sans nécessité.

Il suffit que Vassili ait su mettre un frein à l'avidité de son beau-père, et l'empêcher d'engloutir le peu de provinces indépendantes qui restaient encore à la Russie. Depuis 1408 ils vécurent l'un et l'autre dans la plus parfaite harmonie; et deux ans avant la mort du grand prince, son épouse se rendit chez son père, à Smolensk, non-seulement pour le voir, mais peut-être pour ménager de grands intérêts politiques. Vassili, qui se sentait alors près du terme de sa carrière, voulut s'y prendre à temps pour affermir son fils sur le trône des grands princes.

Testament.

Il dit, dans son testament, qu'il confie cet enfant chéri et sa mère, à la protection, à toute la sollicitude de son beau-père et de son beau-frère, le prince de Lithuanie. Vitovte s'y engagea solennellement *au nom de Dieu*; ce qui porte à croire que la princesse Sophie servit de médiatrice entre son père et son époux. Vassili laissait son fils, encore enfant; il connaissait l'ambition de ses frères, surtout celle de Youri et

de Constantin, qui auraient pu s'opposer au nouvel ordre de succession, d'après lequel les oncles étaient subordonnés à leur neveu; il espéra que le fier et puissant Vitovte, flatté de la confiance qu'il lui témoignait, la justifierait par son zèle à défendre les intérêts de son petit-fils, intérêts qui, d'ailleurs, se trouvaient d'accord avec ceux de notre patrie; car l'ancienne loi relative au droit d'aînesse, obscure et embrouillée, avait été la principale cause des divisions intestines de la Russie. Le grand prince pouvait-il effectivement attendre des services désintéressés d'un beau-père, vieilli au milieu des manœuvres astucieuses de l'ambition? Cette confiance paraît plutôt une ruse qu'une blâmable crédulité : elle ne reposait que sur des mots; elle imposait à Vitovte l'obligation de défendre son petit-fils, en cas de violence de la part de ses oncles, et ne donnait à la Lithuanie aucun nouveau moyen d'asservir Moscou; car le conseil des instituteurs et des boyards du grand prince, encore enfant, savait fort bien ce qu'il fallait demander ou refuser à un protecteur étranger.

Dans ce testament, Vassili donne à son fils le *titre de grand prince*; il le confie à sa mère, lui lègue tout ce qu'il a reçu lui-même de son père, et ses acquisitions (Nijni-Novgorod et Mourom);

un tiers de Moscou (car les deux tiers restans appartenaient aux autres fils de Dmitri Donskoï et à Vladimir Andréiévitch), Kolomna, et plusieurs domaines dans différentes provinces; il lui lègue, en outre, un *grand pré* situé de l'autre côté de la Moskva, le moulin de Khodinka, une maison à la porte de Barovitsk, et une autre hors de la ville près de Saint-Vladimir; entre autres effets précieux, il lui laisse un bonnet d'or, un superbe collier, la croix du patriarche Philothée, un vase en pierre, envoyé par Vitovte, une coupe de cristal, présent du roi Yagaïlo, etc.: il donne tout le reste et plusieurs villages à son épouse, ajoutant: « *Je veux que la princesse* » *Sophie en ait la jouissance, et qu'elle distri-* » *bue la justice jusqu'à la fin de ses jours, en* » *ces lieux qui, après sa mort, feront partie de* » *l'héritage de notre cher fils: quant aux vil-* » *lages qu'elle a achetés, elle est maîtresse de* » *les donner à qui bon lui semblera. Je lègue à* » *chacune de mes filles, cinq familles de mes* » *esclaves; les valets seuls de la princesse res-* » *teront attachés à son service. Je rends la* » *liberté à tous les autres.* » Cet écrit est scellé de cinq cachets en cire, dont quatre appartenans à des boyards; le cinquième, qui est celui du grand prince, représente un cavalier; au bas

on voit la signature, en grec, du métropolitain Photius. Nous observerons que Vassili, qui reconnaît solennellement ici son fils comme son successeur à la dignité de grand prince, avait, du vivant de Jean, son fils aîné, mort enfant, dressé un semblable testament, dans lequel il dit : « *Et si Dieu accorde au prince Jean la cou-* » *ronne des grands princes :* » preuve qu'il admettait encore, comme indispensable, l'assentiment du khan. Ce premier testament est de l'année 1407, et n'est muni que d'un cachet d'argent doré, avec l'image de S. Basile-le-Grand, et l'inscription suivante : *Sceau de Vassili Dmitriévitch, grand prince de toute la Russie.*

Traité avec le prince de Rézan.

Parmi les actes qui nous restent de cette époque, on nous a aussi conservé un traité conclu, en 1403, entre le grand prince et Féodor Olgovitch, prince de Rézan. Féodor s'engage à respecter Vassili comme son aîné, à regarder Vladimir Andréiévitch et Youri Dmitriévitch comme ses égaux, et les autres fils de Dmitri Donskoï comme ses cadets : il jure de n'avoir aucune liaison avec les khans, ni avec Vitovte, sans l'agrément de Vassili ; de l'instruire de tous les mouvemens et projets de la horde ; de vivre en bonne harmonie avec les princes de Taroussa

et de Novossil, vassaux du grand prince; il reconnaît en outre l'Oka comme limite entre ses Etats et ceux de Moscou, etc. : Vassili, de son côté, lui cède Toula, et lui promet de ne chercher à soumettre ni la province de Rézan ni ses princes; il donne à Féodor le nom de *grand prince;* mais, quoiqu'en général il lui parle le langage de supérieur à inférieur, cependant il a soin d'en tempérer l'orgueil par des expressions pleines de douceur et d'affabilité.

Un des faits les plus brillans pour la Russie, durant le règne de Vassili, est le service que le grand prince rendit à l'empereur Manuel, maître du célèbre empire de Constantin-le-Grand, déjà près de sa décadence. L'Asie mineure, la Thrace, et nombre d'autres provinces avaient été cédées aux Ottomans : Constantinople, assiégée par ces fiers ennemis, n'avait dû son salut qu'à Tamerlan, l'heureux vainqueur de Bajazet; Manuel enfin, réduit à l'extrémité, resserré dans sa capitale, n'avait plus de trésors pour solder une armée capable de le défendre : instruit de la position déplorable où se trouvait un monarque du

Présens envoyés en Grèce.

même culte que lui, Vassili lui envoya, en 1398, une quantité considérable d'argent par le moine Osliébia. Il fit plus, il engagea tous les princes russes à suivre son exemple. Ces présens furent

reçus à Constantinople avec les transports de la plus vive reconnaissance; l'empereur, le patriarche, le peuple, élevèrent jusques aux nues la générosité des Russes; et, en 1414, pour resserrer les nœuds d'amitié qui l'unissaient à la Moscovie, Manuel maria Jean, son fils, à la fille de Vassili, nommée Anne. C'est ainsi que des fiancées du même nom commencèrent et finirent les alliances de parenté entre les Russes et les empereurs d'Orient. Le mariage de la première Anne, épouse de S. Vladimir, eut d'heureuses suites pour la Grèce; mais la petite-fille du héros du Don n'y vit que des scènes désastreuses; et au bout de trois ans cette princesse infortunée succomba au fléau de la peste. Son époux, qui régna sous le nom de Jean Paléologue, n'eut pas d'enfans.

Une fille de Vassili épouse l'empereur.

Affaires ecclesiastiques.

Les affaires ecclésiastiques de ce temps sont très-mémorables dans notre histoire : nous avons vu que, sous Dmitri, la Russie avait deux métropolitains, Pimen au nord, et Cyprien au midi. La mort du premier réunit les deux métropoles, et Cyprien, qui était, à cet effet, à Constantinople, sortit de cette capitale en grande pompe, accompagné d'un nombre considérable de prélats russes et grecs. Le grand prince, les boyards et le peuple connaissaient déjà toutes les qualités

personnelles de Cyprien. Ils allèrent, en cérémonie, à sa rencontre, à Kotly, charmés de ce que le chef de tout le clergé russe allait établir, de nouveau, sa résidence à Moscou. Ce métropolitain était, en effet, animé d'un grand zèle pour la foi : sa moralité était sans reproche ; il punissait avec rigueur tous les torts des évêques, et surtout leur désobéissance aux volontés du prince. Il infligea un juste châtiment à Euphème Vissléne, évêque de Tver, accusé par le prince, le clergé et le peuple, de plusieurs contraventions aux lois ; il lui ôta son épiscopat, et lui donna ordre de vivre dans une cellule du monastère de Tchoudof ; à l'invitation de Vitovte, il dégrada Antoine, évêque de Tourof, le dépouilla de la mitre blanche ainsi que de tous les ornemens pontificaux, et le renferma dans le couvent de Saint-Simon. En 1401, Sarva, évêque de Loutsk, dans la Russie lithuanienne, appelé à un concile de neuf archevêques rassemblés à Moscou, fut obligé de renoncer à son évêché, pour avoir, sans doute, encouru la disgrâce de Vitovte. Nous avons parlé plus haut du sort de Jean, archevêque de Novgorod, qui resta pendant trois ans enfermé dans le monastère de Saint-Nicolas, uniquement pour servir le ressentiment du grand prince contre ce défenseur

zélé des droits de Novgorod. Toujours attentif à ne rien faire contre l'intérêt ou la volonté des maîtres de l'Etat, Cyprien garda sous sa surveillance les évêchés de la Russie méridionale, et jouit du plus grand crédit auprès de Vassili Dmitriévitch. Nous croyons devoir faire mention ici d'un écrit soi-disant adressé à Cyprien par ce prince, et relatif aux jugemens ecclésiastiques. Cet écrit est inséré dans plusieurs chroniques, où l'on ajoute qu'il est extrait de l'ancien droit canon moscovite. Il y est dit : « *Moi, grand prince* » *Vassili Dmitriévitch, par suite des réflexions* » *que j'ai faites avec mon père le métropolitain* » *Cyprien, je renouvelle les anciens statuts* » *ecclésiastiques de S. Vladimir, mon aïeul,* » *et ceux de son fils Yaroslaf, me conformant,* » *en tout, au droit canon grec...,* *l'an* 6911 » (1403). » Ces deux prétendus réglemens de S. Vladimir et d'Yaroslaf sont évidemment controuvés. Le sage Vassili pouvait-il croire à leur authenticité? Le métropolitain, lui-même, pouvait-il présenter à l'approbation de son souverain des lois absurdes, en vertu desquelles un mot injurieux dit à une femme, emportait avec soi une amende cent fois plus forte que des crimes et des forfaits infâmes? A une fervente piété, Cyprien joignait toute la pénétration d'un esprit

éclairé. Objet de l'estime du clergé de Constantinople, il fut appelé au concile convoqué pour destituer solennellement Macaire, usurpateur de la dignité patriarchale, et son nom accompagna celui des plus illustres ecclésiastiques grecs signataires de la sentence qui condamnait Macaire. Ami de la retraite, il demeurait ordinairement hors de Moscou, dans le village de Golénischtchef, entre les monts Varabïof et Poklonnaïa. Là, au sein du repos, et dans la contemplation de la belle nature, il traduisit beaucoup de livres du grec en russe, et composa la vie du métropolitain S. Pierre, ouvrage dans lequel il parle de lui dans les termes les plus modestes, et fait la description des troubles, des malheurs dont il a été le témoin dans la Grèce. Zélé serviteur de Jésus-Christ, il eut la douce satisfaction de convertir au christianisme les trois seigneurs mogols, Bakhti, Khidir et Mamat, qui, éclairés par ses saintes instructions, témoignèrent le désir de se faire baptiser. Cette cérémonie se célébra avec pompe sur les bords de la Moskva, en présence du grand prince et de toute sa cour, au son des cloches, et aux bruyantes acclamations de joie d'une foule innombrable de peuple. Les Moscovites pleurèrent d'attendrissement lorsqu'ils virent leurs anciens, leurs fiers ennemis, prêter

une oreille attentive à la voix du métropolitain ; leur cœur tressaillit de joie à la douce pensée que le triomphe de notre religion était l'heureux présage du prochain triomphe de notre patrie. Les néophites reçurent les noms d'Ananias, d'Azarie et Mizaïl, jeunes hommes si célèbres par leur sainteté; et le même jour on les vit se promener dans la ville, saluer amicalement les habitans de la capitale, qui, dès-lors, les regardèrent comme leurs frères. Honoré de l'estime et de l'amour universel, Cyprien mourut dans un âge très-avancé. Quelques jours avant sa mort, arrivée en 1406, il adressa à Vassili, à tous les princes russes, aux boyards, au clergé, aux laïcs, une lettre dans laquelle il leur donne sa bénédiction, et leur demande, en chrétien, le pardon de toutes ses offenses. A la lecture de cette lettre, faite au peuple dans l'église de l'Assomption, par Grégoire, archevêque de Rostof, des soupirs et des sanglots se firent entendre de toutes parts; depuis cette époque, tous les métropolitains de Moscou, au moment de leur mort, composaient de pareilles lettres d'adieu, et en ordonnaient la lecture lors de leur enterrement.

Le successeur de Cyprien (1409) fut Photius, Grec de la Morée, fort instruit dans la langue slavonne, quoiqu'il écrivît toujours son nom en

grec : cet homme, savant et vertueux, n'eut pas beaucoup de succès dans son administration. Installé dans la Russie septentrionale, au moment où elle venait d'être ravagée par Edigée, il employa tout son zèle à améliorer les biens des métropolitains, pillés par l'ennemi, dilapidés par d'avides seigneurs russes. Les domaines de l'église étaient devenus la proie des laïcs : il fallut les faire restituer, et, à cet effet, plaider contre des gens puissans, contre des princes et des boyards. Ces recherches indisposèrent contre Photius un grand nombre de personnes ; elles l'accusèrent de songer beaucoup plus aux affaires temporelles qu'aux spirituelles, et lui reprochèrent son trop grand amour pour les richesses. Ces inculpations pouvaient être fondées en partie ; au moins le grand prince le regardait d'assez mauvais œil, et comme il n'aimait pas le métropolitain, il fut spectateur assez indifférent des maux que la métropole eut bientôt à souffrir.

L'adroit Vitovte voyait, sans doute, depuis long-temps avec peine, les provinces qu'il possédait en Russie, sous l'autorité spirituelle d'un pontife étranger. Les chefs de notre église portaient le nom de métropolitains de Kief, mais ils demeuraient à Moscou, dont ils servaient les souverains avec zèle. Maîtres de la conscience

des citoyens, ils nourissaient entre le nord et le midi de la Russie, un esprit d'union et de fraternité dangereux pour le gouvernement lithuanien : comme ils avaient, en outre, des revenus considérables dans les provinces méridionales, ils en épuisaient toutes les richesses qu'ils faisaient passer dans la grande principauté de Moscou. La prudente politique de Cyprien avait éloigné l'exécution des projets de Vitovte. En quittant les Etats lithuaniens pour se rendre à Moscou, capitale d'un souverain de sa religion, et conséquemment métropole, ce pasteur n'avait point abandonné Kief; en 1396, il avait fait un voyage dans cette ville, où il resta dix-huit mois; il visita les autres évêchés de sa juridiction, et chercha, en général, à complaire à Vitovte. Photius, au contraire, moine dès sa jeunesse, très-peu savant en politique, et élevé dans la haine contre l'église latine, attachait peu de prix à la bienveillance de ce prince, très-zélé pour le catholicisme; il refusa même de faire ses visites pastorales dans les provinces lithuaniennes, dont cependant il exigeait impérieusement les revenus. Vitovte convoqua alors tous les évêques de la Russie méridionale, et leur proposa d'élire un métropolitain particulier, leur ordonnant de lui

adresser contre Photius une plainte dans laquelle ils le représenteraient comme un prélat négligent. Photius fit d'inutiles efforts pour détourner l'orage : il se hâta de se rendre à Kief afin de se réconcilier avec Vitovte, ou d'aller trouver le patriarche de Constantinople ; mais ce fut en vain : il se vit dépouillé de tous ses biens en Lithuanie, et contraint de retourner à Moscou. Ses vicaires furent chassés de la Russie méridionale ; ses villages et ses terres confisqués au profit du prince, qui en disposa en faveur des seigneurs lithuaniens. Du consentement de son clergé, Vitovte envoya à Constantinople un savant bulgare, nommé Grégoire Tsamblak, auquel il remit des lettres extrêmement flatteuses pour l'empereur et pour le patriarche, les suppliant de vouloir bien sacrer cet homme respectable, en qualité de métropolitain de Kief. Le patriarche, ami de Photius, ayant refusé de souscrire aux vœux du prince lithuanien, tous les évêques de la Russie méridionale se rendirent à Novgorod, où, conformément au désir de leur souverain, ils sacrèrent eux-mêmes Tsamblak, après avoir donné à la connaissance du peuple l'acte mémorable que voici :

« *Tous les dons sont parfaits, venant* » *d'en haut, de la main du père des lu-*

» *mières*(a). Nous avons reçu ce don céleste ; nous » en avons goûté toute la douceur, nous, évêques » des pays russes, amis et frères en Jésus-Christ ; » nous, Théodore, archevêque de Polotsk et de » la Lithuanie ; Isaak, évêque de Tchernigof ; » Denis de Loutsk ; Gerassim de Vladimir ; Sé- » bastien de Smolensk ; Khariton de Kholm ; » Euphème de Tourof. Notre cœur a été sensi- » blement affligé de voir l'église de Kief, la pre- » mière de la Russie, abandonnée, et n'avoir un » pasteur que de nom ; le métropolitain Photius » a méprisé notre clergé : il a refusé de le gouver- » ner et de le visiter ; il s'est uniquement occupé » à s'enrichir de nos revenus, et a transféré à » Moscou les ornemens des anciens temples de » Kief. Le Dieu de miséricorde a enfin touché » le cœur du grand prince Alexandre Vitovte, » hospodar de Lithuanie et de beaucoup de pro- » vinces russes ; il a chassé Photius et demandé » un autre métropolitain à l'empereur et au pa- » triarche ; mais ceux-ci, aveuglés par la cupi- » dité, n'ayant pas agréé notre légitime prière, le » grand prince a convoqué alors un grand conseil » auquel il a appelé nous autres évêques, tous

(a) *Omne datum optimum et omne donum perfectum desursum est, descendens à patre luminum*, etc.

Epist. Jacobi, cap. I.

» les princes lithuaniens, russes et autres, à lui
» soumis, les boyards, seigneurs, archiman-
» drites, abbés et prêtres. Nous nous sommes
» rassemblés dans l'église de Notre-Dame dans
» la ville de Novgorodok de Lithuanie; là, avec
» la bénédiction du Saint-Esprit, et en vertu
» de l'autorité que nous en avons reçue des
» Apôtres, nous avons sacré métropolitain de
» l'église de Kief, le nommé Grégoire à la place
» de Photius, dont nous avons exposé la mau-
» vaise conduite au patriarche. Que le monde
» ne dise donc pas : *Le prince Vitovte est d'une*
» *autre religion, et il ne s'occupe point de*
» *l'église de Kief*, mère des églises russes, de
» même que Kief est celle de toutes les villes
» russes. De temps immémorial, les évêques ont eu
» le droit de nommer les métropolitains, et sous
» le règne du grand prince Isiaslaf, ils ont sacré
» Clément. Les Bulgares, plus anciens que nous
» dans la religion chrétienne, ont un pontife
» particulier; il en est de même des Serviens
» dont le pays, sous le rapport de l'étendue et
» de la population, ne saurait être comparé aux
» États d'Alexandre Vitovte. Mais à quoi bon
» parler des Bulgares et des Serviens? Nous
» avons suivi le réglement des Apôtres; ils nous
» ont transmis, comme à leurs disciples et succes-

» seurs, la puissance du Saint-Esprit, qui agit
» également sur tous les évèques. Toutes les fois
» qu'ils se rassemblent au nom du Seigneur,
» les évèques peuvent, en tous lieux, élire un
» digne pasteur, choisi par Dieu lui-même. Que
» des imprudens ne disent donc pas : *Séparons-*
» *nous d'eux, puisqu'ils se séparent de l'église*
» *grecque*. Non ; nous conservons au contraire
» la tradition des SS. Pères, ennemis de toute
» hérésie : nous respectons le patriarche de Cons-
» tantinople et les autres, nos frères en reli-
» gion ; mais nous ne saurions admettre l'auto-
» rité illégitime que les empereurs grecs s'arro-
» gent dans les affaires ecclésiastiques ; car ce
» n'est pas le patriarche, c'est l'empereur qui
» nomme les métropolitains, et qui trafique ainsi
» de la dignité du souverain pontife : c'est Ma-
» nuel qui, beaucoup moins jaloux de la gloire
» de l'église que de grossir ses trésors, nous
» a envoyé trois métropolitains à la fois,
» Cyprien, Pimen et Denis. C'est dans de tels
» abus qu'il faut chercher la cause de tant de
» dommages, de troubles, de meurtres même,
» et plus malheureusement encore la cause du
» déshonneur de notre métropole. C'est après
» avoir bien réfléchi qu'il ne convient pas à
» un empereur laïc de vendre le rang de mé-

» tropolitain, que nous avons élu ce digne pas-
» teur. Le 15 novembre 1415. »

Vainement Photius écrivit aux seigneurs et aux habitans de la Russie méridionale, qu'il ne reconnaissait point le sacre illégal de Grégoire; qu'il le regardait comme l'acte d'une puissance purement temporelle, et d'un *souverain étranger, persécuteur de l'orthodoxie ;* notre ancienne et jadis unique métropole fut dès-lors divisée, et le nom de métropolitain de Kief ne fut plus qu'un titre de ceux de Moscou. Grégoire Tsamblak, homme instruit et d'une grande érudition, avait formé, pour sa gloire, le projet de réunir les églises grecque et latine. Il se rendit en effet à Rome et à Constantinople avec plusieurs seigneurs lithuaniens; mais il en revint sans aucun succès, et mourut, en 1419, béni au midi de la Russie, à cause de son zèle pour la religion, et maudit, comme apostat, dans la métropole de Moscou. Il institua une cérémonie solennelle en l'honneur de S. Paraskeva de Tarnof, dont il a écrit la vie : il composa aussi beaucoup d'instructions chrétiennes. Son successeur à la métropole de Kief, fut Gerassim, évêque de Smolensk, nommé par le patriarche de Constantinople, en 1433.

Ordonnance judiciaire.

Outre le réglement de Vassili sur les jugemens ecclésiastiques, réglement que nous avons cité

comme apocryphe, nous avons trouvé parmi les monumens de son règne une autre ordonnance beaucoup plus authentique sur le droit civil. Cet acte est d'autant plus intéressant, que, depuis Yaroslaf-le-Grand jusqu'au quinzième siècle, on ne rencontre ni dans les annales, ni dans les archives, rien de relatif à l'ancienne législation russe. Cet acte judiciaire est adressé aux habitans de la Dvina qui, en 1397, avaient reconnu l'autorité suprême du grand prince de Moscou. En voici le contenu.

« Tout boyard, soit de Moscou, soit de la » Dvina, que moi, grand prince, vous enverrai » comme lieutenant, doit agir conformément » à cette ordonnance.

» En cas de meurtre, il sera fait les plus sé- » vères perquisitions pour en découvrir l'au- » teur; s'il arrivait que les recherches fussent inu- » tiles, le canton où le meurtre se sera commis » est tenu de payer dix roubles au lieutenant; » pour une blessure accompagnée d'effusion de » sang, trente écureuils; pour une contu- » sion, quinze, sauf le châtiment particulier à » infliger au délinquant.

» Toute injure faite à un boyard, ou toute » voie de fait contre lui, sera punie par le lieu- » tenant au moyen d'une amende pécuniaire

» proportionnée au rang ou à la naissance de
» l'offensé.

» Les lieutenans et gentilshommes n'inter-
» viendront pas dans une querelle qui, survenue
» au milieu d'un festin, se terminerait dans le
» lieu même où elle aurait commencé; mais si
» cette dispute ne cesse qu'après le festin, le lieu-
» tenant est autorisé à prendre *une peau de*
» *martre*.

» Tout laboureur ou faucheur qui, en travail-
» lant dans un champ ou dans un pré, détruirait
» la ligne tracée pour limite, sera tenu de donner
» un mouton, ou de payer de trente jusqu'à
» cent vingt écureuils. Cependant il ne faut point
» lier le coupable. En général, tout accusé qui
» fournit une caution, doit rester libre. Les sei-
» gneurs préposés à la décision des affaires n'exi-
» geront rien d'un homme enchaîné, parce que,
» dans ce cas, toute promesse est nulle.

» Sera acquitté tout individu qui, rencontré
» avec un effet dérobé, prouvera ne l'avoir
» point enlevé et découvrira le voleur. La pre-
» mière fois, le voleur paiera le prix de l'effet volé;
» la seconde, il sera imposé à une forte amende
» pécuniaire, et la potence serait sa punition
» s'il récidivait une troisième fois. Dans tous ces
» cas, le voleur doit être marqué.

» Paiera quatre roubles au trésor tout individu » convaincu de *s'être rendu justice lui-même ;* et » sera regardé comme tel tout bourgeois ou la» boureur qui, à la connaissance du lieutenant, » aura accordé, pour de l'argent, la liberté d'un » voleur pris sur le fait.

» Les lieutenans donneront un acte de condam» nation contre celui qui, de ce préalablement » sommé, manquera de comparaître à leur tri» bunal.

» Un seigneur n'est point responsable aux » lieutenans de la vie d'un esclave qu'il a, par » inadvertance, frappé *jusqu'à ce que mort s'en» suive.*

» Dans les procès, les lieutenans percevront » la moitié de chaque rouble.

» Ceux qui auraient reçu quelque injure du » lieutenant, adresseront leurs plaintes à moi, » grand prince. Je le sommerai de se justifier; » et s'il ne comparaît point au terme prescrit, » j'ordonnerai à mon officier d'en agir avec lui » comme avec un coupable.

» Les marchands de la Dvina ne pourront » être jugés à Oustiougue non plus qu'à Vo» logda et à Kostroma. S'ils sont convaincus de » vol, on me les présentera pour entendre leur » sentence, ou bien on portera plainte contre

» eux à mes lieutenans dans la province de la
» Dvina.

» Sont exempts des frais d'importation tous les
» habitans de la Dvina qui feront le commerce
» dans les provinces de la grande principauté, à
» condition pourtant qu'ils paieront aux lieute-
» nans d'Oustiougue et de Vologda deux me-
» sures de sel par barque, et deux écureuils par
» chariot. »—Vient ensuite la taxe de ce que l'on doit payer aux gentilshommes et officiers-juges pour leurs peines et voyages (ainsi qu'il est dit dans l'ancien droit russe).

Ces lois ne sont plus déjà celles d'Yaroslaf-le-Grand, puisque le vol y est puni de mort, tandis qu'anciennement il n'entraînait qu'une amende pécuniaire : sous le nom d'*écureuils*, dont nous avons parlé ici pour montrer le prix attaché à chaque délit, il ne faut plus comprendre les monnaies de peau d'autrefois ; mais effectivement des peaux d'écureuils, comme on peut le voir par l'article de l'acte ci-dessus, où il est dit que le lieutenant perçoit, pour une querelle, *une peau de martre*. Il ne serait pas probable que pour une blessure accompagnée d'effusion de sang, et pour avoir fait disparaître un sillon de séparation entre deux champs, le coupable n'eût payé que *trente morceaux de*

peaux d'écureuils, somme nulle relativement au prix de l'ancien argent de peaux. Au reste, cet argent ou les *kounes* avaient encore cours, à cette époque, dans le pays de la Dvina; car ce ne fut qu'en 1410 que le gouvernement de Novgorod le remplaça par des sous de cuivre lithuaniens, et par les *ortougues* suédoises de même métal, qu'ils vendirent ensuite aux Allemands: à ces monnaies ils firent, en 1420, succéder des pièces d'argent, semblables à celles de Moscou et des autres provinces de Russie. Les Pskoviens suivirent cet exemple, et à dater de cette époque, toute la Russie eut sa propre monnaie d'argent. Le prix des kounes baissa tellement, qu'en 1407 les Pskoviens donnaient quinze grivnas en kounes pour un demi rouble d'argent. Monnaies.

Nous ajouterons les détails suivans au règne de Vassili Dmitriévitch.

C'est sous ce prince que les Russes commencèrent à compter les années de la création à dater du mois de septembre, tandis que jusque-là ils avaient toujours commencé par le mois de mars. Ce fut, sans doute, le métropolitain Cyprien qui introduisit cette nouveauté, pour imiter les Grecs qui comptaient alors de la sorte.

Dès le règne de Dmitri Donskoï, plusieurs de nos citoyens les plus distingués commencèrent

à prendre des noms de famille, indépendamment des surnoms qui servaient à les distinguer. Cet usage devint plus fréquent sous Vassili, et les anciens noms slaves tombèrent enfin en désuétude.

Moscou eut à se glorifier, à cette époque, de plusieurs peintres d'images célèbres par leur talent; tels que Siméon-le-Noir, le moine Prokhor, Daniel de Gorodetz, et le religieux André Roublof, dont la réputation était si grande, que pendant cent cinquante ans, ses images servirent de modèles à tous les autres peintres. En 1405, il peignit l'église de l'Annonciation, dans le palais du grand prince, et, en 1408, la cathédrale de Notre-Dame à Vladimir; la première avec Prokhor et un Grec nommé Théophane; la seconde avec Daniel. Il parut également à Moscou plusieurs fondeurs distingués. En 1420, l'un de ces artistes enseigna à un citoyen de Pskof, appelé Théodore, le moyen de fondre des lames de plomb pour couvrir les églises; il reçut en récompense quarante-six roubles des Pskoviens. Les Allemands de Dorpat cachaient aux Russes tous les arts utiles, et empêchaient leurs ouvriers d'aller exercer leurs talens en Russie.

En 1404, Lazare, Servien de naissance, et

moine du mont Athos, fabriqua, dans Moscou, la première horloge à sonnerie qui y eût encore paru. Cette horloge, qui coûta cent cinquante roubles, c'est-à-dire, environ trente livres d'argent, fut placée dans la cour du palais du grand prince, derrière l'église de l'Annonciation; et le peuple regarda comme un prodige, cette nouvelle production de l'art.

En 1394, le grand prince, afin d'augmenter les fortifications de sa capitale, avait fait creuser, depuis le champ de Koutchkof, ou la porte actuelle de Stretensky, jusqu'à la Moskva, un grand fossé de la profondeur d'un homme, et large d'une sagène. Comme ce fossé devait traverser beaucoup de rues et de cours, il fallut raser un grand nombre de maisons, ce qui causa un déplaisir sensible aux propriétaires. Dès cette époque Moscou était déjà plus vaste que Bielgorod d'aujourd'hui.

En 1390, un jeune homme de noble famille, nommé Osée, et fils du gouverneur du grand prince, fut mortellement blessé *à des jeux* militaires, qui, au rapport de la chronique, se célébraient alors à Kolomna : ceci prouve qu'à l'exemple des autres Européens, nos ancêtres avaient des tournois, exercice si propre à enflammer le courage et l'amour des jeunes gens pour la gloire.

Dans une lettre adressée, en 1410, par le métropolitain Photius à Jean, archevêque de Novgorod, nous trouvons quelques détails assez curieux sur les coutumes et mœurs de ce temps. Photius lance l'excommunication contre tout couple qui serait uni sans la bénédiction de l'église et du prêtre; il enjoint de célébrer les mariages après la messe, et non pas le soir; il ne permet qu'aux jeunes gens sans enfans de se remarier en troisièmes noces, et à condition de n'entrer de cinq ans dans l'église, ou bien d'obtenir l'absolution par un repentir sincère et par les larmes d'une fervente contrition; il interdit aux filles de se marier avant l'âge de douze ans; défend d'approcher de la sainte table à tous ceux qui osent boire du vin avant le dîner, et blâme sévèrement les juremens, les mots indécens en usage parmi le peuple. Il défend au clergé le commerce et l'usure; aux religieuses d'habiter les mêmes monastères que les moines, aux prêtres veufs de demeurer dans les couvens de femmes, aux gens crédules et superstitieux, d'écouter les contes bleus des diseuses de bonne aventure, ainsi que de recourir à leurs dangereux poisons. En général, ce métropolitain fit preuve du plus grand zèle pour faire comprendre le véritable esprit du christianisme; il adressa un grand nombre d'ins-

tructions pastorales au clergé, aux princes et au peuple.

Dix-huit ans avant sa mort, Vassili Dmitriévitch eut à pleurer la mort de sa mère Eudoxie, épouse de Dmitri Donskoï, célèbre par son esprit et plus encore par ses vertus chrétiennes. Sa dévotion, sa pieuse inclination à orner les églises, la font comparer à Marie, épouse de Vsévolod-le-Grand, petit-fils de Monomaque. C'est elle qui fonda, dans le Kremlin, le monastère de l'Ascension, pour les filles; l'église de la Nativité de Notre-Dame, et autres temples décorés et peints par le Grec Théophane et Siméon-le-Noir. Cette pieuse princesse chérissait la vertu autant qu'elle en abhorrait le masque : afin de cacher, sous une apparence d'embonpoint, sa maigreur, résultat de jeûnes continuels et de mortifications, elle portait plusieurs robes, se parait de perles, et paraissait toujours avec un air riant; rien ne la comblait de joie comme lorsqu'elle entendait la médisance élever des doutes sur sa vertu, répandre partout qu'Eudoxie cherchait à plaire, et que même elle avait des amans. Ces bruits parurent si outrageans aux fils de Donskoï, et surtout à Youri Dmitriévitch, que celui-ci ne put cacher à sa mère combien il en était affligé. Eudoxie les fit enfin venir, et ôta devant eux une

partie de ses vêtemens : « *Croyez maintenant,* » dit-elle à ses fils, saisis d'effroi à la vue de son corps maigre et desséché par trop d'abstinence, « *croyez que votre mère est chaste ; mais que ce* » *que vous venez de voir reste à jamais un se-* » *cret pour le monde. Celui qui aime Jésus-* » *Christ doit supporter la calomnie, et remercier* » *Dieu de lui envoyer cette épreuve.* » La médisance fut bientôt réduite au silence. Peu de temps avant sa mort, Eudoxie abandonna le monde ; elle entra dans un monastère, où elle prit le nom d'Euphrosine, et termina sa carrière, honorée de celui de sainte.

CHAPITRE III.

Le grand prince Vassili Vassiliévitch, l'aveugle.

1425 — 1462.

Prodige. — Guerre civile. — Peste. — Invasion des Lithuaniens. — Congrès en Lithuanie. — Caractère de Vitovte. — Événemens en Lithuanie. — Incursions des Tatars. — Jugement dans la horde. — Guerres civiles. — Crime. — Rupture avec Novgorod. — Naissance de Jean-le-Grand. — Tribut de la horde. — Exil du khan à Bélef. — Royaume de Kazan. — Mort de Dmitri-le-Rouge. — Concile de Florence. — Nouvelles discordes. — Affaires de Novgorod. — Guerre. — Valeur de Mustapha. — Invasion du roi de Kazan. — Captivité du grand prince. — Terreur et désastres de Moscou. — Brigandages exercés par le prince de Tver. — Vassili mis en liberté. — Tremblement de terre. — Cruauté de Chemyaka. — On arrache les yeux au grand prince. — Imprudence de Chemyaka. — Proverbe. — Perfidie. — Soumission de Vassili. — Fiançailles du jeune Jean. —Fuite de Chemyaka. —Serment. —Sage gouvernement de Vassili. — Bulle du pape. — Jean est associé au trône de son père. — Traités. — Lettre mémorable. — Dernier combat célèbre de la guerre

civile des princes. — Invasion des Tatars. — Mort de Chemyaka. — Progrès de la monarchie. — Soumission de Novgorod. — Un prince de Rézan élevé à Moscou. — Ingratitude de Vassili. — Soumission de Viatka. — Affaires de Pskof. — Incursion des Tatars. — Mort de Vassili. — Son caractère. — Mœurs cruelles de ce temps. — Superstition. — Changement de monnaies à Novgorod. — Affaires ecclésiastiques. — Prise de Constantinople par les Turcs. — Commencement de la horde de Crimée.

Le nouveau grand prince n'avait que dix ans lorsqu'il monta sur le trône. Bien moins favorisé de la fortune que son père et son aïeul, il dépendait comme eux, au commencement de son règne, du conseil des boyards. La grande principauté de Moscou, dont le territoire n'avait jamais encore été le théâtre des guerres civiles, devait en éprouver toutes les horreurs sous le règne de Vassili l'aveugle : il lui fallut voir son prince gémir dans un état d'avilissement qu'il ne mérita que trop par sa conduite ; et c'en était fait de la puissance de Moscou comme de notre patrie, si le ciel, les circonstances et la fidélité du peuple ne l'eussent sauvée, en dépit des mauvais conseillers qui environnaient le trône.

Prodige. Le fait suivant, que les annalistes donnent pour certain, nous explique pourquoi Vassili reçut, dès le berceau, le titre de *grand prince*.

Son père, vivement inquiet de ce que son épouse Sophie souffrait trop long-temps des douleurs de l'enfantement, conjura un religieux du monastère de Saint-Jean de prier pour l'heureuse délivrance de la princesse. « *Dissipez vos alar-* » *mes!* lui dit celui-ci, *Dieu vous donnera un* » *fils qui héritera de toute la Russie.* » Le confesseur du grand prince, prêtre du monastère de Saint-Sauveur au Kremlin, était alors dans sa cellule; il entendit, tout d'un coup, une voix qui lui disait : « Va, et donne un nom au *grand* » *prince Vassili.* » Soudain le prêtre ouvre la porte; mais, étonné de ne rencontrer personne, il court au palais, où il apprend qu'au même instant, Sophie avait donné le jour à un fils. Le vœu général, ainsi exaucé, fit prendre pour un ange le messager invisible dont l'ecclésiastique avait entendu la voix, et l'on donna le nom de Vassili à cet enfant, désigné, dès lors, par le peuple, pour devenir un jour son souverain; on crut voir en lui un prince dont le règne serait illustré par les actions les plus glorieuses. Ces espérances ne furent point réalisées; mais on peut leur attribuer, sans doute, le zèle particulier que les Moscovites témoignèrent toujours pour ce petit-fils du héros du Don.

Vassili Dmitriévitch étant mort pendant la

Guerre civile.

nuit, le métropolitain Photius dépêcha, sur-le-champ, un de ses boyards à Zvénigorod, pour sommer le prince Youri Dmitriévitch, et ses autres frères, de reconnaître leur neveu pour grand prince. Youri, qui, malgré le nouveau règlement, conservait toujours l'espoir de succéder à son frère aîné, refusa de se rendre à Moscou. Il se retira à Galitch; et, dès qu'il eût appris l'avénement solennel du jeune Vassili au trône de la grande principauté, il lui envoya un courrier chargé de lui faire les plus terribles menaces.

Youri, persuadé que son neveu n'avait pas l'intention de renoncer à ses droits d'ancienneté, et résolu de soutenir les siens, se hâta de rassembler une armée dans les villes de son apanage; mais il fut prévenu par le grand prince, qui, réuni à ses autres oncles, marcha sur Kostroma, et l'obligea à se retirer d'abord à Nijni-Novgorod, ensuite de l'autre côté de la Soura. Constantin Dmitriévitch, envoyé à sa poursuite avec la garde du grand prince, revint à Moscou sans avoir pu livrer bataille. Dans cette extrémité, Youri ayant demandé un armistice pour un an, Vassili, d'après le conseil de sa mère, de ses oncles et de Vitovte, lui envoya à Galitch le métropolitain Photius, qui fut accueilli, près de la ville, par

toute la famille du prince ; surpris d'y voir une multitude de peuple rassemblé de différentes provinces, le prélat s'aperçut bientôt que le projet de Youri avait été de l'intimider par ce nombre d'hommes, dont il avait couvert toute la montagne située à l'entrée de Galitch, du côté de Moscou. Il lui fit sentir, d'un ton ironique, que les laboureurs ne sont pas des guerriers ; qu'il y a de la différence entre des chemises de toile et des cuirasses ; puis il entama la grande question de la paix. Youri lui donna à entendre qu'il ne voulait qu'une suspension d'armes ; et il irrita tellement Photius par ses discours, que celui-ci partit sur-le-champ sans vouloir donner sa bénédiction pastorale au prince ni à la ville. Les annalistes rapportent que le jour même du départ du métropolitain, une épidémie s'étant fait sentir à Galitch, Youri, frappé de terreur, monta aussitôt à cheval pour rappeler Photius ; qu'il le joignit au-delà du lac, dans le village de Passinkof, et que par ses larmes, par son repentir, il parvint à toucher Photius. Ce vénérable pasteur retourna sur ses pas, et consentit à bénir tout le peuple ; ce qui mit un terme à la contagion. Le prince envoya deux grands seigneurs à Moscou pour faire la paix, et promit de n'élever aucune

prétention sur la grande principauté, jusqu'à ce que le roi de la horde eût décidé à qui elle devait appartenir.

Les troubles qui signalèrent le commencement du règne de Vassili, présageaient des désastres bien plus grands à la Russie, encore en proie à l'horrible peste que nous avons déjà décrite dans l'histoire de son prédécesseur. Le jour de la Sainte-Trinité vit reparaître à Moscou cet horrible fléau, qui, de la Livonie, avait pénétré jusqu'à Novgorod, Pskof et Tver; dans cette dernière ville, il enleva le prince Jean, qui eut pour successeur son petit-fils Boris, dont le père et le frère aîné étaient également morts. Pierre, oncle du grand prince, et les trois fils de Vladimir-le-Brave périrent aussi à Moscou. Le principal symptôme de cette nouvelle peste était une petite vessie bleue ou rouge qui se manifestait sur le corps; la bleue était une preuve indubitable que le patient mourrait le troisième jour; mais il survivait ordinairement s'il n'en avait qu'une rouge. C'est depuis cette époque, au rapport d'un annaliste, que comme jadis, depuis le déluge, la vie humaine se raccourcit chez les Russes, et que nos ancêtres devinrent plus maladifs, plus faibles. Le même auteur ajoute que, dans différens endroits, il y eut de terribles

Peste. 1426 — 1431.

phénomènes : en 1430, des chaleurs extrordinaires desséchèrent toutes les eaux, au point que la terre et les forêts prenaient feu ; les hommes, au milieu d'épais nuages de fumée, ne pouvaient plus se distinguer les uns les autres ; les bêtes, les oiseaux étaient suffoqués, et les poissons même mouraient au fond des rivières : partout, les maladies et la famine exercèrent leurs affreux ravages ; en un mot, les dernières années du règne de Vassili Dmitriévitch et les premières de celui de son fils, sont la plus funeste époque de notre histoire du quinzième siècle. En 1442 et 1446 la peste reparut encore à Pskof et à Moscou. Des ennemis extérieurs vinrent ajouter aux malheurs de la Russie. En 1426, l'avide Vitovte, qui redoutait peu le jeune Vassili, mit le siége devant Apotchka, ville de la principauté de Pskof, avec une armée nombreuse composée de Bohémiens, de Valaques et même de Tatars fournis comme auxiliaires par le khan Makhmat. A la force les habitans opposèrent la ruse : ils construisirent, aux portes de la ville, un pont très-mince, uniquement soutenu par des cordes; ils pratiquèrent au-dessous un large fossé hérissé de quantité de pieux, et se cachèrent ensuite derrière leurs murailles. Les ennemis ne voyant personne, croyant que la forteresse était déserte, se jettent en

Invasion des Lithuaniens.

foule sur le pont. Aussitôt les assiégés coupent les cordes, et les Lithuaniens tombent sur les pieux auxquels ils demeurent suspendus, et où ils périssent au milieu des tourmens les plus aigus. Ceux qui furent faits prisonniers en souffrirent de plus terribles encore, car ils furent écorchés tout vifs en présence de Vitovte, qui, persuadé, d'après ce trait de barbarie, que les Russes étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, se retira à Voronatch, avec le reste de son armée. Là il s'éleva un orage si terrible, que les Lithuaniens crurent voir le jugement dernier. Vitovte, lui-même, tenant fortement embrassée la colonne qui soutenait sa tente, s'écria, dans la terreur dont il était frappé : « *Mon Dieu,* » *ayez pitié de moi !* » Ce malheureux commencement le disposa a faire la paix. Inquiétés par les Allemands, abandonnés des Novgorodiens, trompés même dans leur espoir sur la médiation du grand prince, dont l'ambassadeur ne put rien opérer en leur faveur, les Pskoviens s'engagèrent à payer à Vitovte quatorze cent cinquante roubles en argent. Deux ans après, ce prince attaqua les Novgorodiens au sujet de quelques débats survenus relativement aux limites de leurs Etats respectifs. Un historien polonais, contemporain, représente les habitans de Novgorod

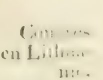
comme des hommes pacifiques, adonnés à la volupté et au luxe, pleins de confiance dans leurs inaccessibles marécages. Ils se moquèrent, dit le même historien, des menaces de Vitovte, et lui firent dire qu'ils lui préparaient de l'hydromel pour son arrivée ; mais ce vieillard infatigable, au milieu des glaces de la vieillesse, sut frayer à sa nombreuse armée une route à travers les marais dangereux de la forêt connue sous le nom de *Forêt Noire*.

La marche était ouverte par dix mille ouvriers armés de haches, et le chemin fut bientôt aplani au moyen de quantité d'arbres abattus, qui servirent de pont à l'infanterie et à la cavalerie ; les caissons, les arquebuses, les canons furent transportés par la même voie, et Vitovte alla mettre le siége devant Porkof. Les annalistes disent que le plus grand des canons de siége avait été fondu par un ouvrier allemand et qu'il était traîné par quarante chevaux. Cette énorme bouche à feu brisa, d'un seul coup, une tour de pierre de la ville, ainsi que le mur de l'église de St.-Nicolas; mais une trop forte charge la fit voler en éclats, et ses débris causèrent la mort d'un grand nombre de Lithuaniens, entre autres du fondeur lui-même et du voïévode de Polotsk. La ville était commandée par le possadnik Gré-

goire et l'illustre Isaac Boretski; désespérant de pouvoir défendre la forteresse, ils allèrent au-devant de l'ennemi et lui offrirent cinq mille roubles. Les Novgorodiens, de leur côté, envoyèrent dans le camp des Lithuaniens l'archevêque Euphème et plusieurs magistrats, également chargés d'acheter la paix. Vitovte aurait sans doute pu assiéger Novgorod; mais, trop sage pour ne pas préférer le certain à l'incertain, il exigea dix mille roubles et mille pour les captifs; ensuite il reprit le chemin de la Lithuanie, après avoir dit aux députés : « *qu'il ne vous arrive » plus désormais de m'appeler un traître et un » ivrogne.* » Cette somme qui présentait la valeur de cinquante-cinq poudes d'argent, fut très-onéreuse pour les Novgorodiens : ils furent obligés de parcourir toutes leurs provinces pour les rassembler. Chaque homme fut obligé de porter un rouble au trésor; ce qui semblerait prouver qu'il n'y avait à Novgorod que cent dix mille hommes ou propriétaires contribuables de la couronne.

Malgré ces expéditions de Vitovte au nord-ouest de la Russie, ce prince vivait en paix avec Vassili son petit-fils. Il l'obligea même, par serment, à ne se mêler en rien des affaires de Novgorod et de Pskof, et, en 1429, il lui envoya

l'invitation la plus amicale de venir passer quelque temps à sa cour. Vassili se rendit aussitôt à ses instances; il partit accompagné du métropolitain Photius et trouva, à Troki, l'octogénaire Vitovte, entouré d'une foule de seigneurs lithuaniens. Les plus augustes hôtes se réunirent bientôt chez le prince de Lithuanie; on y voyait les princes de Tver, de Rézan, d'Odœf, de Mazof, le khan de Tauride, Ilia hospodar exilé de Valachie, les ambassadeurs de l'empereur d'Orient, le grand-maître de Prusse avec le grand-commandeur de Livonie et le roi Yagaïlo. Cette assemblée solennelle de têtes couronnées et de princes offrait, selon les annalistes, le spectacle le plus curieux : les illustres hôtes tâchaient, par l'éclat de leurs vêtemens, par le grand nombre de leurs serviteurs, d'éblouir le magnifique Vitovte, qui, à son tour, les déconcertait par des festins somptueux, tels qu'on n'en avait jamais vus en Europe; on tirait chaque jour, des caves du grand prince, sept cents tonneaux d'hydromel, sans compter le vin de Romanie et la bierre. Les cuisines pouvaient à peine suffire pour apprêter sept cents bœufs et génisses, quatorze cents moutons, cent buffles, autant d'élans et de sangliers. Cependant ces fêtes splendides, qui durèrent environ sept semaines à Troki et à Vilna, laissaient en-



core le temps de s'occuper d'affaires sérieuses : d'après le conseil de l'empereur Sigismond qui, en 1429, avait eu avec lui une entrevue à Loutsk, Vitovte devait se faire nommer roi de Lithuanie et recevoir la couronne des mains du légat du pape ; mais ce vieillard ambitieux eut le chagrin de voir les grands de Pologne s'opposer à ce projet, dans la crainte que la Lithuanie, devenant un royaume particulier, ne se séparât de la Pologne, au préjudice de ces deux États ; c'était précisément le désir du rusé Sigismond. Toutes les menaces de Vitovte furent inutiles : le pape lui-même prit le parti des seigneurs de Yagaïlo ; il défendit au prince lithuanien de penser davantage à la couronne royale, et aux réjouissances publiques succéda la maladie du prince, irrité des obstacles qu'il rencontrait dans l'exécution de ses projets. Tous ses hôtes le quittèrent, à l'exception de Photius, qui demeura encore quelques jours à Vilna, afin d'opérer, sans doute, la réunion de la métropole de Kief à celle de Moscou. Enfin ce prélat fut congédié avec toutes les marques possibles de bienveillance, et il apprit à Novogrodok la nouvelle de la mort de Vitovte.

Ce prince, alors le plus célèbre des souverains du nord de l'Europe, fut, pour notre patrie, un ennemi bien plus terrible que Gédimin

et Olgerd, ayant, par ses conquêtes, resserré nos limites au sud et à l'ouest. Petit de corps, mais doué d'une grande âme, il savait profiter du temps et des occasions pour commander aux peuples et aux princes, pour distribuer avec justice les peines et les récompenses. A table, en voyage, à la chasse, son esprit était continuellement occupé. Il sut prodiguer habilement, et d'une main libérale, les immenses trésors dont ses conquêtes et le commerce avaient enrichi ses États; inaccessible à la pitié, il riait des principes de la morale en politique. Ce qu'il donnait au-aujourd'hui, demain il le reprenait sans avoir aucun tort à reprocher. Peu jaloux de s'attirer le cœur des peuples, il se contentait d'inspirer la crainte. Sobre à l'exemple d'Olgerd, il s'était interdit l'usage du vin et de l'hydromel trop spiritueux, mais il aimait les femmes, et souvent, au sortir du champ de bataille, on le vit diriger son coursier vers son palais, pour voler dans les bras de sa jeune épouse. C'est avec lui, dit un historien polonais, qu'on vit briller et s'éclipser pour jamais la gloire du peuple lithuanien. Heureusement pour la Russie, qui était infailliblement perdue si les successeurs de Vitovte eussent hérité de son génie ainsi que de son ambition; mais Svidrigaïlo, frère de Yagaïlo, et Sigismond,

Caractère de Vitovte.

fils de Kestouti, tour à tour maîtres de la Lithuanie, en épuisèrent les forces par des discordes civiles, par des guerres avec la Pologne et surtout par le brigandage tyrannique qu'ils y exercèrent eux-mêmes. Toujours plongé dans les vapeurs du vin, exemple d'inconstance et de légèreté, Svidrigaïlo, gendre de Boris, était cependant aimé des Russes, à cause de son zèle pour la religion grecque; mais il fut banni par Sigismond, frère de Vitovte, et réduit quelques années après à se faire berger dans la Moldavie. Sigismond fut le plus cruel des tyrans; dévoré de la soif de l'or, altéré du sang des seigneurs, des marchands et des plus riches citoyens, il les livrait à la mort pour s'emparer ensuite de leurs biens; trop criminel pour avoir confiance aux hommes, il avait aux portes de son palais des bêtes féroces au lieu de satellites; mais tant de précautions ne purent le soustraire au fer des assassins : Jean et Alexandre, princes de Tchertorysk, petits-fils d'Olgerd, purgèrent la terre de ce monstre. Casimir, fils de Yagaïlo, lui succéda en 1440, et le débonnaire Michel, fils de Sigismond, mourut exilé en Russie, empoisonné, dit-on, par quelque scélérat, soudoyé par les grands de Lithuanie; les Novgorodiens firent, en 1431, un traité de paix avec Svidrigaïlo, et un autre en 1436, avec Sigismond.

Événemens en Lithuanie.

Nous n'avons aucune connaissance des événemens qui eurent lieu dans la horde pendant tout ce temps. En 1426, les Tatars firent quelques prisonniers dans les provinces de Rézan; trois ans après, une bande nombreuse commandée par un tzarévitch et un prince, ravagea les villes de Galitch, de Kostroma, de Plesso et de Lougue; mais cette invasion n'avait d'autre but que le pillage. Les habitans de Rézan atteignirent les brigands : ils leur enlevèrent le butin et les prisonniers qu'ils avaient faits. Les oncles du grand prince poursuivirent même le tzarévitch jusqu'à Nijni. Le prince de Starodoub, fâché de ce que la lenteur de ces derniers l'avait empêché de joindre l'ennemi, se sépara secrètement de l'armée moscovite avec sa garde et passa au fil de l'épée l'arrière-garde des Tatars. Pendant l'automne de l'année 1430, Aydar, prince de la horde, ravagea la Russie lithuanienne et fit le siége de Mtsensk dont le commandant était Grégoire Protassief, homme plein d'honneur et de courage. Grégoire ayant refusé de se rendre, le prince tatar eut l'adresse de lui faire quitter son poste par les protestations de l'amitié la plus sincère et de l'attirer dans son camp où il le fit prisonnier; mais le khan Machmet, pour lors souverain de la horde d'Or et scrupuleux observateur du droit

Incursion des Tatars.

des gens, fit des reproches sanglans à Aydar et combla de caresses le valeureux Grégoire auquel il rendit la liberté : exemple de loyauté bien rare parmi des barbares ! A la même époque le grand prince envoya son général, le prince Féodor Pestri, dans la Bulgarie du Volga et dans celle de la Kama où les Russes firent un grand nombre de prisonniers.

Six ans s'étaient écoulés depuis le traité de paix entre le jeune Vassili et son oncle Youri, et l'article, portant que la contestation survenue entre les deux prétendans à la grande principauté devait être jugée par le khan, restait sans exécution; soit que les rois de la horde se succédassent avec trop de rapidité, soit que, dans l'espoir de soumettre son oncle, Vassili voulût éviter un jugement honteux pour nos princes. En 1428, ils convinrent, par un nouveau traité, que chacun d'eux conserverait ses domaines ; mais au bout de trois ans de paix, Youri ayant déclaré la guerre à son neveu, celui-ci proposa à son oncle d'aller trouver le khan Machmat, proposition qui fut acceptée. Après avoir donné aux églises des preuves de sa munificence, Vassili, le cœur oppressé de douleur, quitta Moscou un beau jour d'été ; il dîna dans une prairie près du monastère
15 août. de St.-Siméon, et ne put s'empêcher de verser

des larmes à la vue des clochers dorés de la capitale.

Aucun des grands princes de Moscou n'avait encore péri à la horde ; les boyards tâchaient de consoler le jeune Vassili en lui retraçant les honneurs et les caresses qu'on y avait prodigués à son père ; mais l'idée qu'il allait se remettre entre les mains des infidèles, et qu'il descendait d'un trône illustre pour se jeter aux pieds des barbares, accablait de tristesse l'âme de ce faible jeune homme. Youri, parti après lui, arriva en même temps dans le camp de Boulat, baskak de Moscou, ami de Vassili et ennemi de Youri. Mais ce dernier trouva un zélé défenseur dans le puissant mourza Téguinia, qui l'emmena avec lui passer l'hiver en Tauride, lui promettant de lui procurer la dignité de grand prince. Vassili avait par bonheur à son service un boyard, nommé Jean Dmitriévitch, dont l'adresse, l'activité et l'éloquence lui furent du plus grand secours; il sut mettre tous les seigneurs des khans du parti de son jeune prince, en leur représentant qu'il serait honteux pour eux de souffrir que Téguinia réussît seul à procurer à Youri le rang de grand prince ; que ce mourza finirait inévitablement par usurper le souverain pouvoir sur la Russie et la Lithuanie, où dominait Svidrigaïlo, ami de Youri ; que le

Jugement à la horde.

roi de la horde, lui-même, serait forcé de respecter le puissant Téguinia, et que tous les autres courtisans deviendraient ses esclaves. Ces paroles, d'après un annaliste, blessèrent profondément les seigneurs de la horde, et en particulier Boulat et Aydar. Ils s'empressèrent d'intéresser vivement le roi en faveur de Vassili et noircirent tellement Téguinia dans l'esprit de Machmet, que ce prince crédule leur promit de punir
1432. de mort le mourza, s'il osait se déclarer pour Youri.

Au printems, l'oncle de Vassili arriva dans la horde avec Téguinia qui, instruit des intentions du roi, se garda bien de les contrarier. Machmet nomma pour terminer le différent de l'oncle et du neveu, un tribunal qu'il présida lui-même. Vassili prouvait ses droits au trône par le nouveau réglement des princes de Moscou, dont les dispositions portaient que le fils devait succéder au père et non le frère au frère. Ce réglement fut réfuté par l'oncle : il soutenait qu'il fallait s'en rapporter aux annales et au testament de Dmitri Donskoï dans lequel lui, Youri, était nommément désigné pour son successeur, au cas où Vassili Dmitriévitch viendrait à mourir. Jean, boyard de Moscou, s'approcha de Machmet et lui dit : « Souverain roi! votre vil esclave vous » conjure de lui permettre de parler pour son

» jeune prince : Youri établit ses droits à la
» grande principauté, sur les anciennes institu-
» tions de la Russie ; tandis que notre souverain
» les fonde sur votre généreuse protection, car
» il sait que la Moscovie fait partie de vos vastes
» domaines. Vous êtes maître d'en disposer sui-
» vant votre bon plaisir ; mais daignez réfléchir
» que l'oncle ose prétendre, tandis que le neveu
» ne fait que supplier. Que signifient des annales
» et des titres éteints, là, où tout dépend de la
» volonté du roi. N'est-ce pas cette auguste
» volonté qui a confirmé le testament de Vassili
» Dmitriévitch, dans lequel il a nommé son fils
» héritier de la principauté de Moscou ? Depuis
» six ans que Vassili est sur le trône, ne l'en au-
» riez-vous pas fait descendre, si vous ne l'a-
» viez reconnu pour prince légitime ? » Ce discours artificieux eut tout le succès qu'on pouvait en espérer. Machmet reconnut Vassili comme grand prince, et selon une ancienne coutume asiatique, signe de la souveraine puissance d'un prince sur ses vassaux, il ordonna à Youri de *mener son cheval par la bride*. Vassili, par respect pour son oncle, refusa cet honneur. Sur ces entrefaites on vint annoncer au roi que Kitchim, prince des Mogols, avait levé contre lui l'étendard de la révolte, et le mourza Téguinia profita du

trouble où cette nouvelle avait jeté le khan, pour obtenir de lui la permission de disposer en faveur de Youri de la ville de Dmitrof, apanage de feu Pierre Dmitriévitch. Au retour des deux princes en Russie, Oulan, grand seigneur mogol, fit asseoir Vassili sur le trône de la grande principauté, dans la ville de Moscou; cérémonie qui fut célébrée avec la plus grande pompe, à la porte d'Or de l'église de Notre-Dame. Depuis ce temps la ville de Vladmir perdit tous ses droits au rang de capitale, quoique, dans leurs titres, les grands princes missent toujours son nom avant celui de Moscou.

Guerres civiles.

La décision du khan n'avait pas étouffé les germes de discorde entre l'oncle et le neveu. Youri, qui craignait tout de la part du grand prince, partit pour Dmitrof, où Vassili envoya aussitôt ses lieutenans avec ordre de chasser ceux de Youri. Deux causes accessoires contribuèrent encore à faire éclater la guerre civile. Jean, ce seigneur moscovite qui avait rendu de si grands services à son souverain, osa, pour récompense, prétendre à l'honneur de lui faire épouser sa fille; mais soit que la prétendue n'eût pas le bonheur de plaire au grand prince, soit que celui-ci, de concert avec sa mère, trouvât cette alliance peu convenable, Jean se vit trompé dans son espoir, et

Vassili contracta avec Marie, fille de Yaroslaf, et petite-fille de Vladimir-le-Brave, un mariage qui mit le comble au dépit du fier boyard. « *Comment*, se disait-il, *ce jeune in-» grat m'est redevable du trône qu'il occupe, » et il ne rougit pas de me déshonorer!* » Dans sa fureur il sortit de Moscou, se rendit d'abord à Galitch, chez Constantin Dmitriévitch, oncle de Vassili, puis à Tver, et enfin il retourna chez Youri, à Galitch. Leur haine réciproque pour le prince de Moscou servit de gage à leur union : ils oublièrent tout ce qui s'était passé, et cherchèrent ensemble des moyens de vengeance. Comme le boyard ne doutait pas du succès de la guerre, son avis fut de la commencer le plus tôt possible. Cependant les fils de Youri, Vassili-le-Louche et Dmitri Chemyaka, qui prenaient part aux réjouissances célébrées à Moscou à l'occasion des noces du grand prince, devinrent tout à coup ses ennemis au sujet d'un événement singulier, dont le souvenir se conserva long-temps parmi les Moscovites. Dmitri, prince de Souzdal, avait jadis fait présent à Dmitri Donskoï, son gendre, d'une ceinture d'or, avec des chaînes enrichies de diamans. En 1367, aux noces de ce dernier, un officier supérieur, appelé Vassili, la changea secrètement contre une autre de moindre valeur,

1433. 8 février.

et donna la véritable à son fils Nicolas, qui avait épousé Marie, fille aînée du prince de Souzdal : après avoir passé de mains en mains, cette ceinture fut remise à Vassili Youriévitch-le-Louche, qui la portait le jour de la noce du grand prince. Pierre, gouverneur de Rostof, l'ayant reconnue, en parla à Sophie, mère de Vassili; et cette princesse, charmée d'avoir retrouvé un bijou si précieux, oublia la bienséance au point d'arracher publiquement la ceinture au fils de Youri. Au fort de la querelle qui s'échauffa, le Louche et Chemyaka, enflammés de colère, sortirent du palais, en jurant de venger l'affront qu'on leur avait fait : ils exécutèrent sur-le-champ l'ordre de leur père, et sortirent de Moscou pour se rendre à Galitch.

Ces princes, dont l'intention avait été d'abord de rétablir la concorde entre Youri et le grand prince, se réunirent alors au boyard Jean pour fomenter la haine de leur père contre le prince de Moscou. Ils s'avancèrent aussitôt à la tête d'une nombreuse armée, et firent tant de diligence, que le jeune Vassili ignorait tout, jusqu'au moment où le gouverneur de Rostof vient lui annoncer que Youri était à Péréiaslavle. Déjà le conseil du grand prince n'était plus celui de Dmitri Donskoï ou de son fils; l'insouciance et la

pusillanimité présidaient à toutes les délibérations. Au lieu de troupes, on envoya, à la rencontre du prince de Galitch, des ambassadeurs chargés d'apaiser son courroux par des paroles flatteuses. Youri, qui se trouvait alors sous les murs du monastère de la Trinité, ferma l'oreille à toutes les propositions de paix : le boyard Jean et d'autres voïévodes allèrent même jusqu'à insulter les députés moscovites, et à les chasser ignominieusement. Le grand prince rassembla à la hâte quelques soldats et marchands plongés dans l'ivresse, et il rencontra l'ennemi sur la Kliazma, à vingt verstes de la capitale ; mais, se sentant trop faible pour s'opposer à l'armée de son oncle, il prit sa mère et sa femme, et se retira à Tver, d'où il partit ensuite pour Kostroma. Il trouva cette ville occupée par le vainqueur, entre les mains duquel il tomba. Prisonnier de Youri, qui, déjà maître de Moscou, s'était fait proclamer grand prince, Vassili tâcha de l'attendrir par ses larmes. Le boyard Jean et le fils du prince de Galitch regardaient tout acte d'indulgence comme une démarche imprudente ; Youri n'avait pas le cœur plus sensible ; mais, d'après le conseil de Siméon Morozof, l'un de ses boyards auquel il accordait trop de confiance, il céda Kolomna en apanage

23 avril.

à Vassili. Les deux ennemis se prodiguèrent des témoignages réciproques d'amitié ; et, après un festin splendide donné à l'occasion de cette paix, Youri fit de riches présens à Vassili, et lui laissa la liberté de partir pour la ville de son apanage.

La suite prouva bientôt que Morozof avait trompé son souverain, ou qu'il s'était abusé lui-même ; car Vassili, arrivé à Kolomna, rassembla de toutes parts le peuple, les boyards et les princes. Tous, fidèles à sa voix, le reconnurent pour prince légitime, et prodiguèrent à Youri le nom d'usurpateur ; en vertu du nouvel ordre de succession, si favorable à la tranquillité publique, le fils succédant à son père se voyait entouré des mêmes boyards, serviteurs zélés du feu prince, tandis que le frère, jusque-là maître d'un apanage étranger, amenait dans ses nouveaux domaines ses propres boyards, dont le but était de supplanter les anciens, pour exercer en leur place les charges importantes du gouvernement, pour introduire de nouveaux usages, souvent contraires au bien de l'Etat. Ces réflexions indisposèrent tous les esprits contre Youri autant que contre l'ancien et funeste système de succession. En peu de jours Moscou devint entièrement déserte, et les citoyens quittèrent, sans regret, leurs demeures et leurs jardins pour se retirer,

avec leurs effets les plus précieux, à Kolomna, où les maisons se trouvèrent en trop petit nombre pour les abriter, et les rues trop étroites pour contenir leurs bagages. En un mot, cette ville devint la véritable capitale de la grande principauté, tandis que Moscou se vit le séjour du désespoir et du plus morne silence : rarement un homme en rencontrait un autre, et le reste de la population se préparait à quitter ses foyers. Evénement unique dans notre histoire, et dont il faut attribuer la cause moins à l'amour du peuple pour Vassili, qu'à son zèle pour le réglement d'après lequel le fils devait succéder à son père au rang de la grande principauté.

Youri reprocha à son favori Morozof les conseils imprudens qu'il lui avait donnés ; mais Vassili-le-Louche et Chemyaka, ses fils, princes d'un caractère violent, ne se contentèrent pas de paroles ; ils allèrent trouver le boyard dans sa maison, et lui dirent : *Tu as perdu notre père!* aussitôt ils lui plongent leur épée dans le cœur, et se retirent à Kostroma pour laisser à leur père le temps de calmer sa première fureur. Le prince Youri, voyant l'impossibilité de rester plus long-temps à Moscou, partit lui-même pour Galitch, et fit dire à son neveu qu'il lui cédait la capitale. Vassili y reparut bientôt en

triomphe, suivi de ses boyards et d'un peuple immense qui poussait des cris de joie : sa rentrée dans cette ville présentait le coup-d'œil le plus intéressant : toute la route, depuis Kolomna jusqu'à Moscou, offrait le tableau d'une rue extraordinairement vivante, où les hommes à pied et à cheval luttaient de vitesse afin de courir après leur prince, de même que *les abeilles s'empressent autour de leur reine*, pour nous servir de la naïve et touchante expression de nos annalistes.

Mais ces événemens n'étaient que le prélude des désastres qui devaient affliger le règne de Vassili. Youri fit à la vérité une paix d'après laquelle il rendit Dmitrof à son neveu, reçut en échange d'autres domaines, et jura de renoncer pour jamais à la cause de ses fils aînés, qu'il regarde, dans ce traité, comme les ennemis et les perturbateurs du repos public. Mais il viola bientôt sa promesse; et des troupes, qu'il avait envoyées de Galitch à ses fils, défirent l'armée moscovite sur les bords de la Koussa. Pour se venger, le grand prince ravagea la capitale de Youri,
1434. qui se réfugia à Biélo-Ozéro. Youri rassemble aussitôt une armée, appelle à son secours les habitans de Viatka, et remporte, avec ses trois fils, une victoire si décisive sur Vassili, près

de Rostof, que ce prince pusillanime, n'osant pas retourner dans sa capitale, s'enfuit à Novgorod, d'où il erra successivement à Mologa, Kostroma et Nijni-Novgorod. Youri assiégea Moscou, et, au bout de huit jours, il se rendit maître du Kremlin : il y fit prisonnier la mère et l'épouse de Vassili : le peuple était dans la consternation. « *Ne me trahis pas dans l'infor-* » *tune*, » écrivait le grand prince à son cousin Jean, fils de feu André de Mojaïsk. « *Prince*, » lui répondit celui-ci, *jamais mon cœur ne* » *vous trahira ; mais j'ai une ville et une mère :* » *je dois songer à leur sûreté ; et je vais me* » *rendre auprès d'Youri.* » Dejà Chemyaka et Dmitri-le-Rouge étaient à Vladimir avec leurs troupes, et se préparaient à marcher sur Nijni ; déjà Vassili, tremblant, méditait une fuite à la horde, lorsque la fortune vint opérer en sa faveur ce qu'il avait en vain espéré des Moscovites.

Youri prit de nouveau le titre de grand prince, et fit un traité d'alliance avec ses neveux, Jean et Michel Andréiévitch, souverains de Mojaïsk, de Biélo-Ozéro, de Kalouga, de même qu'avec le prince Jean de Rézan, les sommant tous de n'avoir aucune relation avec Vassili le proscrit. Il est à remarquer que tous ces traités commen-

çaient par ces mots : *par la grâce de Dieu*, formule dont on ne s'était pas encore servi dans les actes publics. . . . Il fut en outre stipulé, dans le traité de Bézan, que Toula resterait à Jean Féodorovitch; mais, qu'à son tour, celui-ci refuserait de recevoir chez lui les princes de Mestchersk, en cas de fuite ou d'infidélité de leur part. Ces princes, soumis à celui de Moscou, tiraient probablement leur origine d'Alexandre Oukovitch, qui avait vendu à Dmitri Donskoï la propriété de Mestchéra. Youri était alors âgé de soixante ans : ce prince, à qui le ciel avait refusé cette pénétration, cette fermeté si nécessaire aux souverains, n'avait, en aspirant à la couronne, d'autre but que de satisfaire sa vanité; et il n'eût pas, sans doute, été capable de relever l'éclat de la grande principauté, lors même qu'il aurait pu se maintenir sur le trône
6 juin. de Moscou. Il mourut subitement, et laissa un testament écrit, à ce qu'il paraît, long-temps avant sa mort, et dans lequel, ne partageant entre ses fils que les villes dont il avait hérité de son père, il leur ordonnait de payer au grand prince, sur les revenus de Galitch et de Zvénigorod, mille vingt-six roubles sur les sept mille formant le tribut qu'on devait à la horde. Vassili n'était donc pas encore proscrit, ou bien (ce qui

n'est pas très-vraisemblable) Youri pensait donc à lui restituer la grande principauté? Le Louche, fils de Youri, se fit, sur-le-champ, proclamer prince de Moscou, et se hâta de mander cette nouvelle à ses frères; mais ceux-ci, qui n'avaient pour lui ni estime, ni attachement, lui répondirent : « *Dieu n'a point voulu voir notre* » *père sur le trône de la grande principauté,* » *et nous ne souffrirons pas que tu l'occupes.* » Aussitôt ils firent leur paix avec Vassili, et chassèrent le Louche de la capitale. Remonté de la sorte sur le trône de Moscou, le grand prince s'empressa de prouver sa reconnaissance à Chemyaka; il lui donna Ouglitch avec Rjef, province héréditaire de feu Constantin Dmitriévitch, leur oncle; il céda Verkh-Béjetsky à Dmitri-le-Rouge, et garda pour lui Viatka et Zvénigorod, apanage de Vassili-le-Louche. Ce traité, rempli des plus grandes protestations d'amitié réciproque, est parvenu jusqu'à nous. Chemyaka, suivant l'usage, y reconnaît Vassili pour son aîné; il se met sous sa protection, s'engage à le servir en temps de guerre, et à lui payer une partie du tribut du khan; à condition que le grand prince seul communiquera avec la horde, et qu'il procurera aux princes apanagés la protection du khan.

Mais une alliance entre des princes aussi pusillanimes que cruels pouvait-elle être sincère ? Nous avons déjà vu le féroce Chemyaka rougir sa main du sang du boyard Morozof; nous verrons également Vassili souillé d'une action infâme, et digne de la barbarie asiatique.

Vassili-le-Louche, frère de Chemyaka, les surpassait encore en cruauté. Ayant appris qu'un prince nommé Romain, compagnon de sa fuite, avait l'intention de le quitter secrètement, il ordonna de saisir cet infortuné, auquel il fit couper un bras et une jambe. Après de vains efforts pour engager les Novgorodiens à prendre sa défense, ce prince ravagea les rives de la Msta, les provinces de Béjestk et de la Dvina, et entra, avec une foule de vagabonds, dans la partie septentrionale de la grande principauté. Défait près de Yaroslavle, et obligé de s'enfuir à Vologda, il y fit prisonniers les magistrats moscovites, et reparut bientôt avec de nouvelles troupes sur les bords de la Kostroma; alors le grand prince fit avec lui un traité par lequel il lui cédait la ville de Dmitrof; mais cette paix ne fut pas de longue durée; quelques mois après, Vassili-le-Louche sortit de Dmitrof pour se rendre à Galitch, appela à son secours les habitans de Viatka, et après avoir, à la suite d'une

convention, pris Oustiougue, il fit mourir de la manière la plus perfide le prince Obolensky, lieutenant de Vassili, ainsi que beaucoup d'autres citoyens. Sur ces entrefaites, Chemyaka, fiancé à la fille de Dmitri Zaozersky, se rendit à Moscou pour inviter le grand prince à ses noces; Vassili, qui avait tant de sujets de plaintes contre le frère de Chemyaka, le fit enchaîner et conduire sous bonne escorte à Kolomna, action tout-à-fait contraire aux lois de l'honneur, et qui ne saurait même être légitimée par les soupçons que pouvaient exciter les secrètes et hostiles intentions de ce fils de Youri, intentions dont on ne l'avait pas encore convaincu. La guerre se ralluma de plus belle, et les ennemis se rencontrèrent dans la province de Rostof : le Louche se mit à la tête des troupes de Chemyaka et de celles de Viatka; de son côté Vassili s'avança soutenu par Dmitri-le-Rouge, le plus jeune des fils de Youri, par Jean de Mojaïsk, et par Baba, l'un des princes de Droutsk, venu à son secours avec un régiment de lanciers lithuaniens. Déjà l'on se préparait au combat, lorsque le Louche, qui donnait à la trahison le nom de ruse permise, demanda une trêve à laquelle Vassili eut l'imprudence de consentir. Au moment où il venait d'envoyer ses troupes pour fourrager, on crie

aux armes de tous côtés. Les troupes de Viatka se précipitent sur le camp moscovite, dans l'espérance de faire prisonnier le grand prince, abandonné de sa garde; mais Vassili déploya, dans cette occasion, autant de présence d'esprit que de fermeté. A peine il est informé de cette attaque impétueuse, qu'il saisit une trompette, et, sans quitter sa place, il sonne lui-même l'alarme dans le camp. Des milliers de combattans accourent aussitôt, et les ennemis, qui s'attendaient à profiter de la négligence ou de la stupeur des Moscovites, sont surpris de trouver une armée rangée en bataille. Quelques instans suffisent au grand prince pour les culbuter, les chasser et les disperser. L'infortuné fils de Youri, qui avait si ardemment désiré faire Vassili prisonnier, tomba lui-même entre ses mains. Le général Tobolin et le prince Baba atteignirent le Louche au moment où ce lâche prenait la fuite, et Vassili fit crever les

Crime. yeux à son cousin, crime dont on n'avait pas eu d'exemple en Russie depuis le douzième siècle. Pour apaiser les remords de sa conscience, il accorda la liberté à Chemyaka, et lui rendit les villes de son apanage. On conclut ensuite un traité d'après lequel Chemyaka reconnaît son frère aîné ennemi du grand prince, et s'engage

à restituer toutes les richesses, et en particulier, les images et les croix enlevées à Moscou par son père ; il promet de plus de renoncer à Zvénigorod, et de partager à l'amiable, avec son jeune frère Dmitri-le-Rouge, les autres domaines héréditaires, et ceux que lui avait donnés le grand prince à Ouglitch et à Rjef. Le malheureux prince, si cruellement privé de la vue, survécut encore douze ans à son supplice : mais il passa ce temps dans la réclusion, oublié de tout le monde, même de ses frères. Cependant le souverain de Moscou sera puni de sa barbarie, et il n'aura pas même le droit de se plaindre du monstre qui l'égalait en cruauté.

Rupture avec Novgorod.

Ce jeune prince, alors paisible possesseur de la principauté de Moscou, n'était en désunion qu'avec Novgorod. Au commencement de son règne, cette république avait envoyé des troupes pour punir les habitans d'Oustiougue des brigandages qu'ils avaient exercés dans la province de la Dvina, et avait imposé sur cette ville une contribution de cinquante mille écureuils, et de deux cent quarante zibelines. Cet acte d'autorité avait indisposé le grand prince contre les Novgorodiens ; mais, comme il ne voulait pas leur faire ouvertement la guerre, il consentit à leur céder toutes les terres que son père s'était appro-

priées dans les districts de Verkh-Béjetsky, de Volok-Lamsky et de Vologda, à condition que leurs boyards lui restitueraient les domaines des grands princes; mais il n'accomplit pas sa promesse et ne leur envoya ses gentilshommes pour
1457 — partager les terres, que lorsque les Novgorodiens
1460. lui eurent cédé *le tribut territorial* qui se prélevait à Torjek. Il était dit dans la convention, signée à cette occasion, que le grand prince percevrait une grivna neuve sur quatre laboureurs ou de toute charrue attelée de deux chevaux.

Ce traité ne fut conclu que pour un an; au bout de ce terme, les Novgorodiens renouvelèrent leur querelle avec Vassili, méprisant l'avis de ceux qui leur conseillaient de ne point irriter le souverain de Moscou. Les annalistes rapportent que, vers cette époque, la magnifique église de Saint-Jean s'écroula tout d'un coup à Novgorod; ce qui remplit tous les esprits de terreur, car cet événement semblait présager la chute prochaine de la république: il était plus juste de chercher ce présage dans les inconséquences de son système politique, et surtout dans les progrès de la puissance des grands princes qui avaient, de plus en plus, occasion de se convaincre que Novgorod cachait sa faiblesse sous le masque d'un orgueil uniquement fondé sur les souvenirs de

son antique gloire. Les dangers dont les Mogols et les Lithuaniens ne cessaient de menacer la principauté de Moscou, n'avaient pas permis aux successeurs de Jean Kalita de songer à soumettre entièrement à leur autorité cette puissance républicaine et marchande ; ils s'étaient contentés de chercher à s'approprier les fruits de son commerce. Vassili usa des mêmes moyens: vers la fin de l'hiver de l'année 1440, il s'avança à la tête de ses troupes contre les Novgorodiens, qui n'obtinrent la paix qu'en lui payant la somme de huit mille roubles. Cependant les Pskoviens, pour seconder les intentions du grand prince, avaient pillé plusieurs villages dans les provinces de Novgorod, et les habitans du pays de la Dvina étaient venus ravager ceux de la principauté de Moscou. Le 22 janvier de la même année (1440), Vassili eut un fils qui fut nommé Jean Timothée, et réservé par la Providence à de grandes actions, dont la plus célèbre devait être la destruction de Novgorod. D'après la manière de penser de ce temps-là, le sort à venir d'un prince aussi extraordinaire pouvait-il échapper à la sagacité pénétrante des devins ? Une chronique rapporte qu'à l'instant même de la naissance de Jean, Mysaïl, vieillard vertueux de Novgorod, vint trouver l'archevêque Euphème, et lui dit : « *C'est véri-*

Naissance de Jean-le-Grand.

» *tablement aujourd'hui que le grand prince* » *triomphe : Dieu lui a donné un héritier. Oui,* » *je vois en lui un enfant qui s'illustrera par les* » *faits d'armes les plus glorieux. Il sera baptisé* » *par Zénobie, abbé du monastère de la Sainte-* » *Trinité, et recevra de lui le nom de Jean;* » *gloire à Moscou! Jean soumettra les princes* » *et les peuples : mais malheur à notre patrie!* » *Novgorod tombera à ses pieds, et ne se relè-* » *vera plus!* » Les annalistes ne doutaient pas de la vérité de cette miraculeuse prédiction, inventée sans doute pendant le cours des exploits immortels du fils de Vassili.

Tribut de la horde. Vassili tâchait de vivre en bonne intelligence avec le khan, et, d'après des actes authentiques de cette époque, il lui payait exactement le tribut ordinaire, quoique plusieurs annalistes prétendent que Machmet, par amitié pour Vassili, avait affranchi la Russie de toute espèce d'impôts. Les invasions des Tatars dans la province de Rézan n'avaient pas inquiété les Moscovites; mais le changement qui s'était opéré dans la horde, troubla le repos de la grande principauté.

Le khan exilé à Bélef. En 1437, Machmet, banni de ses domaines par Kitschim, son frère, vint se refugier en Russie, où il s'empara de Bélef, ville de Lithuanie; jadis bienfaiteur de Vassili, sur l'amitié duquel il avait

droit de compter, il fut surpris d'apprendre que ce prince lui ordonnait de s'éloigner au plus vite des frontières de la Russie. Ce khan, dont l'infortune n'avait point rabaissé la fierté, refusa d'obéir ; car il avait avec lui une troupe d'environ trois mille hommes. Il fallut recourir aux armes ; Vassili envoya contre Machmet une nombreuse armée qu'il confia au commandement de ses cousins Chemyaka et de Dmitri-le-Rouge. Mais ces lâches princes ne se montrèrent aux yeux du peuple que comme des chefs de brigands ; tous les villages, depuis Moscou jusqu'à Bélef, se virent le théâtre de leurs fureurs. Partout ils pillaient les malheureux habitans des campagnes, enlevaient leurs bestiaux, leurs biens, et chargeaient de butin des chariots entiers. La fin de leur expédition fut telle qu'on devait l'attendre d'un pareil commencement. Ils s'approchèrent de Bélef, où ils eurent la maladresse de rejeter toutes les propositions de paix qui leur furent faites de la part de Machmet, effrayé de leur nombre. Les Tatars furent forcés de se renfermer dans la forteresse, après avoir perdu dans un combat le gendre de Machmet. Le lendemain le khan envoya trois princes pour obtenir une capitulation, et pour dire en son nom au chef de notre armée : « *Je vous donne en ôtage mon fils*

» *Mamouteck, et je ferai tout ce que vous exi-*
» *gerez de moi ; si Dieu me fait la grâce de*
» *reconquérir mon royaume, je m'engage à*
» *protéger la Russie, et à vous affranchir de*
» *tout tribut.* »

Les généraux moscovites ayant fermé l'oreille à toutes ces offres, « *Insensés*, leur dirent les » envoyés de Machmet, en élevant la voix, *jetez* » *un coup d'œil sur vos troupes* ; » et ils leur montrèrent les Russes qui, frappés d'une terreur panique, s'éloignaient des murailles de la ville. Toute l'armée moscovite prenait lâchement la fuite en poussant de grands cris. Chemyaka et les autres princes la suivirent. Les Mogols pouvaient à peine en croire leurs yeux ; ils se mirent enfin à la poursuite des Russes, dont les uns furent tués, les autres foulés aux pieds ; les vainqueurs allèrent rejoindre leur khan, et lui annoncèrent que la formidable armée du grand prince s'était évanouie comme une ombre. Un si brillant succès n'aveugla pas le prudent Machmet : il réfléchit qu'éloigné de ses domaines, il lui serait impossible de rester plus long-temps en Russie, et de résister au grand prince ; il sortit donc de Bélef et traversa le pays des Mordviens pour se rendre dans la Bulgarie, à l'endroit même où se trouvait l'ancienne Kazan, ravagée par les Russes

en 1399. Pendant à peu près quarante ans, cette ville n'avait été composée que de ruines et de misérables chaumières qui servaient de demeures à quelques pauvres familles. Machmet choisit un nouvel et meilleur emplacement près de l'ancienne forteresse ; il la fit reconstruire en bois, et l'offrit pour asile aux Bulgares, aux Tchérémisses et aux Mogols, habitans de ces contrées, sans cesse exposés aux fréquentes incursions des Russes. Au bout de quelques mois, Kazan était déjà une ville très-peuplée. Les habitans de la horde d'Or, ceux d'Astrakhan, d'Azof, de la Tauride, s'y rendirent de toutes parts, et s'empressèrent de reconnaître Machmet pour leur souverain et leur protecteur.

C'est ainsi que ce prince, exilé de Kaptchak, Royaume de Kazan.
devint le restaurateur, ou, pour mieux dire, le fondateur du royaume de Kazan, établi sur les débris de l'ancienne Bulgarie, autrefois florissante par son commerce et par la civilisation de ses habitans. Les Mogols s'y confondirent avec les Bulgares pour ne plus former ensuite qu'un seul peuple, dont les descendans sont connus aujourd'hui sous le nom de Tatars de Kazan, nom qui, pendant près de cent ans, porta l'effroi dans les provinces russes circonvoisines. Un an était à peine expiré, que Machmet se présenta, avec un

petit corps de troupes, sous les murs de Moscou, d'où le lâche et pusillanime Vassili se hâta de sortir pour se réfugier au-delà du Volga, confiant le soin de défendre la capitale à Youri Patrikiévitch, prince lithuanien. Heureusement les Tatars n'avaient pas de moyens assez puissans pour s'en emparer : ils se contentèrent de piller, brûlèrent Kolomna, et s'en retournèrent chez eux chargés de butin. Cependant Kitschim, frère de Machmet, régnait dans la grande horde ou horde d'Or, au milieu des dangers, des révoltes, entouré de séditieux. Aveuglés par l'animosité la plus insensée, les Mogols s'entre-déchiraient, s'abreuvaient de leur propre sang, et Mansoup, premier prince de la horde, périt de la propre main du khan Kitschim.

Après le siége honteux de Bélef, la prudence défendait à Vassili de se fier davantage au zèle et à l'honneur des fils de Youri; cependant, en 1440, il fit avec eux un nouveau traité d'alliance, dont les conditions furent les mêmes que celles du précédent; c'est-à-dire, qu'il les laissa paisibles possesseurs de l'apanage de leur père, avec jouissance d'une partie des revenus de Moscou.

Mort de Dmitri-le-Rouge.

Dmitri, le plus jeune de ses deux frères, mourut bientôt après à Galitch, sans autres titres à la célébrité que la beauté de son physique et les

circonstances extraordinaires qui accompagnèrent ses derniers instans : il perdit inopinément l'ouïe, le goût et le sommeil ; voulant recevoir les sacremens, il en fut long-temps empêché par un saignement de nez continuel, jusqu'à ce qu'enfin on lui eût bouché les narines pour lui donner la sainte communion. Enfin la crise se calma ; Dmitri demanda du vin, quelque nourriture, et s'endormit bientôt si profondément, qu'on le crut mort. Les boyards donnèrent des larmes à leur prince ; ils le couvrirent d'une couverture, et après avoir bu quelques verres d'hydromel, ils se couchèrent eux-mêmes sur des bancs qui se trouvaient dans l'appartement. Tout à coup le prétendu mort jette sa couverture, et, les yeux fermés, se met à chanter des cantiques. Tous les spectateurs, saisis d'effroi, vont partout annoncer ce miracle, et bientôt le palais est rempli de curieux. Pendant trois jours entiers, le prince ne fit que chanter et citer des textes de l'Ecriture Sainte; il était revenu à lui et reconnaissait ses amis, mais il ne pouvait rien entendre ; enfin il mourut avec le nom de saint; car les annalistes rapportent que son corps transporté à Moscou pour y être enterré dans la cathédrale de Saint-Michel Archange, découvert au moment de l'inhumation, c'est-à-dire, vingt-un jours après, avait encore

toute la fraîcheur de la vie ; qu'on n'y aperçut aucun symptôme de corruption, aucune tache livide. Les domaines de Dmitri tombèrent en partage à Chemyaka, qui vécut encore quelque temps en bonne intelligence avec le grand prince.

Concile de Florence.

Pendant ces deux années de calme, les Moscovites et toute la Russie furent troublés par un événement de haute importance, objet de scandale pour notre Eglise ! Ce fait, dont les annalistes nous ont laissé jusqu'aux moindres détails, flatta l'ambition de la cour de Rome, mais il ne servit qu'à redoubler la haine de nos ancêtres contre les papes. Le métropolitain Photius était mort en 1431 ; à ses derniers momens il avait adressé au grand prince et au peuple une lettre attendrissante, dans laquelle il retraçait tous les chagrins qu'il avait éprouvés pendant le cours de son épiscopat. Il y regrettait ses jeunes années passées dans les douceurs de la retraite, déplorait le partage de la métropole, la mort prématurée de Vassili Dmitriévitch, enfin les désastres et les dissensions intérieures de la grande principauté. Après la mort de ce respectable prélat, notre Eglise resta six ans sans chef, pendant que les troubles civils déchiraient la Moscovie. Gérassim, métropolitain de Lithuanie, crut pouvoir profiter de ces conjonc-

tures pour ranger les évêques de la Russie sous sa domination spirituelle ; mais tous ses succès se bornèrent à sacrer Euphème, archevêque de Novgorod ; les autres prélats refusèrent toute communication avec cet intrus. Enfin, dans un conseil des évêques, rassemblés par ordre de Vassili, pour nommer un métropolitain, tous jetèrent les yeux sur le célèbre Jonas, évêque de Rézan, qui fut élu à l'unanimité. « *C'est* » *ainsi*, disent les annalistes, *que furent ac-* » *complies les paroles remarquables du bien-* » *heureux Photius. Ce prélat, visitant un jour* » *l'abbaye de Saint-Simon, aperçut un jeune* » *moine paisiblement endormi : il ne put s'em-* » *pêcher d'admirer sa physionomie douce et* » *majestueuse; il fit à son sujet beaucoup de* » *questions à l'archimandrite, et termina par* » *dire que ce jeune moine serait un jour le chef* » *de l'église russe.* » Ce jeune homme était Jonas. Cependant cette prédiction ne se réalisa que dans la suite, car, avant l'arrivée de Jonas à Constantinople, le patriarche de cette ville avait nommé, pour gouverner notre Église, Isidore de Thessalonique, homme adroit, insinuant, éloquent, théologien célèbre, également versé dans les lettres grecques et latines (8). Dans un voyage qu'il avait fait en Italie, peu avant cette

époque, Isidore s'était acquis l'amitié du pape, et il est même à présumer que ce ne fut pas à l'insçu de ce pontife qu'il brigua la dignité de métropolitain de Russie. Leur intention était, sans doute, de rencontrer moins d'obstacles dans les projets que méditait la cour de Rome et dont nous allons rendre compte.

Jean Paléologue, époux d'Anne, princesse de Moscou, régnait à Constantinople, continuellement menacée par les Turcs. Privé de presque toutes les provinces qui avaient formé le célèbre empire de ses ancêtres, resserré dans sa capitale et réduit à voir les drapeaux d'Amurat flotter sur les rives du Bosphore, ce prince cherchait un protecteur dans l'évêque de Rome, dont la volonté avait, il est vrai, cessé d'être une loi pour les souverains de l'Europe, mais qui, cependant, ne laissait pas d'influer encore sur leurs conseils. Le Saint-Siége était alors occupé par Eugène IV, vieillard aussi habile qu'ambitieux. Au nom de S. Pierre, il promit solennellement à l'empereur Jean de soulever toute l'Europe contre les Turcs, à condition que les Grecs, après un examen impartial des dogmes des deux églises, embrasseraient ceux de l'église latine, afin de calmer pour toujours la conscience des chrétiens et pour ne plus faire qu'un seul troupeau sous les lois

d'un même pasteur. L'intention d'Eugène n'était pas que l'on se soumît en esclaves ; il voulait une discussion solennelle, et désirait que la vérité, qui jaillirait de ces débats, servît à jamais de loi à toute la chrétienté. L'empereur consulta les patriarches, auxquels d'anciennes préventions inspiraient encore une invincible aversion pour toute alliance spirituelle avec l'orgueilleuse cour de Rome ; mais Amurat II avait déjà les yeux fixés sur Constantinople, comme sur une proie qui lui était dévolue : on fit taire les préventions, et il fut arrêté que l'on convoquerait un huitième concile œcuménique en Italie. Outre l'empereur et le haut clergé des deux églises, tous les souverains de l'Europe devaient s'y rassembler dans l'esprit de la fraternité chrétienne. Là, Jean Paléologue, après avoir conclu avec eux la réunion intime des deux communions, devait leur retracer, d'une manière frappante, tous les dangers auxquels étaient exposés et son empire et l'église orthodoxe, faisant retentir à leurs oreilles, le saint nom de Jésus-Christ, et celui de Constantin-le-Grand. Le succès pouvait-il paraître douteux ? Eugène en répondait : il se chargea de faire face à toutes les dépenses qu'exigeaient le voyage de l'empereur et celui du clergé grec en Italie ; car Byzance, autrefois si fière, si opu-

lente, ne rougissait plus de recevoir l'aumône des étrangers. Des vaisseaux de guerre, envoyés par Eugène, parurent dans le port de Constantinople ; l'empereur avec son frère, le despote Démétrius, Joseph, patriarche de Constantinople, et sept cents ecclésiastiques des plus distingués de l'église grecque s'y embarquèrent, le 24 novembre 1437, en présence d'une multitude innombrable d'hommes qui faisaient retentir les airs de vœux ardens pour les voir revenir avec la paix de l'Église, et une armée de Croisés, capable de repousser les infidèles (9).

Après un voyage inutile en Grèce, Jonas retourna dans son diocèse de Rézan; il avait été comblé de caresses et d'honneurs par l'empereur et le patriarche, qui lui dirent en prenant congé de lui : « *Nous avons déjà sacré Isidore, mais* » *nous vous promettons, du moins, la métro-* » *pole de Russie, dès qu'elle sera vacante.* » Le nouveau métropolitain partit bientôt après lui, et arriva à Moscou non-seulement avec le nom, mais avec tous les droits de chef spirituel *de toute la Russie*, car Gérassim de Smolensk n'était plus : en 1435, il avait été brûlé vif à Vitebsk par ordre de Svidrigaïlo, alors prince de Lithuanie (instruit des intelligences secrètes que ce prélat entretenait avec Sigismond, fils de

Kestouti, ennemi de ce cruel fils d'Olgerd). Les lettres flatteuses de l'empereur et du patriarche adoucirent Vassili, qui reçut Isidore avec toutes les démonstrations possibles d'amitié; mais, pendant qu'il lui faisait des présens et qu'il lui donnait des fêtes brillantes dans son palais du Kremlin, il apprit avec surprise que le métropolitain avait l'intention de partir pour l'Italie. L'éloquent Isidore tâchait de prouver l'importance du huitième concile et la nécessité indispensable, pour la Russie, de prendre part à cette auguste réunion; cependant tout le brillant de son éloquence n'éblouit point Vassili. Le savant Grec lui peignait la splendeur d'une assemblée où l'orient et l'occident allaient, par l'organe de leurs princes et de leurs prélats, fixer à jamais les dogmes inviolables de l'Église. « *Nos pères et nos aïeux*, répondit Vassili, *n'ont jamais voulu prêter l'oreille à la réunion des religions grecque et latine; ce n'est pas non plus mon intention. Cependant, si telle est votre manière de penser, vous n'avez qu'à partir, je ne m'y oppose pas; songez seulement à la pureté de notre croyance et rapportez-la intacte!* » Isidore jura d'être fidèle à l'orthodoxie et partit de Moscou, le 8 septembre 1437, accompagné d'Abraham, évêque de Souzdal, ainsi que d'un grand nombre de

prêtres et de laïcs, formant une suite d'environ cent personnes. Nous allons offrir à la curiosité du lecteur quelques circonstances de ce *premier* voyage des Russes en Italie ; il a été décrit, avec beaucoup de détails, par un de ceux qui l'avaient entrepris.

Euphème, archevêque de Novgorod, se trouvait alors à Moscou ; il accompagna Isidore jusqu'à son diocèse, et Boris, prince de Tver, envoya avec lui en Italie, un de ses seigneurs nommé Thomas. De Vouichni-Volotchok, le métropolitain descendit la Msta jusqu'à Novgorod, où, comme à Pskof, le clergé et les citoyens lui témoignèrent leur zèle, leur amour, par des fêtes splendides et par de riches présens. Il s'était montré jusqu'alors rigide observateur de toutes les cérémonies sacrées de l'orthodoxie ; mais une fois sorti de la Russie, il jeta le masque et montra une scandaleuse prédilection pour la foi latine. Accueilli en Livonie par l'évêque de Dorpat et par nos prêtres (car il y avait dans cette ville deux églises russes), Isidore ne baisa les images grecques qu'après avoir baisé respectueusement la croix du clergé catholique. Cette action fit frémir ses compagnons de voyage ; et dès ce moment ils n'eurent plus de confiance en lui. L'archevêque de Riga et les magistrats comblèrent égale-

ment le métropolitain d'honneurs et de prévenances; c'était à qui lui donnerait des concerts et des festins : il y reçut, de la part du grand-maître de l'ordre Teutonique, une lettre extrêmement polie, remplie d'expressions très-flatteuses, dans laquelle ce prince lui offrait ses services et des avis pour traverser en sûreté les domaines de l'Ordre ; mais Isidore s'embarqua à Riga, et, après s'être fait précéder par terre d'un convoi de plus de deux cents chevaux, il aborda, le 19 mai 1438, à Lubeck, d'où il se rendit en Italie par Lunebourg, Brunswick, Leipzig, Erfurt, Bamberg, Nuremberg, Augsbourg et le Tyrol. Partout il rencontra l'hospitalité la plus amicale et la plus respectueuse ; partout il examina, avec le plus grand intérêt, non-seulement les monastères et les églises, mais encore les chefs-d'œuvre des arts, les productions de l'industrie des peuples civilisés. Ce fut avec étonnement que les Russes, jusqu'alors sédentaires dans leur patrie, abrutis sous le joug de l'ignorance et sous celui des barbares, virent en Allemagne des villes florissantes, des édifices somptueux, solides et commodes, de vastes jardins, des aquéducs en pierre, ou, pour nous servir de leurs propres expressions, *des rivières lancées par la main de l'homme*. Il est à remar-

quer que, de toutes les villes d'Allemagne, Erfurt fut celle qui leur parut la plus riche et la mieux fournie en marchandises de toute espèce. Les montagnes du Tyrol fixèrent l'attention de nos voyageurs par leurs sommets couverts d'énormes masses de neiges, *aussi anciennes que le monde, et plus hautes que les nuages*, dit l'auteur de la relation : spectacle, en effet, bien frappant pour les habitans d'un pays plat, et singulier, surtout, par le mélange de climats différens ; car les Russes voyaient à la fois le règne éternel de l'hiver sur le sommet des montagnes, tandis que sur leur penchant la nature offrait à leurs regards surpris tous les charmes, toutes les productions de l'été, des berceaux d'orangers et des citronniers croissans au milieu de parterres naturels ; tableaux inconnus dans notre patrie boréale !

Le 18 août, Isidore arriva à Ferrare, où cet illustre chef de l'église russe, ce prélat savant et ami d'Eugène, était, depuis quelques mois, attendu par l'empereur et par le pape. Outre les cardinaux, les métropolitains, les évêques, et autres ecclésiastiques de distinction qui se trouvaient alors dans cette ville, on y remarquait encore les ambassadeurs de Trébisonde, de l'Ibérie, de l'Arménie et de la Valachie ; mais un grand objet d'étonnement pour Jean Paléologue,

était de n'y voir ni l'empereur d'Allemagne, ni les autres souverains de l'occident. L'église latine était alors en proie aux dissensions et à la discorde. Depuis sept ans, le concile de Bâle, si célèbre dans l'histoire, agissant avec indépendance, se riait des bulles d'Eugène, faisait la loi dans les affaires de l'église, promettait de réformer les abus du pouvoir spirituel, et jouissait enfin d'une telle influence, que presque tous les princes de l'Europe, imbus de ses principes, avaient refusé de participer au concile d'Italie. Quoi qu'il en soit, les séances commencèrent avec beaucoup de solennité dans l'église de Saint-George, après une longue contestation sur la préséance entre l'empereur Jean et le pape. Celui-ci prétendait s'asseoir au milieu du temple en qualité de chef de la religion; Jean voulait présider lui-même, ainsi que l'avait fait l'empereur Constantin lors du concile de Nicée. Pour mettre un terme à ces débats, il fut décidé qu'au milieu de l'église, vis-à-vis de l'autel, on placerait le saint évangile à la droite duquel, parmi les catholiques, le pape occuperait la première place et la plus élevée; plus bas, un trône pour l'empereur d'Allemagne, alors absent : à gauche, mais plus éloigné de l'autel, l'empereur Jean, également sur un trône. L'origine du Saint-Es-

prit, le Purgatoire, l'Ostie sans levain, la prééminence du pape, tels étaient les quatre points sur lesquels il s'agissait de statuer. Des orateurs furent choisis de part et d'autre. C'était du côté des Romains, les cardinaux Albergati, Julien, évêque de Rhodes, etc.; pour les Grecs, Marc, évêque d'Ephèse, homme plein de zèle et d'éloquence; Isidore de Russie, et le jeune Byssarion, évêque de Nicée, célèbre par son génie, par ses connaissances, mais trop flexible en matière de religion. Quinze séances furent consacrées à la question sur le Saint-Esprit; les prélats de notre religion soutenaient qu'il ne provenait que du Père, mais les Romains ajoutaient *et du Fils*, alléguant en leur faveur quelques vieux manuscrits des SS. Pères, rejetés des Grecs comme apocryphes. Les raisonnemens les plus subtils, toutes les finesses de la dialectique théologique échouèrent contre l'expression *Filioque*, et l'on ne put s'accorder sur cet article du symbole: déjà Marc d'Ephèse tonnait contre l'hérésie latine; déjà, au lieu de cette fraternité qui constitue le véritable esprit de l'Eglise, la discorde augmentait de jour en jour parmi les membres de cette auguste réunion. Les Grecs commençaient à regretter leurs foyers, et se plaignaient d'être mal entretenus. Eugène, qui voyait aussi

avec peine le peu de fruit de ses démarches, et l'inutilité de ses dépenses, proposa à l'empereur, à la fin de l'hiver, de se rendre à Florence, sous le prétexte qu'il redoutait une peste à Ferrare; mais son véritable but était d'obtenir des Florentins une somme d'argent considérable pour l'honneur de voir le concile dans leur ville (10).

On ne peut lire, sans attendrissement, les pages de l'histoire qui rapportent les derniers entretiens que Jean Paléologue eut secrètement avec les prélats et les seigneurs grecs. Ce prince infortuné leur ouvre son âme toute entière : il leur représente, d'un côté, son amour pour l'orthodoxie; de l'autre les désastres de l'empire, et l'espérance de le sauver par la réunion des deux églises. « *Dieu m'est témoin*, dit-il, *que je ne*
» *pense qu'au salut de ma patrie et à la gloire*
» *de Jésus-Christ : mais après une si longue ab-*
» *sence, comment retourner dans nos foyers*
» *sans autre fruit que la honte et le désespoir?*
» *La vie est courte, et je n'ai pas d'enfans;*
» *aussi mes propres intérêts disparaissent-ils*
» *devant la sûreté de l'empire et la paix de*
» *l'église qui me sont plus chères que tout au*
» *monde.* » Notre métropolitain blâmait l'opiniâtreté de Marc d'Éphèse et des autres prélats. « *Il vaut mieux*, disait-il, *s'unir de cœur et*

» *d'âme avec les Romains que de partir d'ici*
» *sans aucun avantage, et sans savoir où aller?* »
Byssarion représenta le déplorable état de l'empire en termes bien plus touchans encore. Enfin, après bien des contestations, les Grecs furent obligés de céder et de convenir :

1°. Que le Saint-Esprit provient du Père et du Fils ;

2°. Que le pain azyme et le pain levé peuvent être indifféremment employés pour le saint sacrifice de la messe ;

3°. Que les justes jouissent d'une béatitude éternelle dans le ciel ; que les pécheurs souffrent, et que les âmes tièdes se purifient, ou brûlées par le feu, ou ensevelies dans d'épaisses ténèbres, ou balottées par la tempête, ou enfin tourmentées de quelque autre manière ; que, lors de la résurrection des corps, qui aura lieu au jugement dernier, les hommes comparaîtront devant le tribunal de Jésus-Christ, afin de rendre compte de leurs actions ;

4°. Que le pape est le vicaire de Jésus-Christ, le chef de l'église, et que le patriarche de Constantinople n'occupe que la seconde place après lui, etc.

La dernière séance du concile eut lieu, le 6 juillet, dans la cathédrale de Florence, où

pour produire plus d'effet sur l'esprit des peuples, les deux Eglises réunirent la pompe et la solennité de leurs cérémonies ; Eugène célébra la messe en présence d'une foule innombrable, au milieu de ses gardes rangés en haie, couverts de cuirasses d'argent, armés de massues, et tenant chacun un cierge dans la main ; la musique impériale retentit dans les murs sacrés du temple, et les louanges du Très-Haut furent chantées en grec et en latin. Eugène, les yeux baignés de larmes de joie, leva les mains au ciel ; il donna sa bénédiction à l'empereur, aux princes, aux évèques, et aux magistrats de la république de Florence ; puis il ordonna au cardinal Julien et à l'archevèque Byssarion de monter sur les degrés du maître-autel et d'y lire *le décret d'Union*, rédigé en ces termes : « Que le ciel et la terre tressaillent d'allégresse ! Elle est anéantie la ligne » de démarcation qui séparait l'Eglise d'orient de » celle d'occident. La paix est fixée pour toujours » sur la pierre angulaire de Jésus-Christ : deux » peuples, jadis divisés, n'en forment plus qu'un » seul ; les sombres nuages de la tristesse et de » la discorde se sont dissipés pour faire place à » la douce lumière du plus heureux, du plus désirable accord. Gloire à la sainte Église notre » mère ! Qu'elle se réjouisse de voir ses enfans de

» nouveau réunis par l'amour, après avoir été
» si long-temps séparés ; qu'elle rende grâce au
» Tout-Puisant qui daigne essuyer les larmes
» amères qu'elle a versées pour eux. Et vous,
» fidèles enfans du monde chrétien, rendez
» grâce à l'église catholique, votre mère, de ce
» que les Pères de l'orient et de l'occident ont
» bravé les dangers d'un long voyage, en ont
» généreusement supporté toutes les fatigues,
» pour assister à ce saint concile, et pour rallu-
» mer l'amour, déjà éteint parmi les chrétiens. »

Viennent ensuite les articles susmentionnés de la réconciliation et ceux de l'accord dans les dogmes de la foi, le tout signé par Eugène, huit cardinaux, les deux patriarches latins de Jérusalem et de Grado, par huit archevêques, cinquante évêques et autres ecclésiastiques de distinction : l'acte fut signé au nom des Grecs, par l'empereur, trois grands vicaires du trône des patriarches (car Joseph, patriarche de Constantinople, était mort à Florence quelques jours avant la fin des séances), dix-sept métropolitains et tout ce qu'il y avait de prélats, à l'exception de Marc-d'Éphèse, cet implacable vieillard aussi insensible aux menaces qu'inaccessible à la cupidité. Instruit que cet homme, ferme dans son opinion, avait refusé de signer, le pape furieux s'écria :

« *Ainsi tout ce que nous avons fait est inutile!* » Il exigea ensuite que l'empereur lui arrachât son consentement, ou qu'il le punît comme rebelle; mais Marc partit secrètement pour se soustraire à la persécution.

Les seuls fruits que les Grecs retirèrent de leur déférence, furent quelques milliers de florins qu'ils reçurent d'Eugène; ensuite celui-ci s'engagea à envoyer à Constantinople trois cents soldats, avec deux galères, pour défendre cette capitale au nom de tous les princes de l'Europe; il promit de plus puissans secours à Jean, dans le cas où il en aurait besoin. Le pape consentit encore à insérer dans l'acte que les pélerins qui se rendaient tous les ans par mer, d'Europe en Palestine, aborderaient toujours à Constantinople, pour procurer quelques avantages aux habitans de cette ville. Enfin il congédia l'empereur de la manière la plus honorable, et, après deux ans d'absence, ce prince retourna dans la Grèce, où il eut à déplorer la mort prématurée de Marie, sa jeune épouse. Il lui fallut de plus être témoin d'une sédition générale de son clergé à la nouvelle de ce qui s'était passé au concile de Florence. Les avis se trouvèrent partagés : les uns voulaient obéir aux articles de ce concile; les autres, et c'était le plus grand nombre, disaient, que la

véritable religion était en danger ; qu'une alliance aussi illégale avec le pape, aussi humiliante pour les Grecs, n'avait pas été conclue par des pasteurs fidèles, mais plutôt par des traîtres, éblouis de l'or des Romains ; ils ajoutaient que Marc d'Ephèse seul s'était montré le digne serviteur de Jésus-Christ, etc. La victoire resta à ces opposans, en dépit de l'empereur et du nouveau patriarche Métrophane, zélé défenseur du décret d'Union ; le peuple fuyait les temples où leurs partisans célébraient la messe, les traitant d'hérétiques et d'apostat ; malgré enfin tous les efforts du pape Eugène et de son successeur, malgré l'évidente et inévitable perte de leur patrie, les Grecs voulaient plutôt mourir que de consentir à ce que le Saint-Esprit provînt du Fils, à l'admission du pain azyme et du Purgatoire : exemple mémorable de tenacité dans les opinions théologiques !

Au reste, il est encore très-douteux, que le pape eût pu sauver l'empire, lors même que l'Eglise d'orient se fût soumise à son autorité spirituelle. Les siècles des croisades étaient passés ; le zèle pour le christianisme avait fait place en Europe à une politique égoïste et méfiante. Chaque prince avait son système particulier, et cherchait son avantage au préjudice de celui des autres ; l'Allemagne, théâtre de la guerre sanglante allumée

par le schisme de Jean Hus, s'affaiblissait de plus en plus sous le règne long et faible de Frédéric III : l'Angleterre était engagée dans une lutte opiniâtre contre la France ; l'Espagne, divisée, ne portait pas encore ses vues au-delà de ses frontières ; le Portugal s'occupait uniquement de la navigation et de ses nouvelles découvertes en Afrique, ainsi que l'Italie de ses affaires ecclésiastiques, du commerce et de ses dissensions intestines ; le Danemarck et la Suède, pauvres en habitans et en ressources pécuniaires, s'étaient unis pour peu de temps, à leur commun préjudice ; et dans un état continuel de crainte l'un vis-à-vis de l'autre, ces deux États ne prenaient aucune part aux affaires des puissances européennes. Les Hongrois et les Polonais seuls, défenseurs des rives du Don, avaient osé déployer quelque zèle pour s'opposer aux succès des armes d'Amurat ; mais la bataille de Varn, si funeste au roi Vladislas, les fit, pour long-temps, renoncer à la guerre contre les valeureux Musulmans. L'autorité ecclésiastique avait encore une grande influence sur les esprits et dans les conseils des princes ; mais elle n'avait plus la même unité ; car, en jugeant les papes, les conciles de Constance et de Bâle avaient appris aux peuples que ces pontifes n'étaient point des être divins et in-

faillibles. Ces bruyantes assemblées de l'aristocratie ecclésiastique préparaient de loin la chute de l'autorité spirituelle, ainsi que l'entière indépendance du pouvoir des rois. Les évêques des divers pays différaient dans leur façon de penser, préférant, sous plusieurs rapports, les avantages de leur patrie à ceux que leur promettait le pape. Était-ce au milieu de semblables circonstances qu'Eugène pouvait répondre de l'unanimité des souverains de l'Europe pour renverser l'empire ottoman, ou périr sur les rives du Bosphore, afin d'arracher Byzance à sa perte? pouvait-il compter sur ces princes, qui tremblant au seul nom d'Amurat et de Mahomet II, demeuraient dans une lâche inaction? En vain le roi d'Albanie, le célèbre Scanderberg, leur avait ouvert le chemin de la gloire, en triomphant lui seul, avec une poignée de soldats, de la nombreuse armée du sultan; incapables de l'imiter, ils ne rougirent point d'entraîner dans leurs propres dissensions, ce héros, la terreur des infidèles. Nous dirons enfin que non-seulement Jean Paléologue ne réussit point, mais que, d'après toutes les probabilités, il n'aurait pu réussir dans son projet de détourner, par la réunion des deux Églises, la chute totale de l'empire grec.

L'archevêque Byssarion et le métropolitain

Isidore, comme les principaux auteurs de cette union apparente, reçurent du pape le chapeau de cardinal; le premier resta en Italie, et le second partit de Florence, le 6 septembre, avec le titre de légat apostolique, pour tous les pays septentrionaux : il s'embarqua à Venise, traversa la mer Adriatique et se rendit par la Dalmatie et la Croatie à Bude, capitale de la Hongrie; de là il écrivit dans tous les diocèses de sa juridiction, en Lithuanie, en Russie et en Livonie, des lettres ainsi conçues :

« Isidore, par la grâce de Dieu, métropolitain » de Kief et de toute la Russie, légat apostolique (*à latere*), à tous les chrétiens en général » et à chacun en particulier : salut éternel, paix » et bénédiction.

» Réjouissez-vous maintenant dans le Seigneur : l'Église d'orient et celle d'occident » viennent de renouveler, pour toujours, l'heureux accord qui les unissait primitivement. » Russes, Serviens, Valaques, chrétiens zélés » de l'église de Constantinople, et vous tous qui » croyez en Jésus-Christ, célébrez cette sainte » alliance par des transports d'allégresse et par » les cérémonies les plus solenelles. Animez-vous de sentimens fraternels pour les chrétiens » de Rome. Il n'y a plus qu'un seul Dieu et qu'une

» seule religion ; l'amour et la paix doivent ré-
» gner à jamais parmi vous : et vous, peuples
» latins, ne fuyez point les Grecs, reconnus à
» Rome pour vrais chrétiens : priez dans leurs
» temples comme ils le feront dans les vôtres ;
» confessez-vous indifféremment aux prêtres de
» l'une ou de l'autre religion ; acceptez d'eux le
» corps de notre Seigneur Jésus-Christ, égale-
» ment sacré dans le pain azyme comme dans le
» pain levé. C'est ainsi que l'a ordonné l'Église
» catholique votre mère commune. »

Isidore se hâta de se rendre à Kief, où il fut reçu par le clergé comme le seul et unique métropolitain de tous les diocèses russes ; au printemps de l'année 1440, il arriva à Moscou avec une lettre du pape pour le grand prince. Eugène y rendait compte « *de l'heureuse issue du concile* » *de Florence, événement si glorieux pour la* » *Russie, puisque son premier pasteur avait* » *le plus coopéré à en accélérer le succès.* » Dans cette lettre, toute remplie d'expressions amicales et du ton le plus modeste, le pape conjurait Vassili d'être favorable à Isidore et de lui accorder les revenus dont avaient, en tout temps, joui les métropolitains. Cependant le clergé et le peuple attendaient avec impatience leur prélat à l'église de Notre-Dame dans le Kremlin. Isi-

dore y parut entouré de plusieurs dignitaires, précédé de la croix latine et de trois masses d'argent. Les Russes, d'abord surpris de cette nouveauté, le furent bien davantage encore, lorsque pendant la messe, le métropolitain fit mention du pape Eugène, au lieu des patriarches œcuméniques. Après l'office divin, le diacre d'Isidore monta sur une estrade et lut, à haute voix, l'acte du huitième concile de Florence, si peu d'accord avec l'ancienne doctrine de notre Église : tous les assistans, prêtres et laïcs, se regardèrent étonnés, ne sachant que penser de ce qu'ils venaient d'entendre. Cependant le nom de conseil œcuménique, celui de l'empereur Jean, l'assentiment des prélats illustres et orthodoxes de la Grèce, qui, de temps immémorial, nous avaient enseigné la foi, imposèrent silence aux évêques et aux seigneurs.

Une seule voix se fit entendre; c'était celle du grand prince : imbu, dès son enfance, de toutes les maximes de l'orthodoxie et des opinions des SS. Pères, relativement au symbole de la foi, il s'aperçut d'abord que les Grecs s'en étaient écartés. Il s'enflamme aussitôt d'un saint zèle; et, pour démasquer l'impiété, il entame avec Isidore une discussion, à la suite de laquelle il le traite publiquement de faux pasteur, d'hé-

rétique et corrupteur des âmes. Il assemble un conseil des évêques et des boyards les plus versés dans les connaissances des saintes Ecritures ; il leur ordonne d'examiner scrupuleusement le décret d'Union du concile de Florence. La sagacité du grand prince fut généralement approuvée, et les évêques, les grands lui adressèrent ces paroles : «*Grâces vous soient rendues, ô prince, qui,*
» *pendant notre sommeil, avez veillé pour nous,*
» *et qui, seul, avez sauvé la foi en découvrant*
» *la vérité ! Le métropolitain l'a troquée, cette*
» *auguste foi, contre l'or de l'évêque de Rome ;*
» *et en échange il nous a apporté l'hérésie.* »
Isidore employa vainement tous les ressorts de son éloquence pour réfuter ces argumens : Vassili le fit enfermer dans le monastère de Tchoudof, avec ordre de l'y garder jusqu'au moment où il se repentirait de sa faute, et renoncerait à toute alliance avec l'Eglise latine. C'est ainsi qu'échouèrent, à Moscou, les projets de ce Grec ambitieux, dont l'adresse et l'éloquence avaient tant influé sur le concile de Florence, assemblée célèbre, où tout ce que la Grèce avait d'hommes habiles et savans avaient lutté contre Rome. Le génie d'Isidore vint se briser contre la saine raison du grand prince, dont l'opinion était que tout changement, en fait de

religion, ne sert qu'à refroidir le zèle des fidèles, et que les dogmes inviolables des ancêtres valent mieux que les innovations les plus subtiles. Instruit qu'Isidore s'était secrètement échappé du monastère où il était retenu, Vassili eut la prudence de ne point envoyer à sa poursuite, ne voulant pas employer de mesures violentes contre ce métropolitain dépossédé, qui, entré en Russie avec orgueil, avec tout le faste de la grandeur, fuyait maintenant ainsi qu'un criminel, tremblant de frayeur que les Moscovites ne le brûlassent vif comme hérétique. Isidore se retira à Rome, porteur de la triste nouvelle de notre peu de soumission aux volontés du saint-siége. Pour le récompenser de tout le zèle qu'il avait montré pour sa cause, le pape lui accorda une des premières places dans le conclave des cardinaux, où il porta toujours le nom d'*évêque de Russie*. De son côté, le grand prince, du consentement de tous les évêques, éleva une seconde fois Jonas au rang de métropolitain, et fit partir, en 1443, pour Constantinople, le boyard Polyeucte, chargé de remettre, à l'empereur et au patriarche, une lettre dans laquelle il racontait toute l'histoire de la religion chrétienne dans notre patrie, depuis le règne de Vladimir. Il ajoutait : « Après la mort du pieux Pho-

» tius, la Russie, alors exposée aux invasions
» des barbares, en proie aux troubles intérieurs,
» resta quelques années sans pasteur. Enfin,
» nous vous envoyâmes Jonas, évêque de Rézan,
» homme célèbre, dès sa jeunesse, par sa piété et
» par ses vertus, vous priant de le reconnaître
» pour métropolitain de toute la Russie ; mais,
» soit retard de notre part, soit caprice de la
» vôtre, il vous a plu de nous donner Isidore.
» Dieu m'est témoin que j'ai hésité long-temps à
» le reconnaître ; mais la lettre flatteuse du pa-
» triarche, les prières de votre ambassadeur,
» et surtout l'éloquence humble et soumise d'I-
» sidore, ont touché mon cœur..... Mais puis-
» qu'au mépris de ses sermens, il a trahi l'or-
» thodoxie, nous avons assemblé les véritables
» pasteurs de notre pays, et les avons priés de
» procéder à l'élection d'un nouveau métropoli-
» tain, plus digne de ce glorieux titre, ainsi
» que cela se pratiquait jadis parmi nous dans
» les circonstances extraordinaires. Cependant,
» trop fidèles aux anciens usages pour nous en
» écarter en quoi que ce soit, nous vous deman-
» dons votre consentement impérial, ainsi que
» la bénédiction du patriarche, afin de bien vous
» convaincre, que tant que la Russie existera,
» nous ne nous séparerons jamais de l'Eglise

» grecque. J'espère que vous ferez droit à notre » requête, et nous donnerez promptement des » nouvelles de votre santé. C'est alors que notre » cœur jouira d'une joie sans mélange aujour-» d'hui, et à l'avenir, dans tous les siècles, » *amen!* »

Cet ambassadeur ne parvint point à Constantinople ; car, selon l'annaliste, sur la nouvelle que l'empereur d'Orient s'était totalement déclaré pour la religion latine, Vassili ordonna à son boyard de revenir sur ses pas ; et il paraît qu'à dater de cette époque, ce fut Jonas qui présida à la décision des affaires de notre Eglise, bien qu'il n'en fût pas encore solennellement reconnu pour le chef. Quant aux évêques de la Russie méridionale, ils eurent un métropolitain particulier, nommé Grégoire, Bulgare de nation, disciple d'Isidore, et sorti de Moscou avec ce prélat. Ils admirent le décret d'union du concile de Florence, qui, en Lithuanie et en Pologne, leur procura tous les priviléges et avantages dont jouissait le clergé latin, priviléges confirmés, en 1443, par une ordonnance du roi Vladislas III (11). Casimir, successeur de Vladislas, écrivit au grand prince pour l'engager à reconnaître également le métropolitain de Kief comme chef de tous les évêques moscovites. Il disait, dans

sa lettre, que le pouvoir ecclésiastique, ainsi réuni sur une seule tête, contribuerait à cimenter une alliance fraternelle entre les *Russes* du nord et ceux du midi; mais nos évêques lancèrent l'anathème contre Grégoire. La métropole de Moscou resta, de la sorte, indépendante; et celle de Kief, qui demeura sous la puissance de Rome, comprenait les diocèses de Briansk, de Smolensk, de Pérémysle, de Touroff, de Loutsk, de Vladimir, de Polotsk, de Kholm et de Galitch.

Telles furent les suites du célèbre concile de Florence, source, pendant quelques années, de débats théologiques, de querelles et d'anathèmes, jusqu'à ce qu'enfin les désastres de Constantinople eussent mis un terme aux discussions, aux efforts réitérés de l'ambitieuse cour de Rome, pour soumettre l'Eglise de Byzance à sa domination. Le clergé moscovite, sorti victorieux d'une lutte aussi scandaleuse, n'en devint que plus fortement attaché aux dogmes de l'orthodoxie.

Les Russes avaient besoin de la paix de l'Église pour supporter avec plus de courage les malheurs politiques dont bientôt il plut au ciel d'affliger notre patrie.

Nouvelle inimitié.

Dès le printemps de l'année 1441, la guerre se ralluma entre le grand prince et Dmitri Chemyaka. Ce dernier, ayant appris que l'armée

moscovite s'approchait d'Ouglitch, s'enfuit dans la province de Novgorod, y rassembla quelques milliers de vagabonds, et alla mettre, à l'improviste, le siége devant Moscou avec le prince Alexandre Tchertorijsky, sorti de la Lithuanie pour venir à son secours. Zénobi, abbé du monastère de la Sainte-Trinité, parvint, il est vrai, à les réconcilier; mais Chemyaka, qui craignait toujours le grand prince, fit savoir aux Novgorodiens qu'il avait l'intention de fixer désormais son séjour dans leur ville : « *Prince*, lui répondirent-ils avec fierté, *qu'il en soit selon votre bon plaisir; si vous voulez demeurer parmi nous, nous vous y recevrons : dans le cas contraire, restez où vous êtes.* » Soit que cette réponse lui déplût, soit que les circonstances où se trouvait alors la république le détournassent du projet d'y chercher un asile, Chemyaka resta dans son apanage.

Novgorod, agitée au dedans, et menacée au dehors par de nombreux ennemis, n'avait ni un gouvernement vigoureux, ni un bon système politique. En 1442, sans aucunes preuves des crimes dont on les accusait, un grand nombre de personnes furent brûlées vives, lapidées ou jetées dans le Volkhof par le peuple, comme incendiaires. Plusieurs années sans récolte, une

1443 — 1445. Affaires de Novgorod.

cherté excessive, qui dura dix ans, jetèrent le désespoir et la consternation dans le cœur de tous les citoyens. « Les cris et les gémissemens, » dit un annaliste, retentissaient dans les rues, » dans les places publiques, et l'on voyait les » pauvres errer comme des ombres, et suc- » comber au cruel tourment de la faim. Les » enfans tombaient morts aux pieds de leurs pa- » rens ; les pères et les mères aux yeux de leurs » enfans. Les uns, pour se soustraire à la fa- » mine, s'enfuyaient en Lithuanie, en Alle- » magne ou à Pskof ; d'autres, pour se procurer » du blé, se faisaient esclaves des marchands » juifs et mahométans. La justice était bannie » des tribunaux et de la ville, devenue le séjour » de la chicane, un repaire de faux témoins et » de dilapidateurs : plus de lois, plus d'honneur » parmi nos anciens ; enfin, nous étions devenus » un objet de risée pour les peuples voisins. »

Des dangers extérieurs vinrent se joindre à ces désastres publics. Au lieu d'entretenir avec les grandes puissances qui l'environnaient, cette bonne intelligence, seul moyen de soutenir un État faible, Novgorod, aveuglée au point de mécontenter tous ses voisins, allait rester sans amis. Vassili Iouriévitch, l'un des princes de Souzdal, petit-fils de Kirdiapa, animé d'une

haine héréditaire contre Moscou, avait été favorablement accueilli par les Novgorodiens, qui lui avaient confié le gouvernement de la ville d'Yama. Pour ajouter encore au mécontentement du grand prince, ils appelèrent auprès d'eux Jean Vladimirovitch, petit-fils d'Olgerd, et lui donnèrent des domaines, dans l'intention de gagner les bonnes grâces de Casimir : cependant ce prince ne leur en sut pas plus de gré. Il ordonna de recevoir ses lieutenans dans leur capitale, et de renoncer pour toujours à tout acte de soumission envers le monarque de Moscou. « *C'est pour vous*, leur disait-il, *que je re-*
» *fuse de faire la paix avec lui : reconnaissez*
» *mon autorité ; c'est le seul moyen de vous*
» *assurer une utile protection contre tous vos*
» *ennemis.* » Les Novgorodiens n'étaient pas encore disposés à trahir notre patrie ; ils se moquèrent de l'ambitieux projet de Casimir, renvoyèrent Jean en Lithuanie, et accueillirent, une seconde fois, Youri, fils de Lougveni, qui se trouvait alors à Moscou. Les Pskoviens firent d'inutiles efforts pour mériter leur amitié ; vainement leur donnèrent-ils un exemple de prudence par de vives démarches pour vivre en bonne intelligence avec Moscou, destinée à arracher, tôt ou tard, le nord-ouest de la Russie

à l'avidité des étrangers. Les lieutenans de Pskof étaient quelquefois Russes, quelquefois Lithuaniens; mais ces princes y régnaient toujours au nom du souverain moscovite. Ils devaient être approuvés par lui, et ne prêtaient serment de fidélité au peuple qu'après le lui avoir préalablement prêté. Il en était tout autrement des Novgorodiens, qui ne voyaient plus de frères, comme par le passé, dans les habitans de Pskof, mais des sujets du prince de Moscou, et leurs concurrens dans les avantages résultant du commerce avec l'Allemagne. Les uns et les autres faisaient la paix ou la guerre, et concluaient des traités particuliers avec les puissances étrangères, sans aucun égard à leur intérêt commun.

En 1442, les Novgorodiens arrêtèrent tous les marchands allemands, tandis que les Pskoviens faisaient le commerce et vivaient en bonne intelligence avec les villes Anséatiques. La Finlande suédoise était alors gouvernée par le maréchal d'Etat, Charles Knoutson, qui l'avait reçue en apanage du conseil suprême et du roi. Ce maréchal faisait sa résidence à Vibourg: il observait les plus grands ménagemens envers les Novgorodiens, mais il était, au contraire, fort irrité contre les Pskoviens, qui avaient pendu quelques Finois accusés de vol. Pour se venger

de cet acte de violence, il leur fit, sans aucune déclaration de guerre, beaucoup de prisonniers, dont il exigea une forte rançon. Finke d'Oberberghen, grand-maître de l'ordre livonien, renouvela, pour dix ans, la paix avec Pskof, en 1443; et, à la même époque, il était en guerre avec Novgorod. Il incendia les faubourgs de Yama, et fit dire aux habitans, par ironie, que ce n'était pas lui, mais le duc de Clèves, qui était venu d'outre-mer pour combattre les Russes.

C'est ainsi que s'exprime une de nos chroniques; mais les papiers de l'ordre Teutonique, conservés dans les archives de Kœnigsberg, nous donnent les éclaircissemens suivans sur la cause de cette guerre. En 1438, le grand-maître de l'ordre Teutonique écrivit à Youri, prince de Novgorod, une lettre dans laquelle il le priait de vouloir bien accueillir favorablement Eberhard, jeune prince de Clèves, qui traversait la Russie pour se rendre en Palestine; de lui donner assistance et protection pendant le cours de son voyage: mais Eberhard revint à Riga, où il se plaignit des Novgorodiens et des outrages qu'il avait essuyés dans leur pays. Les chevaliers prirent fait et cause pour le prince; ils rassemblèrent une armée qui, comme à leur insu, commença les hostilités. Finke protestait que

l'Ordre ne voulait autre chose qu'obtenir satisfaction pour l'injure faite au prince de Clèves, et pour beaucoup d'autres, souffertes par les Allemands, de la part des *Russes séditieux, insolens, jaloux du bien d'autrui, et toujours prêts à se plaindre*. Casimir, grand-duc de Lithuanie, interposa son autorité comme médiateur, en qualité de *souverain de Novgorod*, titre qu'il ne prenait que parce que, depuis le temps de Gédimin, les Novgorodiens avaient appelé des princes lithuaniens pour commander dans leurs villes de district. Finke reçut avec bonté les ambassadeurs de Casimir; mais il n'eut pas honte de faire arrêter le député novgorodien, de le dépouiller de tout ce qu'il avait, et de le chasser de Livonie dans un *état complet de nudité*. Les Novgorodiens irrités, ravagèrent les possessions livoniennes au-delà de la Narova; de leur côté, les Allemands mirent tout à feu et à sang sur les bords de l'Ijora et de la Néva; ils assiégèrent même une seconde fois Yama, dont ils voulurent renverser les murailles au moyen de leurs canons; mais au bout de cinq jours ils furent obligés de lever le siége. Les annalistes allemands ajoutent que les Russes attirèrent le grand-maître dans un défilé où ils lui tuèrent quantité de monde; et que celui-ci, après une nouvelle invasion sur

le territoire de Novgorod, ne retira, au lieu de la vengeance qu'il espérait, que la honte d'avoir échoué dans son entreprise. Cependant le fier Finke rejeta toutes les propositions de paix des Novgorodiens, et signifia à leurs ambassadeurs à Riga, qu'il ne consentait à la paix, que sous la condition expresse que les Novgorodiens lui céderaient tout le cours de la Narova, avec son île. Jusqu'alors les Livoniens n'avaient employé que leurs propres forces; ils formèrent, à la fin, le projet d'armer contre les Russes une partie considérable de l'Europe, par l'entremise du grand-maître de Prusse, intime allié de Rome et des souverains du nord. Il ne s'agissait plus de pillages ni d'insignifiantes escarmouches; c'était un coup décisif qu'ils voulaient porter. En 1447, l'Ordre conclut avec Christophore, roi de Danemarck, de Norvège et de Suède, un traité, par lequel ils s'engageaient à réunir leurs forces pour conquérir le pays de Novgorod: les Allemands devaient garder Koporié et Néïschlot; les Suédois, Orekhof et Landskron, etc. Le grand-maître de Prusse conjura le pape de l'aider de ses prières et de ses trésors dans une entreprise dont le but était de soumettre les *infidèles* Russes; il écrivit de plus à l'empereur, aux électeurs, et invita tous les chevaliers catho-

liques de l'Allemagne à servir la cause de Dieu, de la Ste.-Vierge, et à punir, comme ils le méritaient, les *infâmes apostats*, habitans des rives du Volkhof; il demanda à toutes les villes Anséatiques, à Lubeck, Vismar, Rostock et Greisvalden, de défendre à leurs marchands toute exportation de blé chez les Novgorodiens. Des chaloupes livoniennes, armées en guerre, croisaient sur la Néva, et s'emparaient, sans en excepter même celles des Suédois et des Prussiens leurs alliés, de toutes les barques qui se rendaient au Ladoga, chargées de provisions de bouche. Un corps de l'armée de l'ordre Teutonique s'embarqua à Dantzick pour Narva, en même temps que l'autre marchait de Mémel sur la même ville. Ces troupes étaient composées d'infanterie, de cavalerie, et de canonniers commandés par le chevalier Henri, très-habile dans l'artillerie. A Brandenbourg, Elbing, Kœnigsberg, et dans toute les villes de la Prusse, on ordonna des prières publiques pour l'heureux succès des *armes chrétiennes contre les payens* (*contra paganos*) de Novgorod, et leurs alliés *les Moscovites, les Valaques et les Tatars* : des messes et des processions solennelles devaient obtenir du ciel l'entière destruction de cette ancienne république russe, *grande* plutôt par son

nom que par ses forces, et désolée alors par la famine et les maladies.

Quelles furent les suites de ces menaçans préparatifs ? Nos chroniques disent simplement qu'en 1448, les chevaliers livoniens, le roi de Suède et celui de Prusse, c'est-à-dire, le grand-maître de l'ordre Teutonique, livrèrent aux Novgorodiens, sur les bords de la Narova, un combat, à la suite duquel ils se retirèrent ; elles ajoutent que, près de Nénoxa, les habitans de la Dvina défirent les Suédois, arrivés par mer de la Laponie. Novgorod ne fut secourue ni par les *Tatars*, ni par les *Valaques*, ni même par les *Moscovites*. « *Je leur donne des princes et non pas » d'armée*, » écrivait Casimir aux Allemands. Les actes de l'Ordre ne font mention que d'un personnage marquant dont ils taisent le nom, et qui, en 1447, venait de la Moravie, avec *six cents cavaliers*, au secours de Youri, fils de Lougveni, prince de Novgorod.

A la même époque les Novgorodiens avaient encore deux autres ennemis, Boris, prince de Tver, qui ravageait sans pitié leurs provinces; et le peuple yougorien, qui, opprimé par eux, s'était déclaré indépendant. Les voïévodes de la Dvina furent envoyés avec trois mille hommes contre les rebelles. Ceux-ci employèrent la ruse

pour se défaire de leurs ennemis. « *Donnez-nous*, » leur dirent-ils, *le temps de rassembler le tribut* » *que nous devons, et nous vous l'apporterons* » *nous-mêmes.* » Les Russes, endormis par leurs promesses, furent complètement défaits. Les Novgorodiens soumirent enfin ces tributaires séditieux; ils employèrent ensuite lés voies de la douceur pour apaiser le prince de Tver; ils conclurent enfin un traité avec les Pskoviens, et signèrent avec les Allemands une trêve de vingt-cinq ans.

Guerres. Mais la principauté de Moscou va nous offrir des événemens d'une plus grande importance. La mort de Vitovte, aïeul et tuteur de Vassili, en rompant les rapports d'amitié qui paraissaient exister entre la Lithuanie et notre patrie, donna un nouvel essor à la haine naturelle et réciproque de ces deux puissances, haine à laquelle n'avaient pas peu contribué les débats survenus relativement aux affaires de l'Eglise. Moscou était devenue le refuge des ennemis de Casimir. A son départ de Novgorod, Youri, fils de Lougveni, s'était emparé, à force ouverte, de Smolensk, de Polotsk et de Vitebsk; mais, reconnaissant l'impossibilité de s'opposer à Casimir, il s'était retiré auprès du grand prince. Néanmoins la guerre ne fut déclarée qu'en 1444. Pendant l'hiver

de cette année, Vassili envoya contre Briansk et Viazma deux princes mogols alors à son service, et la rapidité de leur attaque favorisa leurs succès, si l'on peut donner ce nom à des combats dont l'unique but était le brigandage. Les Tatars et les Moscovites, ayant ravagé tout le pays jusqu'aux portes de Smolensk, virent bientôt paraître des vengeurs : sept mille Lithuaniens, commandés par sept seigneurs, livrèrent au pillage les environs, sans défense, de Kozelsk, de Kalouga, de Mojaïsk et de Véréïa. Quelques centaines de Russes se rassemblèrent aussitôt sous le commandement des voïévodes de ces villes ; et, malgré l'inégalité du nombre, ils eurent l'audace d'attaquer, à Soukhodrof, les généraux de Casimir ; mais leur courage ne put leur donner la victoire ; ils furent complètement battus. Au reste, les Lithuaniens ne prirent aucune ville, et se retirèrent avec leurs prisonniers.

Le grand prince n'avait pu les repousser, occupé, qu'il était alors, à combattre un autre ennemi. Mustapha, tzarévitch de la horde d'Or, s'était jeté sur la principauté de Rézan ; il l'avait pillée, et n'en était sorti qu'après avoir fait quantité de prisonniers, dont il avait exigé une forte rançon. Bientôt on le vit reparaître à Péreslavle,

mais ce n'était plus pour demander de l'argent ; il venait supplier les habitans de lui accorder un asile. On était alors au moment le plus rigoureux de l'hiver ; la terre était couverte de neiges profondes ; et par un froid cruel, les Tatars, ayant perdu tous leurs chevaux, ne pouvaient rejoindre leurs habitations. Les citoyens de Péreslavle n'osèrent rejeter leur demande, et ils leur permirent d'entrer. Le grand prince, instruit de cette circonstance, envoya aussitôt le prince Obolensky, à la tête des troupes moscovites et mordviennes, pour chasser le tzarévitch de nos frontières. Mustapha, qui redoutait, à la fois, et les habitans et l'armée du grand prince, sortit de la ville à la sommation des premiers ; il alla se poster sur le bord de la Listana, où il attendit l'ennemi de pied ferme. D'un côté il fut attaqué par l'infanterie et la cavalerie moscovite armées de massues, de haches et de piques ; de l'autre par les *cosaques* de Rézan, et les Mordviens, montés sur de longs patins (*a*), armés de javelots et de sabres. Les Tatars, saisis par le froid, réduits à l'impossibilité de se servir de leurs arcs, résolurent, malgré leur petit nombre,

(*a*) Ces patins s'appellent en russe *liji* : c'est une espèce de planche mince, courbée à la pointe, dont on se sert pour marcher plus lestement sur la neige.

de commencer le combat corps à corps. Toute retraite était interceptée, ils auraient pu se rendre pour sauver leur vie; Mustapha repoussa cette honteuse idée, et se battit jusqu'à la dernière extrémité. Jamais les Tatars n'avaient déployé un courage plus héroïque; animés par l'exemple de leur chef, ils périssaient en désespérés, et se jetaient au devant des piques de leurs ennemis. Mustapha mourut de la mort des braves, prouvant, par là, que le sang de Genghiskhan et de Timour n'avait pas encore cessé de couler dans les veines des Mogols; ses compagnons restèrent sur le champ d'honneur, et il n'y eut de prisonniers que les blessés; ce qui honore les vainqueurs, c'est qu'ils envièrent la gloire des vaincus. Quelque temps après, les Tatars de la horde d'Or portèrent la guerre dans les provinces de Rézan et de Mordva, pour venger la mort de Mustapha; mais ils en furent bientôt chassés.

Valeur de Mustapha.

On vit alors paraître d'une autre côté un ennemi plus dangereux. Le grand prince apprend que Oulou-Makhmet, tzar de Kazan, a déjà pris l'ancienne Nijni-Novgorod, abandonnée sans défense, et qu'il marche sur Mourom. Aussitôt il rassemble une armée, et Chemyaka, Jean de Mojaïsk, Michel son frère, prince de Véréïa, et

Invasion du tzar de Kazan

Vassili de Borofsk, petit-fils de Vladimir-le-Brave, viennent se ranger sous ses drapeaux. Makhmet se retire; mais notre avant-garde réussit à défaire les Tatars près de Mourom : au lieu de se mettre à la poursuite du tzar, Vassili, qui redoutait, pour ses soldats, les rigueurs de l'hiver, prit le parti de retourner dans sa capitale. Au printemps il reçoit la nouvelle que Makhmet assiége Nijni-Novgorod, et qu'il a envoyé à Souzdal ses deux fils, Mamoutek et Yagoub. L'armée était licenciée, et il fallait la rassembler de nouveau : le grand prince se rendit, avec les seules troupes de Moscou, à Yourief, où il rencontra les voïévodes de Nijni-Novgorod, qui, après avoir long-temps souffert de la disette, avaient mis le feu à la forteresse, d'où ils étaient sortis pendant la nuit. Quelques jours après, les Moscovites furent joints par les princes de Mojaïsk, de Véréïa et de Borofsk, à la tête de fort peu de monde. Chemyaka trompa Vassili : non-seulement il refusa de marcher lui-même, mais il ne lui envoya pas un seul soldat. Le tzarévitch Berdata, ami et fidèle serviteur des Russes, était encore
juin. en arrière avec son corps. Le grand prince alla camper près de Souzdal, sur la Kamenka : à la nouvelle que l'ennemi approchait, les soldats endossent leurs cuirasses, élèvent leurs drapeaux,

et se rangent en bataille. Fatigués d'attendre sans voir paraître les Mogols, ils retournent dans leur camp; Vassili se met à souper avec les autres princes, et tient table avec eux jusqu'à minuit: le lendemain, après avoir entendu les matines, au lever du soleil, il se recouche. Cependant on apprend que l'ennemi a passé la Nerle, et l'alarme est bientôt générale dans le camp; le grand prince saisit ses armes, s'élance hors de sa tente, range son armée, et la mène au combat, enseignes déployées et au son des trompettes. Mais cette bruyante troupe, commandée par les petits-fils du vainqueur de Mamaï et de Vladimir-le-Brave, ne formait pas plus de quinze cents hommes, s'il faut s'en rapporter au récit des annalistes; ce n'est pas que les ressources des Etats moscovites fussent épuisées, mais Vassili ne savait pas, comme son grand-père, créer, d'un seul mot, d'innombrables armées. Le pays n'avait rien perdu de sa population; le gouvernement seul avait perdu de sa vigueur et de son énergie.

Cependant cette poignée de braves paraissait une troupe de héros sûrs de la victoire. Méprisant les Tatars, les princes et les soldats faisaient peu d'attention à la supériorité de leurs forces, et, contre toutes les règles de la prudence, ils les

attaquèrent en rase campagne, près du monastère de St.-Euphème. Dès le premier choc l'ennemi, deux fois plus nombreux que nous, s'enfuit devant les Russes : mais cette fuite n'était qu'une ruse pour engager notre armée à se disperser dans la plaine. L'événement semble au moins le prouver. Les Moscovites se mettent à poursuivre l'ennemi dans le plus grand désordre, ne pensant qu'au butin; les uns dépouillent les morts; d'autres courent en avant, comme des insensés, pour s'emparer des bagages des tzarévitchs ou pour faire des prisonniers; mais, tout à coup, les Tatars s'arrêtent ; ils font volte-face et cernent, de tous côtés, les prétendus vainqueurs, dispersés et saisis d'étonnement. En vain nos princes s'efforcèrent de rengager le combat; on se battit encore long-temps, troupes contre troupes, corps à corps; mais enfin le nombre l'emporta, et les Russes, après avoir immolé cinq cents Mogols, mordirent tous la poussière. Le grand prince lui-même donna l'exemple de la plus intrépide valeur. Il eut la main percée par une flèche, il perdit plusieurs doigts; et la tête couverte de treize blessures, les épaules, la poitrine meurtries de coups, il se rendit prisonnier, avec Michel, prince de Véréïa et ses principaux boyards. Jean de Mojaïsk tomba à terre, étourdi d'un coup vio-

Le grand prince est fait prisonnier.

lent; cependant ses écuyers le mirent sur un autre cheval et réussirent à le sauver. Vassili de Borofsk s'enfuit également, mais fort peu eurent ce bonheur. La mort ou l'esclavage avait été le partage de leurs infortunés compagnons. Les tzarévitchs brûlèrent encore quelques villages et restèrent deux jours dans le monastère de St.-Euphème, pour se reposer. Ils dépouillèrent ensuite Vassili des croix d'or qu'il portait au cou, et les firent parvenir à la mère et à l'épouse de ce malheureux prince pour attester leur victoire.

Cette affreuse nouvelle répandit la terreur dans notre capitale; la cour et le peuple s'abandonnèrent à la plus profonde douleur. Moscou avait déjà vu ses souverains, dans l'infortune, obligés de prendre la fuite; elle n'avait pas eu encore à déplorer leur captivité. Effrayés par de faux bruits sur le nombre des troupes tatares, dont ils attendaient à chaque instant la funeste arrivée, les habitans des environs abandonnaient leurs maisons pour chercher un asile dans les murs du Kremlin. Un nouveau désastre mit le comble au malheur de Moscou et de ces fugitifs. Pendant la 14 juillet.
nuit il y eut dans le Kremlin un violent incendie qui dévora tous les édifices en bois sans exception: les églises et les murailles de pierre s'écroulèrent même en plusieurs endroits; plus de trois

mille personnes et des richesses immenses devinrent la proie de ce terrible fléau. La mère et l'épouse du grand prince, avec leurs boyards, s'éloignèrent de ce théâtre d'horreurs et se retirèrent à Rostof, abandonnant le peuple au plus cruel désespoir. Sans prince, sans gouvernement, sans capitale, chacun cherchait à se sauver; mais beaucoup de ces fuyards ne sachant où se réfugier, empêchaient les autres de sortir de la ville. La populace décida, dans une bruyante assemblée, qu'il fallait d'abord songer à fortifier la ville : aussitôt on choisit des chefs; on défend la fuite, on punit et l'on garotte ceux qui osent désobéir; on répare les portes et les murs de la ville; on commence enfin à reconstruire les maisons. En un mot, le peuple fit lui-même renaître l'ordre du sein de l'anarchie et tira Moscou du milieu de ses cendres, espérant que Dieu lui rendrait aussi son souverain. Cependant le prince Boris de Tver profita de l'état cruel où se trouvait cette malheureuse capitale pour envoyer ses voïévodes à Torjek, avec l'ordre d'y dépouiller de leurs biens tous les marchands moscovites.

Brigandages du prince de Tver.

Malgré tous les vices et les défauts de Vassili, les Russes de la grande principauté voyaient en lui seul leur souverain légitime, et voulaient lui rester fidèles; sa captivité leur paraissait le plus

grand de tous leurs maux. Au lieu de marcher sur Moscou, ainsi que les habitans l'avaient cru dans leur terreur panique, les tzarévitchs victorieux, à la vérité, mais auxquels il ne restait que fort peu de troupes, ne songèrent qu'à s'éloigner au plus vite de Souzdal, avec leur butin et leur illustre prisonnier, pour aller rejoindre leur père à Nijni. Makhmet lui-même, qui craignait les Russes, ne jugea pas à propos de rester plus long-temps sur leur territoire, et comme il connaissait les dispositions de Chemyaka, il lui envoya un ambassadeur nommé Biguitch, avec de grandes protestations d'amitié : il se retira à Kourmouisch emmenant avec lui le grand prince et Michel de Véréïa.

Charmé d'un malheur qui favorisait son ambition et sa haine pour l'infortuné Vassili, Chemyaka reçut le mourza du khan avec les plus grands honneurs; il le traita magnifiquement, lui fit de riches présens et envoya avec lui, à Makhmet, son premier secrétaire, Théodore Doubensky chargé de conclure le traité, dont les principales conditions étaient que Vassili resterait captif à perpétuité, et que Chemyaka recevrait le titre de grand prince, dépendant de l'autorité suprême du khan de Kazan. Makhmet, inquiet d'être long-temps sans recevoir de nou- 25 oct.

velles de Biguitch, s'imagina ou crut au bruit qui courait, que Chemyaka l'avait fait mourir et que son dessein était de se déclarer souverain de la Russie. Un autre événement vint encore contribuer à un heureux changement dans le sort de Vassili. Kazan fut conquise, à cette époque, par un prince bulgare ou mogol, nommé Libeï (tué dans la suite par Mamoulek, fils du khan). Le roi qui désirait retourner sans délai en Bulgarie, consulta ses courtisans : il fit venir le grand prince et lui déclara qu'il était libre. Vassili rendit grâces au ciel et à la bonté du roi, qui n'avait exigé de lui qu'une modique rançon; il sortit sur-le-champ de Kourmouisch avec le prince Michel, ses boyards, et beaucoup d'ambassadeurs tatars, chargés par leur maître de le conduire jusqu'à sa capitale. Il dépêcha un courrier à Moscou pour aller porter cette heureuse nouvelle aux grandes princesses, et lui-même il fit la plus grande diligence pour arriver dans sa chère patrie. Cependant le secrétaire de Chemyaka et le mourza Biguitch descendirent l'Oka, depuis Mourom jusqu'à Nijni. Mais à la nouvelle que le grand prince avait recouvré sa liberté, ils revinrent du monastère de Doudin à Mourom, où le prince Obolensky, lieutenant dans cette ville, fit arrêter Biguitch.

Le 1er. octobre, le grand prince est mis en liberté.

Tremblement de terre.

Le 1er. octobre, jour où il fut permis à Vassili de retourner en Russie, Moscou éprouva un tremblement de terre, phénomène bien rare dans les pays septentrionaux. A six heures du soir le Kremlin, le faubourg, les maisons et les églises, toute la ville, en un mot, sentirent une légère secousse qui ne dura que quelques instans; un grand nombre d'habitans étaient alors plongés dans le sommeil; d'autres furent saisis d'effroi, s'imaginant que la terre entr'ouvrait déjà ses abîmes pour engloutir la capitale. On ne parla que de cela pendant quelques jours dans la ville et *sur la grande place*. On regardait ce phénomène comme l'avant-coureur de quelque désastre public, et l'on n'en reçut qu'avec plus de joie la nouvelle inattendue de l'arrivée du grand prince. Non-seulement dans la capitale, mais dans toutes les villes et dans les villages même, ses fidèles sujets célébrèrent ce jour comme un jour de fête solennelle, et ils volèrent au-devant de Vassili. Il rencontra à Péréïaslavle sa mère, son épouse, son fils, un grand nombre de princes, de boyards, d'officiers, et tant de soldats qu'il aurait pu marcher à leur tête contre l'ennemi le plus redoutable des Russes. Ce zèle et cette solennité rappelèrent le souvenir du héros Dmitri, lorsque son peuple courut à sa

rencontre après la bataille du Don. L'aïeul avait ébloui les Russes de l'éclat de sa gloire ; le petit-fils touchait les cœurs par son infortune et son salut inespéré ; mais ce fut avec douleur que Vassili rentra le 17 novembre dans sa capitale, encore couverte de cendres, au milieu desquelles s'élevaient à peine quelques édifices : lui-même n'ayant point de palais, il établit provisoirement sa demeure dans une maison de campagne appartenant à sa mère, et quelque temps après, il alla occuper, dans le Kremlin, la maison de Youri, prince de Lithuanie.

Crime de Chemyaka

Mais la mesure des maux que le sort avait réservés au grand prince n'était pas encore comblée : il lui fallut bientôt éprouver le plus cruel de tous, afin d'attester à la face de la terre, qu'ici bas même la Providence traite quelquefois l'homme selon ses œuvres. Dmitri Chemyaka redoutait le grand prince; il se retira à Ouglitch, avec la ferme résolution de perdre son ennemi, qui, ne connaissant point encore toute la noirceur de son âme, eut l'imprudence de croire à la fausse soumission de ce prince, et de renouveler leur ancien traité de paix. Chemyaka fit secrètement alliance avec Jean de Mojaïsk, prince faible, cruel et léger, auquel il lui fut facile de faire accroire que Vassili avait solennel-

lement promis à Makhmet de lui abandonner la grande principauté de Moscou, à condition qu'il le laisserait régner à Tver. Il sut, par la même calomnie, faire entrer dans son complot Boris de Tver, trompé par cette fausse inculpation, et craignant de se voir privé de son apanage. Les principaux conseillers et instigateurs de ces princes étaient les séditieux boyards de feu Constantin Dmitriévitch, jaloux des boyards de la grande principauté. Il se trouva même à Moscou des traîtres qui prirent le parti de Chemyaka, bien que ce prince fût généralement détesté : le boyard Jean Starkof, quelques marchands, plusieurs gentilshommes et jusqu'à des religieux entrèrent dans la conspiration. Il ne s'agissait pas de guerre ; la perfidie et la trahison devaient mouvoir tous les ressorts de cette machination, dont le but était de prendre inopinément la capitale, et de s'emparer de la personne du grand prince ; on commença par observer tous ses mouvemens jusqu'à ce qu'il pût s'offrir une occasion favorable.

Vassili, accompagné de ses deux fils et de 1446
quelques courtisans, était allé, à l'exemple de son père et de son aïeul, visiter le monastère de la Trinité, si célèbre par les vertus et les reliques de S. Serge ; les conjurés en donnèrent

aussitôt avis à Chemyaka, ainsi qu'à Jean, prince de Mojaïsk, tous deux alors à Rouza, avec un régiment entier. Pendant la nuit du 12 février, ils arrivent dans le Kremlin, où régnait le calme le plus profond; personne ne pensant aux ennemis, tous les habitans s'étaient livrés au sommeil, à l'exception des traîtres qui, avec précaution, ouvrent à leurs compagnons les portes de la ville. Ils s'emparent aussitôt de la mère, de l'épouse, du trésor de Vassili, d'un grand nombre de boyards dont ils pillent les maisons; en un mot, ils prennent la capitale. Chemyaka envoya, dès la même nuit, Jean de Mojaïsk avec des troupes au monastère de la Trinité.

Dans l'ignorance de tout ce qui se passait, le grand prince entendait la messe sur le tombeau de S. Serge, lorsqu'un officier, appelé Bounko, accourt dans l'église, et lui découvre tout le complot. Cette nouvelle, de la part d'un homme d'abord son fidèle serviteur, et passé ensuite du côté de Chemyaka, parut peu certaine au grand prince; il lui dit: « *Vous ne désirez que nous » brouiller : ne suis-je pas en paix avec mes » frères?* » Il fait aussitôt chasser Bounko du monastère; mais bientôt après il se ravise, et ordonne à quelques-uns de ses gens d'aller occuper une montagne située sur le chemin de Moscou.

L'avant-garde de Jean les ayant aperçus, en informe son prince, qui fait couvrir quarante ou cinquante traîneaux, de nattes sous lesquelles il cache des soldats, et il les dirige sur la montagne. Les gardes de Vassili n'ajoutaient aucune foi à la nouvelle de l'approche de l'ennemi; ils regardèrent fort tranquillement passer le prétendu convoi : mais aussitôt arrivé sur la montagne, les nattes tombent, et l'on voit paraître des gens armés qui se saisissent de la négligente garde du grand prince. Trop certains que la victoire ne pouvait plus leur échapper, ils montent à cheval, et se rendent, au grand galop, au village de Clémentief. Vassili ne pouvait plus douter du péril : il voyait déjà les cavaliers de ses propres yeux; il court à l'écurie, et demande un cheval; il ne trouva rien de préparé pour son évasion : tous ses gens, glacés d'effroi, ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils font. Cependant les conjurés sont déjà aux portes du monastère : le grand prince se réfugie dans l'église, dont le bedeau lui ouvre la porte, qu'il referme sur lui. Au bout de quelques instans le monastère est rempli de gens armés : Jean de Mojaïsk, lui-même, s'avance à cheval vers l'église, et demande où est le grand prince. « *Mon cher frère,* » lui crie Vassili, qui reconnaît sa voix, *ayez pitié*

» *de moi! Ne m'arrachez pas de ce lieu saint :*
» *je consens à n'en sortir jamais ; j'y pren-*
» *drai l'habit monastique, et j'y mourrai dans*
» *l'état religieux.* » Il détache alors l'image de la Ste.-Vierge, placée sur le tombeau de S. Serge ; va ouvrir, sur-le-champ, la porte de l'église, et court à la rencontre de Jean, auquel il adresse ces mots : « *Mon frère et mon ami ; c'est devant*
» *ce saint Crucifix, devant cette divine image,*
» *dans cette église, sur la tombe du vénérable*
» *Serge, que nous nous sommes juré amitié et*
» *fidélité éternelle ; d'où vient donc que vous me*
» *poursuivez? Expliquez-moi ce triste problème.* »
« *Prince*, lui répondit Jean, *si nous voulions*
» *vous faire du mal, ce mal retomberait sur*
» *nous. Nous ne désirons que le bien de la*
» *chrétienté, et nous n'agissons ainsi que pour*
» *effrayer les serviteurs de Makhmet, qui vous*
» *ont accompagné, et pour les forcer à dimi-*
» *nuer votre rançon.* » Le grand prince remet aussitôt l'image à sa place, se prosterne devant le tombeau de S. Serge, et commence à prier à haute voix, avec tant d'onction, avec tant de ferveur, que ses ennemis même ne purent retenir leurs larmes ; mais le prince Jean s'inclina légèrement devant les images, et se hâta de sortir de l'église, disant tout bas à Nikita, boyard de

Chemyaka : *Assurez-vous de la personne de Vassili.* « *Où donc est mon frère Jean?* » demanda ce prince, aussitôt qu'il eut fini sa prière. « *Tu* » *es prisonnier du grand prince Dmitri Youriévitch*, » lui répondit Nikita en le prenant par le bras. « *La volonté de Dieu soit accomplie!* » Telle fut la seule réplique de Vassili. Le cruel boyard fit jeter l'infortuné dans un traîneau, avec un moine, et le conduisit, de la sorte, à la capitale : tous les boyards moscovites furent enchaînés ; les autres serviteurs du grand prince n'obtinrent la liberté qu'après avoir été pillés et dépouillés de leurs vêtemens.

Le lendemain on amena Vassili à Moscou, dans le palais de Chemyaka, qui habitait une autre maison. Pendant la nuit du quatrième jour, on arracha les yeux au grand prince, au nom de Dmitri Youriévitch, de Jean de Mojaïsk, et de Boris de Tver, qui lui firent dire : « *Tu chéris* » *les Tatars, au point de leur fixer des villes* » *entières pour les entretenir! tu ne cesses de* » *gorger les infidèles de l'or et de l'argent des* » *chrétiens! tu accables le peuple d'impôts!* » *tu as fait crever les yeux à notre frère* » *Vassili-le-Louche!* » On fit partir le grand prince et son épouse pour Ouglitch : sa mère fut envoyée à Tchoukhloma : Jean et Youri,

On crève les yeux au grand prince.

fils de Vassili, protégés par leur innocence, échappèrent à la persécution; leurs gouverneurs les avaient cachés dans le monastère de S. Serge, et pendant la nuit ils se retirèrent, avec leurs pupilles, chez le prince Jean Riapolovisky, dans le village de Boïarovo, non loin de Youref. Ce fidèle prince, secondé par ses deux frères, Siméon et Dmitri, prit les armes, rassembla un assez grand nombre de soldats, et conduisit ces enfans, l'espoir de la Russie, à Mourom, place fortifiée, qui lui sembla plus sûre que toute autre ville.

Cependant la terreur régnait dans toute la grande principauté. On y déplorait le sort du trop malheureux Vassili, et l'indignation y éclatait de toutes parts contre Chemyaka. Vassili Yaroslavitch, prince de Borofsk, et frère de la grande princesse Marie, honteux de rester en Russie après le crime affreux qui venait de s'y consommer, se retira en Lithuanie, où Casimir lui donna en apanage Briansk, Gomel, Starodoub et Mtislavle : mais tous les nobles de Moscou prêtèrent, quoiqu'à contre-cœur, serment de fidélité à Dmitri Chemyaka. Un seul, nommé Théodore Bassenok, osa déclarer solennellement que jamais il n'obéirait à un barbare ni à un usurpateur. Dmitri le fit enchaîner; mais Bassenok s'échappa de sa prison, et se réfugia en Lithuanie,

avec beaucoup de ses partisans, auprès de Vassili Yaroslavitch, qui le créa lui et le prince Siméon Obolensky, ses lieutenans dans la ville de Briansk. Chemyaka, revêtu du titre de grand prince, donna Souzdal à Jean de Mojaïsk, son odieux complice; mais bientôt après il lui reprit cette province pour la céder, en vertu d'un traité, à Vassili et à Féodor Youriévitch, petit-fils de Kirdiapa. Il eut l'imprudence de la reconnaître comme leur légitime patrimoine, ainsi que Nijni, Gorodetz et même Viatka, anéantissant, de la sorte, l'œuvre utile de Vassili Ier., qui avait réuni la principauté de Souzdal à celle de Moscou. Dans ce traité, Chemyaka ne se réserve que l'honneur de l'ancienneté. Il consent à ce que les Youriévitchs, ainsi que leur bisaïeul Dmitri Constantinovitch, règnent indépendans, et correspondent immédiatement avec la horde. Les deux parties contractantes s'engagent à n'entamer aucunes négociations avec le malheureux Vassili; les villages et terres achetés par les boyards de Moscou, aux environs de Souzdal, de Gorodetz, de Nijni, devaient rentrer, sans aucune indemnité, au pouvoir des anciens propriétaires, etc. Quel motif put engager Chemyaka à se montrer si généreux envers deux exilés, qui, ayant refusé de servir Vassili-l'A-

veugle, erraient d'une province de la Russie à l'autre? C'est qu'il craignait la haine du peuple, et qu'il avait la faiblesse de chercher un appui dans ces deux frères, dont l'un, au service de Novgorod, avait déployé beaucoup de valeur dans un combat contre les Allemands. Mais sourd à la voix de la conscience, étranger à tout principe d'honneur, incapable de suivre un bon système d'administration, Chemyaka, pendant le court espace de temps que dura son règne, ne fit qu'augmenter l'attachement des Moscovites pour Vassili, par l'habitude criminelle qu'il avait de fouler aux pieds la justice, les anciennes institutions, et jusqu'aux lumières du bon sens. Enfin ses violences introduisirent, parmi le peuple, ce proverbe encore en usage jusqu'à présent : *c'est un jugement à la Chemyaka.*

Conduite insensée de Chemyaka.

Proverbe.

S'il ne fit pas mourir le grand prince, c'est qu'il n'avait pas l'audace de Sviatopolk Ier.; en le privant de la vue, il avait, pour se justifier, le droit de représailles, et le propre exemple de Vassili, qui avait fait crever les yeux au frère de Chemyaka. Mais les Moscovites, qui s'accordaient tous à voir une punition du ciel dans le malheur de Vassili, adressaient de ferventes prières à la Providence pour qu'elle les délivrât d'un souverain odieux; ils se retraçaient les bonnes

qualités de l'Aveugle ; son zèle pour l'orthodoxie, sa justice à toute épreuve, sa bonté pour les princes apanagés, pour son peuple, et pour le cruel Chemyaka lui-même. Les espions que Dmitri avait dans la capitale, dans la place publique, dans les maisons des boyards et des citoyens, ne voyaient partout que de la tristesse ; ils n'entendaient que des reproches. Plusieurs villes même avaient refusé de se soumettre à l'usurpateur : dans de semblables conjonctures, Chemyaka aurait dû faire preuve de résolution ; heureusement les scélérats n'en ont pas toujours ; ils s'effraient des moyens extrêmes, et manquent leur but. Il craignait les enfans du grand prince, gardés dans Mourom par les princes Riapolovsky, quelques fidèles boyards et guerriers ; mais comme il ne voulait point user de violence, il fit venir à Moscou, Jonas, évêque de Rézan, et lui dit : « *Saint Père! je vous promets le rang de métropolitain, à condition que vous me prêterez* » *votre ministère. Allez à Mourom ; prenez les* » *enfans du grand prince sur votre parole sacrée, et amenez-les moi : je suis prêt à les* » *combler de mes faveurs : je rendrai leur père* » *à la liberté, et je leur donnerai un apanage* » *considérable, où ils pourront régner et vivre* » *dans l'abondance.* » Jonas, persuadé de la sin-

cérité de ses paroles, partit pour Mourom, et fit tous ses efforts pour s'acquitter de la commission de Dmitri. Les boyards hésitèrent longtemps. « *Si nous n'écoutons pas les exhortations* » *de l'évêque*, se disaient-ils, *Dmitri prendra* » *de force et Mourom et les enfans du grand* » *prince : alors, que deviendront-ils? que deviendra leur malheureux père? quel sort enfin* » *nous est réservé à nous-mêmes?* » Les boyards exigèrent un serment de la part du prélat, et ils conduisirent les enfans dans le temple de Notre-Dame, où l'évêque, après avoir chanté le *Te Deum*, les prit solennellement sur ses habits pontificaux, dans la ferme conviction que Dmitri ne leur ferait aucun mal. Les princes Riapolovsky et leurs amis, tranquillisés par cette cérémonie religieuse, portèrent eux-mêmes leur précieux dépôt à Chemyaka alors à Péreslavle.
6 mai. Cet hypocrite fit semblant de pleurer d'attendrissement lorsqu'il revit ces innocens : il les combla de caresses et d'embrassemens; il les traita avec magnificence, leur fit des présens, et le troisième jour il les confia à Jonas pour les mener à Ouglitch, chez leur père. Jonas revint dans la capitale, où il occupa la maison du métropolitain; mais Chemyaka, peu fidèle à sa parole, fit garder à vue Vassili et sa famille.

Tant de perfidie surprit les boyards, et les bons princes Riapolovsky étaient au désespoir. « *Non*, dirent-ils, avec la ferme résolution de » détrôner Dmitri, *nous ne souffrirons pas que* » *le scélérat jouisse du fruit de ses forfaits!* » Le prince Jean Striga Obolensky, le seigneur Ochtchéra, et beaucoup de guerriers se joignirent à eux : il fut arrêté qu'ils se rendraient tous à Ouglitch de différens côtés, fixant le jour et l'heure pour se réunir sous les murs de cette ville, afin de s'en emparer et de délivrer Vassili. Cette conjuration n'eut pas tout le succès qu'on en avait espéré, mais elle produisit de très-heureux effets. Instruit du projet des princes Riapolovsky, secrètement sortis de Moscou, Dmitri envoya un de ses voïévodes à leur poursuite; mais ces valeureux chevaliers parvinrent à se défaire des émissaires de Chemyaka; et voyant leur complot découvert, ils se rendirent en Lithuanie auprès de Vassili-Yaroslavitch de Borofsk, pour concerter avec lui des mesures capables de procurer la liberté au grand prince. De là ils tendirent les bras à leurs nombreux partisans, qui abandonnaient la capitale et les autres villes pour les rejoindre en petite Russie. Perfidie.

Cependant Chemyaka, objet de la malédiction universelle, tremblait dans son château de Moscou

aux nouvelles alarmantes qu'il recevait journellement de l'indignation générale du peuple. Réuni à Jean de Mojaïsk, il rassembla les évêques, et délibéra avec eux pour savoir s'il fallait délivrer Vassili ; Jonas l'exigea impérieusement : « *Vous avez,* » lui dit-il, *enfreint toutes les règles de la justice;* » *vous avez chargé ma conscience d'un affreux* » *péché ; vous avez couvert mes cheveux blancs* » *d'opprobre et d'infamie. Craignez la ven-* » *geance divine, si vous ne délivrez pas le grand* » *prince avec sa famille, et si vous leur refusez* » *l'apanage que vous leur avez promis : qu'a-* » *vez-vous à redouter d'un aveugle et de deux* » *enfans dans l'âge de l'innocence? Exigez de* » *Vassili, et nous serons témoins de son serment,* » *exigez qu'il vous promette de n'être jamais* » *votre ennemi.* » Enfin, après avoir long-temps réfléchi, Chemyaka consentit à ce qu'on lui demandait.

Les perfides ne devraient pas compter sur la sincérité de ceux qu'ils ont déjà trompés ; mais ces hommes criminels, habitués à briser tous les liens de la morale, pensent que tout le monde n'a pas, comme eux, la force de fouler aux pieds la sainteté des sermens, et par là même ils deviennent par fois victimes de leur crédulité. Dmitri voulait, pour me servir de l'expression

alors usitée, tellement *enchaîner l'âme* de Vassili par la croix et l'évangile, qu'il ne restât plus à ce malheureux prince qu'à opter entre une servile soumission ou la crainte de l'enfer; il se rendit à Ouglitch avec toute sa cour, avec les princes, les boyards, les évêques, les archimandrites; puis il fit venir Vassili, l'embrassa cordialement, lui fit amende honorable, et, après toutes les démonstrations d'un profond repentir, il lui demanda pardon. Le grand prince, profondément attendri, répondit : « *Je suis le seul* Soumission de Vassili.
» *coupable : j'ai mérité de souffrir pour mes*
» *péchés et mes impiétés. J'ai trop aimé la*
» *gloire de ce monde ; j'ai enfreint mes sermens :*
» *je vous ai persécuté, mes chers frères ; j'ai fait*
» *mourir beaucoup de chrétiens, et je méditais*
» *encore la perte d'un grand nombre de fidèles :*
» *en un mot, je me suis rendu coupable des der-*
» *nier supplices. Grâces vous soient rendues,*
» *généreux prince, qui, en me témoignant de la*
» *bienveillance, m'avez par là même fourni le*
» *moyen de vous rendre témoin de mon repen-*
» *tir.* » Ces paroles, accompagnées de sanglots, semblaient couler de source ; la physionomie du prince, sa voix suppliante, tout semblait garantir la sincérité de ses discours ; Chemyaka se trouvait pleinement satisfait, et la soumission au-

gélique de Vassili avait rempli tous les yeux des plus douces larmes. Peut-être le grand prince avait effectivement parlé d'après l'élan de cette charité chrétienne qui se nourrit de sentimens d'humilité, et foule aux pieds tout l'orgueil de la terre. La cérémonie du baisement de la croix fut suivie d'un repas splendide dans le palais de Chemyaka : Vassili y assista avec son épouse, ses enfans, les boyards et les évêques; ce prince reçut de riches présens et la ville de Vologda en apanage. Il souhaita à Dmitri de régner heureusement sur la principauté de Moscou, et se rendit ensuite avec ses gens sur les bords du lac Kouben.

Bientôt Chemyaka s'aperçut de la faute qu'il venait de commettre. Après quelques jours de résidence à Vologda, qu'il regardait comme un triste lieu d'exil, Vassili alla faire un pélerinage au monastère de St.-Cyrille à Biélo-Ozéro, dont l'abbé, nommé Triphon, homme très-sensé, lui déclara, conformément à ses désirs, que le serment prêté à Ouglitch, arraché par la violence et la frayeur, n'avait aucune validité. « *Votre père* » *vous a laissé Moscou pour héritage*, lui dit » Triphon. *Je prends sur ma conscience et sur* » *celle de mes frères le parjure que vous allez* » *commettre; mais, croyez-moi, retournez dans* » *votre patrimoine avec l'aide de Dieu et votre*

15 septembre.

» droit, tandis que nous prierons le ciel de cou- » ronner de succès l'entreprise de notre souve- » rain. » L'abbé ainsi que tous les moines donnèrent leur bénédiction à Vassili, cérémonie qui rétablit le calme dans son âme. Tous les jours un grand nombre de partisans accouraient auprès de lui, de différentes villes, entre autres des seigneurs de distinction et des officiers qui lui demandaient l'honneur de servir, avec zèle et fidélité, les droits du monarque légitime de Moscou. Vassili avait en horreur le séjour de Vologda : il se rendit à Tver, où le prince Boris Alexandrovitch dépouilla les sentimens de haine dont il était d'abord animé, et lui promit de l'aider de tout son pouvoir, à condition qu'il donnerait en mariage à sa fille Marie, Jean, son fils, qui n'avait encore que sept ans. La cérémonie des fiançailles des enfans cimenta l'union entre leurs parens; les troupes de Tver servirent de renfort à celles du grand prince, et Vassili prit la résolution de marcher sur Moscou.

Fiançailles du jeune Jean.

Il fut bientôt joint par Vassili de Borofsk, les princes Riapolovsky, par Jean Striga Obolensky et Théodore Bassénok, qui avaient rassemblé une armée en Lithuanie. Ayant, par hasard, rencontré des Tatars en chemin, ils se préparaient déjà au combat, lorsqu'ils apprirent que

ceux qu'ils avaient pris pour leurs ennemis, étaient des gens qui marchaient au secours de Vassili, et commandés par les tzarévitchs Kassim et Yagoup, fils d'Oulou-Makhmet. « *Nous venons » du pays des Circassiens et nous sommes les » amis du grand prince*, dirent les Tatars. » *Instruits du sort affreux où l'ont réduit ses » infâmes frères, le cœur pénétré du souvenir » de ses bienfaits et de son hospitalité, nous » sommes venus pour lui en témoigner notre re» connaissance.* » Les princes russes serrèrent tendrement les tzarévitchs dans leurs bras, et ils poursuivirent, ensemble, leur marche.

Chemyaka, instruit du projet de Vassili, va camper à Volok-Lamsky pour l'empêcher de s'avancer jusqu'à Moscou; mais le grand prince, certain du bon esprit qui animait les citoyens de la capitale, leur dépêche secrètement, à la tête d'un petit détachement, un de ses boyards affidés. Il évita l'armée de Chemyaka, et se trouvait déjà, dans la nuit de Noël, sous les murs du Kremlin. Profitant du moment où l'on sonnait les matines, où l'on ouvrait la porte de Saint-Nicolas à une des princesses qui se rendait à la cathédrale, il pénètre dans la forteresse, et le cliquetis des armes retentit bientôt de tous les côtés. Le lieutenant de Chemyaka s'échappe de l'église; celui de

Jean de Mojaïsk tombe au pouvoir des voïévodes de Vassili, et en moins d'une demi-heure ils sont maîtres du Kremlin. Les boyards ennemis sont chargés de fers, tandis que les habitans prètent, avec joie, serment de fidélité à Vassili.

Chemyaka apprit à la fois et la prise de Moscou, et la nouvelle que le grand prince marchait contre lui du côté de Tver, en même temps que Vassili de Borofsk s'avançait d'un autre côté avec les Tatars. Dmitri et Jean qui se défiaient de leurs troupes et de leur propre courage, s'enfuient à Galitch; de là à Tchoukhloma et à Kargopol, emmenant avec eux Sophie, mère de Vassili. Le grand prince se réunit près d'Ouglitch à Vassili de Borofsk, et il s'empara de cette ville sous les murs de laquelle il eut le malheur de perdre le lithuanien Youri Dranitsa, l'un de ses plus braves voïévodes; il rencontra à Yaroslavle les tzarévitchs Kassim et Yagoup, et enfin il entra dans Moscou aux acclamations de joie de tout le peuple. Il avait auparavant dépèché vers Chemyaka le boyard Koutousof, chargé de lui dire en son nom : « *Mon frère Dmitri! quel honneur, quelle gloire* » *trouvez-vous à retenir captive ma mère, votre* » *tante? Cherchez une vengeance plus illustre :* » *je suis assis sur le trône des grands princes.* » Voyant l'épuisement de ses troupes fatiguées d'une

1447. Fuite de Chemyaka

trop longue route, Dmitri consulta ses boyards sur les moyens de fléchir le grand prince, et convaincu effectivement de l'inutilité de cet otage, il ordonna à Michel Sabourof, un de ses plus illustres boyards, d'accompagner la grande princesse jusqu'à Moscou. Vassili alla à sa rencontre dans le monastère de la Trinité, et fit un accueil si favorable à Sabourof que ce boyard entra sur-le-champ à son service.

Les princes Chemyaka et Jean de Mojaïsk cherchèrent alors à faire leur paix par l'entremise de Vassili de Borofsk et de Michel, frère de Jean ; ils reconnurent leur faute et proposèrent des sermens solennels de fidélité ; Chemyaka renonçait à Zvénigorod, Viatka, Ouglitch, Rjef : Jean à Kozelsk et à différens districts. Ils s'engageaient l'un et l'autre à restituer tout ce qu'ils avaient enlevé à Moscou : le trésor, les croix et les images précieuses, les biens des princesses et des seigneurs, les anciens parchemins, les lettres-patentes des khans, à la seule condition que Vassili leur permettrait de régner tranquillement dans leurs apanages ; qu'il ne les appellerait auprès de lui qu'après l'élection d'un métropolitain, seul en état de garantir leur sûreté personnelle dans la capitale. Le grand prince pardonna à Jean ; il lui donna Verkh-Béjetsky par égard pour son

frère Michel, et sa sœur Anastasie, épouse du prince de Tver ; mais il différa encore sa réconciliation avec Chemyaka, et les troupes moscovites reçurent l'ordre de se porter sur Galitch. Cependant, vaincu bientôt par l'intercession de leurs communs parens, Vassili consentit à pardonner à ce cruel ennemi qui s'engagea par les sermens les plus forts à devenir son véritable allié, à célébrer sa clémence jusqu'à son dernier soupir, et à renoncer à jamais à toute prétention sur la grande principauté. La formule du serment prêté par Dmitri, en cette circonstance, finit par ces mots : « *Si je manque à ma promesse, que* » *je sois à jamais privé de la grâce de Dieu et* » *des prières de ses fidèles et saints serviteurs sur* » *la terre, les métropolitains Pierre et Alexis,* » *Léontius de Rostof, Serge, Cyrille et autres;* » *ne m'accordent jamais leur bénédiction, les* » *évêques de russie*, etc. » Le grand prince célébra la paix et le saint jour de Pâques à Rostof, chez l'évêque Ephraïm, et revint en triomphe de Kostroma à Moscou. Serment.

Réconcilié, pour ainsi dire, avec la fortune par le dernier malheur qui l'avait frappé, et comme doué, depuis sa cécité, d'une pénétration qu'il n'avait jamais encore montrée dans l'administration des affaires, Vassili employa tous ses Sage administration de Vassili

soins à consolider son trône et la puissance de la grande principauté de Moscou. Il rétablit l'ordre et la paix dans l'intérieur de ses États, et songea, avant tout, à donner un métropolitain à la Russie, privée depuis huit ans de ce chef spirituel, en raison des discussions du clergé de Constantinople, et des troubles de notre patrie. Les évêques Ephraïm de Rostof, Abraham de Souzdal, Varlaam de Kolomna, Pitirim de Perme, se rendirent à Moscou : ceux de Novgorod et de Tver y envoyèrent des actes constatant leur entière adhésion à toutes les décisions de ces prélats ; et, conformément au vœu du souverain, ceux-ci
1448. sacrèrent Jonas, métropolitain, à ce autorisés par la bénédiction du patriarche donnée à cet évêque en 1437. Mais, dans les circulaires expédiées alors à tous les évêques de la Lithuanie Russe, Jonas soutient qu'il a été élu par les évêques de Russie, selon les institutions des apôtres, et fait de sanglans reproches aux Grecs relativement au concile de Florence. C'est au moins à dater de cette époque que nous commençâmes à ne plus dépendre de l'église de Constantinople, ce qui fait le plus grand honneur à Vassili. La tutelle spirituelle des Grecs nous coûtait fort cher. Pendant cinq siècles, c'est-à-dire, depuis S. Vladimir, jusqu'à Vassili-l'Aveugle, nous ne trouvons que

six métropolitains russes ; sans compter les présens qu'on envoyait aux empereurs et aux patriarches, les metropolitains etrangers, toujours prêts à quitter notre patrie, entassaient des trésors pour les envoyer en Grèce. Ils ne pouvaient apporter un zèle bien sincère aux intérêts de la Russie, et leur respect pour nos princes ne pouvait être aussi profond que celui de nos compatriotes. Ces vérités étaient évidentes ; néanmoins la crainte de toucher aux choses de la religion, de scandaliser le peuple par une innovation dans ses anciens usages, n'avait point, jusqu'alors, permis aux grands princes de se soustraire à l'aurité suprême du clergé de Constantinople ; la désunion de ce clergé, à l'occasion du concile de Florence, facilita à Vassili les moyens de faire ce que plusieurs de ses prédécesseurs s'étaient abstenus d'exécuter par timidité. Le choix d'un métropolitain était alors une affaire d'État fort importante ; ces prélats étaient l'intrument le plus puissant du souverain de Moscou pour réprimer les autres princes. Jonas tâcha de soumettre à son pouvoir les diocèses lithuaniens : il essaya de prouver aux évêques de ces contrées que Grégoire, successeur d'Isidore, n'était qu'un schismatique latin et un faux pasteur ; mais tous ses efforts furent inutiles, et, loin d'atteindre ce but, il ne

fit que s'attirer le courroux du pape Pie II qui, par une bulle de l'an 1458, déclare Jonas, *fils impie de l'église*, *apostat*, etc.

Bulle du pape.

1449 — 1450. Jean est associé au trône.

Le second objet sur lequel Vassili porta toute son attention, fut de consolider le droit de succession de son jeune fils; il l'associa à son trône et lui donna le titre de *grand prince*, afin que les Russes s'accoutumassent de bonne heure à voir en lui leur futur souverain : c'est ainsi qu'est appelé Jean, dans les traités conclus à cette époque avec Novgorod et différens princes. Lors des malheurs de Vassili, les Novgorodiens avaient reconnu Chemyaka pour leur prince; ils en avaient exigé le serment positif de maintenir tous les anciens droits : Vassili lui-même, soupirant alors après le repos et la paix, leur jura, sur le saint crucifix, de ne point attaquer ces droits; de se contenter des anciens revenus des princes, et de renoncer à l'impôt territorial. Les seigneurs novgorodiens les plus distingués vinrent à Moscou pour y signer un traité parfaitement semblable à celui qu'ils avaient conclu jadis avec Yaroslaf et d'autres grands princes du treizième siècle. Vassili montra la même déférence envers les petits fils de Kirdiapa : il leur accorda la liberté de régner à Nijni, à Novgorod, à Gorodetz, à Souzdal, à charge par eux de le recon-

Traités.

naître comme leur suzerain, de lui rendre les anciennes lettres-patentes des khans relatives à cet apanage, de ne plus en recevoir de nouvelles et de renoncer généralement à toute espèce de relations avec la horde. — Jean de Rézan s'engagea, par un traité, à renoncer à l'alliance des Lithuaniens et des Tatars; à faire toujours cause commune avec Vassili, et, en cas de dispute avec le prince de Pronsk, à prendre le grand prince pour arbitre: celui-ci, de son côté, s'obligea à respecter leur indépendance, et rendit à Jean beaucoup de places que les princes de Rézan avaient autrefois possédées sur l'Oka. Dans un autre traité, il donne à Boris de Tver le nom *de frère et d'égal*, et l'assure que ni lui, Vassili, ni son fils ne songeront jamais à réunir Tver aux États moscovites, lors même que les Tatars leur en feraient la proposition. Afin de reconnaître les services de ses fidèles amis et compagnons d'armes, les princes Vassili de Borofsk et Michel, frère de Jean de Mojaïsk, le grand prince laissa au premier, Borofsk, Serpoukof, Louja, Khotoun, Radonèje, Pérémysle: au second, Véréïa, Bélozersk et Vouychégorod. Il fit plus: il leur abandonna une partie des revenus de Moscou, et affranchit, pour quelques années, plusieurs de leurs provinces, du tribut qu'elles

devaient payer au khan, c'est-à-dire, qu'il en prit le montant à son compte. — Tous ces traités furent signés par le métropolitain Jonas, dont l'entremise rétablit également la bonne intelligence entre le grand prince et Casimir. Harmann, ambassadeur lithuanien, était alors à Moscou, avec des lettres des créance et des présens; le grand prince envoya Etienne, son secrétaire, en Lithuanie : Jonas prenait le titre de *père* de ces deux souverains, et assurait Casimir que l'unique désir de Vassili était de vivre amicalement avec lui.

Nouvelle perfidie de Chemyaka.

Une nouvelle perfidie de Chemyaka vint porter le trouble dans la grande principauté. Vers la fin de l'an 1447, les évêques russes lui écrivirent, au nom de tout le clergé, qu'au lieu de remplir les conditions de paix, de restituer la caisse et les choses saintes enlevées par lui à Moscou, il pillait les boyards qui avaient abandonné son service pour passer à celui de Vassili; qu'occupé à corrompre les sujets de la grande principauté, il entretenait de secrètes intelligences avec Novgorod, avec Jean de Mojaïsk, les habitans de Viatka et ceux de Kazan. — La horde *bleue* ou de Nogaï, disséminée dans les déserts qui se trouvent, partie entre Bouzoulour et la mer Bleue ou d'Aral, partie entre la mer Noire et le Couban,

était alors sous la domination de Sedi-Achmet, dont les ambassadeurs arrivèrent chez le grand prince : Chemyaka refusa de contribuer aux dépenses occasionées par la réception de ces députés, et, au lieu de fournir les présens qu'il devait envoyer au khan, il répondit à Vassili qu'il ne reconnaissait pas Sedi-Achmet comme souverain légitime de la horde. — « *Vous savez*, écrivirent » alors les évêques à Dmitri, *combien de peines* » *a éprouvées votre père pour usurper la grande* » *principauté, contre la volonté de Dieu et* » *toutes les lois humaines. Après avoir versé à* » *grands flots le sang des Russes, il monta ef-* » *fectivement sur le trône; mais son règne ne fut* » *pas de longue durée : obligé d'abandonner Mos-* » *cou, avec cinq de ses domestiques, il replaça* » *lui-même la couronne sur la tête de Vassili.* » *Usurpateur pour la seconde fois, à peine eut-il* » *atteint le but de ses désirs qu'il descendit dans* » *la tombe, coupable aux yeux de Dieu et des* » *hommes. Réfléchissez également au sort de* » *votre frère. Ce prince fier et présomptueux qui* » *nageait dans le sang des chrétiens, des moines* » *et des prêtres, en est-il plus heureux aujour-* » *d'hui? retracez vos propres actions à votre* » *souvenir. Lorsque l'impie Machmet campait* » *devant les murs de Moscou, vous avez refusé*

Lettre mémorable.

» *de secourir votre souverain ; vous avez causé*
» *la ruine des chrétiens, la mort de milliers de*
» *braves, l'incendie des temples saints et le*
» *viol des filles du seigneur. Vous répondrez au*
» *Tout-Puissant de tous ces forfaits. Lors de*
» *l'invasion du barbare Mamoutek, le grand*
» *prince vous a dépéché* quarante courriers, *vous*
» *suppliant de marcher avec lui contre les en-*
» *nemis ; rien n'a pu vous fléchir. Nos fidèles*
» *guerriers sont tombés au champ d'honneur :*
» *leur gloire est immortelle, mais leur sang*
» *retombera sur vous. Le ciel brisa les fers de*
» *Vassili, et vous, second Caïn, second Sviato-*
» *polk, aveuglé par l'ambition, altéré du sang*
» *de votre frère, vous lui avez fait subir le plus*
» *cruel supplice, au mépris de vos sermens et*
» *de votre religion. Mais quel avantage vous*
» *en est-il revenu ? quel profit en ont retiré vos*
» *sujets ? Vous régnâtes, il est vrai ; mais ce*
» *règne fut-il long ? fut-il tranquille ? Troublé*
» *sans cesse par la crainte, déchiré de remords,*
» *nous vous avons vu errer de province en pro-*
» *vince ; livré, pendant le jour, aux plus cuisans*
» *soucis ; en proie, pendant la nuit, aux songes*
» *et aux visions les plus horribles ! Pour avoir*
» *voulu trop acquérir, vous avez perdu le peu*
» *que vous aviez. Le grand prince est remonté*

» *sur son trône ; il rayonne d'une nouvelle*
» *gloire : car l'homme ne saurait enlever ce qui*
» *a été donné par Dieu. Vous ne devez la vie*
» *qu'à la générosité de Vassili ; et ce monarque,*
» *après avoir eu confiance en votre serment,*
» *est de nouveau trahi par vous. L'attrait du*
» *titre de grand prince, qui n'est réel que lors-*
» *qu'il vient de Dieu ; la soif de l'or, qui vous*
» *dévore, ou les charmes d'une belle femme*
» *suffisent pour vous rendre parjure, infidèle à*
» *vos engagemens : vous prenez le nom de grand*
» *prince, et vous demandez des troupes aux*
» *Novgorodiens, sous le prétexte de chasser les*
» *Tatars appelés par le grand prince et qu'il*
» *n'a pas encore renvoyés. — C'est à vous qu'il*
» *faut attribuer la cause de ce retard : depuis*
» *long-temps déjà il n'y aurait plus de Tatars*
» *en Russie, si vous vous fussiez montré vérita-*
» *blement ami du souverain. Mais il connaît*
» *toutes vos intrigues. C'est à votre instigation*
» *que Mamoutek, tzarévitch de Kazan, a*
» *chargé de fers l'ambassadeur moscovite. Vous*
» *regardez Sedi-Achmet comme un usurpa-*
» *teur; cependant n'est-ce pas à cette même*
» *cour que votre père a été jugé avec le grand*
» *prince? ne sont-ce pas les mêmes chefs, les*
» *mêmes princes qui servent aujourd'hui Sedi-*

» *Achmet? Six mois sont écoulés depuis le terme*
» *fixé pour la restitution des saintes croix, des*
» *images, des trésors de Moscou; et vous re-*
» *tenez toutes ces richesses entre vos mains!*
» *Prince Dmitri, nous venons donc tous, servi-*
» *teurs des autels, ainsi que nous le prescrit*
» *notre devoir, vous prier d'apaiser votre con-*
» *science, de satisfaire à toutes les réclama-*
» *tions du grand prince, prêt à vous pardonner*
» *et à vous rendre ses bonnes grâces, à notre*
» *recommandation, pourvu que vous montriez*
» *un véritable repentir. Mais si, dans votre*
» *fol orgueil, vous riez de la sainteté des ser-*
» *mens, vous attirerez vous-même sur votre*
» *tête tous les foudres de l'autorité spirituelle;*
» *vous deviendrez l'ennemi de Dieu, de l'église,*
» *de la religion, et serez maudit à jamais, avec*
» *tous vos partisans et adhérens.* »

Cette lettre ne put émouvoir le cœur insensible de Chemyaka, et deux ans se passèrent sans effusion de sang. Ce temps fut employé, d'un côté, à faire des propositions de paix, de l'autre en intrigues secrètes et souvent même publiques. Enfin Dmitri prit les armes, avec le projet de s'emparer à l'improviste de Kostroma; mais le prince Striga et le valeureux Féodor Bassénok repoussèrent les assiégeans. A cette nouvelle, Vassili ras-

sembla ses troupes et les évêques, témoins des sermens de Chemyaka, afin de le vaincre ou de le faire rougir de ses perfidies : le métropolitain lui-même accompagna l'armée sur le chemin de Galitch. Animé des sentimens d'un vrai pasteur des âmes, il fit de nouvelles tentatives pour désarmer les ennemis : il y réussit pour quelque temps; mais bientôt Chemyaka poursuivit le cours de ses affreux complots et de ses projets de vengeance. Voyant alors que la mort seule pouvait les réconcilier, Vassili prit le parti de frapper un coup décisif; il appelle un grand nombre de princes, de voïévodes des autres villes, et en forme une armée formidable. Chemyaka, dont le dessein avait été d'abord d'éviter le combat, se met en route pour Vologda; mais, tout à coup, il change de sentiment, et va camper près de Galitch : il fortifie cette ville, en encourage les citoyens, et attend la victoire du grand nombre de ses canons. Vassili, qui, privé de la vue, ne pouvait conduire lui-même ses troupes au combat, confia au prince Obolensky le commandement des troupes moscovites et tatares. Cette armée laissa le souverain sous l'égide d'une garde fidèle, et s'approcha de Galitch, en bon ordre, animée du meilleur esprit. Chemyaka était campé sur une montagne escarpée derrière de profonds

ravins, ce qui rendait l'attaque très-difficile ; les deux armées, également braves, s'apprêtaient à combattre vigoureusement ; les Moscovites brûlaient du désir d'anéantir un ennemi odieux, couvert de la honte de ses nombreuses perfidies : Chemyaka promettait à ses guerriers tous les honneurs et toutes les richesses de Moscou. Les troupes de Vassili avaient l'avantage du nombre, et celles de Dmitri celui de la position. Le prince Obolensky s'attendait, ainsi que le tzarévitch, à une embuscade dans les ravins ; mais Chemyaka n'y avait pas songé, s'imaginant que les Moscovites, fatigués d'une marche pénible à travers des défilés, en sortiraient en désordre, et qu'il lui serait facile alors de les culbuter par le choc de troupes fraîches : il resta donc immobile dans ses positions, observant les mouvemens de l'ennemi, depuis les bords du lac jusque dans les défilés. Enfin les Moscovites arrivèrent au pied de la montagne et se précipitèrent tous ensemble vers son sommet ; leurs derniers rangs servaient de soutien aux premiers qui eurent à résister à l'attaque impétueuse des troupes galliciennes. La mêlée fut terrible ; depuis long-temps les Russes ne s'étaient battus les uns contre les autres avec autant d'acharnement : ce combat est mémorable comme le dernier effet funeste des

discordes de nos princes. Il fut à l'avantage des Moscovites, qui détruisirent presque toute l'infanterie ennemie. Les boyards de Chemyaka furent faits prisonniers, et ce prince lui-même réussit à peine à se sauver à Novgorod. A la nouvelle de cette victoire, Vassili versa des larmes de joie, en adressant au ciel de vives actions de grâces; il donna aux Galliciens la paix et des lieutenans, réunit cet apanage à la grande principauté et retourna dans sa capitale pour y célébrer son triomphe.

27 janvier. Dernière bataille célèbre dans les guerres de nos princes.

Cependant les Novgorodiens s'empressèrent de donner un asile à Chemyaka. Fiers de protéger un illustre fugitif, ils espéraient encore pouvoir opposer, avec succès, l'esprit turbulent de ce prince aux projets ambitieux de Vassili. Ils ne voulurent pas venir au secours de Dmitri, mais ils ne l'empêchèrent, en aucune manière, de faire des préparatifs de guerre contre le grand prince, ni de rassembler des troupes avec lesquelles il parvint, au bout de quelques mois, à s'emparer d'Oustiougue. Chemyaka, dont l'intention était de conquérir les provinces septentrionales des États moscovites, crut que le plus sûr était de gagner le cœur des habitans : il s'abstint donc de toucher à leurs propriétés, et se contenta de leur serment de fidélité : mais ceux qui ne voulurent

9 juin

point trahir le grand prince, furent condamnés à mort; le cruel Chemyaka leur faisait mettre des pierres au col, et ces vertueux citoyens allaient périr ainsi dans les eaux de la Soukhona. Il se rendit bientôt à Vologda pour s'ouvrir un chemin en Galitch (*a*). Malgré tous ses efforts, il ne put réussir à prendre une seule ville, et revint à Oústiougue, où le grand prince le laissa en repos pendant près de deux ans.

Invasion des Tatars.

Ce temps fut employé par Vassili à faire face aux Tatars. Kazan, dont le voisinage commençait déjà à devenir dangereux pour les provinces moscovites, était alors gouvernée par Mamoutek, fils de Machmet, assassin de son père et de son frère. En 1446, sept cents Tatars de la garde de Mamoutek mirent le siége devant Oustiougue, qui se vit réduite à leur payer une contribution en fourrures; mais, à leur retour, ces brigands se noyèrent dans la Vetlouga. Deux après, Jean, fils du grand prince, à peine âgé de dix ans, se mit à la tête d'une armée destinée à chasser les Kazanais du territoire de Mourom et de Vladimir; le tzarévitch Kassim, fidèle ami de Vassili, défit, dans les environs de la Pokhra et du Bitiougue,

(*a*) Il ne faut pas confondre cette ville avec la capitale de Galicie. Cette Galitch se trouve dans le gouvernement actuel de Kostroma.

d'autres bandes de Mogols qui étaient venus piller les environs d'Eletz, et jusqu'à la province de Moscou. L'invasion du tzarévitch Masovscha 1451. causa bien plus d'effroi à notre capitale. Sedi-Achmet, son père, khan de la horde Bleue ou de Nogaï, exigeait un tribut de Vassili, et voulait l'y contraindre par la force des armes. Le grand prince alla d'abord à la rencontre du tzarévitch, en rase campagne; mais, instruit de l'approche d'un grand nombre de Tatars, il retourna dans sa capitale, laissant au prince de Zvénigorod l'ordre de leur fermer le passage de l'Oka: ce lâche voïévode, saisi de frayeur, s'enfuit avec toutes ses troupes, et laissa de la sorte le passage libre à l'ennemi. Vassili confia la défense de Moscou au métropolitain Jonas, à sa mère Sophie, à son fils Youri, et aux boyards; il envoya son épouse avec ses plus jeunes enfans à Ouglitch, et lui-même il se retira sur les bords du Volga, pour y attendre les voïévodes des différentes villes, avec leurs gardes.

Bientôt on vit paraître les Tatars: ils mirent 2 juillet. le feu aux faubourgs et commencèrent l'attaque. Le temps était sec, fort chaud, et le vent poussait, droit au visage des soldats postés sur les murs du Kremlin, d'épais nuages de fumée et une pluie d'étincelles, de tisons ardens, qui les étouf-

faient et les empêchaient de distinguer les objets, jusqu'à ce que les faubourgs ayant été dévorés par les flammes, l'atmosphère s'éclaircit entièrement. Les Moscovites firent alors une sortie, et, après un combat qui se prolongea jusqu'à la nuit, ils forcèrent les Tatars à se retirer. Malgré la fatigue, personne ne songea à se reposer dans le Kremlin, et, comme on s'attendait à un nouvel assaut, on prépara les canons et les arquebuses. Le soleil se lève, et les Moscovites ne voient plus d'ennemis; tout est calme et tranquille. On envoie des espions au camp de Mazovcha, et l'on n'y trouve personne! Il n'y restait que des chariots remplis d'ustensiles de fer ou de cuivre, et la campagne était couverte d'armes, de marchandises jetées çà et là; car l'ennemi, qui s'était retiré pendant la nuit, n'avait emporté que ses plus légers bagages, laissant tout le reste à la merci des assiégés. Les annalistes rapportent que les Tatars entendirent dans le lointain un très-grand bruit, et que s'imaginant que c'était le grand prince à la tête d'une puissante armée, ils avaient été saisis d'une terreur panique, et s'étaient tous mis à fuir. Cette nouvelle surprit et combla de joie les Moscovites; la princesse Sophie dépêcha un courrier pour l'annoncer à Vassili, qui se préparait déjà à passer le Volga,

près de l'embouchure de la Doubna. Il se hâta de se rendre dans sa capitale, et descendit droit à l'église de Notre-Dame, où se trouvait la célèbre image de Vladimir ; il rendit grâces au ciel ainsi qu'à cette puissante protectrice de Moscou ; il baisa avec reconnaissance la tombe miraculeuse du métropolitain Pierre, reçut la bénédiction de Jonas, et embrassa tendrement sa mère, son fils et les boyards ; il se fit ensuite conduire au milieu des cendres des faubourgs, et là il tâcha par ses discours de consoler les habitans restés sans habitation : « *Dieu*, leur dit-il, *vous a* » *punis pour mes péchés : mais fermez vos cœurs* » *au désespoir. Les traces de la destruction* » *vont disparaître ! Sur ces monceaux de cendres* » *s'éleveront de nouvelles habitations. Je serai* » *votre père ; je vous affranchis de toute espèce* » *d'impôts, et mes trésors seront ouverts pour* » *tous les pauvres.* » Le peuple, dit l'annaliste, ainsi consolé par la compassion et la bonté du souverain, oublia tous les maux qu'il avait soufferts, et dans ces lieux, la veille encore théâtre des horreurs de la guerre, on jouissait du spectacle de la plus joyeuse fête. Vassili dîna avec sa famille, avec le métropolitain, et les personnes les plus distinguées de la ville ; les citoyens qui n'avaient plus de maisons se traitaient les

uns les autres dans les rues, sur des monceaux de poutres brûlées.

Dès que Vassili vit la paix et le calme rendus à la grande principauté, il ne voulut plus souffrir que Chemyaka régnât dans Outiougue ; il fit d'assez longs préparatifs, sortit enfin de Moscou, et resta à Galitch, donnant ordre à son fils Jean et aux princes ses vassaux, de se rendre par dif-
1452. férens chemins sur les bords de la Soukhona. Il paraît que Chemyaka était loin de s'attendre à cette attaque, car il n'osa faire aucune résistance; il laissa un lieutenant à Oustiougue, et s'enfuit au nord des provinces de la Dvina ; il y fut poursuivi par les troupes du grand prince, et après avoir erré de ville en ville, il parvint à se réfugier à Novgorod. Les voïévodes moscovites n'épargnèrent nulle part les amis de ce prince ; ils furent faits prisonniers, et leurs biens livrés au pillage. Enfin après avoir mis dans Oustiougue des lieutenans de Vassili, ils retournèrent à Galitch chargés de butin. Mais Chemyaka respirait encore, et son cœur féroce, implacable, cherchait de nouveaux moyens de vengeance. Sa
1453. Mort de Chemyaka. mort parut nécessaire à la sûreté de l'État, et on lui donna du poison dont il mourut sur-le-champ. L'auteur d'une action si contraire à la religion, aux principes de la morale et de l'hon-

neur, est resté inconnu. Les Novgorodiens enterrèrent Chemyaka dans le monastère de Yourief, avec tous les honneurs dus à son rang. Un homme de loi, nommé Beda, qui apporta à Moscou la nouvelle de sa mort, fut élevé au rang de secrétaire par le grand prince, qui fit paraître à cette occasion une joie indiscrète.

23 juillet.

Progrès de l'autocratie. 1454.

Tranquillisé par la mort de cet ennemi aussi dangereux que cruel, Vassili commença à agir d'une manière plus ferme, plus hardie en faveur de la monarchie. Jean de Mojaïsk avait refusé de marcher avec lui contre les Tatars; le grand prince lui déclara la guerre, et le força de fuir avec toute sa famille en Lithuanie, où se retira aussi le fils de Chemyaka, sorti de Novgorod; les habitans de Mojaïsk implorèrent la clémence de Vassili : « *Je vous donne la paix pour tou-* » *jours*, répondit le grand prince; *dès à pré-* » *sent vous êtes mes sujets, et vous serez com-* » *mandés par mes lieutenans.* »

Soumission de Novgorod.

Les Novgorodiens avaient accordé un asile aux ennemis de Vassili, sous le prétexte que Ste.-Sophie n'avait jamais refusé de protéger de malheureux fugitifs. Outre Chemyaka, ils avaient offert un refuge à Vassili Grebenka, prince de Souzdal, qui n'avait pas voulu reconnaître la souveraineté de Moscou. Le grand

prince avait encore d'autres sujets de mécontentement : les Novgorodiens refusaient de recourir à son tribunal ; ils s'emparaient des revenus du prince, regardaient les décrets de leur conseil national comme des actes de législation suprême, méprisaient l'autorité des lieutenans moscovites, et avaient pour principe qu'il était prudent de ne céder qu'à la dernière extrémité. Cette occasion se présenta bientôt. Ils savaient que Vassili faisait des préparatifs de guerre ; ils avaient entendu des menaces, et avaient même reçu les traités de paix qu'on leur avait renvoyés en signe de déclaration de guerre, mais ils affectaient
1456. toujours de la fermeté. Le grand prince, accompagné de toute sa garde, se rendit à Volok, où, malgré la rigueur de l'hiver, les troupes qui y arrivèrent de toutes parts formèrent, au bout de quelques jours, une nombreuse armée, commandée par plusieurs princes et par les voïévodes les plus illustres. Alors seulement les Novgorodiens commencèrent à s'alarmer ; leur possadnik parut dans le camp du grand prince, pour lui demander humblement la paix ; mais Vassili fut sourd à toutes ses propositions. Le prince Obolensky Striga, et le fameux Féodor Bassénok, le héros de ce temps, furent envoyés contre Roussa, ville marchande et fort opulente. Comme

personne ne s'attendait à une attaque de l'ennemi, les Moscovites s'en emparèrent sans coup férir, et trouvèrent tant de richesses, qu'eux-mêmes en furent étonnés. Ce détachement devait, sans délai, rejoindre le grand prince, et il se retira de la ville, emmenant les prisonniers et le butin qu'il y avait faits. Les voïévodes restèrent en arrière avec deux cents hommes : tout à coup l'on voit paraître cinq mille cavaliers novgorodiens commandés par le prince de Souzdal. Les Moscovites sont d'abord saisis d'effroi ; mais Striga et Féodor Bassénok disent à leurs compagnons que le grand prince s'attend à voir arriver des vainqueurs et non pas des fuyards ; que sa colère est plus à redouter qu'une bande de lâches et de traîtres ; qu'enfin il faut mourir pour le bon droit et pour le souverain. Les Novgorodiens voulaient écraser l'ennemi ; ils furent arrêtés par des haies de branchages et par des neiges profondes. Ayant remarqué qu'ils étaient couverts de fer de pied en cap, les voïévodes moscovites firent tirer sur les chevaux, qui, couverts de blessures, se mirent à se cabrer et à renverser leurs cavaliers. Les Novgorodiens ainsi désarçonnés ne pouvaient se servir de leurs longues piques ; la confusion se mit dans les rangs avancés : ceux de derrière

prirent la fuite, et les Moscovites, après avoir tué quelques hommes, amenèrent au grand prince le premier possadnik de Novgorod, nommé Toutcha, fait prisonnier sur le champ de bataille.

Cette nouvelle porta la terreur dans Novgorod. On sonne le tocsin; le peuple se rassemble en foule autour du palais d'Yaroslaf; les magistrats se consultent, incertains du parti à prendre; le bruit et les cris se font entendre du matin au soir. Les citoyens étaient nombreux, mais il y avait peu de braves; se méfiant les uns des autres, un très-petit nombre osait compter sur son propre courage; enfin l'on cria de tous côtés qu'il n'était plus temps de guerroyer, et qu'il fallait entamer des négociations. On fit aussitôt partir l'archevêque Euphème, trois possadniks, deux chefs militaires, et cinq illustres citoyens; il leur fut ordonné de ne point épargner les paroles flatteuses ni même l'argent, en cas de nécessité. Cette ambassade eut tout le succès désiré : l'archevêque trouva Vassili à Yagéblitzi; il parla à tous les princes, à tous les boyards, les engageant à devenir pacificateurs; il supplia le grand prince de ne point perdre un peuple imprudent, mais si utile à la Russie par son industrie, son commerce, et prêt à réparer sa

faute par la fidélité la plus inviolable. Ces promesses ne purent fléchir Vassili, qui exigea de l'argent et d'autres dédommagemens. Les Novgorodiens donnèrent au grand prince huit mille cinq cents roubles, et on signa un traité par lequel ils s'engagèrent à lui payer l'impôt territorial, ainsi que des amendes judiciaires. Ils annulèrent tous les *décrets de leur conseil national*, tendant à limiter l'autorité du souverain; ils firent serment de ne recevoir chez eux ni Jean de Mojaïsk, ni le fils de Chemyaka, ni aucun des ennemis de Vassili; ils renoncèrent aux terres achetées par leurs concitoyens dans les provinces de Rostof et de Biélo-Ozéro; promirent de n'apposer, dans leurs actes, que le sceau de la principauté, etc. Vassili, pour leur prouver sa générosité, leur rendit Torjek. Ce traité de paix fut également signé par les Pskoviens, qui, ayant oublié leur ancienne et longue inimitié contre Novgorod, lui avaient fourni des secours, et se trouvaient en rupture avec Vassili. C'est ainsi que le grand prince, qui venait d'humilier Novgorod, facilita à son fils les moyens de la soumettre entièrement.

Le prince de Rézan élevé dans Moscou.

A cette époque, Jean Féodorovitch, prince de Rézan, petit-fils du célèbre Oleg, mourut dans un monastère. Ce prince, au moment de mou-

rir, confia son fils Vassili, âgé de huit ans, et sa fille Théodosie, au grand prince, sans réfléchir combien cette marque de confiance pouvait être funeste à l'indépendance de la principauté de Rézan. Sous le prétexte de procurer aux enfans du défunt une meilleure éducation, Vassili les prit auprès de lui dans Moscou, et il envoya ses propres lieutenans à Rézan, où il régna dès lors comme suzerain.

Ingratitude de Vassili.

Son ambition qui faisait tous les jours de nouveaux progrès, finit par étouffer en lui les sentimens les plus sacrés de la morale. Vassili de Borofsk, petit-fils du célèbre Vladimir-le-Brave, beau-frère et fidèle compagnon d'armes du grand prince, lui avait sacrifié ses Etats et sa patrie. Indigné des perfidies de l'infâme Chemyaka, il avait constamment refusé d'entrer en relations avec lui, il s'était condamné lui-même à un triste exil, il avait cherché un asile dans les contrées étrangères, et n'avait eu d'autre pensée que celle de rendre la liberté et le trône à la victime de Chemyaka : quelle faute pouvait anéantir le souvenir d'un dévouement aussi vertueux ? Est-il vraisemblable que le fils d'Yaroslaf, modèle d'amitié pendant que Vassili, privé de la couronne, gémissait dans un cachot, ait pu le trahir dans la bonne fortune, au moment où ce prince,

vainqueur de tous ses rivaux, régnait au sein de la paix et de la grandeur? Jusqu'alors le prince de Borosfk ne s'était pas montré trop ambitieux : satisfait de son apanage héréditaire et d'une partie des revenus de Moscou, il avait cédé, sans murmurer, à Vassili, Oustiougue, Gorodetz, Kozelsk, Alexin, provinces appartenant jadis à son grand-père; il avait reçu en échange, de Vassili, Verkh-Bejetzky et Zvénigorod, s'engageant par de nouveaux traités à reconnaître les enfans de ce prince comme héritiers de la grande principauté. Il est plus probable que Vassili, possédé du désir de devenir monarque de toute la Russie, chercha un prétexte de jeter le masque de la reconnaissance, fardeau si pesant pour les âmes faibles: des calomniateurs vinrent offrir leurs odieux services à un prince déjà trop disposé à la crédulité; et sans autres formalités, Vassili fit arrêter son beau-frère qu'il envoya, sous bonne escorte, à Ouglitch. L'apanage de ce prétendu coupable fut déclaré propriété du grand prince; et Jean, fils du prince de Borofsk, avec sa belle-mère, se retira en Lithuanie où il se réunit à Jean de Mojaïsk, autre fugitif, pour chercher des moyens de vengeance contre leur persécuteur. Ils conclurent entre eux une étroite alliance et signèrent le traité suivant : « Vous, prince Jean 10 juillet.

» Andréiévitch, vous serez mon frère aîné. Le
» grand prince a eu la perfidie de vous chasser
» de votre patrimoine ; il retient mon père en
» captivité, contre toute espèce de droit, mais
» nous saurons nous faire rendre justice. Pre-
» nons les armes, et allons reconquérir, vous,
» votre héritage, moi, mon père et mes Etats.
» N'ayons plus qu'un cœur et qu'une âme. Ne
» signez aucune condition avec Vassili sans ma
» participation. S'il est assez barbare pour faire
» mourir mon père en prison, jurez de me ven-
» ger ; et lors même qu'il le délivrerait, sans con-
» sentir à se réconcilier avec vous, je fais ser-
» ment de voler à votre secours. Si Dieu nous
» accordait le bonheur de vaincre ou de chasser
» Vassili, je vous reconnais pour grand prince,
» à condition que vous rendrez à mon père les
» villes qui lui appartiennent, et que vous me
» donnerez Dmitrof et Souzdal. Rejetez les dis-
» cours des calomniateurs et ne me condamnez
» point sur les rapports de la médisance ; faites-
» moi part de tout ce que vous entendrez, et
» ne doutez aucunement de la sincérité des ser-
» mens que je ferai en face de la sainte croix.
» J'aurai le tiers des villes et du butin que nous
» pourrons obtenir ; et si, en punition de nos
» péchés, nous ne pouvions réussir dans nos

» justes projets, nous deviendrons inséparables
» jusque dans notre exil, et vous me verrez
» toujours partager votre sort dans telle contrée
» qu'il vous plaira de choisir pour asile, etc. »
Cette dernière supposition seule se réalisa, car ils moururent tous deux dans l'exil. Les ennemis du prince de Moscou trouvaient bien un refuge en Lithuanie, mais ils n'y trouvaient aucun secours de troupes ou d'argent. Casimir envoya des ambassadeurs à Vassili pour lui faire des protestations d'amitié, car il ne songeait qu'à garantir la sûreté de ses provinces russes. Les fidèles serviteurs du prince de Borosfk voyaient avec douleur la captivité de leur souverain ; ils firent de vains efforts pour le délivrer de la prison où il languissait depuis quelques années : ils s'engagèrent par serment à se rendre secrètement à Ouglitch, à enlever le prince, et à se retirer ensuite avec lui au-delà des frontières; malheureusement leur complot fut découvert. Ces fidèles serviteurs suivaient en cela leur zèle pour un monarque injustement retenu dans les fers : cependant le grand prince les punit comme des malfaiteurs, et leur fit subir de cruels supplices : quelques-uns eurent les mains et la tête coupées ; plusieurs furent condamnés à perdre le nez, d'autres enfin à être *knoutés ;* mais ces in-

nocentes victimes moururent sans honte, car leur conscience était pure. Le peuple se contenta de déplorer leur triste sort.

Après s'être, de la sorte, approprié Galitch, Mojaïsk et Borofsk, Vassili ne laissa de prince apanagé que Michel de Véréïa ; tous les autres disparurent : les petits-fils de Kirdiapa, qui avaient régné, pendant plusieurs années, dans l'ancienne province de Souzdal, en qualité de vassaux de Moscou, furent contraints de l'abandonner. Déjà tous les revenus de Moscou grossissaient le trésor du grand prince, et toutes les villes étaient gouvernées par ses lieutenans. Viatka seule, comprise dans la province de Galitch, ne voulut point se soumettre à Vassili. Les habitans de ce pays avaient, comme nous l'avons vu, prêté du secours à Youri, à Chemyaka et à Vassili-le-Louche ; quelques années auparavant ils avaient même incendié Gleden, forteresse d'Oustiougue ; le prince Riapolovsky, envoyé pour mettre à la raison les citoyens de Viatka, assiégea long-temps la ville de Khlinof sans aucun succès ; car les voïévodes moscovites n'avaient pu résister aux présens des insurgés : l'année suivante on leva de nouvelles troupes, qui, avec la garde du grand prince, avec un grand nombre de princes, de boyards et d'offi-

1458 — 1459. Soumission de Viatka.

ciers, marchèrent contre cette république séditieuse; l'armée se réunit aux habitans d'Oustiougue; on prit le bourg de Kotelnitch, celui d'Orlof, et l'on soumit Viatka au prince de Moscou. Cependant l'esprit de liberté ne pouvant, tout d'un coup, disparaître dans cet État populaire, fondé à l'instar de Novgorod, Vassili se contenta d'un tribut et du droit de disposer de ses forces militaires.

Malgré toute son ambition, il n'avait pas encore osé toucher à la province de Tver, dont le prince Boris Alexandrovitch mourut indépendant en 1461, laissant la couronne à son fils, nommé Michel. Vassili n'inquiéta plus les Novgorodiens : il alla même passer deux mois dans leur ville, et leur témoigna toute sorte de bienveillance : il en agit de même envers les Pskoviens, qui lui envoyèrent un présent de cinquante roubles, avec des plaintes contre les Allemands, le priant de leur laisser, pour lieutenant, le prince Alexandre Tchertorijsky. Vassili donna son consentement; mais Tchertorijsky lui-même, peu jaloux de cet honneur, se retira en Lithuanie. Alors les Pskoviens témoignèrent le désir d'avoir pour chef, Youri, fils de Vassili : ce jeune prince leur fut envoyé de Novgorod par son père; il fut reçu avec toutes les marques de la joie la plus

Affaires de Pskof.

vive, et couronné dans l'église de la Trinité : on lui remit la fameuse épée de Dovmont; Youri la prit, et jura d'être le défenseur de la patrie de la célèbre Olga. Il fallait tirer vengeance des Allemands de Livonie, qui, au mépris de la paix qu'ils avaient signée pour vingt ans avec les Russes, étaient venus brûler une de leurs églises sur la frontière. Mais la querelle se termina sans combat; l'Ordre demanda une trêve, conclue ensuite pour cinq ans, à Novgorod, du consentement du grand prince. Les ambassadeurs de l'archevêque de Riga, ceux de Dorpat se rendirent, à cet effet, dans cette ville, et le prince Youri suivit son père à Moscou, après avoir reçu cent roubles des Pskoviens, et leur laissant, à sa place, Jean Striga Obolensky.

Incursion des Tatars.

Il est certain que, pendant les dernières armées de sa vie, Vassili ne payait point de tribut aux Mogols, ou qu'il satisfaisait mal leur cupidité; car, malgré les guerres civiles qui les déchiraient, ils inquiétaient souvent la Russie, où ils n'arrivaient

1455 — 1461.

plus par bandes, mais par troupes entières. L'armée de la horde de Sedi-Achmet parut deux fois sur notre territoire; et le voïévode de Moscou battit les Tatars en deçà de l'Oka, au-dessous de Kolomna; Jean, fils du grand prince, les chassa loin des bords de cette rivière. Quelque temps

après, Achmat, fils de Kitchim, et khan de la grande horde, assiégea Péreslavle de Rézan; bientôt obligé de s'éloigner avec perte et couvert de honte, il accusa Kazat-Oulan, son principal capitaine, d'être le secret partisan des Russes. Le grand prince formait le projet d'une expédition contre le tzar de Kazan, ennemi de Moscou, lorsqu'ayant rencontré les ambassadeurs de ce prince à Vladimir, il conclut la paix avec lui.

Mort de Vassili. Son caractère.

Vassili ne parvint pas à une vieillesse très-avancée; les malheurs et les peines morales auxquelles il fut en butte avaient épuisé ses forces physiques. Comme il maigrissait et dépérissait à vue d'œil, et dans la fausse idée qu'il était attaqué de phthisie, il eut recours à un remède fort en usage alors, regardé comme efficace, et qui consistait à se brûler tout le corps avec de l'amadou allumée : bientôt le malade fut couvert de blessures, dans lesquelles se mit la gangrène. Le grand prince, voyant le danger où il se trouvait, témoigna le désir de revêtir l'habit monastique; mais on le détourna de ce projet, et il fit son testament, dans lequel il nomma Jean, son fils aîné, héritier de la grande principauté; lui assignant le tiers des revenus de Moscou, et les deux autres tiers à ses plus jeunes fils. Il donna à Youri la ville de Dmitrof, Mojaïsk, Serpou-

khof, et tous les domaines de sa mère Sophie (morte religieuse en 1453); à son troisième fils, André Ier., Ouglitch, Verkh-Béjetsky, Zvénigorod; à Boris, son quatrième fils, Volok-Lamsky, Rjef et Roussa; à son fils cadet, André second, Vologda, Koubéna et Zavzérié; à leur mère, Rostof (à condition de ne point toucher à la propriété des princes de cette ville), le petit bourg de Romanof, son trésor, tous les domaines qui avaient appartenu aux grandes princesses, ainsi que ceux achetés par lui, ou confisqués pour crime de haute trahison; ce qui constituait une très-grande masse de richesses. Il exigea, en outre, de ses fils le serment d'obéir à leur mère, non-seulement dans les affaires de famille, mais également dans celles de l'Etat. C'est ainsi qu'il rétablit lui-même les apanages, après tant d'efforts de sa part pour les anéantir; ce qui prouve que, satisfait d'avoir rendu la grande principauté de Moscou héréditaire dans sa famille, il s'inquiétait fort peu de l'avenir, et pensait beaucoup plus aux avantages momentanés de ses enfans, qu'au bien durable de l'Etat: il n'avait enlevé des villes aux autres princes que pour satisfaire son ambition personnelle; il suivit l'ancien usage, parce qu'il n'eut point l'énergie nécessaire pour établir un nouveau système de gouvernement,

c'est-à-dire, une véritable monarchie. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce testament, c'est que Vassili recommande son épouse et ses enfans à Casimir, roi de Pologne, auquel il donne le nom de frère. Cet acte est signé par le métropolitain Théodose, d'abord archevêque de Rostof, et choisi, un an auparavant, par nos évêques, pour occuper la place de Jonas, qui n'était plus. Vassili mourut à l'âge de 47 ans, avec le faux titre de premier autocrate de toute la Russie, depuis Vladimir Monomaque (12). Avouons pourtant qu'il fit beaucoup pour hâter les progrès de son successeur : le commencement de son règne ne fut pas brillant; ignorant dans l'art de gouverner, si bien connu de son aïeul, il perdit son honneur et ses Etats; cependant il laissa la principauté de Moscou plus puissante qu'il ne l'avait reçue; car, en dépit de ce prince pusillanime, la main de la Providence, bénissant les efforts généreux de Kalita et de Dmitri Donskoï, semblait pousser la Russie vers sa grandeur.

Le 17 mars 1462.

Cruauté des mœurs de ce temps.

Outre les guerres civiles, fléaux de notre patrie sous Vassili-l'Aveugle, le règne de ce prince fut souillé par plusieurs crimes qui attestent la férocité des mœurs à cette époque. Deux princes furent privés de la vue, et deux autres empoisonnés. Non-seulement la populace, dans sa fu-

fureur, noyait et brûlait, sans formalités, ceux qu'elle croyait coupables de quelque crime : non-seulement les Russes se comportaient de la manière la plus barbare envers les prisonniers ; mais, jusqu'aux peines commandées par la loi, tout indiquait la plus grande cruauté. Jean de Mojaïsk, ayant condamné à mort le boyard André, regardé comme sorcier, le fit brûler publiquement avec sa femme. Ce fut sous ce règne que Moscou vit, pour la première fois, un supplice inconnu à nos ancêtres : à dater de cette époque, l'on commença à donner le *knout* aux personnes même de la plus haute distinction, accusées de quelque crime contre l'Etat ; et c'est aux Mogols que nous devons l'introduction d'un châtiment si avilissant pour l'humanité.

Superstition.

La superstition régnait dans les esprits, et l'on se formait des idées absurdes sur les événemens les plus naturels. Les annales de ce temps sont remplies de contes sur l'apparition de phénomènes extraordinaires : tantôt le ciel brûlait de feux de différentes couleurs ; tantôt c'était l'eau qui se changeait en sang ; les images saintes répandaient des larmes ; les animaux revêtaient des formes extraordinaires : le 3 janvier 1446, d'après le récit fabuleux d'un annaliste novgorodien,

il tomba une si forte pluie de seigle, d'orge et de froment, qu'une espace de quinze verstes, entre la Msta et le Volkof, se trouva couvert de grains. Les paysans s'empressèrent de les ramasser et de les porter à Novgorod, comblant par là les vœux des habitans accablés par l'excessive cherté des vivres.

Le même annaliste, qui trace le tableau des malheurs de sa patrie, y fait entrer aussi le changement des monnaies. Le possadnik et autres magistrats choisirent cinq ouvriers auxquels ils ordonnèrent de refondre l'ancienne monnaie d'argent, et de prendre, pour leur peine, une dienga pour deux grivnas qu'ils frapperaient. Bientôt ensuite on abolit les anciens roubles, ou les lingots d'argent. Cette mesure indisposa le peuple qui se mutina, en criant que le gouvernement, gagné par les monnoyeurs, ne songeait qu'à leur procurer de l'ouvrage, sans s'inquiéter de la perte que cette innovation allait causer aux citoyens. Plusieurs personnes, accusées d'avoir fait de la fausse monnaie, furent jetées dans le Volkhof; les biens des autres furent livrés au pillage. Changement dans les monnaies à Novgorod.

Nous avons décrit les saints exploits d'Étienne de Perme, dont le zèle apostolique introduisit le christianisme sur les bords septentrionaux de Affaires ecclésiastiques.

la Kama; ses successeurs dans l'épiscopat de cette contrée encore peu connue, furent Isaac et Pitirim, objets constans de l'amour des Permiens par leurs vertus et leurs bienfaits. Les peuples sauvages qui se trouvaient dans le voisinage, encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, haïssaient cette nation, nouvellement convertie à la religion chrétienne, et l'inquiétaient par de continuelles incursions. En 1445, Assika, prince des Vogoulitches, vint, avec son fils, porter la guerre sur les bords de la Vitchegda et en emmena beaucoup de prisonniers au nombre desquels se trouvait l'évêque Pitirim lui-même, qu'il fit périr de la manière la plus barbare.—C'est la première fois qu'il est fait mention des Vogoulitches dans nos fastes.

A cette époque le célèbre monastère de Solofky fut fondé dans une île sauvage de la mer Blanche, au milieu des forêts et des marécages. Dès l'année 1429, un pieux moine, nommé Sabatias, planta la croix dans cette triste contrée, où il se construisit une cellule. Quelques années après, S. Sozime y fonda l'église de la Transfiguration, et y établit une communauté, avec l'assentiment de l'archevêque Jonas et celui du gouvernement de Novgorod, qui lui accorda l'île en toute propriété. Bien différens des autres Européens qui

allaient s'enrichir sous prétexte d'éclairer des peuples encore sauvages du flambeau de la sainte religion : le pur amour, inspiré par le christianisme pour la retraite et le silence, étendait, en Russie, les limites des contrées habitées, et arborait la sainte croix dans des déserts affreux, jusque-là inaccessibles aux passions humaines.

Ce fut sous le règne de Vassili-l'Aveugle que les Russes furent attérés du malheur des Grecs, comme de leurs propres désastres. Des étrangers nommés Ghozz, dans les annales orientales, et dans celles de Byzance, Oguziens ou Ouzes (de même origine que les Torques), qui avaient longtemps mené une vie nomade dans les déserts d'Astrakhan, avaient servi sous les drapeaux de S. Vladimir ; ils étaient ensuite venus s'établir près de Kief, et, jusqu'à l'invasion des Tatars, ils formaient une partie de la cavalerie russe. Ce peuple valeureux avait contribué, en Asie, à établir et à renverser plusieurs puissances, comme celles des Gaznevides, des Selgincides et de Kharazm; il prit enfin le nom de Turcs Ottomans, et fonda cette monarchie puissante, redoutable pour les trois parties du monde, si célèbre encore de nos jours. Osman ou Ottoman, émir du sultan d'Ikoni, profita de la chute de son empire, détruit par les Mogols, pour se déclarer indépen-

dant : vers l'an 1292, il s'était emparé de quelques places en Bythinie, en Paphlagonie et dans l'Archipel. Ses successeurs surent marcher avec tant de succès sur les traces de cet ambitieux conquérant, que, déjà vers la fin du XIVe. siècle, ils étaient maîtres de toute l'Asie mineure, de la Thrace, et qu'ils percevaient un tribut sur Constantinople. Tamerlan et les guerres civiles qui désunirent les fils de Bajazet arrêtèrent, pour quelque temps, le cours impétueux de leurs conquêtes ; mais leur triomphe fut couronné sous Mahomet II, par la prise de Byzance. Cette cruelle catastrophe n'était pas un coup imprévu : depuis long-temps l'Europe l'attendait avec inquiétude ; et les victoires remportées par les Turcs sur les rois de Hongrie, Sigismond et Vladislas, portèrent l'effroi dans le cœur des souverains de l'Europe, devenus insensibles aux cris des Grecs, sur qui planait l'orage de la destruction. Au moment même où Mahomet s'apprêtait à assiéger leur capitale, alors qu'il disposait ses légions et construisait des forteresses sur les bords du Bosphore, les Grecs, en proie au délire le plus insensé, se maudissaient les uns les autres, pour des opinions théologiques ! Le célèbre cardinal Isidore, jadis métropolitain de Russie, se trouvait à cette époque dans les murs de Byzance : au nom du pape, il proposa à

Constantin de puissans secours, à condition que le clergé grec confirmerait le décret d'Union du concile de Florence. L'empereur, les seigneurs, le haut clergé y consentirent; mais le peuple ne voulut point prêter l'oreille à cette réunion : des moines et des religieuses fanatiques allaient criant par les rues : « *Malheur aux hérétiques latins ;* » *l'image de la Ste.-Vierge nous sauvera !...* » Cependant l'étendard du sultan flottait déjà devant la porte de Saint-Romain : Mahomet, à la tête de deux cent mille hommes et de trois cents galères s'approche de Constantinople dont la population s'élevait à cent mille habitans, sur lesquels cinq mille seulement, citoyens et moines, s'armèrent pour sa défense ; les autres ne faisaient que se lamenter, prier dans les églises, ou sonner les cloches afin d'étouffer le bruit effrayant de l'artillerie de Mahomet. Cette poignée d'hommes, soutenue par deux mille étrangers, sous les ordres du brave Génois Justiniani, représentait toute la puissance de l'empire d'Orient. Les Grecs s'attendaient à quelque miracle en leur faveur ; mais il n'arriva que ce à quoi il fallait infailliblement s'attendre ; Mahomet renversa les murs de la ville : sur les cadavres des Janissaires, il entra dans Constantinople, et la mort glorieuse du magnanime Constantin mit un terme à l'empire

d'Orient. Ce prince généreux tomba au milieu des ennemis en s'écriant : « *Pourquoi me faut-il » périr de la main d'un infidèle?* »

Prise de Constantinople par les Turcs.

Il est probable que quelques uns de nos compatriotes furent témoins oculaires de cet événement ; car l'annaliste de Moscou raconte, avec les plus grands détails, toutes les circonstances du siége et de la prise de Constantinople, ajoutant avec horreur que l'église de Sainte-Sophie, ce temple où les ambassadeurs de Vladimir avaient admiré la splendeur et la pompe du culte divin, fut convertie en une mosquée du faux prophète. La Grèce était pour nous comme une seconde patrie ; les Russes se rappelaient toujours, avec reconnaissance, qu'ils lui devaient le christianisme, les premiers arts et différens avantages de la vie sociale. Dans la ville de Moscou, on parlait alors de Constantinople, comme dans l'Europe moderne, on parlait de Paris du temps de Louis XIV. Nous n'avions pas d'autre modèle pour la magnificence des cérémonies de l'Église, pour l'éclat de la cour, pour le goût, et l'opinion en général. Cependant, tout en compatissant au malheur des Grecs, nos annalistes portent un jugement impartial sur eux et sur les Turcs. Voici leurs propres expressions : « *Sans » la crainte des lois, un empire est comme un*

» *coursier sans frein. Constantin et ses ancêtres* » *permettaient aux seigneurs d'opprimer le* » *peuple ; plus de justice dans les tribunaux ;* » *plus de courage dans les cœurs ; les juges* » *composaient leurs trésors des larmes et du* » *sang des innocens ; les soldats grecs n'étaient* » *plus fiers que de la richesse de leurs vêtemens ;* » *le citoyen ne rougissait pas de recourir à la* » *perfidie ; le soldat n'avait pas honte de prendre* » *la fuite ; le Seigneur enfin lança sa foudre sur* » *d'indignes souverains, en suscitant Mahomet,* » *dont les guerriers se jouent de la mort dans* » *les combats ; dont les juges ne trahissent point* » *leur conscience. Il ne reste plus maintenant* » *d'autre empire orthodoxe, que celui des Russes,* » *et voilà comme se sont accomplies les prédic-* » *tions de S. Méthodius et de S. Léon-le-Sage,* » *qui annoncèrent jadis que les fils d'Ismaël fe-* » *raient la conquête de Byzance ; peut-être même* » *verrons-nous s'accomplir celle qui promet aux* » *Russes de triompher des enfans d'Ismaël et de* » *régner sur les sept collines de Constantinople.»*

Nous avons déjà fait mention dans l'histoire d'Yaroslaf-le-Grand de cette ancienne prédiction, objet de consolation pour les Russes[1]. Les autres peuples de l'Europe, sans liaisons intimes avec la Grèce, restèrent presque in-

différens à ses malheurs, et le pape Nicolas V se vanta même d'en avoir prédit la destruction, parce qu'elle avait manqué aux clauses du concile de Florence. Le cardinal Isidore, fait prisonnier par les Turcs dans Constantinople, parvint à briser ses fers; à son retour en Italie, il écrivit à tous les souverains de l'occident, qu'il était de leur devoir de s'armer contre Mahomet, *précurseur de l'Antéchrist et fils de Satan;* mais cette lettre éloquente, insérée dans les annales de l'Eglise latine, ne produisit aucun effet (13). Récompensé, par la faveur du pape, de tout le zèle qu'il avait déployé et de tous les maux qu'il avait soufferts, Isidore mourut à Rome avec le titre de patriarche de Constantinople. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, après avoir pendant toute sa vie déploré la ruine de l'empire grec, sa chère patrie, au salut de laquelle il sacrifia la pureté de croyance de ses ancêtres.

D'ailleurs, en déplorant le sort de la Grèce, les Russes ne pouvaient penser que la puissance du nouvel empire turc dût jamais devenir dangereuse pour eux. La pénétration n'était pas alors le caractère de notre politique; elle se bornait à voir les dangers présens, sans songer à ceux qui pouvaient nous menacer un jour. Les Tatars et la Lithuanie limitaient sa sphère

d'activité; les Allemands de Livonie et les Suédois étaient les ennemis particuliers des républiques de Novgorod et de Pskof; le reste était pour nous un monde tout-à-fait étranger, et plutôt un objet de curiosité que de politique.

C'est à dater du règne de Vassili que nous voyons figurer la horde de Crimée, formée par Edigée de différens camps mogols épars sur les bords de la mer Noire. On rapporte qu'au moment de mourir, cet illustre prince conjura ses fils de ne point partager ses États; mais, peu dociles au conseil de leur père, il eut à peine fermé les yeux, qu'ils effectuèrent ce partage, et qu'ils périrent tous victimes des guerres civiles. Les Mogols de la mer Noire élevèrent alors à la dignité de khan, un jeune homme de dix-huit ans, nommé Azi, l'un des descendans de Genghiskhan, arraché à la mort et élevé par un laboureur dans la simplicité de la vie des champs. Pénétré de reconnaissance, ce jeune homme joignit à son nom celui de son bienfaiteur, et se fit appeler Azi-*Ghireï*. Tous les khans de Crimée, pour conserver le souvenir de cette particularité, ont conservé, jusque dans les temps les plus modernes, le surnom de *Ghireïs*. D'autres

Origine de la horde de Crimée.

historiens écrivent qu'Azi-Ghireï, fils ou petit-fils de Tokhtamouisch, naquit à Troki, ville de Lithuanie, et que Vitovte lui procura la souveraineté de la Tauride : cette opinion serait assez admissible, car ce khan fut toujours l'ami zélé des Lithuaniens, et n'inquiéta jamais leurs possessions, qui s'étendaient jusqu'à l'embouchure du Dniéper et du Dniester, et comprenaient le territoire de Krementchoug, de Mitchourin et d'Otchakof. Azi-Ghireï soumit à sa puissance un grand nombre de tribus tatares dans les environs de la mer Noire, et fonda une nouvelle horde indépendante, connue sous le nom de horde de Crimée. Il imposa un tribut sur les villes que les Génois possédaient en Tauride; il avait des relations avec le pape, et, pour punir les Tatars du Volga de leurs fréquentes incursions dans les provinces de Casimir, il défit le khan Sedi-Achmet, notre ennemi; celui-ci, pour fuir son vainqueur, chercha un refuge en Lithuanie, où il fut renfermé dans une prison : « *Démarche peu conforme à la saine* » *politique*, dit un historien polonais; *car, en* » *contribuant à l'anéantissement de la horde* » *du Volga, nous nous préparions des en-* » *nemis bien dangereux dans les Russes, fai-*

» *bles jusqu'alors sous le joug des Mogols.* »
Ce nouveau repaire de brigands, célèbres sous la dénomination de Tatars de Crimée, fut une source d'inquiétudes pour notre patrie, jusque dans les temps peu éloignés de nous.

CHAPITRE IV.

État de la Russie, depuis l'invasion des Tatars jusqu'à JEAN *III.*

Parallèle de la Russie avec les autres puissances de l'Europe. — Suite de notre asservissement. — Introduction de la peine de mort et des punitions corporelles. — Heureux effets de la religion. — Changement de l'ordre civil. — Commencement de l'autocratie. — Progrès tardifs de la monarchie. — Puissance progressive de Moscou. — Le bien naît quelquefois du mal. — Priviléges du clergé. — Caractère du clergé russe. — Éloignement des Russes pour les mœurs des Tatars. — Jurisprudence. — Art militaire. — Origine des Cosaques. — Commerce. — Inventions. — Arts. — Littérature. — Proverbes. — Chansons. — Langue.

ENFIN nous touchons au but des longs efforts de la Moscovie : il est venu ce moment où les Russes vont secouer le joug, où la patrie va recouvrer sa liberté. Mais, avant de porter nos regards sur ce grand événement, le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques idées sur l'état de la Russie à cette époque, sur les suites

de l'esclavage dans lequel elle eut à gémir pendant deux siècles entiers.

Parallèle de la Russie avec les autres puissances.

Il y eut un temps où, fondée, agrandie par le pouvoir monarchique, elle ne le cédait en rien, sous le rapport de la force et de la civilisation, aux premières puissances européennes, établies par les nations germaniques sur les débris de l'empire d'Occident. Sous un système d'uniformité, avec le caractère, les lois, les usages et les constitutions reçues des princes varègues ou allemands, elle s'était montrée, dans la nouvelle organisation politique de l'Europe, avec des droits réels à la considération des souverains. Elle avait l'inappréciable avantage de se trouver sous l'influence immédiate de la Grèce, seule puissance qui n'eût pas été renversée par les barbares. Le règne d'Yaroslaf-le-Grand fut sans doute cette heureuse époque pour la Russie. Affermie dans le christianisme et dans l'ordre politique, elle avait des prêtres pour éclairer les consciences, des écoles, des lois, des institutions commerciales, une armée nombreuse, une flotte, une monarchie; et la liberté civile. Qu'était l'Europe au commencement du onzième siècle, sinon le théâtre de la tyrannie féodale? Offrait-elle d'autres tableaux que celui de la faiblesse des souverains,

de l'audace des barons, de l'esclavage du peuple; celui enfin de l'ignorance et de la superstition? Le génie d'Alfred et celui de Charlemagne brillèrent, à la vérité, au milieu de ces ténèbres; mais leur éclat passager s'éteignit bientôt : il ne resta d'eux qu'un glorieux souvenir. Leurs institutions, leurs vues bienfaisantes descendirent avec eux dans la tombe.

La division de notre patrie en apanages, ses nombreuses guerres civiles, épuisèrent ses forces et arrêtèrent les progrès des lumières en Russie. Elles restaient au même point, ou ne s'avançaient qu'à pas lents, tandis que le reste de l'Europe s'élançait vers la civilisation. Elle dut aux croisades la connaissance des arts et des sciences de l'Orient. Ces lointaines expéditions firent renaître le commerce et lui donnèrent plus d'étendue. Les villes et les villages s'affranchirent à prix d'argent du despotisme des barons; les souverains, de leur propre mouvement, accordèrent à leurs sujets des droits et des priviléges favorables à l'intérêt général, à l'industrie et même aux bonnes mœurs. Une meilleure police commença à réprimer la violence, à garantir la sûreté des grandes routes, à protéger la vie et les propriétés des citoyens. La découverte du code de Justinien, à Amalfi, fut une heureuse époque

pour la jurisprudence européenne. Les idées, sur cet important objet de gouvernement, devinrent plus claires et plus fixes. L'usage universel de la langue latine donna lieu au clergé, comme aux laïcs, de puiser des pensées et des connaissances dans les ouvrages des anciens, échappés à l'inondation des barbares. En un mot, dès la moitié du onzième siècle, l'état de l'Europe s'améliora visiblement, tandis que, depuis Yaroslaf-le-Grand jusqu'à Bâti, la Russie, arrosée du sang et des larmes de ses peuples, vit l'ordre, le repos, si nécessaires aux progrès des lumières, troublés sans cesse par de cruelles guerres civiles ; de façon qu'au treizième siècle, nous n'allions plus de pair avec les puissances occidentales, sous le rapport de la civilisation.

L'invasion de Bâti bouleversa notre patrie. La dernière étincelle de son existence politique aurait pu s'éteindre ; heureusement elle se conserva sous des cendres. La Russie ne fut point anéantie ; seulemen ton vit paraître un nouvel ordre de choses affligeant pour l'humanité, surtout au premier coup-d'œil. Cependant des observations plus approfondies nous font découvrir dans le mal même la source du bien ; dans la destruction, le germe de la régénération.

Les ténèbres de la barbarie, en obscurcissant

l'horizon de la Russie, nous cachèrent l'Europe au moment où les découvertes et les bienfaits de la civilisation s'y multipliaient de jour en jour. Alors que les peuples s'affranchissaient du servage, et que par d'étroites alliances entre elles, les villes faisaient cause commune contre la tyrannie, l'invention de la boussole vint étendre la navigation et le commerce; les métiers, les arts et les sciences furent encouragés par les gouvernemens; des universités instituées dans plusieurs pays; l'esprit s'habitua bientôt à la contemplation, à l'enchaînement logique des idées; les mœurs s'adoucirent; les guerres perdirent cette férocité qui les avait jadis caractérisées. La noblesse rougit du brigandage; l'honneur et la grandeur d'âme guidèrent les nobles chevaliers, défenseurs de l'innocence opprimée; enfin les hommes s'accoutumèrent à connaître et à chérir cette politesse, ces égards mutuels qui font le charme de la société... Pendant ce temps, la Russie, déchirée par les Mogols, s'épuisant en efforts pour ne pas disparaître entièrement, pouvait-elle songer aux progrès de la civilisation?

Si les Mogols en eussent agi avec nous comme ils l'avaient fait dans la Chine et dans l'Inde, ou comme les Turcs s'étaient conduits

en Grèce ; s'ils eussent renoncé à leurs déserts, à leur vie nomade, pour s'établir dans l'enceinte de nos villes, peut-être leur empire subsisterait-il encore aujourd'hui. Heureusement le climat rigoureux de la Russie leur fit rejeter cette idée. Le seul but des khans était de nous gouverner *de loin ;* car, peu jaloux d'administrer eux-mêmes nos provinces, ils n'exigeaient de nos princes que de l'argent et de la soumission. Mais les *ambassadeurs de la horde*, et les baskaks, qui représentaient la personne des khans, avaient une puissance arbitraire ; les marchands, et jusqu'aux vagabonds mogols, se conduisaient à notre égard comme avec des esclaves. Quelle devait être la suite naturelle de cet état de choses ? l'avilissement moral du peuple. L'orgueil national s'anéantit parmi les Russes; ils eurent recours aux artifices, qui suppléent à la force chez des hommes condamnés à une obéissance servile. Habiles à tromper les Tatars, ils devinrent aussi plus savans dans l'art de se tromper mutuellement. Achetant des barbares leur sécurité personnelle, ils furent plus avides d'argent et moins sensibles aux injures, à la honte, exposés sans cesse à l'insolence de tyrans étrangers. Depuis Vassili Yaroslavitch jusqu'à Jean Kalita, période la plus désastreuse de notre his-

Suites de notre asservissement.

toire, la Russie offrait plutôt l'aspect d'une sombre forêt que celui d'un empire. La force tenait lieu de droit; le pillage, autorisé par l'impunité, était exercé par les Russes comme par les Tatars. Aucune sûreté sur les routes ni dans l'intérieur des maisons; et, telle qu'une maladie contagieuse, le vol attaquait toutes les propriétés. Lorsque ces horribles ténèbres de désordre commencèrent à se dissiper, et qu'après des temps de stupeur, la loi, cette âme des sociétés, se fut réveillée de son sommeil léthargique, il fallut recourir à une sévérité inconnue aux anciens Russes. La cruauté des supplices ordonnés par la loi atteste sans doute l'endurcissement des cœurs, et ne vient jamais qu'à la suite de crimes souvent répétés. Le bon, le généreux Monomaque disait à ses enfans : « *Ne faites point » périr le coupable, car la vie d'un chrétien » est sacrée.* » Et cependant le vainqueur de Mamaï, dont l'âme n'était pas moins belle que celle du vainqueur des Polovtsi, Dmitri institua la peine de mort, comme le seul moyen d'épouvanter le crime. De légères amendes pécuniaires avaient pu jadis réprimer le vol parmi nos ancêtres. Dès le quatorzième siècle, la potence était déjà le supplice réservé aux voleurs. Le Russe du siècle d'Yaroslaf ne connaissait les coups

Introduction de la peine de mort et des punitions corporelles.

que dans la chaleur d'une dispute. Ce fut le joug des Tatars qui introduisit parmi nous les punitions corporelles; on était marqué pour un premier vol, et battu du *knout* pour les crimes d'État; mais la honte de la flétrissure pouvait-elle être très-efficace dans un pays où un homme marqué n'était point banni de la société? Si nous avons vu des crimes dans notre histoire ancienne, les temps dont nous parlons nous présentent des traits bien plus forts de la férocité des princes et du peuple; car, en s'emparant des âmes, le sentiment de l'oppression, la crainte, la haine, impriment aux mœurs un caractère sombre et farouche. Les circonstances servent toujours à expliquer les qualités morales d'un peuple. Cependant comme l'effet dure souvent plus longtemps que la cause, les petits-fils, bien que vivans dans d'autres circonstances, ont quelques restes des vertus ou des vices de leurs aïeux, et il se pourrait même que le caractère actuel des Russes conservât quelques-unes des taches dont l'a souillé la barbarie des Mogols.

Plusieurs auteurs ont pensé que la superstition nous avait empêchés de prendre les armes contre ces tyrans; que les Russes, considérant dans ces ennemis les instrumens de la colère du Très-Haut, n'avaient pas osé se révolter contre

les exécuteurs des volontés célestes, comme la populace croit encore jusqu'à présent que les moyens ordinaires sont insuffisans pour éteindre un incendie allumé par la foudre. L'histoire contredit évidemment cette assertion : elle nous fait voir plus d'une fois les Russes essayer témérairement de briser leurs chaînes ; mais elle nous montre leurs tentatives, infructueuses, faute d'union et de fermeté. Nous remarquerons qu'avec plusieurs autres sentimens élevés, qui jadis avaient fait la base de notre caractère, on vit s'affaiblir en nous le courage, alimenté surtout par l'orgueil national : tandis qu'autrefois nos princes n'avaient connu d'autres lois que leur épée, ils recouraient alors aux plus lâches artifices, aux plus viles dépositions. Nos anciens capitaines, pour embraser le courage de leurs guerriers, leur parlaient de honte et de gloire : le héros du Don promettait aux siens la couronne des martyrs ; et si pendant deux siècles, marqués du sceau de l'esclavage, les Russes ne perdirent point toute moralité, tout amour pour la vertu et pour la patrie, rendons-en grâce aux heureux effets de la religion. C'est à elle qu'ils sont redevables d'être restés hommes et citoyens ; elle préserva leur cœur de l'endurcissement ; elle leur faisait entendre la voix de la conscience.

Heureux effets de la religion.

Enfin, à une époque où le nom de Russe était avili, ce peuple s'honorait de celui de chrétien, et chérissait encore sa patrie comme le sejour de la vraie religion.

L'ancien ordre intérieur de l'Etat fut changé : tout ce qui portait quelque empreinte de liberté, tout ce qui pouvait rappeler les anciens droits dont avaient joui les citoyens, fut restreint et disparut. Les princes, qui, à la horde, rampaient aux pieds des khans, en revenaient pour exercer le pouvoir tyrannique qu'ils recevaient de ces chefs suprêmes. Sous la domination des Mogols, on vit s'exécuter facilement et sans violence ce que n'avaient pu faire ni Yaroslaf-le-Grand, ni André Bogolubsky, ni Vsevolod III. Ni à Vladimir, ni dans aucune ville, à l'exception de Novgorod et de Pskof, on n'entendit plus la cloche *du vetché* ou assemblée du peuple, cette voix du suprême pouvoir national, souvent séditieuse, mais toujours chère aux descendans des Slaves-Russes. Ce droit de nos anciennes cités n'était plus l'apanage des villes modernes, et Moscou, Tver, qui s'élevèrent sous les Mogols, ne purent en jouir. Nos annales ne font mention que d'un seul concile tenu à Moscou; encore en parlent-elles comme d'un fait extraordinaire. C'était à l'époque où la capitale, mena- Changement dans l'ordre civil.

cée par l'ennemi, abandonnée de son souverain, se voyait en proie à l'anarchie et réduite à la dernière extrémité. Les villes perdirent même le privilége d'élire leurs chefs militaires; car, par l'importance et l'éclat de leur rang, ils excitaient l'envie des officiers des princes, et souvent celle des princes eux-mêmes.

L'origine de nos boyards se perd dans la nuit des temps, et cette dignité pouvait être plus ancienne encore que celle des princes; elle désignait les héros et les citoyens les plus illustres, dont l'emploi, dans les républiques slaves, était de commander les armées et d'exercer la justice. Quoique cette dignité paraisse n'avoir jamais été héréditaire, mais toujours personnelle; bien que dans la suite elle fût devenue une récompense accordée par le souverain, chacune de nos anciennes villes avait ses boyards particuliers à la tête des autorités locales; les boyards du prince eux-mêmes jouissaient d'un certain droit d'indépendance. Dans les traités des quatorzième et quinzième siècles, on confirme ordinairement la liberté, à eux concédée, de passer du service d'un prince à celui d'un autre. Mécontent à Tchernigof, un boyard, à la tête de sa garde, se rendait à Kief, à Galitch, à Vladimir, où il trouvait de nouveaux domaines, de

nouvelles marques de considération publique. En un mot, ces premiers fonctionnaires de l'Etat paraissaient, depuis long-temps, au peuple, des hommes supérieurs ; et par le droit exclusif qu'ils avaient d'occuper les principaux emplois auprès de la personne du prince, ils formaient chez nous une espèce d'aristocratie. Mais lorsque la Russie méridionale fut tombée au pouvoir des Lithuaniens ; lorsque Moscou eut augmenté sa puissance par la réunion des villes et terres appartenant aux princes apanagés ; lorsqu'enfin le nombre des princes souverains fut réduit, et que l'autorité du chef de l'Etat eut acquis une plus grande extension, la dignité de boyard perdit beaucoup de son importance primitive. Dans quelle ville de Russie un boyard poursuivi par Vassili-l'Aveugle aurait-il pu trouver du service ? Déjà Tver, affaiblie, se préparait elle-même à subir le joug de Moscou. L'autorité du peuple favorisait aussi celle des boyards, qui pouvaient, à l'aide des citoyens, avoir influence sur le prince, ou, réciproquement, par le prince sur les citoyens. Ce soutien ayant disparu, il fallut obéir au souverain, sous peine d'être regardé comme traître ou comme rebelle, et il n'exista plus aucune voie légitime de s'opposer à ses volontés. En un mot, on vit naître l'autocratie.

Commencement de l'autocratie.

Ce changement fâcheux, sans doute, pour les citoyens et les boyards de ce temps, fut le plus grand bienfait de la Providence pour la Russie. Malgré quelques formes de cette liberté républicaine, qui ne peut convenir qu'à de petits États, nos ancêtres n'avaient pu résister aux volontés de monarques tels que S. Vladimir et Yaroslaf-le-Grand; mais ils se servirent de ces formes au moment où l'empire, déjà morcelé, s'affaiblissait encore par la lutte du pouvoir des princes avec celui du peuple. Si, dans d'imminens dangers, Rome avait reconnu la nécessité d'un dictateur, quel autre moyen la Russie, vaste cadavre depuis l'invasion de Bâti, aurait-elle pu employer pour raviver son existence, pour ressusciter son antique gloire? Il fallait, pour la réussite de ce grand projet, qu'il fût conçu dans le secret, qu'il fût produit par une seule pensée, exécuté par un seul bras. Ni les bruyantes assemblées populaires, ni les lentes délibérations de l'aristocratie, n'auraient produit cet effet. Dans son abaissement même, le peuple est quelquefois capable de grands efforts de générosité; mais cela n'arrive que lorsqu'il est dirigé, animé par le génie des grands hommes qui le font mouvoir. Le pouvoir des boyards fit naître des intrigues et des séditions. Si le conseil des grands

est parfois l'oracle de la sagesse pour les princes, combien de fois aussi l'esprit de parti et les passions n'en dictent-ils pas les décrets ? On vit à différentes reprises les boyards fomenter des guerres civiles parmi les princes russes ; souvent même on les entendit porter plainte contre eux devant les khans. L'autocratie, en déracinant ces abus, éloigna les principaux obstacles opposés à notre indépendance, et contribua à la réunion des divers Etats qui formèrent la Russie monarchique, sous Jean III, destiné à achever cette œuvre du génie.

Progrès lents de l'autocratie.

L'histoire atteste qu'il est un temps pour l'erreur comme pour la vérité. Combien de siècles n'a-t-il pas fallu aux Russes pour se convaincre que la réunion des apanages était indispensable à la prospérité de l'Etat ! Quelques-uns de nos souverains avaient tenté cette réunion, mais faiblement, mais sans cette énergie qui seule pouvait en assurer la réussite ; et leurs successeurs détruisirent de nouveau tout leur ouvrage. Que de lenteur, que de fausses mesures ne remarquons-nous pas même dans les efforts de Moscou pour atteindre à l'unité de l'Etat, bien que cette ville fût plus instruite à l'école de l'expérience que Kief et Vladimir !

Le mode de succession fut amélioré ; les au-

ciens apanages retournèrent à la grande principauté : mais bientôt celle-ci fut encore morcelée entre les fils et petits-fils de Jean Kalita. A proprement parler, la Moscovie ne formait point alors une véritable monarchie; car les droits de justice, ceux des douanes et les revenus de la capitale, appartenaient en commun à tous ces princes. Ils avaient tous leurs institutions, leurs lois, leurs troupes, leurs monnaies particulières; et le droit d'aînesse ne donnait au grand prince d'autre privilége que celui d'exiger l'exécution de son système de politique, de se faire fournir des soldats pour la guerre et de l'argent pour les khans. Mais cette obligation n'était que conditionnelle. Si le grand prince violait le traité, dont les engagemens étaient toujours réciproques; s'il cherchait à opprimer les princes apanagés, ils pouvaient lui renvoyer cet acte et recourir à leur épée pour se faire rendre justice. Le peuple, les citoyens, les boyards des apanages ne connaissaient que leur prince particulier; ils ne prêtaient point serment au souverain de Moscou; et, en cas de guerre civile, ils répandaient le sang de ses sujets sans mériter le nom de rebelles. Tel était encore l'usage sous Vassili-l'Aveugle, malgré sa prépondérance dans es affaires des princes, prépondérance si positive

qu'il lui eût été facile de devenir monarque absolu. Tout dépendait d'une volonté ferme et d'un caractère résolu ; tout était mûr pour un heureux changement, et nous allons indiquer, ou plutôt rappeler au lecteur, par quels moyens il s'était préparé.

Moscou, jadis l'un des plus pauvres apanages de la principauté de Vladimir, commença à s'illustrer sous Daniel, auquel Jean Dmitriévitch, petit-fils d'Alexandre Nevsky, légua Péréslavle-Zalesky, et qui ayant vaincu le prince de Rézan, lui enleva plusieurs districts. Georges, fils de Daniel, beau-frère du khan Usbeck, réunit à sa principauté la ville de Kolomna, fit la conquête de Mojaïsk, et obtint pour lui, du chef de la horde, la grande principauté de Vladimir ; après lui, Jean Kalita, son fils, véritable auteur de la mort d'Alexandre de Tver, devint réellement le chef de tous les autres princes, bien moins par la force de ses armes que par la protection d'Usbeck, dont il sut gagner l'amitié, en employant tour à tour et les flatteries et les présens.

Accroissement progressif de Moscou.

Il est curieux de remarquer que *le joug des Tatars servit à grossir le trésor des grands princes*. Le dénombrement des habitans, l'introduction de la capitation et de différens impôts jus-

qu'alors inconnus, et prélevés au nom du khan, allaient, par l'adresse des princes, augmenter leurs propres revenus. Il était facile de tromper dans des calculs, déjà fort embarrassans par eux-mêmes, les baskaks, qui, d'abord tyrans de nos souverains, s'aperçurent qu'il était dans l'intérêt de leur cupidité de devenir leurs amis. Le peuple murmurait, il est vrai, mais il payait : la crainte de tout perdre lui faisait trouver de nouveaux moyens de satisfaire l'avidité des barbares. C'est ainsi que s'explique l'étonnante opulence de Jean Kalita. Il acheta un grand nombre de domaines dans différens apanages, et fit même l'acquisition de provinces entières, dont les princes trop faibles, exposés sans cesse aux incursions des Mogols, ou opprimés par sa propre ambition, furent contraints de lui céder leurs droits héréditaires, afin de trouver en lui un défenseur pour eux et pour leurs peuples. Ces princes, qui portaient le nom de *rançonnés*, restaient néanmoins dans leurs apanages, bien qu'ils les eussent vendus à Kalita, et ils y jouissaient de certains revenus et priviléges. Ouglitch, Biélo-Ozéro, Galitch, Rostof, Yaroslavle, redevinrent villes de la grande principauté, comme elles l'avaient été sous Vsévolod III.

Tel était le degré de puissance où Moscou était parvenue par les efforts de Jean Kalita, lorsque son petit-fils Dmitri osa livrer bataille aux Mogols. Ce héros n'en retira que de la gloire; mais comme la gloire d'un Etat en augmente la force, le successeur de Dmitri, fêté et honoré dans la horde, en revint avec des titres authentiques aux principautés de Souzdal, de Gorodetz et de Nijni-Novgorod. Il rétablit ainsi dans son intégrité l'*ancienne grande principauté de Souzdal*, telle qu'elle avait existé sous André Bogolubsky. Par l'acquisition à l'amiable de Mourom, Toroussa, Novossil, Kozelsk et Pérémysle, anciens apanages de Tchernigof, il étendit les limites de la Moscovie, qui, outre ces possessions, maîtresse de Viatka, et comprenant déjà la plus grande partie des pays gouvernés jadis par Yaroslaf-le-Grand, se trouvait consolidée par les bases mieux assurées de l'autocratie. Rurik, Sviatoslaf, Vladimir, s'emparaient des pays l'épée à la main; les princes de Moscou atteignaient le même but par leurs soumissions à la horde, soumissions humiliantes sans doute, mais auxquelles la Russie doit peut-être son existence et sa grandeur. Yaroslaf avait contenu le peuple et les boyards par l'éclat de sa gloire: mais accablés par la tyrannie des khans,

les Russes ne disputaient plus sur leurs droits avec le monarque de Moscou, n'exigeant de lui que du repos, et sa protection contre les violences des Mogols : ils voyaient des princes, autrefois souverains, servir à la cour du héros du Don, de son fils, de Vassili-l'Aveugle, et regrettaient moins leur ancienne liberté.

L'histoire n'admet pas l'optimisme, et ne doit pas chercher, dans les événemens, des preuves que tout est pour le mieux ; car la saine raison, premier guide de l'historien, lui fait grâce de ces futiles subtilités. L'invasion de Bâti qui couvrit la Russie de cendres et de cadavres ; un esclavage aussi long, aussi cruel, accablant toute la nation, sont, sans contredit, une des plus grandes calamités que nous présentent les fastes du monde.

Dans le [illegible]

Cependant on ne peut s'empêcher de convenir que ces malheurs amenèrent aussi des résultats favorables. Il eût été à désirer, sans doute, que quelqu'un des descendans d'Yaroslaf eût détourné ces désastres, en rétablissant l'unité monarchique en Russie ; il eût mieux valu que, par les principes de cette sage autocratie naturelle à cet Etat, il eût assuré l'intégrité de son territoire et la tranquillité intérieure de ses provinces ; mais deux siècles n'ont point vu paraître un tel prince ; un troisième aurait pu s'écouler encore, en dissen-

sions et en guerres civiles, et, selon toute apparence, elles auraient entraîné la ruine entière de notre patrie. La Lithuanie, la Pologne, la Hongrie, la Suède, en auraient arraché des lambeaux : nous aurions perdu notre existence politique et notre religion qui doivent leur salut à Moscou, et Moscou elle-même est redevable de sa grandeur aux Mogols.

Priviléges du clergé.

Un des effets les plus remarquables de la domination des Tatars sur la Russie, fut d'y relever la dignité de notre clergé, d'augmenter les revenus des églises et des monastères. Les khans, dont la politique était d'opprimer les peuples et les princes, protégeaient l'Église et les serviteurs de Jésus-Christ ; ils avaient pour eux des bontés toutes particulières, traitaient avec bienveillance les métropolitains et les évêques, écoutaient favorablement leurs humbles prières, et leur respect pour les pasteurs désarmait souvent le courroux dont ils étaient animés contre le troupeau ; témoin le métropolitain Alexis qui rendit le calme à sa patrie, par sa médiation entre son peuple et la horde. Les personnages les plus marquans, dégoûtés du monde par les malheurs sous le poids desquels gémissait la Russie, allaient chercher la paix de l'âme dans de saintes retraites : en échangeant leurs habits de boyards contre le

simple manteau de religieux, ils illustraient l'état ecclésiastique dans lequel les princes eux-mêmes entraient avant de mourir. Les khans défendaient, sous peine de mort, à leurs sujets de piller, d'inquiéter même les monastères, et la piété s'empressait de les enrichir de legs précieux, de biens meubles et immeubles. Chaque homme, au moment de sa mort, léguait quelque chose à l'Église; c'est ce que l'on vit, surtout lors de la peste qui exerça si long-temps ses ravages en Russie. Les domaines de l'Eglise prospéraient, affranchis de tout impôt envers la horde et envers les princes. Outre les dépenses qu'exigeaient les ornemens des temples, l'entretien des évêques et des moines, il restait encore assez de revenus pour l'achat de nouvelles propriétés. Les évêques de Novgorod employaient les trésors de Sainte-Sophie à subvenir aux besoins de l'Etat; mais nos métropolitains ne suivaient point ce louable exemple; et tandis que le peuple languissait dans la misère, les moines, occupés du commerce et libres de toute contribution, n'avaient d'autre soin que celui de grossir continuellement leurs fortunes. Aussi, sans parler de la haute considération attachée à la vie monacale, et des élans de la dévotion, les priviléges temporels seuls de l'état religieux séduisaient les habitans des villes et des

Caractère de notre clergé.

campagnes, qui se précipitaient en foule dans ces paisibles asiles; car non-seulement l'estime publique, mais encore les richesses y devenaient la récompense de la piété : à l'abri des violences et des besoins, l'homme y trouvait l'avantage de moissonner sans avoir eu la peine de semer. Il ne nous reste que fort peu de monastères bâtis avant ou après les Tatars : tous les autres sont pour nous des monumens de cette époque.

Cependant, malgré son éclat, malgré le rôle important qu'il jouait, notre clergé ne montra jamais cette ambition démesurée que l'histoire reproche, à si juste titre, au clergé romain. Il était entre les mains des grands princes un instrument utile, et jamais il ne leur disputa la puissance temporelle. Du consentement mutuel des deux partis, mais sans aucun droit légal, les métropolitains servaient d'arbitres dans les querelles des princes; ils garantissaient la sincérité et la sainteté des sermens; ils parlaient aux consciences en s'abstenant de toucher au glaive temporel, dont les papes menaçaient ordinairement ceux qui osaient braver leur volonté pontificale; et si parfois ils s'écartaient des lois de la charité et de l'humilité chrétienne, c'était uniquement par soumission pour les princes, dont ils dépendaient entièrement, et qui les élevaient à la mé-

tropole ou les en faisaient descendre à leur gré. En un mot, notre Église conserva toujours son caractère primitif: son principal objet fut toujours d'adoucir les mœurs, de calmer la fougue des passions, et de prêcher les vertus chrétiennes et civiles. Toutes les faveurs des khans furent vaines pour séduire nos pasteurs qui, lors de l'invasion de Bâti, exhortaient les Russes à mourir généreusement, et, sous Dmitri Donskoï, à vaincre et à triompher. Sous Vassili-l'Aveugle, au moment où ce prince venait d'abandonner sa capitale assiégée, le vieux métropolitain Jonas jura de sauver le Kremlin, ou de s'ensevelir sous ses ruines avec le peuple. Ce fut lui, si l'on en croit les annalistes, qui, dans son enthousiasme, prédit à Vassili la prochaine indépendance de la Russie. L'histoire vient à l'appui de cette grande vérité, avancée par des politiques philosophes, vérité que des esprits frivoles ne sauraient révoquer en doute, c'est que la religion augmente même la puissance d'un État. Dans les contrées occidentales de l'Europe, l'Église s'appropria un pouvoir temporel parce qu'elle eut à faire à des peuples à demi-sauvages, aux Goths, aux Lombards, aux Francs. Devenus chrétiens et maîtres de ces pays, ils furent longtemps avant de faire accorder leur nouvelle

religion avec leurs institutions civiles, avant d'établir des barrières naturelles entre ces deux puissances; l'Eglise grecque, au contraire, parut dans un empire bien organisé, et il fut difficile au clergé d'usurper des droits étrangers à sa nature. Aussi ce fut un bonheur pour nous que Vladimir préférât Constantinople à Rome.

Nous n'avons point adopté les mœurs des Tatars.

Nuisible à la moralité des Russes, mais favorable au pouvoir des princes et aux priviléges du clergé, la domination des Tatars n'apporta-t-elle pas quelque changement dans les mœurs du peuple, dans la législation, la vie domestique, la langue même des Russes? Le faible emprunte ordinairement au plus fort : les princes, les boyards, les marchands et artisans russes allaient séjourner dans les camps des Tatars; les seigneurs, les marchands de la horde habitaient souvent Moscou et les autres villes russes : mais païens d'abord, ensuite mahométans, les Tatars recevaient de nous le nom d'*impurs;* et tandis que nous adoptions avec empressement les usages grecs, que l'unité de religion nous faisait regarder comme sacrés, nous avions en horreur ceux des Tatars; car ce peuple réunissait à nos yeux, les deux titres odieux d'ennemis et d'impies. D'ailleurs, malgré l'avilissement où nous plongeait l'esclavage, nous sentions la supériorité de notre existence civile sur

celle d'un peuple nomade; et, par le résultat de cette persuasion, les Russes, redevenus libres, déployèrent plutôt le caractère européen que celui des peuples asiatiques. Cependant nous étions méconnaissables aux yeux de l'Europe, parce que, pendant deux cent cinquante ans, nous étions restés au même point, au milieu des grands changemens qu'elle avait subis. Les voyageurs du treizième siècle ne trouvèrent même aucune différence entre notre habillement et celui des Occidentaux (14); et ils auraient pu, sans doute, dire la même chose au sujet de beaucoup d'autres coutumes. Ainsi qu'en Italie, en France, en Angleterre, depuis la chute de Rome, tout, dans notre pays, depuis l'arrivée des princes varègues, prit, sous les principaux rapports, le caractère allemand; il se confondit avec quelques uns des anciens usages slaves, et, dans la suite, avec quelques autres que nous empruntâmes des Grecs. Le caractère des anciens Slaves avait une teinte asiatique qu'il conserve encore de nos jours; car de tous les peuples européens, ils sont les derniers qui se soient éloignés de l'Orient, ancienne patrie des nations. Ce ne sont pas les Tatars qui apprirent à nos ancêtres à opprimer les femmes, à avilir des hommes par l'esclavage, à les vendre comme marchandises, à faire payer la justice;

usage que plusieurs écrivains regardent comme venu de l'Asie. Nous avions vu tout cela long-temps avant cette époque chez les Slaves et les Russes. Notre langue a beaucoup de mots orientaux; mais nous en trouvons également dans plusieurs autres dialectes slaves; nous pouvons en avoir emprunté des Khozars, des Pétchénègues, des Yasses, des Polovtsi et même des Scythes et des Sarmates : c'est à tort qu'on les fait dériver du tatar, dont on trouve à peine quarante à cinquante mots dans tout le dictionnaire russe. De nouvelles idées, de nouveaux objets exigent de nouvelles expressions; mais que pouvait enseigner un peuple nomade à une nation déjà réunie par des rapports sociaux?

Les Tatars ne se mêlaient point de nos affaires judiciaires. Dans tous les Etats moscovites, le prince donnait des lois, et faisait rendre la justice par ses lieutenans ou ses gentilshommes. On pouvait se plaindre d'eux s'ils donnaient lieu à quelque mécontentement; mais ni dans les annales, ni dans les actes de ce temps, il n'est fait mention de cour de justice. Le lieutenant avait sous sa dépendance des intendans qui jugeaient les valets, et des centeniers qui décidaient les différens survenus entre les villageois. Le même mode de juridiction était établi dans les apanages.

Jurisprudence.

Survenait-il un procès entre des sujets de deux principautés différentes? des boyards, choisis par les deux parties, décidaient la querelle; et, en cas de non satisfaction, on nommait un arbitre, *ou médiateur*, dont la décision était en dernière instance. La jurisprudence de ce temps n'avait, à ce qu'il paraît, aucune base solide, et dépendait, le plus souvent, de la volonté des juges. *Le Droit russe, ou Code d'Yaroslaf*, n'était plus regardé comme celui du pays, et les juges n'avaient plus pour se guider que les instructions des princes, la plupart très-vagues et très-laconiques. Indépendamment des institutions judiciaires données au pays de la Dvina par Vassili Dmitriévitch, nous avons encore celles de Pskof et de Novgorod, qui datent du quinzième siècle : toutes deux font mention des *duels judiciaires*, en cas de déposition douteuse. Cette étrange loi domina en Europe pendant plusieurs siècles, et y succéda *aux épreuves du feu et de l'eau*. Le Droit russe ne parle point de ces duels; mais, en 1228, c'était déjà le moyen dont on se servait, en Russie, pour prouver son innocence devant les juges; et ce moyen portait le nom de *champ*. L'adresse ou la force du combattant était regardée comme l'effet de la volonté divine; et il suffisait de terrasser son adversaire pour

se justifier aux yeux des hommes. Les efforts du clergé furent inutiles pour abolir un usage si contraire à l'esprit du christianisme. En 1410, le métropolitain Photius envoya, à l'archevêque de Novgorod, une lettre dans laquelle il était dit que les spadassins ne pouvaient être admis à la sainte Table; que tout homme qui en tuait un autre en duel, était excommunié de fait pendant dix-huit ans, et que les prêtres devaient refuser la sépulture à ceux qui périssaient dans ces sortes de combats. Mais toutes les exhortations des ecclésiastiques, la voix de la raison et les anathèmes furent contraints de céder à la force de l'habitude. Dans les institutions judiciaires de Pskof, on trouve les amendes fixées pour certains délits : il fallait, par exemple, payer deux roubles pour une barbe arrachée; six dienngui pour un mouton enlevé, et dix pour une brebis, indépendamment de trois pour le juge. Sont déclarés nuls les achats, ventes et échanges faits dans l'état d'ivresse : il y est défendu aux gens du prince de tenir des auberges et de vendre de l'hydromel, ainsi qu'aux femmes de louer des hommes pour se battre en leur place. Cet acte n'est qu'un fragment, qu'une addition à d'autres règlemens. Les institutions novgorodiennes citent même plusieurs de ces réglemens

qui nous sont inconnus. Ils contiennent des ordonnances particulières, d'après lesquelles l'archevêque, dans la décision des affaires ecclésiastiques, devait avoir pour guide le droit canon; et le possadnik, ainsi que les lieutenans du grand prince, étaient tenus de se régler sur les anciens statuts de Novgorod. Selon ces mêmes ordonnances, le gouvernement percevait une certaine taxe pour chaque affaire; le tissiatchsky, ou second dignitaire de la république, avait son tribunal particulier; lesjuges, chargés de visiter les différentes villes, étaient obligés, sous peine d'amende, de décider les affaires dans un espace de temps prescrit. Ces juges et les rapporteurs avaient un conseil de jurés, composé des boyards et des citoyens les plus distingués; l'affaire, présentée par des avocats, était enregistrée par un secrétaire qui y apposait le sceau. Les maris répondaient pour leurs femmes, les fils pour leurs mères si elles étaient veuves. Les épouses des boyards et des citoyens illustres prêtaient serment chez elles; les valets ne pouvaient servir de témoins que pour leurs semblables, et le témoignage des *Pskoviens* était regardé comme nul. Personne ne pouvait être privé de la liberté que par sentence des tribunaux, et on accordait à tout accusé un sursis quelconque pour se

justifier : les deux parties contestantes étaient soumises aux peines les plus sévères, si elles s'étaient accusées l'une l'autre, ou si elles avaient inculpé les juges sans raison valide. Tout invidu convaincu d'avoir employé la force pour s'emparer d'un objet quelconque, payait une amende pécuniaire au grand prince et à Novgorod. Si c'était un boyard, il était imposé à cinquante roubles; à vingt, si c'était un citoyen de distinction; à dix, si ce n'était qu'un simple citoyen; ce qui prouve que la punition était en raison du rang et de la fortune du coupable. Outre les crimes commis contre l'église, tous les procès entre prêtres, moines et autres religieux, ressortaient du tribunal ecclésiastique; et, dans le cas où des débats se seraient élevés entre ces individus et des laïcs, c'était aux intendans et aux juges nommés par l'évêque, à prononcer, de concert avec les magistrats du prince ou de la ville. Les amendes pécuniaires imposées par le tribunal ecclésiastique, étaient bien plus fortes à Novgorod que celles fixées par les autres tribunaux : par exemple, l'archevêque, et à sa place, son grand vicaire ou intendant, percevait une grivna (*a*) sur chaque rouble que devait payer l'accusé : le possadnik et autres juges n'avaient droit qu'à

(*a*) La dixième partie d'un rouble.

sept dienngui (*a*). Nous ignorons s'il en était ainsi dans les autres principautés ; mais il est facile de s'apercevoir que notre clergé tâchait partout d'augmenter ses revenus judiciaires, dont il prétendait prouver l'ancienneté par des réglemens apocryphes de S. Vladimir et d'Yaroslaf-le-Grand. Le métropolitain jugeait en dernier ressort toutes les affaires ecclésiastiques ; mais, en 1385, il fut privé de ce droit par les Novgorodiens : ils décidèrent que l'archevêque et leurs magistrats jugeraient désormais les affaires en dernier ressort.

Les progrès de notre législation furent, en général, nuls depuis le onzième siècle. Les désordres, l'instabilité du gouvernement nous firent, au contraire, rétrograder dans cette partie si importante du bien public. Les princes, chancelans sur leur trône, juges de leurs sujets, tâchaient d'alléger, le plus possible, ce devoir prescrit par la nécessité autant que par leur intérêt personnel. La conscience, le serment, les lumières naturelles de la raison semblaient les moyens les plus faciles de décider les procès, et les anciens usages tenaient lieu de lois écrites ; de sorte que tout l'art des législateurs se bornait

(*a*) Il faut cent kopecks ou deux cents dienngui, pour faire un rouble.

à déterminer le mode de châtiment, le taux des amendes à infliger pour chaque délit, comme au vol, au meurtre, etc. La juridiction ecclésiastique, fondée sur le droit canon, n'était pas meilleure que celle des laïcs; car une grande partie de ces lois, empruntées des Grecs, ne convenaient point aux Russes, et cédaient souvent à la décision arbitraire des juges. Tel était aussi, au dixième siècle, l'état de la jurisprudence dans les autres pays de l'Europe; mais au quinzième, grâce à l'établissement des écoles de droit et à l'introduction des lois romaines, l'Europe nous devança de beaucoup sous ce rapport.

Art militaire.

Nous ne restâmes pas moins en arrière sous celui de l'art militaire. Les croisades, l'esprit chevaleresque, des guerres de longue durée, enfin la formation de troupes réglées, firent faire des progrès rapides à la tactique en France et dans les autres parties de l'Europe; et, si l'on en excepte la poudre à canon, les Russes n'apprirent rien de nouveau pendant ce laps de temps. La manière de former nos armées resta toujours à peu près la même : les premiers fonctionnaires de l'Etat, les boyards, les *okolnitchis*, ou grands officiers du prince, la noblesse en général formaient le noyau de l'armée; ils en composaient

la plus belle partie, et portaient le nom de *maison du prince*. La seconde classe d'hommes de guerre, plus nombreuse que la première, était celle que l'on appelait *enfans-boyards*. Ils nous rappellent les gardes attachées anciennement à chacun de nos boyards; les jeunes guerriers qui composaient la garde du prince, furent appelés *nobles* ou *gentilshommes* : chaque ancienne ville, ou chef-lieu de province, avait ses boyards et ses enfans-boyards, composant la suite militaire des premiers. Les marchands, les citoyens ne prenaient les armes que dans les cas urgens, et les laboureurs jamais. Le héros du Don s'avança contre l'ennemi, à la tête de cent cinquante mille hommes; mais cette levée nécessita des mesures violentes et extraordinaires. Il arrivait très-souvent que l'armée n'avait pas encore eu le temps de se rassembler, et déjà l'ennemi se trouvait aux portes de Moscou. C'est toujours avec lenteur que les anciens usages peuvent faire place à de meilleures institutions : pour avoir des armées toujours prêtes, et ne point les licencier, il aurait fallu leur fixer une solde, et c'est ce dont nos princes ne s'avisèrent jamais, par esprit d'économie, pour ne pas accabler les peuples sous le poids des impôts.

[3] Des écrivains étrangers disent, qu'à l'exemple des Mogols, les Russes de ce temps ne combattaient jamais à la même place; qu'ils lançaient leurs flèches et leurs javelots en courant; que tantôt ils attaquaient l'ennemi, et tantôt s'en éloignaient : mais nos annales attestent le contraire. Quoique la principale et la meilleure partie de l'armée fût toujours composée de cavalerie, cependant nous avions aussi de l'infanterie. Les soldats se formaient en rangs serrés; on détachait en avant une partie des troupes pour découvrir ou arrêter l'ennemi, et on en tenait une autre en embuscade. Parmi les différens corps destinés à combattre, les uns commençaient l'attaque, les autres épiaient le moment et l'occasion favorables de fondre sur l'ennemi. Les grands drapeaux ou *étendards du grand prince* se trouvaient ordinairement au milieu de l'armée, sous la garde de la noblesse. Nous savions aussi choisir nos positions, et protéger avantageusement nos camps par des ravins et des défilés. Nos généraux déployaient parfois cette audacieuse rapidité qui caractérise le génie militaire; témoin le héros du Don, qui, par un mouvement impétueux, sut empêcher la jonction de Mamaï et d'Yagaïlo. La bataille de Koulikof n'est pas moins mémorable par l'habileté des manœuvres de nos capitaines,

que par le courage de nos guerriers. Alexandre Nevsky fit preuve de la même habileté dans son combat contre les Suédois et les chevaliers porte-glaives livoniens. Les annalistes donnent les plus grands éloges aux talens militaires de Dmitri de Volhynie, vainqueur des Bulgares, d'Oleg et de Mamaï; à ceux du prince Obolensky et du chevalier Féodor Bassénok de Moscou, illustrés sous le règne de Vassili-l'Aveugle. Cependant les Russes des quatorzième et quinzième siècles ne sauraient, sous le rapport de l'art militaire, être comparés à leurs ancêtres; car ceux-ci, dans un état perpétuel de guerre civile ou extérieure, n'avaient pas le temps de remettre leur épée dans le fourreau, et semblaient avoir fixé leurs demeures sur les champs de bataille. Le sang coulait bien, à la vérité, pendant notre esclavage, mais c'était rarement dans les combats; et cette funeste époque de notre histoire nous présente beaucoup plus d'assassinats que de faits militaires.

Origine des Cosaques.

Il n'est pas inutile d'observer que les chroniques de l'année 1444, c'est-à-dire du temps de Vassili-l'Aveugle, font mention des *Cosaques* de Rézan, de ces troupes légères, si célèbres encore de notre temps. Les Cosaques n'habitaient donc pas uniquement l'Ukraine, où leur

nom commence à être connu dans l'histoire vers l'an 1517. Tout porte à croire qu'on les connaissait en Russie avant même l'invasion de Bâti, et que ce nom désignait les Torques et les Bérendéens, habitant les bords du Dniéper, au-dessous de Kief. C'est là que nous trouvons aussi la première demeure des Cosaques de la petite Russie. Ainsi que les Torques et les Bérendéens, les Cosaques s'appelaient *Tcherkasses* : rappelons-nous les Kassogues, qui, selon nos annales, demeuraient entre la mer Caspienne et la mer Noire; et *la Kasachie*, à laquelle l'empereur Constantin Porphyrogénète assigne la même position géographique; ajoutons que les Ossetins donnent encore aujourd'hui le nom de *Kassaques* aux Tcherkesses. Toutes ces circonstances réunies semblent indiquer que les Torques et les Bérendéens, appelés alors Tcherkasses, portaient aussi le nom de Cosaques; que pour se soustraire au joug des Mogols et des Lithuaniens, plusieurs d'entre eux vivaient libres et indépendans dans les îles du Dniéper, entourées de rochers et de marais impraticables; qu'ils attirèrent auprès d'eux un grand nombre de Russes fuyant l'esclavage, et bientôt confondus avec eux pour ne plus former, sous le nom de Cosaques, qu'un seul peuple qui devint tout-à-fait Russe,

avec d'autant plus de facilité que, depuis le dixième siècle, les ancêtres de ces Cosaques, ayant habité la province de Kief, étaient eux-mêmes à peu près Russes. Leur nombre croissait de jour en jour; et, animés de l'esprit d'indépendance et de fraternité, ils fondèrent une république chrétienne et militaire dans les pays méridionaux du Dniéper; ils commencèrent à bâtir des villages et des forteresses dans ces contrées désolées par les Tatars. Ils se déclarèrent défenseurs des provinces lithuaniennes contre les habitans de la Crimée, contre les Turcs, et surent captiver la bienveillance particulière de Sigismond I[er], qui leur acorda plusieurs priviléges, ainsi que des terres au-dessus des cataractes du Dniéper, où ils donnèrent leur nom à la ville de *Tcherkass*. Ils furent partagés en centuries et régimens : leur chef ou hettman reçut, pour marque d'estime, de la part d'Étienne Batori, roi de Pologne, un drapeau royal, une queue de cheval, une massue et un sceau. C'était à ce peuple, né pour la guerre, et passionné pour la liberté, qu'il était réservé d'affranchir la petite Russie du pouvoir des étrangers, vers le milieu du dix-septième siècle, et de rendre, de la sorte, à notre patrie, des provinces qui lui avaient appartenu jadis.

Les Cosaques appelés *Zaparojskïé* (1), c'est-à-dire d'au-delà des cataractes du Dniéper, étaient, pour la plupart, petits Russiens. Une forteresse de terre qui leur avait d'abord servi de point de réunion, devint par la suite la demeure des Cosaques célibataires, dont les seuls moyens d'existence étaient la guerre et le pillage. Il est vraisemblable que l'exemple des Cosaques de l'Ukraine, toujours armés, toujours prêts à repousser les ennemis, inspira à nos villes septentrionales l'idée de former des milices semblables aux leurs. La province de Rézan, la plus exposée de toutes aux incursions des brigands de la horde, avait, plus que toute autre, besoin de pareils défenseurs. Séduits par des avantages particuliers, comme l'exemption de toute contribution, ou bien encore par le puissant attrait du butin, des jeunes gens, des hommes sans aveu, allaient se faire inscrire parmi les Cosaques. Dans l'époque que nous allons décrire, nous parlerons des Cosaques de la horde, de ceux d'Azof, des Cosaques Nogaïs et d'autres. Ce nom désignait des partisans, des volontaires, des braves, et non des brigands, comme l'affirment plusieurs savans, citant à ce sujet le dictionnaire

(a) De la préposition *za*, outre; et du mot *parojskïé*, cataractes.

turc. Certes ce nom n'était pas une injure, puisque de valeureux paladins qui mouraient pour la liberté, pour la patrie et la religion, se faisaient gloire de le porter.

Commerce. Malgré tous les malheurs où les Mogols l'avaient précipitée, la Russie du quatorzième et du quinzième siècles faisait un commerce très-considérable. L'antique et célèbre *voie grecque* (le Dniéper) s'était, il est vrai, fermée pour nous; mais nos marchands parvinrent à s'ouvrir de nouvelles communications avec l'Orient, par la horde, et avec Constantinople et l'Occident, en descendant le Don jusqu'à Azof. Ceux qui faisaient le commerce des tissus de soie, portaient à Moscou le nom de *Sourojéens*, pris de la mer de Souroge ou d'Azof. Ces négocians tenaient le premier rang parmi leurs confrères, avec ceux qui vendaient les draps d'Allemagne qu'ils recevaient de Novgorod, où florissait alors le commerce des villes anséatiques. Les Russes échangeaient leurs fourrures contre ces marchandises étrangères.

La Russie, abondant en bêtes fauves et en oiseaux, était le paradis des chasseurs. La terre était encore couverte de forêts épaisses, impénétrables, et la tranquillité qui régnait dans ces profondes solitudes favorisait la propagation

des animaux de toute espèce : de même que dans le onzième siècle, les chevaux sauvages, les buffles, les sangliers et les cerfs erraient dans les forêts de la Russie méridionale, ainsi vers le quinzième, les castors, les chèvres et les élans jouissaient de toute leur liberté dans nos provinces du Nord ; les cygnes nageaient par troupes nombreuses dans nos fleuves et dans nos lacs. Nouvellement peuplée, en proie à des guerres sanglantes, fréquemment exposée aux horreurs de la famine et de la peste, la Russie, pauvre en hommes, était par cela même riche de ces trésors bruts de la nature, dont une trop grande population tarit bientôt la source. Les marchands de la horde, domiciliés à Moscou, à Tver et à Rostof, nous amenaient les produits de l'industrie asiatique, ainsi que des chevaux, et indépendamment de nos fourrures précieuses, ou de celles de la Permie, ils prenaient en échange une grande quantité de faucons et d'autours apportés des pays de la Dvina dans la grande principauté. Les Russes fournissaient aux Mogols les draps de l'Allemagne, et procuraient aux Allemands les marchandises de l'Asie. Kazan, qui avait remplacé le royaume de Bulgarie, servait d'entrepôt aux marchands moscovites ainsi qu'à ceux de l'Orient. Il était de l'intérêt

des khans de protéger un commerce qui, en nous enrichissant, nous mettait à même de payer plus exactement le tribut à la horde. Marc-Paul, célèbre voyageur vénitien, qui, en 1270, fit un voyage dans la grande Tatarie, en Perse et sur les bords de la mer Caspienne, parle de la *glaciale* Russie. Il rapporte que ses habitans sont blancs; qu'ils ont une belle figure, et que leur pays est riche en *mines d'argent*. Nous n'en avions point; mais, effectivement, nous possédions une grande quantité de ce métal que l'on recevait de l'Allemagne et de la Sibérie, par les Yougres. Les Novgorodiens promirent à Michel de Tver six mille livres d'argent, et en payèrent, en effet, à Vitovte près de soixante pouds, ce qui était énorme avant la découverte de l'Amérique. Nous ne savons point au juste la valeur du tribut annuel que nous payions aux khans; mais il est de fait qu'en 1384, chaque *village* était imposé à douze zolotniks d'argent, et un *village* était alors composé de deux ou trois maisons. Les villes donnaient quelquefois de l'or, les laboureurs versaient au trésor du grand prince une grivna par soc de charrue, de même que les forgerons, les pêcheurs et les détaillans. Cette grivna équivalait à plus de deux zolotniks d'argent. Mais le commerce établi avec la horde

nous ramenait, en effectif, tout le tribut envoyé aux Mogols. Enfin, nous avions tant d'argent, qu'il nous fut possible de renoncer aux *kounes*, c'est-à-dire à nos anciens assignats en circulation depuis plus de cinq cents ans, et dont, au défaut de métaux, l'introduction n'avait pas peu contribué aux progrès du commerce et de l'industrie. Le trésor public, en empêchant la trop grande émission de cette monnaie de peau, sut en conserver la valeur jusqu'au temps de l'invasion de Bàti; époque à laquelle les kounes tombèrent tout-à-fait, les Mogols ayant refusé de les prendre pour de l'argent. Cependant elles eurent cours pendant quelque temps encore à Novgorod et à Pskof, dont les relations avec la horde étaient très-bornées. Mais bientôt on y renonça, même dans ces deux villes, en raison des difficultés survenues dans les affaires commerciales avec les autres Russes, qui n'attachaient plus de prix aux *kounes*. Ce nom fut bientôt remplacé par celui de *dienngui*, et l'ancienne grivna de peau fut, d'après le taux de l'argent, évaluée à la dixième partie d'un rouble. Il n'y a aucun doute que ce changement aurait pu avoir des suites fâcheuses pour le commerce intérieur de la Russie, où la quantité du numéraire se trouva tout à coup diminuée. Les villes mar-

chandes avaient de l'argent ; mais celles qui n'exerçaient qu'un petit commerce se virent obligées de recourir à différens signes pour représenter la valeur des objets. C'est ainsi que dans la province de la Dvina, les morceaux de peau ou kounes ayant été abolis, on y substitua de nouveau, comme monnaie, les peaux de martres et d'écureuils tout entières, ainsi que cela s'était pratiqué dans la plus haute antiquité ; c'est-à-dire qu'on renouvela l'échange immédiat des marchandises, en usage parmi les nations à demi barbares.

Nous remarquerons, relativement à notre commerce intérieur, que la liberté et les avantages dont il devait jouir étaient toujours un des articles des traités politiques. En fixant la taxe légale imposée sur chaque convoi ou vaisseau marchand, les princes souverains ajoutaient dans leurs traités : « et les marchands feront le commerce libre- » ment et sans aucunes entraves. » Dans plusieurs provinces les habitans ne se contentaient pas de transporter d'une ville à une autre les productions qu'ils recevaient de l'étranger : ils avaient aussi leurs objets particuliers de commerce. C'était le houblon et le chanvre chez les Novgorodiens, les cuirs chez les habitans de Torjek, le sel chez ceux de Galitch et de la Dvina. En 1364, les

Pskoviens établirent aussi des salines qu'ils abandonnèrent bientôt après. La principale branche du commerce de l'intérieur était le blé et le poisson : aussi les négocians avaient l'art de profiter, pour s'enrichir, des années stériles dont le peuple avait à souffrir.

Quoique les Mogols nous eussent, pour ainsi dire, séparés du reste de l'Europe ; que les souverains de l'Occident ne contractassent plus aucune alliance avec les nôtres, et qu'à l'exception de l'ambassade d'Innocent à Alexandre-Newsky et du voyage d'Isidore en Italie, il n'existât aucunes relations entre nous et l'Europe; bien qu'en général les annales étrangères ne fassent aucune mention de la Russie ; cependant, au moyen des rapports commerciaux établis entre Novgorod et l'Allemagne, les Moscovites connurent bientôt les importantes découvertes européennes, telles que l'invention du papier et de la poudre à canon. Dès le quinzième siècle, nous substituâmes au parchemin, le papier acheté aux Allemands : ils nous procuraient aussi des munitions et de l'artillerie. Moscou et Galitch avaient des canons pour se défendre : mais comme, dans la description des combats de ce temps, livrés en rase campagne, on ne nous parle que de flèches, de sabres et de piques, il faut présumer que les ca-

Inventions, arts, luxe, sciences, littérature.

nons et les pierriers n'étaient destinés qu'à défendre les places fortes. Il faut encore ajouter aux arts connus alors en Russie, celui de battre monnaie, oublié depuis Yaroslaf-le-Grand. Quelques églises que l'on voit encore à Moscou et dans quelques autres provinces, sont les seuls monumens qui nous soient restés de l'architecture de cette époque: on lit dans les annales que sainte Olga demeurait déjà dans un palais de pierre, tandis qu'à Moscou il n'y eut, jusqu'au quinzième siècle, d'autres édifices en pierres, que les églises et les murs de la ville : les princes et les seigneurs préféraient les maisons de bois comme plus favorables à la santé. Les fréquentes révolutions, le désordre qui régnait dans l'État, étaient une autre raison pour empêcher les riches de bâtir des habitations solides; car on voit rarement des édifices stables dans les lieux où la tranquillité de l'ordre social n'est point assurée. En 1433, Euphème, archevêque de Novgorod, se fit construire, par des architectes allemands, *un palais en pierre qui avait trente portes*, et qui fut embelli de peintures et d'une horloge. En 1449, le métropolitain Jonas s'en construisit un semblable avec une chapelle. Il y avait encore dans l'enceinte de la ville actuelle de Moscou, des prairies et des bois; les princes, les boyards,

possédaient des moulins, des jardins et des maisons de campagne hors des murs de la ville. Le luxe consistait à avoir un grand nombre de domestiques, des habits magnifiques, une maison élevée, des caves remplies de vins et d'hydromel; mais plus encore à fonder des églises, à enrichir de pierres précieuses les châsses des saints. Ayant fait mention des domestiques, nous observerons, qu'à l'exemple des princes, les seigneurs, au moment de mourir, affranchissaient toujours leurs esclaves.

Il est certain que l'ancienne Kief, embellie par les chefs-d'œuvre des artistes byzantins, animée par l'affluence des marchands grecs, allemands et italiens, l'emportait de beaucoup sur la ville de Moscou du quinzième siècle : cependant nos mœurs n'étaient pas devenues assez grossières pour faire perdre à notre esprit toute espèce de force créatrice, pour l'empêcher de faire aucun progrès. La Grèce, jusqu'au moment de sa chute, ne cessa d'influer sur l'état de la Russie. Nous lui fournissions de l'argent, et si, en échange, elle nous envoyait des reliques, elle nous procurait aussi des livres. *La bibliothèque des patriarches* à Moscou, connue dans le monde savant, fut fondée, par nos métropolitains, à l'époque même où nous gémissions le plus sous

le joug des Tatars; et riche en manuscrits théologiques, elle ne l'était pas moins en productions anciennes de la littérature grecque. La connaissance de cette langue était presque indispensable aux membres du haut clergé, continuellement en relation avec Constantinople; et la dépendance de notre Eglise, si nuisible sous le rapport de la politique, favorisait en Russie la propagation des lumières, ou, du moins, en entretenait toujours quelques étincelles parmi les ecclésiastiques. Les laïcs, curieux de s'instruire, allaient puiser la science dans les monastères : ils interrogeaint les religieux sur les principes du christianisme, sur les bases de la morale, et même sur les événemens politiques des temps passés; car c'était là, comme jadis, que vivait l'histoire de Russie; c'était là que l'éloquence patriotique des moines déplorait le sort de la patrie, et mêlait d'utiles leçons au récit touchant de ses malheurs. L'annaliste de Volhynie cite quelques passages d'Homère; celui de Moscou parle de Pythagore et de Platon. Indépendamment des livres d'église et de piété, nous avions reçu des Grecs l'Histoire Universelle, et différens récits historiques, moraux et fabuleux; par exemple : *Les exploits d'Alexandre-le-Grand*, traduction d'Arrien; *Sinagripe, roi des Adors; les héros*

de l'antiquité; les richesses de l'Inde, etc. La seconde de ces nouvelles est un conte arabe, publié en langue française dans la continuation des *Mille et une Nuits*, vraisemblablement traduit du grec en russe au treizième ou quatorzième siècle. Les plus remarquables productions de notre littérature, à cette époque, sont la description poétique de la bataille de Koulikof, et l'éloge de Dmitri Donskoï. Le premier de ces poëmes, composé par un prêtre rézanais, nommé Sophronime, nous rappelle dans plusieurs passages le fameux chant d'Igor, quoiqu'il soit moins poétique. Nous en citerons les passages suivans. Voici comme le prince Vladimir parle à Dmitri : « Nos voïévodes sont intrépides, les chevaliers » russes indomptables; ils ont des coursiers agiles, » d'impénétrables armures, des boucliers cou- » leur de pourpre, des lances dorées, de lourds » cimeterres. La Pologne leur a fourni des poi- » gnards ; l'Italie des carquois, et l'Allemagne » des javelots. Les bords de l'Oka et tous ses » détours sont connus à nos guerriers. Ils ont » juré de mourir pour la religion chrétienne et » pour venger l'injure faite au grand prince » Dmitri. La grande princesse Eudoxie, triste- » ment renfermée dans son palais doré avec les » épouses des voïévodes, est assise à la fenêtre

» qui regarde vers le midi ; elle suit des yeux » son époux chéri ; des ruisseaux de larmes » s'échappent de ses beaux yeux, et, les mains » jointes, elle adresse au Tout-Puissant cette » invocation : *Grand Dieu ! écoute favorablement la prière de ton humble servante ; ramène-moi le prince Dmitri, mon bien-aimé ; ramène-le moi, rayonnant de gloire, au milieu de ses voïévodes ! Prête-lui ton bras puissant pour terrasser ses ennemis ! Puissent les chrétiens ne pas tomber aujourd'hui sous le fer de l'infidèle Mamaï, comme jadis sous celui du cruel Bâti ! Daigne sauver le reste de ces braves guerriers, et que ton nom soit à jamais sanctifié ; c'est en toi seul, œil à qui rien n'échappe, que la triste Russie a placé sa confiance. J'ai deux fils qui n'ont d'autre arme que leur innocence ; qui les protégera contre le souffle impétueux des vents, contre la brûlante ardeur de la canicule ? O mon Dieu, fais qu'ils revoient leur père, et qu'eux-mêmes règnent un jour pendant longues années......* »

« La veille de la bataille, au plus fort de la » nuit, l'illustre prince de Volhynie, capitaine » rempli d'expérience, appelle le grand prince dans la campagne pour lui apprendre quel sera

» le sort de la patrie. Ils ont devant eux le camp » de Mamaï ; derrière, est celui des Russes... » *Ecoute!* dit le héros volhynien. Aussitôt Dmitri » se tournant du côté du camp de Mamaï, en- » tend de grands cris et un bruit semblable à » celui qui règne dans un vaste marché, dans » une ville dont on élève les édifices, ou bien » encore aux sons qui s'échapperaient d'un grand » nombre de trompettes; plus loin se font en- » tendre les cris des bêtes féroces, les croasse- » mens des corbeaux; des troupes d'oies et de » cygnes font retentir les bords de la Niépriadva » du bruit de leurs ailes, et semblent annoncer » une horrible tempête. *Maintenant tourne-toi* » *vers le camp des Russes*, dit le Volhynien, » *qu'entends-tu?* — *Tout est calme*, répond Dmi- » tri; *j'aperçois seulement les feux du ciel qui* » *confondent leur éclat avec la brillante aurore.* » Le prince de Volhynie descend de cheval; il » se couche par terre, et prête attentivement » l'oreille. Il écoute long-temps, enfin il se lève » et garde un profond silence. Eh bien, lui de- » mande le grand prince? *Ah!* lui répond le pru- » dent héros : *Nous éprouverons tour à tour la* » *bonne et la mauvaise fortune; les deux partis* » *gémissent, l'un comme une veuve qui déplore* » *la perte de son époux, l'autre comme une*

» *jeune vierge dont la voix plaintive ressemble*
» *aux sons du chalumeau. Nous triompherons,*
» *ô Dmitri; mais, hélas! la victoire nous coû-*
» *tera bien cher.* A ces mots les yeux du grand
» prince se remplissent de larmes.

» Cependant, enveloppées d'un épais brouil-
» lard, les deux armées se joignent. Les éten-
» dards des chrétiens sont déployés. Les cour-
» siers restent immobiles sous leurs cavaliers;
» le son de nos trompettes est aigu, celui des
» clairons tatars est plus sourd. La terre gémit,
» à l'Orient jusqu'à la mer, et à l'Occident
» jusqu'au Danube. Le champ de bataille cède
» sous le poids des guerriers qui le foulent; les
» eaux des fleuves ont inondé les campagnes.....
» l'heure fatale a sonné. Chaque soldat pique son
» coursier et s'élance en criant: *Grand Dieu,*
» *sois favorable aux chrétiens!*..... On combat
» corps à corps; les guerriers sont foulés sous
» les pieds des chevaux, sont étouffés dans la
» mêlée. De sanglantes étincelles jaillissent des
» glaives éclatans: des forêts de piques se croisent
» et se brisent dans leur choc. Semblables à des
» arbres majestueux, nos valeureux guerriers se
» courbent vers la terre. O prodige! le ciel
» s'entre-ouvre au-dessus des légions de Dmitri,
» et l'on aperçoit, au milieu d'un brillant nuage,

» des milliers de mains qui tiennent des cou-
» ronnes resplendissantes préparées aux vain-
» queurs... Cependant les troupes du prince Vla-
» dimir s'élancent de leur embuscade, et fondent
» sur Mamaï, comme des faucons sur une troupe
» d'oies, ou tels que des convives qui se pressent
» vers un festin de noces. Rien ne résiste à leur
» impétuosité, et l'ennemi prend la fuite en
» criant : *Malheur à toi, Mamaï! tu étais dans*
» *les cieux, et te voilà maintenant précipité dans*
» *les enfers, etc.....* »

Il y a de l'énergie et du sentiment dans l'éloge de Dmitri : en énumérant les vertus de ce grand prince, l'auteur s'exprime ainsi : « Il est des
» hommes qui méritent des éloges pendant
» leur jeunesse ; d'autres qui ne s'en rendent
» dignes que dans leurs vieux jours; mais Dmitri
» consacra sa vie entière à faire le bien. Revêtu
» par le Très-Haut du pouvoir suprême, ce fut
» aussi avec l'aide de Dieu qu'il illustra la Russie,
» dont la gloire fut portée à son comble sous le
» règne de ce grand prince. Il fut le rempart,
» le bouclier de la patrie, un foudre de guerre
» pour les ennemis. Débonnaire envers les
» princes, doux et affable avec les boyards, il
» avait un esprit élevé et un cœur rempli d'hu-
» milité : son regard noble et majestueux annon-

» çait toute la pureté de son âme : il parlait peu,
» mais il pensait beaucoup, et toutes les fois
» qu'il ouvrait la bouche, les philosophes se tai-
» saient pour l'écouter. Bienfaiteur de ses sujets,
» on pouvait le nommer à juste titre *l'œil des*
» *aveugles*, le *pied des boiteux, et au milieu du*
» *danger, la trompette de ceux qui se livraient*
» *au sommeil*.... Lorsque le grand roi de toute
» la Russie, lorsque Dmitri s'endormit du som-
» meil éternel, l'air se troubla, la terre s'ébranla,
» la patrie fut saisie de terreur. O jour de deuil
» et d'affliction! jour de ténèbres et de malheur,
» de pleurs et de sanglots! *C'en est fait de nous,*
» *amis,* s'écriait le peuple, *c'en est fait; le*
» *prince Dmitri n'est plus! l'astre, le flambeau*
» *du monde s'est enseveli pour jamais dans*
» *les ombres épaisses du couchant!* »

Voici comme l'auteur dépeint l'amour mutuel de Dmitri et de la grande princesse Eudoxie, son épouse : « C'était en deux corps une seule âme,
» guidée par la vertu. Tous deux vivaient en-
» semble comme des pigeons *à la gorge d'or*,
» comme des colombes *au doux ramage*. Tous
» deux se regardaient avec attendrissement dans
» le miroir pur et sans tache de leur conscience...
» A l'aspect de son époux étendu sur un lit de
» mort, des larmes amères et brûlantes inondent

» le beau visage de la grande princesse. Sa voix » ressemble au roucoulement matinal de la tourterelle, au son mélodieux d'un orgue. *Elle » s'est éteinte pour jamais, la lumière de mes » yeux*, s'écrie-t-elle dans sa douleur! *je l'ai » perdu, le trésor de ma vie! Où es-tu, mon » héros? Pourquoi faut-il que tu sois sourd à » la voix de ton épouse? Fleur majestueuse! » pourquoi t'être flétrie de si bonne heure? Vigne » fertile, c'en est fait, tu ne porteras plus la » douceur de tes fruits dans mon sein..... Re- » garde, oh! regarde-moi! De ton lit de mort, » tourne tes yeux vers moi; encore un mot, un » seul mot de toi: eh quoi! m'aurais-tu déjà » oubliée? Regarde, voilà ta femme, voilà » tes enfans.... A qui confies-tu ton épouse? » qui prendra soin de tes orphelins? O mon » bien-aimé! qu'est devenue ta gloire? — Na- » guère souverain de toute la Russie, tout, jus- » qu'à la vie, t'abandonne aujourd'hui! Vain- » queur du peuple, te voilà vaincu par la mort. » Hélas! ton sort brillant a changé en même » temps que tes traits majestueux; ô vie de » mon âme! par quelles caresses te prouver » mon amour! De misérables vêtemens ont rem- » placé la riche pourpre qui te couvrait. Qu'ils » sont différens de ceux dont j'aimais à te parer!*

» *Au lieu de diadème, ta noble tête n'est plus*
» *enveloppée que d'un linge grossier! Tu quittes*
» *ton palais somptueux pour descendre dans*
» *un cercueil! Ah! si le Seigneur daignait*
» *exaucer ma prière!... Mais toi, prie aussi pour*
» *ta bien-aimée; obtiens du Ciel qu'elle te suive*
» *dans la tombe, elle qui jamais ne te quitta*
» *pendant ta vie!.... Nous sommes jeunes*
» *encore; la triste vieillesse ne nous a pas en-*
» *core frappés. Ah! pourquoi ai-je si peu joui*
» *de mon bien-aimé. La joie a fait place aux*
» *larmes, le bonheur a cédé à la plus cruelle*
» *affliction: pourquoi suis-je venue au monde,*
» *ou plutôt pourquoi ne t'ai-je pas précédé*
» *dans l'éternelle nuit? je n'aurais pas vu ton*
» *trépas et ma misère! Mais tes oreilles sont*
» *fermées à mes tristes discours; tu n'es pas*
» *attendri de mes larmes amères! O prince*
» *chéri, ton sommeil est trop profond! j'essaie-*
» *rais vainement de t'éveiller! Quelle guerre*
» *pleine de fatigue viens-tu de terminer, ô mon*
» *bien-aimé, pour être plongé dans cet état de*
» *léthargie? Les bêtes fauves retournent dans*
» *leurs antres: les oiseaux du ciel revolent vers*
» *leur nid, et toi, cher époux, tu fuis à jamais*
» *ta demeure! A qui me comparer? quel nom*
» *me donnerai-je? celui de veuve? Je ne le*

» *connus jamais : celui d'épouse? eh! comment*
» *le prendre puisque tu m'abandonnes!.... O*
» *vous qui depuis long-temps avez perdu votre*
» *époux, tâchez de me consoler; et vous, jeunes*
» *veuves, confondez vos pleurs avec les miens.*
» *Quelle douleur pourrait, hélas! égaler celle*
» *d'une veuve?... Toi seul, ô mon Dieu, toi*
» *seul, ô Roi des rois, sois mon véritable*
» *consolateur.* » Les morceaux que nous venons de citer sont, je crois, les beaux monumens de l'éloquence à cette époque. Jamais les traits énergiques n'ont manqué aux hommes pour peindre les horreurs de la guerre et les chagrins de l'amour; car, lors même que l'esprit sommeille, le sentiment et l'imagination conservent leur activité.

Outre les ouvrages de piété et les sages maximes de l'Ecriture-Sainte, qui se gravaient profondément dans la mémoire de nos ancêtres, la Russie avait encore un code particulier de morale dans les proverbes, dont l'origine remonte, en partie, à cette époque, comme celui-ci : *Où est le roi, là est aussi la horde; c'est en disant toujours* OUI, *que les Novgorodiens ont perdu leur liberté;* aujourd'hui les gens d'esprit écrivent, autrefois ils se contentaient de parler. Les leçons de l'expérience, les observations, les idées Proverbes

marquantes ne se communiquaient encore que de vive voix dans un siècle d'ignorance. Maintenant les morts vivent dans leurs ouvrages. Alors on les retrouvait dans leurs proverbes. Toutes les belles pensées, toutes les expressions énergiques, passaient d'une génération à l'autre. Aujourd'hui nous effleurons ce que nous lisons, certains que nous le retrouverons au besoin dans le livre; nos ancêtres, au contraire, s'appliquaient à retenir ce qu'ils entendaient; car c'était une perte irréparable que l'oubli d'une idée heureuse ou d'un fait curieux. Le marchand ou le boyard, qui rarement savait écrire, aimait à répéter à ses petits enfans un bon mot appris de son aïeul, et qui passait ensuite en proverbe dans sa famille. C'est ainsi qu'au sein même de la plus grande oppression, l'esprit humain trouve le moyen d'agir; semblable à un fleuve qui, resserré entre des rochers, se fraie une route souterraine, ou s'échappe en petits ruisseaux à travers ces masses qui s'opposaient à son cours.

Chansons. Il est vraisemblable que plusieurs romances historiques russes, celles surtout qui ont rapport aux temps fortunés de St.-Vladimir, furent composées lors de l'asservissement de notre empire, pendant ces jours désastreux, où l'imagination, courbée sous le joug des infidèles, n'avait

d'autre aiguillon que le souvenir de la gloire éclipsée de la patrie. Le russe chante dans la joie, et au sein même de la tristesse. Depuis le treizième jusqu'au quatorzième siècle, notre langue devint généralement plus pure et plus correcte. Nos scrupuleux écrivains renonçaient à l'usage du dialecte russe, encore trop informe, pour s'en tenir plus fortement à celui qui avait servi à composer nos livres d'église, c'est-à-dire, à l'ancien servien, dans lequel notre Bible est écrit. Ils en suivaient les règles, non-seulement dans les déclinaisons et conjugaisons, mais jusque dans la prononciation et l'orthographe. Cependant, comme on le voit dans Nestor, la force de l'habitude les faisait souvent revenir à leur idiòme naturel : ce qui a introduit dans notre littérature un mélange consacré par l'antiquité, et tellement enraciné parmi nous, que, souvent dans le même livre, dans la même page, nous écrivons *zlâto* et *zoloto* (l'or), *glad* et *golod* (la faim), *mladost* et *molodost* (la jeunesse). Le temps n'était pas encore venu de donner à la langue russe cette énergie, cette flexibilité, cette grâce et cette délicatesse qui, dans les jours de paix et de prospérité, s'allient aux rapides progrès des facultés intellectuelles, à la richesse des idées, à la multitude des connaissances, à la formation du goût et au senti-

Langage

ment du beau; nous voyons, du moins, que nos ancêtres tâchaient déjà d'exprimer leurs pensées avec plus de netteté; qu'ils s'appliquaient à adoucir le son encore trop grossier des mots, et à donner moins de roideur à leur style. Enfin, tout orgueil national à part, disons que, comparés aux autres Européens, les Russes pouvaient paraître bien ignorans, mais cependant qu'ils étaient loin d'avoir perdu tous les fruits de la civilisation : ils prouvaient combien elle a de force pour résister aux atteintes les plus rudes de la barbarie.

Au sortir d'une longue maladie, l'homme, convaincu de l'activité de ses forces vitales, se promet une carrière d'autant plus longue qu'il a couru plus de dangers de perdre la vie : ainsi opprimée, écrasée sous le poids des calamités, la Russie ne périt point et se releva avec une nouvelle grandeur : de sorte que l'histoire nous fournirait à peine à citer un second exemple d'un pareil phénomène. Plein de foi en la Providence, nous pouvons nous abandonner à la consolante idée qu'elle destine une longue existence à notre patrie.

NOTES

DU CINQUIÈME VOLUME.

(1) Histoire de Timour Bec., t. I, p. 203, et t. III, p. 10.

(2) Histoire de Timour Bec., t. III, p. 259. Cette lettre est ornée de toutes les fleurs de l'éloquence orientale. Ayant comparé Bajazet à un marin, Tamerlan dit : « Le » navire de ton orgueil démesuré vogue au milieu des » flots de ta vanité. Cargue donc les voiles de ton audace » et jette l'ancre du repentir dans le port de la sincérité, » afin que la tempête de notre vengeance ne te fasse point » périr dans la mer de la punition.

(3) Histoire de Timour Bec., t. II, p. 127 et 355.

(4) Histoire de Timour Bec., t. II, p. 363. C'est à tort que Shereffedin rapporte ici que Tamerlan, après avoir fait la conquête de toute la Russie, en prit aussi la capitale, Moscou.

(5) *Andreas de Redusiis de quero*, dans *Chron. Tarvasiano ;* dans *Mouratori script. rerum Italicarum*, t. XIX, p. 802—805. Ce dernier conversa avec deux marchands vénitiens, dont l'un avait été dans le camp de Tamerlan, et l'autre venait alors de perdre à Azof trois fils et douze mille ducats. Plus loin, *voyez* Timour Bec., t. II, p. 379.

(6) Dlougosch, Hist. pol., lib. X, p. 156.

(7) Dlougosch, Hist. pol., lib. X, p. 157.

(8) *Voyez* Fleuri, Hist. ecclés., t. XV, p. 593, année 1463.

(9) *Voyez* Rainald. Annal. eccl., ann. 1437, 1440.— *Hist. Concilii Florentini*, du grec Silvestre Sguropul, traduit en latin par Robert Creyghton. — *Exercitationes Leonis Allacii in Creyghtoni apparatum, versionem et notas ad historiam Conc. Flor., scriptam* à Sguropulo. — Mosheims Kirchengeschichte, t. V, p. 50. — Fleuri, Hist. eccl., t. XV.

(10) Sguropuli, Hist. Conc. Florent., ch. VII.

(11) Rainald. *Annal. eccl., anno* 1443, n°. 22. *Universis ecclesiis, earumque Episcopis seu Vladicis, prælatis, clero et ceteris personis ecclesiasticis ejusdem ritus Græci et Ruthenorum hæc omnia jura, libertates, modos, consuetudines et immunitates universas duximus in perpetuum concedendas et præsentibus concedimus*, etc.

(12) Herberstein, dans *Rer. Moscov. Post Volodimerum Monomach usque ad hunc Basilium Russia carebat monarchis.*

(13) Rainald. *Annales eccles.*, t. XVIII, *anno* 1453, n°. 5. Cette épître pompeuse commence ainsi : *Audite hæc, audite omnes gentes ; auribus percipite, qui habitatis orbem..... universi quoque reges et principes christocolæ ac universus domini populus cum religiosis cunctis audite.* Après avoir décrit la prise de Constantinople, Isidore ajoute : *Eorum actus et opera propriis oculis vidi, et una cum aliquis constant. Viris, plura perpessus sum mala et pericula, licet de manibus eorum me eripuerit dominus, ut Jonam de ventre ceti.* A la fin : *Licet enim in multitudine confidat* (c'est-à-dire Mahomet) *et feritate suorum, plures tamen sunt, qui nobiscum sunt, immò dominus ipse om-*

nium militiarum, pro cujus fide et religione pugnatis, ita quod centum ex vobis persequi et superare valeant mille ex illis, et mille ex vobis decem millia, etc. *Voyez* relativement à l'inhumation d'Isidore, Fleuri, Hist. ecclés., t. XV, p. 593. A la mort d'Isidore, ce fut l'archevêque et cardinal Byssarion qui fut nommé patriarche latin de Constantinople.

(14) Voici les propres expressions de Rubruquis, d'après la traduction française : « Les femmes russiennes ornent leurs » têtes, comme les nôtres, et bordent leurs robes depuis le » bas jusqu'aux genoux, de bandes de vair et d'hermines; » les hommes portent des manteaux comme les Allemands. »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU CINQUIÈME VOLUME.

ERRATA

Page 97, ligne 18, *la ville de force*, lisez : *de vive force*.
346, 12, *d'hérétiques et d'apostat*, lisez : *d'apostats*.
384, 5, *le prince Jean Riapolovisky*, lisez : *Riapolovsky*.
427, 18, *avec de l'amadou allumée*, lisez : *allumé*.
431, 2, *qu'une espace de*, lisez : *qu'un espace*.
499, 11, *notre Bible est écrit*, lisez : *est écrite*.

ERRATA

POUR LE TOME V DE L'HISTOIRE DE RUSSIE.

Pag.	lig.	
15,	2,	*Boris de Kochin*, lisez *Basile de Kachin.*
47,	27,	*les frontières*, lisez *les anciennes frontières.*
135,	23,	*d'une métropole*, lisez *d'un Evêché.*
147,	9,	*caractérisa*, lisez *caractérise.*
274,	22,	*Novgorod*, lisez *Novogrodok.*
301,	5,	*pour distribuer avec justice*, lisez *pour distribuer.*
302,	7,	*gendre de Boris*, lisez *gendre de Boris, prince de Tver.*
347,	17,	*des rives du Don*, lisez *des rives du Danube.*
433,	13,	*Ouzes (de même origine que les Torques) qui avaient long-tems etc.*, lisez *Ouzes, de même origine que les Torques qui avaient etc.*

